Fiction

SPÉCIAL n° 5 (125 bis)

Anthologie de la science-fiction française
256 pages 6 F.

Fiction

SPÉCIAL n° 5

Anthologie de la science-fiction française

ÉDITIONS OPTA
96, rue de la Victoire, PARIS-9e

Ce numéro : 6 F. Belgique : 80 FB. Suisse : 7,20 FS.
Maroc : 6,90 DH. Algérie : 690 FA.

© 1964, *Éditions Opta.*

Sommaire

Nathalie Henneberg	Les vacances du Cyborg	5
Michel Ehrwein	Les statues dormantes	34
Claude F. Cheinisse	La fenêtre	45
André Hardellet	Le verso	49
Michel Demuth	A l'est du Cygne	59
Georges Gheorghiu	Ainsi font, font, font...	95
André Ruellan	Chrysalia	102
Lieutenant Kijé	La couronne de sable	113
Jean-Michel Ferrer	Le jour de Justice	125
Philippe Curval	Tous les pièges de la foire	141
Arcadius	La pierre	155
Jacqueline H. Osterrath	Un homme sans importance	160
Pierre Versins	L'enfant né pour l'espace	176
Albert Ferlin	La question	207
Sophie Cathala	Poète, prends ton luth...	214
Luc Vigan	La femme modèle	219
Claude Veillot	En un autre pays	232

NOS numéros hors série, dont la création remonte à cinq ans, sont maintenant devenus une institution.

Leur succès est même tel qu'à partir de 1964, leur rythme de parution devient semestriel. Après ce numéro de printemps, nous pouvons donc d'ores et déjà vous annoncer pour l'automne le *Fiction Spécial n°* 6, qui sera consacré à la science-fiction italienne.

En attendant de vous faire découvrir sa sœur transalpine, nous ne pouvons que témoigner, avec la présente sélection, que la science-fiction française se porte bien. Les effectifs des auteurs se renouvellent selon une saine proportion, les valeurs sûres ne déçoivent pas, et l'ensemble des récits manifeste une grande vitalité.

Une fois de plus, on regrettera l'absence de quelques noms : Carsac, Klein et Sternberg, notamment. Leurs occupations les empêchent pour le moment d'écrire des nouvelles. Mais cette défection est compensée par l'activité que déploient, entre autres, des auteurs comme Nathalie Henneberg, Pierre Versins, Michel Demuth, Claude Veillot, Michel Ehrwein, André Ruellan.

Comme toujours, figurent ici des noms nouveaux, ou encore peu connus. Ils feront pour beaucoup de lecteurs figure de révélation.

Comme ses devancières, cette anthologie apporte la preuve qu'il peut exister une science-fiction nationale, peu dépendante des Américains, puisant en elle-même ses propres ressources. L'histoire de la S. F. s'écrit maintenant aussi à l'échelon européen.

NATHALIE HENNEBERG

Les vacances du Cyborg

Si vous désapprouvez en science-fiction l'usage du pathétique, si vous êtes rebelle à l'hyper-romantisme, insensible aux ambiances mythiques et aux émotions surhumaines, si en conclusion vous n'admettez pas que l'univers d'un écrivain puisse avoir l'ampleur d'un opéra wagnérien, en ce cas nous vous plaignons, car vous vous privez des joies que dispense un récit de Nathalie Henneberg, surtout s'il est aussi réussi que *Les vacances du Cyborg.*

LE spatiochrone (robot-historien) parla :

— « Jusqu'à nos jours Eta, la septième planète de Deneb, figurait dans les atlas du Service Cartographique sous le sigle H-PBC — c'est-à-dire comme « habitable, à population bienveillante et civilisée ». Affirmation hasardeuse des premiers explorateurs. Mais le brasillant Deneb dans sa couronne de planètes sombres était un phare du Cosmos et le septième globe, une escale nécessaire. La Terre y entretenait un comptoir et un cosmodrome. Et voici comment les choses se passèrent.

Eta est un monde étrange, à la fois plus physique et plus incertain que la Terre, à cause d'une couche de vapeur d'eau d'une incroyable densité qui l'enveloppe, et qu'un astre éclatant arrive mal à percer. Une flore et une faune paléozoïques, d'immenses nappes d'eau stagnante — mi-océans, mi-étangs — et des forêts sans chlorophylle, voilà pour son décor naturel. Ajoutons que, baignés de lueurs irisées, les sites varient, de l'azur à l'indigo. C'est beau. Et oppressant.

La planète possédait non seulement une vie intelligente, mais une énorme civilisation purement mécanique, à son déclin. Quelques villes immenses foraient le sol et projetaient des tours d'aération et de guet, semblables à des cathédrales, tout cela en métaux et polymères. Pourtant, l'espèce prédominante circulait également à la surface. C'étaient des êtres sphéroïdes et flottants, aux masques cartilagineux, livides. On les appela les Galactiques Bleus. »

Celle qu'on appelait Aïno ou « le cerveau qui parle » interrompit l'enregistrement :

— *« C'est très joli, tout ce bleu. Mais cela n'explique rien. »*

— « *C'est que tu es* récente d'âge, » *opina le robot.* « *Depuis quand date ton naufrage stellaire ? Seize, quinze années ? Tu ne sais pas que, dans le continuum, tout se tient.* »

— « *Continue !* »

Aïno eût voulu soupirer. Elle ne pouvait pas.

Le spatiochrone reprit :

— « On sut plus tard que la fluidité des Etéens s'expliquait par une carence d'acide désoxyribonucléique. Ils étaient inadaptables, totalement inaffectifs, et très bons techniciens. Ils transformaient leurs propres morts en engrais. Mais cela, les Terriens l'ont appris récemment. Au début, ces stellaires reçurent nos navigateurs avec une sereine indifférence. Comme les facultés *psi* leur manquaient absolument, il n'y eut guère de contacts. Une thèse fut alors souvent présentée dans nos universités : « Les Dénebiens ont-ils une âme ? » Mais comme les Terriens n'ont aucune certitude pour eux-mêmes, ces opuscules n'eurent aucun succès. Donc, inintérêt réciproque. »

— « *Jusqu'à l'arrivée des Cyborgs,* » *dit Aïno.*

— « Effectivement. Nos équipages s'aperçurent tout à coup qu'ils étaient l'objet d'une étude approfondie et presque joyeuse. Des masses flottantes se pressèrent autour du camp, il en jaillissait des appendices grêles qui maniaient de petits instruments astucieux — des dynamomètres, des transducteurs, des symphographes, mais perfectionnés. Les Etéens les braquaient sur les hautes silhouettes un peu raides des Cyborgs, puis s'éloignaient, avec des balancements qui étaient peut-être des révérences.

Est-il utile que je te parle des Cyborgs ? »

— « *Parle.* »

— « Bon. Tu sais que depuis la construction de nouveaux astronefs plus rapides que la lumière, les Cyborgs tiennent l'espace. Ce sont des navigateurs cybernétisés, adaptés à ces voyages que nulle constitution humaine ne peut supporter. Ils restent dans le cosmos cinq, dix ou vingt années subjectives, ce qui, le paradoxe temporel entrant en jeu, peut englober plusieurs siècles. Ils touchent aux confins de la Métagalaxie des points si éloignés que nulle onde terrienne physique ne peut les atteindre. Par conséquent la Terre a eu recours aux ondes psychiques de certains cerveaux particuliers, cultivés dans ce dessein.

Un de ces cerveaux — peut-être le meilleur — *c'est toi.* Tu calcules les trajectoires hasardeuses, transmets les ordres, etc. Etant donné l'absolue insensibilité des Cyborgs, je ne comprends pas trop pourquoi on t'a dotée sur les écrans d'un visage de jeune fille. Très jolie. »

— « *Parce que je suis une jeune fille,* » *riposta Aïno.* « *D'ailleurs, tu t'écartes du sujet. Que s'est-il passé sur Eta de Deneb ?* »

— « Oh ! bien, » dit le robot, « si tu le prends ainsi, inutile que je te fasse des compliments ! Alors, voilà : c'était le premier vaisseau cyborgien qui se posait sur Eta. Il y avait là une petite colonie terrienne,

comme partout. Quelques fonctionnaires de l'astroport, des spécialistes, des marchands, des aventuriers — et leurs familles, une poignée d'Humains, en tout. Ils accueillirent les nouveaux venus avec une joie délirante, dressèrent des arcs de triomphe, en cornets de prêles et agitèrent de petits drapeaux attendrissants. Une petite fille lut un compliment fait de gargouillis — elle était née sur Eta — et le commandant du port présenta à celui du vaisseau un pain mou comme une éponge et une sorte de magnésie, au lieu du sel. Tout le monde était bleu, cela tenait à l'atmosphère de la planète. On chanta (les Cyborgs se servaient de leurs transistors) de vieilles chansons terriennes. (Ce que pouvaient donner « *Les vertes collines de la Terre* » ou « *Tu es grande, ma Terre natale* » avec des gens qui ne voyaient que du bleu et sur une planète au moins deux fois plus grande que la nôtre, Maîtresse humaine, tu peux l'imaginer !)

Et puis la nuit vint. Les Cyborgs se retirèrent dans leur vaisseau (leur conditionnement les y oblige) ; les Terriens dans leurs petites maisons préfabriquées. Les Etéens, eux, étaient déjà rentrés depuis longtemps sous le sol. Et la chose arriva à une heure qui correspond vaguement au minuit terrien.

Les Cyborgs, tu sais, ne dorment pas : ils se relaxent. Aussi perçurent-ils, tous à la fois, une notion psychique de danger immédiat, horrible. Le second du vaisseau, dont le signe était ELG (les Cyborgs n'ont pas de noms, rien que des sigles), actionna le viseur périscopique à longue distance et tout le monde vit une sorte de phosphorescence, un nuage violet — non, mauve — qui progressait. Qui s'avançait vers le navire. Il engloba très vite le village humain et s'étendit sur le cosmodrome. Si ce nuage était affreux ? Non. Il brillait, s'irisait. C'était... la beauté même. On avait envie, paraît-il, de sortir à sa rencontre, de s'y plonger. Cela fit que les Cyborgs virent sans étonnement ce spectacle insolite : l'irruption sur le champ d'envol d'une centaine de silhouettes gesticulantes, dansantes... En fait, tous les Humains d'Eta se trouvaient là, en pyjama et pantoufles, et les enfants empêtrés dans leurs chemises de nuit. Tout ce monde s'élançait sur la piste avec une légèreté singulière, courant, bondissant, tourbillonnant, parfois survolant le sol, ce qui était peut-être un effet imprévu de la gravité. Ces gens-là semblaient... mais oui, ivres. L'équipage du vaisseau n'y comprenait rien.

— « Enfin, qu'est-ce qui leur prend ? » demandait par télépathie à ses congénères un Cyborg « de cinq ans », aux réflexes encore humains.

— « Oh ! ils dansent ! » répondit un autre qui avait vingt ans de navigation cybernétisée.

— « Est-ce une nouvelle manifestation d'amitié ou sont-ils fous ? »

— « Oh ! regardez ! Certains n'ont plus de bras et d'autres plus de jambes ! »

— « Voyez cet enfant sans tête ! »
— « Ils dansent quand même ! »
— « Et cette femme dont il ne reste qu'une robe et des cheveux ! Regardez cette robe qui danse... »
— « On dirait qu'ils se dissolvent... »
— « Qu'ils sont gommés... »
— « Que peut-on faire ? »
— « Rien, » dit le commandant, projetant une pensée impérieuse. « Bloquez les issues. Tout le monde aux commandes. Position d'envol. Start ! »

Et c'est ainsi qu'émergeant brusquement de la masse mauve, frissonnante, fluorescente, qui semblait envelopper le cosmodrome d'une redoutable caresse, qui suppliait et sanglotait avec des voix d'êtres vivants, le grand navire, soulevé par l'antigravité artificielle, quitta le sol et l'atmosphère d'Eta.

Pas un ne protesta. Personne ne souleva une objection. Maîtresse humaine. Les Cyborgs sont des machines hautement perfectionnées. »

— « *Ils n'avaient pas à protester,* » *trancha Aïno (mais sa conviction vacillait un peu).* « *Leur conditionnement leur interdit de risquer leur navire. Et leurs vies qui coûtent trop cher à la planète-mère. Ils sont... ils sont les Cyborgs.* »

— « Cette nuit, » poursuivit le spatiochrone, « fut appelée celle de l'Epouvante Mauve. Bien sûr, Eta présenta sa version : des gaz contenus sous l'écorce planétaire qui s'étaient échappés, etc. Cela suffit peut-être aux autorités fédérales. Mais, impitoyables et directs comme leurs machines électroniques, les Cyborgs firent leurs calculs et tirèrent leurs déductions. On dit qu'un Cyborg appelé ELG a même été parachuté, sous scaphandre, sur le cosmodrome désormais désert et qu'il recueillit des données sur des bandes magnétiques. On dit... »

— « *Quelles déductions ?* »

— « Premièrement : les habitants d'Eta-Deneb n'étaient ni bienveillants ni pacifiques. Ils étaient même assoiffés de conquêtes.

Deuxièmement : leur constitution organique leur interdisait la traversée du Cosmos.

Troisièmement : les Cyborgs ont été pour eux une révélation : des êtres reconstitués pour essaimer. Ici, un corollaire : ils ont commis à ce stade une erreur capitale — ils conclurent, non à des greffes de systèmes sur des organismes, mais à des machines où s'implantait une vie protéique. Etant eux-mêmes des composés de protéines et d'acides aminés, ils résolurent de s'emparer de ces machines, en vue d'une immense invasion.

Mais pour cela, il fallait éliminer les occupants actuels. Les Etéens en avaient le moyen, pensaient-ils. Chimistes experts, ils possédaient une arme terrible : un solvant qui détruisait toute substance organique.

Ils l'employèrent. D'où la mort des Humains.

Qu'un seul cosmonaute eût quitté la coque minérale du vaisseau, tout l'équipage était perdu à cause des infiltrations dans le sas. Les Etéens, impassibles et se reproduisant par fission, croyaient connaître assez les Terriens (qu'ils méprisaient) pour tabler sur cette sortie.

Mais ils ignoraient les Cyborgs.

Des nouvelles de toute la constellation affluaient au poste de commandes du « *Cybernation* ». Elles étaient étudiées avec soin. Sur plusieurs cosmodromes de la Fosse du Cygne, on constatait la disparition des colonies terriennes. Sur K-Deneb, on releva un navire cosmique, vide. Le commandant marqua sur la carte cette planète d'une croix noire.

— « Ceux-là ont quitté leur appareil, » formula-t-il. « C'était un équipage strictement humain. »

Les Cyborgs se regardèrent — rien ne transparut sur leurs visages qui avaient la perfection des camées. *(Du moment qu'on pétrit les cellules et qu'on fabrique les masques, autant les faire beaux. D'autant plus, Maîtresse humaine, que l'imagination terrienne est pauvre, quand il s'agit de monstres. Quelques yeux cillés au bout de tentacules, une forme de tonneau sur pattes, avec un visage albinos collé dessus — c'est à peu près tout ce que le plus grand génie ès épouvantes a trouvé dans le domaine des monstruosités.)* Les navigateurs du « *Cybernation* » avaient le droit d'être satisfaits de leur discipline. Mais, sans savoir pourquoi, ils se sentirent à la fois très forts et très tristes.

— « Maintenant, c'est à nous d'agir, » dit le commandant.

Ainsi, une autre nuit (c'est, en somme, une convention que de parler de nuits et de jours sur les planètes du Cygne où l'atmosphère est faite de lueurs et de nuées) — au-dessus de tous les globes où avaient été signalés des villages terriens déserts et des vaisseaux abandonnés — avec un ensemble cyborgien parfait, les grands navires photoniques plongèrent et détruisirent par un tir de rayons Z toutes les tours de guet qui étaient, en fait, les dépôts de l'Epouvante. Ce fut absolument silencieux : la forêt archéenne disparut, sa cellulose dissoute. Jusqu'aux poissons-ganoïdes qui cessèrent d'exister dans l'abîme des eaux. Et, les tours d'aération faisant leur office, nulle vie organique ne survécut dans les sous-sols des planètes. Pendant quelques semaines, les globes atteints voguèrent parmi des nuées d'un mauve phosphorescent. »

— « *Et ensuite ?* » *demanda Aïno.*

— « Ensuite, » cliqueta la machine suavement, « il y eut l'enquête que tu sais. Les Cyborgs avaient tort... non, ils avaient raison... Les contrôleurs fédéraux — des Mincas, des Tinctis et autres Kinkaids — entrèrent en jeu. Ils réclamèrent, pour les étudier à fond, des échantillons du solvant. On en trouva — difficilement, mais on en trouva — dans un dépôt miraculeusement épargné, et ces bonnes gens en firent venir quelques cylindres sur la Terre. En ce moment, on en

analyse un milli-micron à l'université de Moscoutonik et l'on a déjà découvert que cette chose n'épargne que les facultés *psi*, qui, évidemment, étaient absentes chez les Dénebiens. Quant aux Cyborgs, ils se sont vu accorder des vacances, quelque chose comme un congé de longue maladie, et ils rentrent sur la Terre. « Ils sont vraiment trop inhumains ! » a dit le président boréal.

— « *Voyons,* » *fit Aïno,* « *il y a tout de même une chose que je ne comprends pas. Comment les Cyborgs ont-ils appris la vérité sur les Etéens et l'emplacement de leurs dépôts ?*

Un petit silence tomba. L'androïde recherchait les données sur son champ de mémoire infaillible.

— « *Je pense,* » *dit-il,* « *que quelque chose restait sur le cosmodrome...* »

— « *Où ? Quand ? Comment ?* »

— « *Lorsque l'enveloppe organique est violemment détruite... jadis les exégètes orientaux ont comparé cela à un brusque élan, imprimé à une balle qui brise son orbite... il se produit un immense effort pour communiquer, pour confier des secrets...* »

— « *Tu veux dire que quelque chose subsistait sur le cosmodrome ?* » *Que les Cyborgs ont recueilli une communication... des morts ?* »

— « *Cela peut se traduire ainsi,* » *répondit le robot.* « *Mais Maîtresse, tu me fais parler hors de mes activités. Mes rouleaux s'usent. Je peux te dire seulement que les hommes sont très fiers d'être des hommes. Peut-être ont-ils en effet quelque chose de plus que les machines, quelque chose qui subsiste après la mort — pour aimer et souffrir. Mais je ne vous envie pas dans ce cas — cela doit être terrible... Ne pèse plus sur moi, humaine Maîtresse, je t'en prie. Mes connexions se détraquent. Tu es trop forte. Tu es...* »

Les freins se bloquèrent. Il n'y eut plus aucun mouvement dans la tour nue, blanche et vide.

Absolument vide — hormis le spatiochrone et un étui artificiellement irrigué, en cristal.

2

Les gouttes de pluie brillaient sur les acacias comme des étoiles. Sur la Tour de Navigation le ciel était pur.

— « Comment cela va-t-il pour toi ? » demanda Ziane.

Les deux sœurs, orphelines, avaient l'habitude de ces conversations lentement nouées et dénouées — Aïno en haut de sa tour et Ziane au bord du cénote qui cernait l'édifice, couchée au ras des lunes d'eau et des spirogyres flottants. Aïno était une sur-télépathe, mais les ondes et la perception de Ziane s'affaiblissaient chaque jour, comme si leur développement allait en sens inverse. Aussi découvrirent-elles

un système de communication très ancien que la sœur aînée appelait « l'oreille de Denys ». Ziane eût bien aimé savoir qui était ce Denys à grosses oreilles.

La bouche contre le tuyau de ventilation, pas même en plastique, elle demandait :

— « Comment cela va-t-il en haut ? Dans le noir et les étoiles ? »

Elle n'était jamais sûre qu'Aïno répondrait.

Mais la Voix arrivait quelques instants plus tard, aérienne, assourdie par l'espace, le frisson des eaux, le murmure de grands conifères :

— « Cela va, merci. Il fait un grand silence — vous n'en connaissez plus sur la Terre. La Lune s'amuse à n'être qu'un mince croissant. On voit, à l'œil nu, les Hyades dans le Taureau, la Chevelure de Bérénice, et l'on plonge droit dans le Grand Nuage de Magellan. »

— « Et les navires ? Tu suis, n'est-ce pas, à la piste tous ces navires, fonçant vers l'inconnu ? Bien sûr, je ne parle pas des communications dans cette banlieue du système solaire. Mais toutes ces Alphas d'Aldébaran, ces Omégas de l'Epi ! Comme ils doivent être glorieux, les navigateurs qui les atteignent ! Les dieux, autrefois... »

— « Tu les vois probablement tout autres qu'elles ne sont, ces constellations, » disait l'apaisante voix semi-céleste. « Tu es si terrestre, Ziane ! Et les navigateurs ne sont plus les demi-dieux glorieux du XXe siècle : ils obéissent simplement à leur conditionnement. Ils font leur métier. »

(Elle savait de quoi elle parlait, Aïno ! Immobile, clouée à son poste de vigie, engoncée dans sa gangue de cristal, elle voyait l'infini...)

— « Parle-moi de ceux que tu guides, » disait Ziane, enfonçant son visage dans les corolles des lis d'eau. « Des navigateurs véritables. Pas de ces petits braves qui conduisent leurs cargos vers les satellites. De ceux qui vont si loin que le temps cesse d'être... »

Après un silence incommensurable, la voix d'en haut demandait :

— « Des Cyborgs ? »

— « Oui, puisqu'on les appelle ainsi. »

— « Oh... ce sont, en fait, de pauvres êtres. Ils ne vivent que pour l'espace et par l'espace. Bien sûr, ils ont des corps, des visages de Terriens. Mais leurs fonctions vitales sont différentes et leurs réactions ne ressemblent à rien de ce que la Terre a connu, jusqu'à nos jours. »

— « Pourtant, ce sont des humains ! »

— « Oui, dans un sens. » Une ironie imperceptible glissa dans la voix d'Aïno, pour se dissoudre aussitôt dans une grande tristesse. « On a pris l'homme comme élément de base, parce que c'est l'organisme le plus coriace, le plus résistant... Et l'on a fabriqué les Cyborgs. »

— « Comment ? »

— « Oh... ce ne sera pas facile de t'expliquer. Enfin... l'opération

commence par la greffe d'un système endocrinien artificiel, de stimulateurs électroniques du foie et de capsules surrénales, destinés à régler les quantités d'adrénaline et de sucre dans l'organisme. »

— « Tout cela, pour quoi faire ? »

— « Pour supporter les conditions du Grand Vide. Vois-tu, jusqu'ici, l'homme sans scaphandre, armure lourde et cassante, était perdu dans le Cosmos. Cela tenait encore, tant qu'on n'avait pas dépassé les limites de notre galaxie, mais au-delà ! Et même dans cet espace « voisin », les dangers étaient sans nombre. Au cours des vols, les poumons humains fragiles, exposés à des pressions dix fois plus basses que celles de la Terre, pouvaient exploser. Le sang devait se mettre à bouillir... Pour remédier à ces carences, il a fallu « dégonfler » partiellement les poumons et abaisser la température du sang, donc du corps. Les Cyborgs ont des convertisseurs greffés au ventre qui déchargent leurs poumons d'une partie de leur tâche : régénérer l'oxygène du sang. D'autres appareils, très efficaces, sont branchés directement sur leur système circulatoire... »

Ziane se mordit le poing :

— « Oh ! » dit-elle, « le sang aussi ! »

— Bien sûr. Les artères artificielles, en polyéthylène, assurent dans leurs corps la circulation d'eau à une température voulue. En somme, un Cyborg, cela « fonctionne » sur le principe courant du moteur : chauffé, dès la nuit, par un appareil à commande électronique, réfrigéré, dès l'aube, par le même appareil... »

— « Mais, » cria Ziane, « ils n'ont donc rien de vivant ? Ni cœur ni cerveau ? »

— « Le cœur est un muscle plus résistant que celui des Terrestres qui est à la merci d'un caillot de sang... Le sang d'un Cyborg ne se coagule qu'artificiellement — au moment voulu. Quant au cerveau, c'est l'organe le plus important, certes, et dont une température trop haute ou trop basse risque d'entraver le fonctionnement. Le cerveau cyborgien est, par conséquent, pourvu d'un système autonome de chauffage — et régulièrement alimenté en produits énergétiques par une capsule fixée sur leur tête. »

— « Sur leur tête ! s'exclama Ziane.

Aïno rit doucement :

— « Mais bien sûr. On n'en aperçoit rien d'ailleurs — ils ont de si beaux cheveux ! »

— « Tu les vois ? » demanda la jeune fille, avidement. « Et ils te voient aussi, n'est-ce pas ? »

— « Oh... nous communiquons par ondes. Tu sais qu'ils ne peuvent pas parler : leur bouche, devenue inutile, est scellée. Les radios sont directement branchées sur leurs cordes vocales et elles transmettent leurs messages... »

— « Non... » cria Ziane. « Non ! *Non !* » Elle s'était dressée de-

bout, longue, un corps couleur d'aveline, sous une toison bleue de cheveux flottants. Comme tous les « régressifs » habitant la réserve, elle était poudrée d'un duvet léger ; ses yeux à pupille verticale étaient ceux d'une chatte. Le même accident stellaire qui avait coûté à Aïno son corps et développé des puissances inconnues de son esprit, refoulait Ziane dans les ténèbres. La grande sœur essaya de la consoler :

— « Voyons, » dit-elle, « il n'y a là aucun désastre. Un jour, revenus à la Terre après leurs vols, ils vont réintégrer la norme. Des transformations inverses interviendront... D'ailleurs, tu ne connais aucun Cyborg, n'est-ce pas ? »

— « Non. Et toi ? »

— « Moi... »

(Si elle avait pu, elle eût fermé les yeux sur un visage...)

— « En tout cas, conclut Ziane, ils t'ont vue, non ? »

Elle se penchait sur le cénote, elle y voyait les traits de sa sœur tels qu'ils apparaissaient sur l'écran « réservé à la navigation stellaire ». Une figure ordinaire, pensa Ziane, l'ovale étroit, pâle, un front trop haut sous les cheveux de cendre lunaire. Les yeux étaient des gouffres effrayants de lumière glacée. Gris ou bleus ? Elle ne savait plus. Seule la bouche s'incurvait, humainement tendre. Ziane cherchait des comparaisons parmi les trésors entassés dans les musées de la Réserve — tant de merveilles mortes ! Oui, il y avait cette toile, désormais sans couleur, une jeune fille caressant un cheval unicorne... Mais la Dame avait un corps qui attirait l'attention, tandis qu'Aïno...

Celle-ci parla de très haut, ayant saisi la pensée terrible comme un arrêt :

— « Oui, ils ont vu ce visage. Je le mets, comme un masque, pour ne pas faire peur aux enfants. Mais un jour je me laisserai pousser le corps. »

— « Tu te laisseras ?... »

— « Oui, à la fin de ma mission, quand toutes mes énergies seront disponibles. J'aurai le droit de vivre comme les autres. De penser à moi. Et je descendrai de la Tour... »

-:-

La Tour et le Village se trouvaient aux deux bouts d'une profonde forêt. La Métropole appelait cela : « réserves terriennes ». Pour avoir écouté à toutes les oreilles de Denys, Ziane savait qu'il ne s'agissait pas d'un univers naturel. Epuisée par trop d'exploits, la Terre rêvait ici de son propre passé immémorial. On avait reconstitué sur une surface délimitée l'aurore même de l'humanité. Rien n'empêchait qu'elle fût à son déclin. Le domaine était protégé par des champs électromagnétiques et l'on y avait concentré tous les déchets et les débris des trésors. En plus des tableaux déteints d'un certain Raphaël et des

poèmes illisibles d'un certain Pouchkine, on avait réuni là ce qui constituait la fin et l'espoir d'une espèce mourante : les monstres et les génies, les télékinésistes et les mutants régressifs.

Pourtant Ziane se croyait étrangère à cet univers. Egarée. Elle et Aïno étaient orphelines, rescapées d'un naufrage sidéral qui avait eu des conséquences d'irradiation incalculables. Pour Aïno, bien sûr, disait Ziane. Presque dépouillée de son corps, elle résidait au haut de sa tour — pur cerveau et le meilleur « phare-Psi » galactique. Un beau monstre, vraiment. Elle, Ziane, était une personne naturelle, mais elle ne pouvait quitter la Réserve. A cause d'Aïno.

... A cause d'Aïno.

Une personne naturelle. Ziane en était sûre et ce terme se parait pour elle d'on ne sait quelles promesses, tandis qu'elle se mirait dans la paroi de sa cellule. Les habitants de la Réserve logaient dans des alvéoles individuels, aménagés suivant des tests. Un cerveau cybernétique avait prévu que, pour son équilibre, Ziane aurait besoin d'un miroir pour refléter un corps aux muscles longs, une toison sauvage et des yeux passant de l'or à l'améthyste.

De savoir qu'elle était la beauté même du monde animal...

— « Je suis belle ! » dit-elle, laissant tomber son étroite tunique blanche. « Je suis très belle ! » Et elle passait ses mains sur une peau duvetée, brillante. C'était infiniment doux, cela sentait le musc, la forêt. Les mobiles petites oreilles de Ziane, qui étaient la perfection même, frémissaient ; elle pressa contre la paroi ses douces narines d'herbivore.

— « L'homme que j'aimerai m'appellera son chevreuil — son écureuil bondissant ! »

(... Oui, mais il n'y avait que des monstres et des mutants à la Réserve, et ces Cyborgs qui arrivaient ne valaient pas mieux...)

Cependant la lune était immobile et droite sur la forêt, déversant ses mythes et sa lueur d'opale ; une odeur de basilic et de romarin montait du sol. Et tout à coup Ziane se sentit soulevée par une force inconnue, ancienne, plus qu'ancestrale, la force qui poussait jadis les loups à danser dans les bois profonds, qui jetait dans la mêlée les cerfs aux belles ramures et faisait se tordre, dans le soleil de midi et le sable chaud, les vipères. D'un seul bond, elle quitta sa cellule. Une pensée la traversa — comme un éclair : « Comme Aïno doit être malheureuse ! Comment peut-on vivre sans corps ? Sur cette Terre ivre de fruits, de sucs, de parfums... » Un léger mépris s'insinuait en elle pour tout ce qui n'était pas sensation immédiate, joie de ses membres légers. Elle tourna, dansa. D'immenses cités galactiques dormaient dans leur ordre rigide, des escadres redoutables croisaient dans le ciel, des planètes sans nombre obéissaient à la paix terrienne. Qu'importait à la jeune fille enivrée, poudrée de lune, qui glissait dans la clairière, parmi les hautes herbes que les savants avaient reconstituées par des hybrida-

tions subtiles, à partir des graines conservées dans des étuis de plomb ? Ziane s'y roulait, elle frottait les tiges entre ses doigts — pour rien, pour le parfum, pour le plaisir — pour reconnaître l'aristoloche de l'absinthe. D'immenses végétaux connus d'ères éloignées, qu'on était parvenu à recréer, jetaient des ombres parallèles sur son passage ; Ziane était grisée de fragrances, elle faisait partie d'un univers vivant, délirant... Un moment même, il lui parut plus grand que l'Hypersphère étoilée d'Aïno. Surprise de cette irrévérence, elle s'arrêta et mordilla pensivement le revers de sa main, lécha une goutte de sueur à l'odeur de coquillage...

— « C'est donc cela, la Terre, » dit-elle. « Oh ! que j'aime la Terre ! » Et précieusement, comme un sacrilège à l'oreille sombre de la nuit — un aveu : « Plus que le ciel. Et ils peuvent tous se dissoudre là-haut... »

Ce fut à cet instant que dans les roseaux géants, le long du sentier qui plongeait dans les sous-bois, elle perçut un pas régulier. Non point pesant, mais raide. Ploc-ploc. Cela ployait les cimes des cardamines et des euphorbes. L'ache aussi — Ziane le devinait à l'arôme. Habituée aux androïdes biologiques de la Cité elle recula vivement à l'ombre des fougères archéptoryx et s'y accroupit. Mais elle ne s'enfuit pas ; effroyablement curieuse, comme toutes les jeunes filles de tous les âges, elle regarda passer au loin une masse indistincte d'êtres, vêtus de cuirasses étincelantes et qui se balançaient un peu en marchant.

Ces êtres avaient les reins étroits, les larges épaules et la stature d'anciens dieux selon Praxitèle, des lèvres minces, serrées, comme une plaie, et des yeux vides et clairs. Celui qui marchait le premier rejetait sur un cou lisse et droit, comme le fût d'une colonne, une tête couronnée de boucles d'hyacinthe, et la lune brillait sur ses sourcils étoilés.

Une créature semi-animale, cruelle et charmante, cachée parmi les sigillaires, ne savait pas que le Conseil Galactique avait décidé que les Cyborgs devaient donner aux planètes extérieures l'idée la plus flatteuse de l'humanité. La lune montait et Ziane ravala son hurlement de jeune louve. Au même instant, du haut de sa tour, Aïno se demandait encore si elle pouvait confier une conclusion immédiate de ses calculs, directe comme la trajectoire de fusée, à sa sœur qui n'était pas suffisamment humaine...

3

INHUMAINE. Réelle. Charnelle. C'était cela, la Terre. Des cellules proliférant, des secrétions, des odeurs — une jungle. Abominable et fascinante. « Faites la connaissance de votre planète, » portait leur fiche de démobilisation. « Réhabituez-vous. Rejoignez les vôtres. Vivez. »

Mais partis depuis vingt, trente ans subjectifs — c'est à dire depuis des siècles — ils n'avaient plus de famille ni de pays. Grâce au Cosmos, la Terre était une Fédération...

Un Cyborg appelé Elg s'était détaché de son groupe. Symbolique : ils restaient toujours groupés, comme sur un navire. Ici comme ailleurs. Arrivés cette nuit à la Réserve (que voulait dire ce mot ?), ils avaient été « reçus triomphalement » — ou « parqués » — disaient les informations suivant qu'elles étaient pro-Cyborgs ou anti-Cyborgs. La télé et les journaux spatiaux s'en donnaient à cœur joie.

Mais, pro ou anti, ils se trompaient tous. Les Cyborgs n'étaient nullement coupés du reste de la Terre puisque, par définition, ils se moquaient des champs de force. Simplement, ils n'avaient nul autre endroit où aller. Et puis, il y avait cette discipline de leurs cellules : ils avaient hanté tant de planètes inhospitalières où « se disperser » signifiait « mourir »...

Ici, ils se trouvaient isolés au cœur d'un Eden. Elg ne pouvait en douter : nulle part sur la Terre les coteaux n'étaient répartis en lignes aussi harmonieuses ni les verdures aussi fraîches au-dessus d'un lac miroitant. Nulle part le gazon ne pouvait être aussi élastique, les essences aussi riches, les fleurs d'une telle beauté. Jusqu'aux cumulus nuageux que les appareils météo distribuaient sur le modèle des fresques anciennes. Le palais attribué aux Cyborgs calquait le Parthénon.

-:-

Aïno s'était réveillée à l'aube.

Un oiseau chantait dans un buisson de ronces, au ras du cénote — une des espèces rares que les savants avaient réussi à sauver, un rossignol. Tandis qu'il filait une note en cristal pur, modulée comme un sanglot, elle perçut des ondes qui ne lui étaient pas destinées et qu'elle ne pouvait écarter :

— « ... Ces Galactiques Bleus disposaient d'un solvant protéique... »

Une pause. Puis une autre voix, plus rauque :

— « Cher président, les Galactiques Bleus n'existent plus. Et ce n'est pas une plaisanterie. Cependant, mes services m'ont appris des débarquements étranges — plus qu'étranges... Une véritable armée de Cyborgs vient d'atterrir dans l'Hémisphère Boréal... »

— « Les Cyborgs ont le droit de prendre leurs vacances sur la Terre. Ce sont ses fils. »

— « Les « meilleurs ». Nous savons cela. Mais... »

— « Cher président, vous allez me dire : « Ces hommes sont dangereux ». Laissez-moi régler ce problème. Vous avez accusé, précédemment, dans l'affaire d'Eta mes *escadres. En effet, il s'agissait de* mes *escadres. Ces hommes — je veux dire les Cyborgs — ont beaucoup navigué ; ils méritent leur repos et, disons-le, peut-être la relaxation et la*

révision complète de leurs systèmes. Toutefois, du fait de certaines accusations, leur popularité a beaucoup souffert. Et nous devons faire la part du feu. M'entendez-vous ? »

— « *Parfaitement.* »

— « *Ils sont concentrés à la Réserve IX.* »

— « *Celle des mutants régressifs ?* »

— « *Oui.* »

Il y eut un changement de fréquence, mais Aïno avait reconnu les voix des deux chefs de la Fédération Terrienne : le président austral et le président boréal. Ses sens affinés avaient surpris une « communication rouge » — confidentielle.

Elle avait toutes les données du problème.

Dans son Eden, Elg, comme tous les Cyborgs, se sentait terriblement seul.

Alors il pensa à Elle. A leur première rencontre.

Il fut heureux dès que sa mémoire éidétique fonctionna. (On stimulait les centres de mémoire chez les Cyborgs. Mais surtout, le cerveau libre des préoccupations terrestres se développait pleinement. Ils n'étaient pas seulement des télépathes ou des calculateurs-prodiges, ils excellaient dans tous les exercices cérébraux.) Cette mémoire sans faille lui présenta aussitôt, vivant, le plus doux visage qui figurât dans les fresques d'un primitif de Cologne — le même qui apparaissait sur les écran périscopiques à l'heure du danger.

Aïno.

L'amélioration était récente. Jusque-là, au large de la Balance ou du Sextant, de rares ondes radio, répercutées par les planètes, étaient absolument impersonnelles. Tout l'équipage Cyborg s'était figé devant un visage de jeune fille. « Une adolescente un peu anémique, » avait dit le commandant. « C'est bon pour nos nerfs. Elle transmettra les coordonnées fournies par quelque cerveau électronique et puis entonnera une stupide petite chanson. » Mais elle rit — et ses yeux prirent la couleur rare de cette fleur terrestre : la gentiane.

« Non, » fit-elle distinctement. « C'est *moi* qui calcule. Je suis le monstre. Je m'appelle Aïno — ou plutôt « Ondes d'Instructions Navales et Astronautiques » — mais c'est plus long et moins harmonieux. J'ai au moins quinze sens stellaires et la portion du cerveau qui s'occupe d'équations cosmiques est la plus développée. Vous n'en voyez rien, je porte des cheveux longs pour ne pas effrayer. » Elle riait. Ils rirent aussi et devinrent vite amis. Elg pensa que les psychologues terriens étaient des as de leur envoyer cette gracieuse messagère : une alliance s'établit entre les navigateurs au sang glacé et le charmant visage sans corps. Aïno devint pour eux l'image même de la Terre — aimée, servie, peut-être irrémédiablement perdue.

Mais c'est Elg qui vint le plus souvent devant l'écran aux heures de quart. Au début, il cherchait des prétextes : un flux météorique, l'ex-

plosion d'une nova. Mais il comprit bientôt qu'elle n'en demandait pas tant. Le « *Cybernation* » fonçait dans l'abîme des étoiles, un être humain était inquiet et l'appelait — elle surgissait, douce, attentive, efficace. Ils parlèrent. Il s'étonnait de sa science de l'infini et elle lui expliqua que cela venait sans doute d'une irradiation reçue pendant un naufrage stellaire. Son point de vue sur ces choses était inattendu et curieux.

« Nous considérons toujours, » disait-elle, « les rayons cosmiques et les particules comme une sorte de matière inerte ou une énergie sans vie et sans mémoire. Mais il y a des machines avec un champ de mémoire — et que savons-nous de la vie, sinon qu'elle est énergie et action ? Mettons que j'aie été irradiée par des rayons vivants qui m'ont laissé leurs connaissances. Ils me le devaient bien — ils m'ont mise dans un drôle d'état. Mais la science terrienne m'a récupérée, et aujourd'hui je paie cela à la Terre ; mais ce n'est pas un vrai paiement, cela me fait plaisir. »

Dans ces lentes conversations nouées et dénouées entre la Spica et Bételgeuse, Elg apprit qu'Aïno se trouvait au sommet d'une tour.

« C'est symbolique, » expliquait-elle. « Je vous parlerais tout aussi bien d'une cave. Mais la Terre est habituée aux symboles : je suis sur une tour, c'est à dire que j'attends... »

Il ne demanda jamais si c'était lui qu'elle attendait. Elle ne l'interrogea jamais sur sa vocation de Cyborg. Ce fut lui qui aborda ces choses, simplement, en disant qu'autrefois, sur la Terre, il avait aimé une jeune fille et qu'elle était morte. Il s'en croyait responsable : c'était une Epsilon à qui la reproduction était interdite, en raison des caractères héréditaires acquis, mais ils n'y pensaient point — elle se portait si bien... Pourtant, un jour elle disparut et, après des recherches désespérées, il trouva son nom au fichier mortuaire de la ville.

— « Vous comprenez, » dit-il, « elle avait eu dix-sept ans, alors on a dû la détruire automatiquement. Mais moi, j'ai compris que je ne pouvais plus vivre sur cette Terre dans cette ville où elle avait vécu, où elle avait marché, et qui ne gardait pas seulement son ombre sur les murs — comme pour les premiers atomisés... »

— « Je comprends, » prononça l'image sur l'écran.

— « Avant cette épreuve, » ajouta Elg, « je n'étais qu'un corps aux conditions physiques parfaites. Je ne croyais qu'aux joies et aux douleurs du corps. Bien sûr, je plaignais fraternellement les cosmonautes échoués sur les planètes cruelles, les infirmes, les radioactifs. Mais je n'ai jamais cru qu'une torture morale puisse dépasser tous les supplices physiques. Eh bien, en réalité c'est pire. Pendant cinq ans subjectifs je n'ai rêvé que d'une chose : m'allonger contre une fosse et embrasser des os. Comment ne me suis-je pas tué, c'est inconcevable. Je pense... qu'il y a un certain orgueil humain. Ou peut-être espérais-je la revoir encore, dans un monde autre. Je ne sais plus.

» Aujourd'hui, tout cela m'apparaît comme un cauchemar — un peu invraisemblable. Vous savez, l'organisme d'un Cyborg est si bien équilibré qu'il rend impensable cette surproduction d'hormones et d'adrénaline. Enfin, l'amour. »

Et maintenant, revenu sur la Terre, il se demandait déjà si c'était vrai.

-:-

— « Hé, hé ! la foudre est tombée ! »

Ziane se réveilla dans sa cellule, les cheveux crépitants.

« La foudre est tombée ! Une foudre intelligente ! Tombée sur la tour ! »

La voix grinçante appartenait à une sorte de maki équeuté, suspendu à un magnolier. Un régressif à pelage brun. Il ricanait. Ziane se rappela avec une angoisse délicieuse le rêve qu'il avait interrompu : elle était au sommet de la tour, en plein dans le ciel noir. Le Cyborg était là et des flammes droites, acérées comme des épées, les entouraient. Il la prenait entre ses bras et lui disait : « Aïno ! »

« Hé, hé ! La foudre a dansé sur la terrasse comme une boule bleue ! Elle a tout brûlé ! » criaillait le régressif.

— « Ne dis pas de sottises, » fit Ziane, en se levant. Elle était nue et ne s'en souciait pas : quand on a rétrogradé comme ce grimpeur, on n'est qu'une bête. Elle prit une poignée de cacahuettes, dans le sac de son déjeuner, et lui en jeta quelques-unes — il se laissa tomber comme une pierre dans les mousses pour les rattraper. A quoi pensaient vraiment les robots-médecins ? On laissait ces espèces de singes circuler comme ils voulaient — bientôt ils n'iraient qu'à quatre pattes. Autrefois on les enfermait dans les cages. On en piquait quelques-uns aussi, quand ils devenaient carnassiers. Mais maintenant, avec toutes ces portées de trois et de cinq... La réserve finissait par devenir invivable.

Si seulement les Cyborgs pouvaient...

Au seul souvenir du grand voyageur aux boucles d'hyacinthe, Ziane sentit monter une vague agréablement chaude. Il y avait quelques siècles, une jeune fille pareillement jolie devenait dans ce cas attentive, s'effrayait un peu et, accoudée à sa fenêtre ou dérobant son visage derrière un éventail, s'interrogeait sur son trouble. Les choses s'étaient simplifiées progressivement comme les rythmes et les danses. « Je crois que ma saison est venue, » se dit Ziane. « J'aime bien... » Elle n'alla pas plus loin — un appel déchirant, à la limite de l'angoisse, l'atteignit : Aïno cherchait à la contacter.

Elle était trop versatile pour répondre aussitôt. Elle alla d'abord se rouler dans l'herbe et nager dans la piscine. Elle savait que de toutes parts les robots-médecins veillaient sur la réserve et s'amusait à les agacer. Finalement, après bien des flâneries, ayant passé sa tunique-

de-jour, couleur de terre cuite, elle se retrouva, comme par hasard, devant l'oreille de Denys et appela Aïno.

Rien ne répondit.

Une panique glaça Ziane : le maki avait-il dit vrai ? La foudre serait-elle tombée ?... Elle cria plusieurs fois le nom de sa sœur, puis décida de monter. Dans la réserve, on racontait que le sommet de la tour était « terriblement gardé ». Terriblement ? Même les cellules photo-électriques ne fonctionnaient pas. Ni l'ascenseur. Seuls les monte-charge sur transistors marchaient encore ; Ziane s'y hissa et partit. C'était très amusant, elle serait bien allée jusqu'au ciel, mais le placard stoppa au 26e étage. Sur une porte blanche, il y avait un crâne avec deux tibias et ces mots : « CERVEAU. DANGER DE MORT. » La jeune fille eut subitement le cœur serré dans un étau et s'assit sur une marche, devant le seuil. Etait-il possible qu'Aïno, sa sœur, fût ce danger terrible ? Elle se rappela tout à coup qu'elle n'avait jamais *vraiment* vu Aïno — seulement entendu sa voix. Peut-être Aïno n'existait-elle pas ?...

Mais la voix parla. Faible, à peine audible :

— « Ziane... es-tu là, Ziane ? Voilà des heures que je cherche à te parler. Je suis déconnectée. »

— « Oh ! » dit Ziane sur un ton de conversation polie et distraite. « Est-ce que tu ne m'as pas dit que tu mourrais si tu ne recevais pas de courant ? Et pourtant tu vis. »

— « Il est possible que j'en meure. Je ne peux transmettre que sur une courte distance. Trop courte. Ecoute : les Cyborgs sont arrivés à la réserve... »

— « Oui, oui... »

Une touffe de duvet était entrée par la fenêtre et dansait dans le rayon du soleil. Chardon sauvage ou pissenlit ? Intéressée, Ziane la suivit des yeux. Aïno dut prendre conscience de cette distraction, car ses ondes trahirent une angoisse.

— « Ziane, ce n'est pas un jeu. J'ai passé des nuits à coordonner les indices, et maintenant je suis sûre : les Cyborgs sont condamnés. On les détruira tous dans cette réserve qui est le Jardin de la Vie... »

— « Ce n'est pas un jardin, » rétorqua Ziane. « Tu es la seule à ne pas le savoir, avec tes voyages dans l'espace. C'est une réserve d'expérimentation. »

— « Que veux-tu dire ? »

— « Rien qui t'intéresse. Il ne s'agit ni de Sirius ni de Bételgeuse. Simplement de greffer, par exemple, aux petits régressifs OZZ — ceux qui ressemblent aux écureuils — un système nerveux supplémentaire qu'on a irradié. On les a vus sauter plus haut que les prèles, les petits régressifs ! »

— « Oh ! Ziane ! »

— « Quoi, « oh ! Ziane ! » Tu ne sais rien de ce qui se passe sur la Terre, non ? Rien de neuf, d'ailleurs. Il paraît qu'il y a des siècles,

des savants collaient déjà une sangsue sur un lombric, irradiés, toujours. Et puis ils observaient leurs contractions. »

Elle ne savait pas pourquoi elle parlait ainsi ; elle n'avait rien contre Aïno, elle était plutôt contente d'entendre sa voix familière. Mais la courte et fragile patience des félins a de ces ruptures. Les Cyborgs, toujours les Cyborgs ! Elle eût aimé griffer, miauler...

Aïno essaya de reprendre son autorité :

— « Entends-moi : si j'interviens, c'est qu'il s'agit d'une cruelle injustice... »

— « Pour les lombrics aussi. »

— « Il ne s'agit pas de vers, mais d'hommes ! »

— « Est-ce que ce n'est pas la même chose ? »

Ce qui restait d'Aïno frémit : comme Ziane s'éloignait ! A l'autre pôle de la création... Avec sa science de télépathe, elle essaya alors de toucher une corde plus sensible...

— « Ecoute, » dit-elle, « l'extermination des Cyborgs ne sera pas une chose facile. S'ils emploient la radio-activité ou les ondes radio à très haute fréquence, nous périrons tous. Il faut donc que les Cyborgs quittent la réserve. Il faut les prévenir immédiatement. Tu as compris, Ziane ? »

Ziane avait attrapé le duvet de pissenlit et elle soufflait dessus.

« Qui te dit qu'ils m'écouteront, tes Cyborgs ? »

— « Un des navigateurs s'appelle Elg. Dis-lui que tu viens de ma part. »

4

Elle savait qu'il la cherchait.

Il avait commencé au cœur de ce palais, fastueux comme un temple aux dieux morts. Dans la salle des Communications, tapissée de cadrans, il avait d'abord, simplement, demandé le centre radiophares. Un robot cybernétique cracha une mince banderole qui le renvoyait à l'Office de Cosmonautique Générale. Mais cela pouvait demander une attente assez longue, l'orage avait perturbé les communications. « J'attendrai, » dit Elg tranquillement et il prit place au haut de l'escalier à radars, sur une sorte de trône. La paroi en polymères minéraux, lisses, refléta une grande statue humaine un peu raide (« l'allure un tantinet mécanique, » nota-t-il, avec ironie, « celle des conquérants planétaires, quoi ! »). Les belles androïdes de service louchaient sur sa tenue terrienne « chrysoprase » — de la couleur exacte de ses yeux.

Au bout d'un certain laps de temps :

— « L'Office de Cosmonautique ne répond pas, » annonça le robot-introducteur.

— « Essayez donc d'atteindre la station radio la plus proche. »

Un cliquètement précéda une nouvelle banderole crachée.

— « Essai inutile. Elle commande les souterrains. »

— « Et si je voulais atteindre les souterrains ? »

— « Encore une fois, inutile. »

(« Je ne dois pas m'énerver. C'est une machine. On ne s'énerve pas contre une machine. »)

— « Pourquoi ? »

Cette fois, le Cyborg envoya une onde personnelle, si courte que l'androïde se démena oralement :

— « Ce sont des entrepôts. On y dépose des choses qui n'ont rien à voir avec des graphiques robotiques. Des cylindres venant des planètes et tout cela. Veuillez ne pas insister, s'il vous plaît. Je suis un robot expérimental, donc sensible. »

— « Bien, » dit Elg ayant réfléchi rapidement, « laissez-moi chercher les contacts moi-même. »

Le robot alluma puis éteignit tous ses clignotants — il était catastrophé.

— « Personne n'a jamais prétendu établir des contacts personnels dans la réserve. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que. Outre les androïdes, elle est surtout peuplée de mutants régressifs. »

— « Qu'est-ce que cela encore ? »

— « Oh... des humains. Mais ils sont... comment dire ? détériorés : ils grincent des dents, griffent, se couvrent de poils, courent à quatre pattes et puis... Oh ! je ne peux pas parler si longtemps... Oh... »

Une brève flamme rouge jaillit de l'interstice buccal et enflamma tout un tas de banderoles, puis s'éteignit.

Grillé.

La réaction en chaîne avait atteint les robots les plus proches qui restaient tous sans clignotants. Elg passa tranquillement devant eux et atteignit le pupitre de commandes. Il mit les gants isolants et tourna un à un tous les boutons.

Aucun ne fonctionnait.

La réserve était coupée du monde.

Elg quitta le beau palais isolé comme une île et marcha le long d'une allée de rhododendrons pourpres ; il était de nouveau le navigateur solitaire, le monstre électronique, le Cyborg, explorant une planète inconnue, peut-être hostile. Il atteignit les falaises à l'est de la Réserve. La ville desservant le « Jardin de la Vie » était à ses pieds — une ville-jouet charmante, aux teintes pastels, aux jardins pleins de fleurs. Il pensa qu'il devait être bon de vivre là, dans de petites maisons à volets verts, de ne rien savoir de l'agitation frénétique du globe ni de l'abîme noir, peuplé de frissonnantes étoiles. Les filles ici devaient

porter des robes claires. Des enfants jouaient sur des pelouses. Et tout à coup...

Le choc fut intolérable et hallucinant. A force de vivre parmi ses pareils — et des machines — Elg avait oublié qu'il était télépathe. Hier, ils avaient débarqué dans la nuit, ils formaient un groupe et leurs propres intercommunications couvraient les rumeurs mentales de la ville endormie. Mais maintenant celle-ci était éveillée, elle hurlait :

— « *Six millions de crédits ! Si c'est Junon possible ! On a assassiné pour moins un astéroïde !* »

— « *Flanqué par le sas, tout frétillant ! Comme une charogne, je te dis, comme une charogne !...* »

— « *... Savoir s'il me veut. S'il m'emmène danser, je me sers de ma seringue-à-paradis...* »

— « *Une attaque par ondes à haute fréquence. Et nous n'aurons qu'à nettoyer les banques...* »

... Comme sous un assaut tangible, le Cyborg vacilla.

« TUER. MOURIR. TUER. JOUIR PAUVREMENT DU SUC NOIR DE LA VIE. DETRUIRE LES FAIBLES. PILLER. TUER. MOURIR... »

« Ce n'est pas possible ! » se dit-il. « Ce n'est pas cela, la Terre ! »

Il descendit comme halluciné vers cette première agglomération terreste, offerte à sa prospection. Mais il ne voyait presque plus les jardins paradisiaques, les maisons jaune paille, bleu ciel ou rose bonbon. Il marchait entre deux murs d'ondes mentales noires ou sanglantes.

— « *On les a concentrés ici pour les détruire comme des chiens enragés...* »

— « *Pas sûr. Ont coûté trop cher à la Fédération. Encore utilisables.* »

— « *On va récupérer les matières premières.* »

— « *Et puis, y a ceux de la réserve...* »

— « *Peuh ! des régressifs ! Et quelques cerveaux qui en connaissent trop.* »

— « *Sûr. Et puis ces Cyborgs, ils devenaient vraiment trop humains.* »

Une porte était ouverte au passage. Un bar — ni plus ni moins frelaté que les lieux de plaisir de Foramen ou du Grand Nuage de Magellan. Les mêmes distributeurs d'alcool et de drogues. Elg entra et projeta une onde si tangible que le barman en blouse blanche crut l'entendre parler et cria obligeamment :

— « Ohé, les gars ! Y a quelqu'un qui cherche un radiophare. Quelque chose comme O. I. N. A. ou A. I. N. O. »

— « Connais pas... Jamais entendu... »

— « Ça doit être une de ces anciennes stations qui ne s'intéressaient qu'aux raids extra-galactiques. On est en train de les supprimer. »

— « Dis plutôt qu'on a déjà... »

Autour, des pensées exacerbées criaient :

— « *Je les ai vus, hier. De beaux garçons, les vaches !* »

— « *S'ils étaient à abattre, ils ne seraient pas à la réserve des régressifs...* »

— « *Justement. Ce serait faire d'une pierre deux coups.* »

— « *Il paraît qu'on a amené des cylindres de gaz...* »

— « *L'essentiel est de savoir si la Fédération a déjà des concessionnaires pour la collecte des métaux et des systèmes greffés. Il y en a pour des millions...* »

— « *Nous sommes à pied d'œuvre. Nous pourrions donner un coup de pouce si le gouvernement hésitait...* »

— « *Ils verraient ainsi que la Terre en a vraiment assez des Cyborgs.* »

— « *Oui, on va écourter leurs vacances !* »

— « Moi, je peux te conduire à Aïno, » dit une voix douce.

Elg regarda. Qu'était-ce donc : une chevrette à visage de fille ou une princesse de Denebola à corps de chatte ? Une toison luxuriante la couvrait comme une tente, ne laissant libres que les pieds nus, agiles dans les sandales d'or, et une petite figure d'une beauté féroce. Elle répéta :

« Aïno t'appelle. Viens donc. »

Elg s'était levé, comme un automate. Il entendait :

— « *Dommage ! c'est pourtant un beau garçon !* »

— « *Trop beau pour un homme. Chère, ces navigateurs ont de ces vices...* »

— « *Velue ! Une chèvre ! Grotesque !* »

— « *Il n'a donc pas d'odorat ? Elle pue le musc.* »

— « *Cher, ce n'est peut-être qu'un Cyborg. Une machine et une bête — cela va bien ensemble...* »

Un gros homme à faciès porcin, devant le comptoir, saisit une bouteille vide et la lança. Quelqu'un glapit, touché par un éclat de verre. Une femme à forme de belette essaya d'atteindre le visage de Ziane avec son talon aiguille. On cria : « A mort les non-humains ! Au rebut, les mutants ! » Des voyous bombardaient joyeusement la foule avec des bocks et des gobelets. Elg voulut se retourner, faire face, mais, cramponnée à sa main, Ziane l'entraînait.

— « Ne fais pas attention, » siffla-t-elle, avec dédain. « Ils sont comme ça, les hommes. Leurs pensées sont sales et leurs femmes ne se lavent jamais. Viens. »

Par des rues où, heureusement, personne ne faisait attention à personne, elle le guida vers la forêt.

Ils plongèrent sous les voûtes allant du bleu indécis au violet ardent,

dans un temple profond où les prèles enlaçaient leurs cornets et où les grands nénuphars blancs couvraient les nappes d'eau. Les palmes et les flamboyants projetaient leurs membres musclés, leurs tentacules grasses, leurs floraisons pourpre et saphir ; un encens végétal errait parmi les troncs gonflés de sève des sigillaires géants. Un silence subit rafraîchit les tempes d'Elg. Bien sûr, ce n'était pas le calme parfait — des ondes sinueuses filtraient au ras du sol, une libellule tombée dans la rosée voulait vivre, une gerboise avait faim, un hamster avait peur. Mais cette faune minuscule, patiemment reconstituée, vivait tout simplement...

Tandis que les hommes...

— « Sont-ils tous ainsi ? » demanda la pensée du Cyborg.

— « Tous ? Je ne sais pas. Aïno dit qu'aux abords des réserves, c'est une lie... »

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'ils peuvent nous tuer, je suppose. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que nous ne leur ressemblons pas. » Ziane eut l'air de réfléchir, avec difficulté. « Les hommes sont comme ça : ils détestent ce qui ne leur ressemble pas. Les régressifs, parce qu'ils sont plus faibles, et vous, parce que vous êtes plus forts. Alors, ils tuent. »

— « Mais la loi... »

— « Il n'y a pas de loi dans les réserves. Mais tu saignes. Arrêtons-nous. »

Un éclat de verre l'avait blessé à l'arcade sourcilière. Ziane se haussa sur la pointe des pieds et, délicatement, essuya le sang avec le flot de ses cheveux odorants. Puis elle chercha des plantes, les malaxa, les appliqua à la plaie. Déjà le sang froid du Cyborg se coagulait — la cicatrisation rapide était prévue.

— « Tu as le sang d'un enfant, » dit Ziane. « Aïno dit... »

— « Est-ce qu'Aïno est encore loin ? »

— « Elle est à la Tour. De l'autre côté. »

Il fallait donc traverser la réserve. Pour la première fois depuis ses longues errances sur les planètes, Elg éprouvait des sensations physiques inattendues : la fraîcheur de l'ombre, la brûlure du soleil sur sa peau. Il s'arrêta, étonné, parce que la sueur perlait à ses tempes. On eût dit que son corps, longtemps endormi par le conditionnement, se reprenait à vivre et, en même temps que les sensations, se réveillaient en lui de vagues associations d'idées, des réminiscences profondément ensevelies dans l'inconscient. C'était sans doute la Terre qui agissait ainsi, qui reprenait ses enfants perdus...

Ils avaient marché longtemps. L'ombre des peupliers, pourpre et grisaille, tombait de travers sur les mares d'eau. Des voix — ou des pensées — s'interpellaient sous la feuillée. Il écouta sans comprendre.

— « Des régressifs complets, » dit Ziane qui avait surpris son expression. « Ils sont pires que des bêtes. Ils n'ont même pas de nom. On dit que c'est venu à cause des radiations — et d'autres disent que la forêt est trop profonde. Toutes ces plantes — on les a fait venir des planètes, vous savez. Mais peut-être ont-elles changé, en route. On ne sait jamais... »

Tout à coup, elle tomba dans l'herbe ; elle paraissait fatiguée et le Cyborg s'arrêta. Il se sentit gêné — évidemment, une jeune fille ne pouvait pas suivre longtemps son allonge. Il se pencha sur elle parmi les thyrses pourpres des sauges, l'odeur de la menthe poivrée, et tout à coup, d'un geste inattendu, tendre, elle passa ses doigts sur la bouche scellée du Cyborg.

— « Oh ! » dit-elle, « tu ne peux pas vraiment parler et tes lèvres ne servent à rien... Je suis lasse — la Tour est encore loin, je voudrais dormir. Il y a ici une petite île au milieu d'un étang — personne ne pourra nous atteindre. Viens. »

Ce fut une étrange nuit, pendant laquelle l'homme qui s'éveillait à la vie, aux sensations, aux souvenirs, aux puissances de la Terre, eut près de lui Ziane et ne pensa qu'à Aïno. L'ombre se faisant très opaque, Elg alluma un feu entre les pierres et sa lueur se refléta dans le vaste miroir des eaux. Ziane en dansa de joie — les flammes l'éclairant par en bas donnaient à sa peau l'éclat et la nuance des roses. Elle montra au Cyborg comment recueillir l'eau dans de grandes feuilles pliées en cornet et retenues par les épines, et ils firent un repas de myrtilles et de mousserons crus. Le suc des baies barbouillait la bouche de la jeune fille. Elg s'étendit à terre, près du feu ; d'étranges et subtiles transformations s'opéraient dans ses membres, dans ses vaisseaux à sang froid, dans les cellules mêmes de son cerveau. Il comprenait que les systèmes automatiques greffés, désormais inutiles, cessaient eux-mêmes leur travail ; les ondes *psi* s'estompaient doucement, peu à peu les effluves de la forêt prédominaient, ses frissons, les murmures des feuillages... Les fruits étaient doux et le feu brûlait sa joue gauche tournée vers le bûcher. Puis tout à coup un grand silence se fit dans son cerveau — c'était comme si le fil entre lui et ses camarades s'était rompu. Jusqu'ici il y avait eu un fil vivant qui le réunissait au groupe des Cyborgs, à ce qui, sur une autre planète, symbolisait « le navire » ; une seconde avant il faisait partie d'un astronef, et maintenant il était seul. Il avait cessé d'entendre par télépathie. Son visage exprima un tel étonnement que Ziane resta immobile, une feuille de citronelle entre les lèvres, la laissa tomber et questionna avidement :

— « Il t'arrive quelque chose, non ? »

Oui, il lui arrivait la plus terrible des choses : jusqu'ici il avait cru

que la Terre l'accablait seulement de ses dons, mais elle voulait être payée en retour, elle lui reprenait ses facultés d'extra-galactique. Il eut une mimique de sourd-muet : ses camarades, où étaient-ils ? Que leur arrivait-il ?... »

— « Tu ne les entendras jamais plus, » dit Ziane. « Ni Aïno. »

Elle se renversa parmi les mousses, son visage pâle et ses coudes lisses brillaient. Un triomphe chantait dans sa voix :

« Aïno ? Elle est morte. Je ne voulais pas te le dire aussitôt — je ne voulais pas te faire trop de peine. La foudre est tombée sur la Tour ; ce n'était pas une vraie foudre — *ils* ont supprimé la station. Et tes camarades sont morts aussi. Tu as bien entendu en ville : on vous a amenés ici pour vous exterminer. Toi, tu restes. Je t'ai emmené au cœur de la forêt pour te sauver. Les autres sont tous morts. »

— « C'est impossible, » fit-il, en se soulevant. Chaque mouvement, chaque parole lui coûtait une peine immense. Il était doublement pénible de se servir des mots humains, incomplets. D'ouvrir les lèvres. De les bouger pour formuler ces mots — la langue était comme une masse d'acier. « Impossible, » répéta-t-il. « Aïno... elle savait tout... elle nous aurait prévenus. Elle existe. Ou du moins elle a existé. »

— « Oui. » Ziane chantait presque. « Tu fais des progrès : cela existe — un cerveau. Tu sais ce que c'est ? Un amas de matière grise, sanguinolente, ce qu'ils appellent des biocourants, des neurones. Tu dis que tu as vu son visage ? Elle l'a inventé. Elle vous parlait ainsi, elle vous guidait — donc elle devait avoir ces yeux-là, cette bouche. En fait, ce n'était qu'une masse de gelée — enlevée d'un crâne fracassé, il y a quinze ans... »

— « Tu mens, » dit-il. Il était debout, il bouclait sa ceinture magnétique de Cyborg. Ziane comprit qu'il allait partir, qu'elle le perdrait. Elle sauta sur ses pieds, se jeta contre sa poitrine. Il sentait contre lui, sous la tunique lacérée par les ronces, sous les cheveux flottants, le long corps tendre et dur. « Si je mens, » cria-t-elle, « c'est par les paroles seulement ; moi je suis là, je suis vivante ! Tu apprendras avec moi à quoi cela sert, une bouche, des lèvres, un être humain. C'est Aïno qui t'a menti. »

Le Cyborg la repoussa si brutalement qu'elle glissa et tomba dans l'herbe. Et il parla. Nettement, déjà. D'une étrange voix sourde qui détachait les syllabes :

— « Bête, » dit-il. « Couchée, bête. Reste là. »

Puis, faisant brusquement demi-tour, il s'éloigna.

... Le Code Interstellaire interdit tout contact avec les organismes planétaires bestiaux.

5

Il atteignit la Tour avant l'aube. Il vint s'asseoir sur la marche moussue de l'escalier qui affleurait l'eau des douves et posa sa joue, qui maintenant ressentait le froid et la tiédeur, contre l'ouverture du conduit auditif qu'il avait reconnu. « Il y a sous ma fenêtre une tête de triton, » disait Aïno en riant doucement. « Sans doute était-ce autrefois une gouttière qui rejetait l'eau des pluies dans les douves. Mais depuis longtemps les deux extrémités sont brisées — et alors, à mon niveau, on entend, amplifiés, tous les bruits — le coassement de la rainette, la chute des pétales d'un lis d'eau... Les voix aussi. On peut s'en servir pour communiquer avec les non-télépathes. Moi, je parle avec ma petite sœur. »

Il ne savait pas pourquoi, mais il s'était toujours attendu que leur rencontre se fasse ainsi, qu'elle lui dise, par cette bouche de triton : « Bonjour, Elg. Vous êtes venu, enfin. Vous pouvez monter. » Mais aucun souffle ne venait de la conduite vert-de-gris, un grand silence régnait sur l'eau stagnante, sur la forêt. Il fit un effort terrible qui se répercuta dans ses systèmes relaxés, réveilla les puissances télépathiques — n'était-il pas de nouveau un Cyborg dans le vide, en danger ? Il appelait. Et une pensée vint, désespérée, comme un cri d'agonie :

— « *Elg ? C'est vous, Elg ? Partez vite. Rejoignez vos camarades. Fuyez cette réserve où l'on veut vous exterminer.* »

Il supplia :

— « *Puisque vous êtes là, Aïno, laissez-moi monter. Laissez-moi vous voir. Je viens de si loin et la route a été si dure...* »

— « *Ce n'est pas vers moi que vous alliez.* »

— « *Si, vers vous. Au début, je n'en savais rien, j'étais encore meurtri, mes blessures saignaient. Mais j'allais vers la Terre. Et vous êtes la Terre.* »

— « *Je ne suis rien,* » *dit-elle après un silence infinitésimal.* « *Pire que cela — j'ai entendu Ziane — je ne suis qu'une gelée sanglante.* »

— « *Vous êtes l'être le meilleur de l'univers.* »

— « *Je n'ai pas de visage.* »

— « *Vous êtes belle, Aïno.* »

— « *Ce n'est que votre rêve.* »

— « *Pour de tels rêves l'on vit et l'on meurt.* »

— « *Ce n'est pas parler en Cyborg.* »

— « *Le suis-je encore ? La Terre n'a plus besoin de héros cybernétisés. Et je me sens un homme. Mon sang est chaud dans mes veines, les battements de mon cœur s'accélèrent et je vous aime, Aïno.* »

— « *Justement,* » *interrompit-elle avec désespoir,* « *cela prouve que*

vous êtes un Cyborg. Vit-on jamais un Terrien naviguer, se sacrifier pour une chimère, aimer... un cerveau ? Je ne dis même pas une âme — je ne sais pas si les facultés psi *survivent à la mort des cellules cérébrales. Un tel amour est le fait d'un être exceptionnel, d'un monstre. Moi non plus je ne vous ai jamais vu, Elg, avec des yeux humains, et je suis prête à mourir pour vous ; moi aussi je suis un monstre. »*

— *« Aïno... »*

— *« C'est pour cela que je vous parle. Une partie de la Terre nous hait pour ce que nous sommes. Mais, êtres en marge, monstres, héros, nous autres les non-humains nous avons nos devoirs envers cette patrie défigurée. Et envers nos pareils. Elg, la réserve est encerclée. Ce n'est pas un gouvernement fédéral, c'est la foule aveugle qui va descendre dans la réserve. Nous ne pouvons rien pour les régressifs — le feu sera mis aux quatre coins de la forêt. Mais votre vaisseau est sur l'astrodrome, vos camarades sont libres. Il faut que vous quittiez la Terre avant le jour. Elle aura encore besoin de vous. »*

— *« Je ne partirai pas sans vous avoir vue. »*

— *« Justement, il ne faut pas. Vous pourriez faiblir. Et moi aussi, je fais mon devoir. Il le faut. Ecoutez, sous cette tour s'ouvre un souterrain que personne ne connaît. Vous n'avez qu'à presser l'œil pinéal du triton — le chemin passe sous le palais des Cyborgs et rejoint le cosmodrome. Vous préviendrez les vôtres et vous passerez sous la foule hurlante. Votre astronef vous attend. Partez. »*

— *« Pas sans vous, Aïno. »*

— *« Partez. Vous reviendrez plus tard, vous me retrouverez. Je ne risque rien, n'est-ce pas ? Tant qu'il y aura des Cyborgs et des vaisseaux en vols lointains, un « meilleur cerveau du Cosmos » garde son prix. Partez, Elg. Vous reviendrez. Je vous attendrai... »*

Et ce fut, de nouveau, comme dans la cabine du vaisseau cosmique : il devait obéir à la Voix. Ses systèmes assoupis avaient repris leur fonctionnement, ses pensées redevenaient claires et les pulsations désordonnées de son cœur s'espaçaient. Il n'était plus qu'un Cyborg en permission régulière et il devait rejoindre son navire en péril.

Il se leva. Il avait de nouveau son allure automatique. Sa main trouva l'œil pinéal du triton. Et peut-être, descendant dans les profondes ténèbres, n'entendit-il pas la voix haletante qui disait :

— *« Tant que je vivrai, je vous attendrai, Elg, parce que je vous aime... »*

-:-

Ziane descendait elle aussi vers le Palais des Cyborgs. Elle avait bien perdu quelques heures à griffer le sol et à se rouler dans les cendres du bûcher — de rage pure. Elle avait dans les oreilles les paroles affreuses : « Couchée, bête. Reste là. » Et le pire était qu'elle

restait, sans pleurer — les bêtes n'ont pas le don des larmes. Mais l'aube n'était pas loin et la forêt s'animait d'une façon insolite. Des effraies passèrent dans un grand bruissement d'ailes, une once miaula. Puis ce fut le tour de toute une migration de furets et de mangoustes. Les bêtes sentaient le danger. Une régressive totale passa de branche en branche et jeta à Ziane des coquilles de noix.

— « Trop tard ! » croassa-t-elle. « Trop tard ! »

La jeune fille se dressa sur les mousses.

— « Mais il est allé rejoindre Aïno ! Mais ils vont quitter la Terre tous les deux ! Il faut que j'empêche... il faut... »

Elle s'élança d'abord, comme la régressive, s'agrippant aux lianes, sautant au-dessus des ravins et des taillis — mais les arbres s'éclaircissaient, et pour aller plus vite, elle arracha les restes de sa tunique et se jeta à quatre pattes. Alors, elle progressa à bonds allongés de grande bête claire, mais elle désespérait, car elle connaissait le pas volant du Cyborg. « Si j'arrivais avant lui aux sous-sols du Palais, je pourrais... » Que ne pourrait-elle ? Des bribes de connaissances — des paroles entendues en ville *(« il sont venus là — avec leurs propres cylindres de gaz toxique... »)* se pressaient sous son front étroit. Elle glissait, tombait dans les combes tapissées d'orties, se relevait échevelée, haletante. Finalement, elle émergea sur une fourche de saule, au-dessus d'un trou d'eau. Des grenouilles ou des crapauds l'insultèrent. Elle se retourna : une étrange lueur venue à la fois des quatre coins de l'horizon baignait le marécage et Ziane crut voir sur chaque motte à vallisnéries une silhouette batracienne hilare, un magot.

— « Sales bêtes! » cria-t-elle. « Idiotes ! Elles voudraient bien que je reste parmi elles, que je sois comme elles ! Mais je suis une Humaine, moi ! La preuve... »

— « La preuve, » coassa un régressif à branchies, « il t'a dit : « Couchée ! » comme à une chienne. Et il est parti. Et il ne reviendra sur la Terre que pour cet amas de cellules saignantes — pour cet amas — amas — amas... »

— « Comment le sais-tu ? »

— « Il l'a dit tout à l'heure. Ah ! ils étaient bien tous les deux — lui contre le triton, elle en haut de la tour, comme dans les contes... contes... Il a dit : « Vous êtes belle, Aïno. Mon sang est chaud dans mes veines, mon cœur bat et je vous aime... » Il a dit aussi qu'il reviendrait — pour elle — pour elle... »

— « Tu mens ! »

Ziane sauta sur un monticule et bombarda régressifs et batraciens de pierres, jusqu'à ce qu'elle comprît que tout le monde se moquait d'elle pour lui faire perdre son temps. Cependant, ce magot n'avait pas pu inventer les paroles... Elle remonta hâtivement vers un rideau de peupliers, le long de l'étang. Ici, il faisait presque plein jour —

une lueur rouge, opaque, venait avec le vent et une odeur de fumée. Quand elle émergea sur une clairière, un Terrien, un vrai, sans pelage bleu ni pattes palmées, la trogne hilare, fit un bond en arrière et l'ajusta avec une de ces terribles « baguettes-à-feu » que les régressifs connaissaient trop bien.

— « Une fille ! » hurla-t-il. « Une velue ! »

Il tira et la manqua ; elle avait plongé sous l'eau. Au-dessus de sa tête d'autres coups de feu claquaient et une file d'hommes se mit à descendre la colline. Elle nagea un peu entre deux eaux, et quand elle ne put plus respirer et émergea doucement entre deux mottes, elle se trouva face à face avec un maki mort qui pendait aux branches, la cage thoracique fracassée. Toute la forêt semblait crépiter ; par endroits des fougères géantes s'enflammaient comme des torches. Les hommes étaient entrés dans la réserve. Elle regagna la rivière.

Alors elle nagea et nagea, et finit par aborder à l'île sur le lac, face à la demeure des Cyborgs. Ici l'air était encore pur, une barre d'argent s'élargissait à l'horizon, les nuages là-haut devenaient mauves, puis roses, enfin s'ourlaient d'or, et face à cette beauté calme, l'enfer pourpre de la réserve paraissait incroyable, comme un cauchemar. Brusquement, dans un air singulièrement, artificiellement pur — comme aux premiers jours de la création — le soleil surgit et monta, telle une lampe de miel. Les cimes des peupliers brillèrent comme des cierges et une alouette chassée de la forêt par les flammes jeta un trille éperdu.

Au même instant, une longue flèche éblouissante jaillit, s'élança au-dessus de la forêt, brilla de mille diamants et disparut dans les rayons du soleil, avant que la Terre ne frémît au *bang* triomphal d'un engin plus rapide que la lumière. Les Cyborgs étaient partis.

Leur astronef fonçait vers les planètes inconnues, vers les constellations magnifiques qu'ils avaient découvertes, vers les mondes qui avaient encore besoin des héros. Ils auraient pu, en ce moment même, se venger de la Terre oublieuse, ingrate, amèrement chérie : ils n'y pensèrent même pas, et dans leurs palais, les présidents — austral et boréal — respirèrent. Sur la fourche supérieure d'un arbre, une créature furtive frotta du revers de sa patte une joue mouillée — pour la première fois de son existence, Ziane pleurait. En bas, les habitants déconcertés de la Cité se retiraient lentement. Ils tuèrent encore quelques demi-singes. Le vent d'ouest tomba. Arrêté par le rempart d'étangs, l'incendie s'éteignit. Tout rentrait dans l'ordre.

Cela n'empêcha pas, la même nuit, Ziane de descendre par une lucarne ouverte dans les souterrains du palais vide, qui resterait à jamais celui des Cyborgs. Les secousses terribles de ces heures la faisaient retomber dans son profond abîme animal — elle ne savait plus qu'une chose : il ne fallait pas qu'Elg revînt vers Aïno. Car elle savait qu'il reviendrait. Si Aïno n'existait pas, il redescendrait sur l'île,

au cœur de la forêt ; il y aurait un feu clair, des mousserons et des baies, et Ziane pourrait s'étendre contre une dure poitrine d'homme.

...Pas une seule fois, l'idée ne lui vint qu'elle pouvait remonter à la tour et écraser, dans son étui de cristal, le cerveau artificiellement irrigué. Ou bien avait-elle trop peur ?... Mais elle se rappelait qu'il y avait au bout d'un couloir des cylindres, dont il fallait simplement dévisser la capsule pour que monte, se condense et s'étende sur la réserve — et peut-être sur le globe entier — un joli nuage d'un mauve phosphorescent dans lequel il est si bon de danser qu'on ne sent plus sa propre pesanteur, ni son cœur lourd, ni son chagrin de bête...

Un nuage qui dissout les cellules cérébrales.

Comme les autres.

6

Le *robot-historien enregistra le rouleau suivant :*

« Le nuage violet du solvant protéique se tint trois jours et trois nuits sur la réserve et sur la vallée. La Cité en fut enveloppée, comme le reste. Cependant le fléau ne se répandit pas à la surface de la Terre, grâce à l'expérience des Cyborgs qui, accourus au premier signal, mirent leurs connaissances au service de l'humanité. Ayant installé autour de la vallée des pompes refoulantes énormes et des atomiseurs, ils insufflèrent dans la masse des tempêtes d'oxygène (ainsi avaient-ils procédé pour désinfecter les planètes de Déneb). Après quoi, ils descendirent, sous scaphandres, dans l'aire du Désastre, où rien d'organique ne subsistait... »

-:-

... Il était resté seul, devant la Tour. Dépouillée de son lierre, elle se dressait blanche et presque fragile sur un ciel pâle et pur. Un ciel cruel et délicat, d'où venait d'être balayée la dernière parcelle de la nuée violette. Son conditionnement de Cyborg ayant repris désormais sa perfection, Elg n'éprouvait plus rien du déchirement passionné de sa dernière nuit terrestre, simplement un désir aigu de s'assurer qu'il n'abandonnait rien d'Aïno, qu'elle ne souffrirait plus... Mais non, il n'y avait vraiment rien. A moins que ce ne fût cette paix profonde, presque surnaturelle, qui l'atteignait aux racines mêmes de l'être ? Un souffle de brise pénétra sous une arcade et fit tourbillonner dans l'escalier une pincée de poussière et de cendre. Des voix radio parlèrent sous le casque du Cyborg, son vaisseau le rappelait. Une autre mission ? Eh oui, encore une autre...

Ce fut à cet instant, au ras des douves désormais privées de leurs

lis d'eau et de leurs cygnes, qu'une onde affolée le frappa au visage, l'enveloppa de son haleine chaude, et qu'un être invisible et désespéré tourna, dansa autour de lui.

— « Ziane ! » dit-il.

C'était elle, il ne pouvait en douter. Mais dissoute, désincarnée, elle ne pouvait que lui transmettre son épouvante et son horreur. « Oui, c'est moi, moi, Ziane ! Aïno n'existe plus — d'ailleurs elle existait si peu ! Mais moi je reste là, vois comme je suis jolie... Je savais que tu reviendrais, je ne voulais plus qu'elle se dresse entre nous. Aussi je l'ai détruite — détruite. »

Un tourbillon. Un silence. Puis la pensée tranquille du Cyborg :

— « Tu l'as détruite. Comment ? Et surtout, pourquoi ? »

— « Parce qu'elle était morte déjà ! Une pincée de cellules extraites d'un crâne broyé il y a quinze ans ! On lui infusait du sang vivant et elle conduisait les vaisseaux, les hommes — elle se faisait même aimer. Comme un vampire. Non, elle était pire que cela : un monstre. Vieux comme l'univers. (Ce n'est pas moi seule qui parle, c'est le vent de la réserve qui me souffle ces choses.) Elle était le Sphinx qui pose les énigmes au tournant de la route, Lilith qui aima un démon, elle était... Quelque chose d'elle restait toujours sur la Terre. Alors, je l'ai dissoute. Le solvant... c'est moi qui ai laissé couler cette jolie chose mauve. Elg, elle était vieille, elle était affreuse. Moi, je suis jeune. Moi... »

— « Je ne te vois pas, » dit le Cyborg. « Je ne te sens pas. »

Il y avait dans sa voix une sorte de pitié froide.

« Tu as fait un geste cruel. Et inutile, » reprit-il. « Puisque, selon toi, Aïno n'était qu'un esprit captif de quelques cellules cérébrales, ne comprends-tu pas que, délivrée, elle sera toujours présente parmi nous ?... Elle a calculé nos trajectoires, sauvé nos âmes par-delà les abîmes des ténèbres et les siècles-lumière. Eternelle, elle accompagnera éternellement nos vaisseaux dans le continuum espace-temps. Les constellations que nous découvrirons porteront son nom : AINO.

» Toi, tu resteras ici. Enchaînée à la Terre. Invisible et privée de ton corps et de ton âge qui t'enchantaient, tu erreras dans cette forêt que tu as aussi détruite, en compagnie d'autres ombres animales, désespérées, qui te reprocheront leurs souffrances et leur mort. Quelques hommes seront parmi vous — les pires. Et cela durera ainsi pendant les siècles des siècles — puisque c'est l'enfer que la Terre a rêvé. »

MICHEL EHRWEIN

Les statues dormantes

Une pittoresque évocation de l'ère interplanétaire, une âpre peinture de caractère, une réflexion philosophique : il y a tout cela et plus encore dans cet attachant récit de Michel Ehrwein, l'un des plus féconds de nos jeunes auteurs de nouvelles.

La salle était vraiment très grande, et plus que cela encore. Le petit groupe d'hommes debout dans un angle s'écarta, se scinda en deux, comme les panneaux d'acier gris s'ébranlaient et glissaient sans bruit sur leurs rails. La conversation qui se tenait à voix basse s'interrompit au milieu d'une phrase. Dans le couloir brillamment éclairé, de l'autre côté du seuil, apparut un chariot métallique, roulant sans bruit sur ses roues caoutchoutées, et que poussaient deux hommes vêtus de blouses grises. Ils avancèrent de quelques mètres dans la salle, et s'écartèrent du chariot, autour duquel le groupe se reforma. Sur le chariot, un homme était étendu, dont seule la tête demeurait visible entre les deux draps gris : son regard, qui allait de l'un à l'autre des assistants, ses traits, tout son visage exprimaient la peur.

L'un des hommes, qui paraissait le plus important et à qui les autres manifestaient une certaine déférence, s'avança, jusqu'à toucher le pied du chariot, face à l'homme étendu. Un autre, dans son ombre, lui tendit un papier qu'il venait de tirer d'une serviette et de déplier, et tous prêtèrent l'oreille à cette voix aux accents nasillards, et qui se voulaient nobles et solennels. Ce qu'il lisait là tout haut, dans cette salle nue, chacun l'avait déjà lu pour lui seul, dans le confort d'un bureau officiel ; certains, même, présents au procès, l'avaient entendu lire une fois, à la fin des débats, lorsque l'Ordinateur de Justice avait craché sa carte noire. Pour tous, c'était un agglomérat de formules officielles, où de larges « blancs » avaient été remplis avec les détails particuliers à l'affaire. Pour l'homme sur le chariot, c'était l'équivalent de ce que, en une autre époque, on eût appelé « un arrêt de mort ».

La lecture s'achevait :

— « ... seul avec le souvenir de votre crime jusqu'à la fin des temps. »

Le papier passait d'une main à une autre, était replié, réintégrait la serviette. Le cercle des assistants s'élargissait, pour la dernière scène du drame. Un homme de haute taille, vêtu également d'une blouse grise et qui s'était tenu jusqu'ici un peu en arrière, s'avança, par la trouée qui venait de s'ouvrir devant lui. Du verre et de l'acier étincelaient dans sa main droite. Il se pencha sur le chariot, souleva un coin du drap, et chacun put voir que le condamné y était maintenu solidement attaché par des sangles fixées aux côtés.

— « *Non !* »

Dans un effort de tous ses muscles bandés, l'homme attaché tentait de se libérer, tandis qu'un flot de paroles coulait de sa bouche.

« Vous n'avez pas le droit !... Pas ça !... Je ne mérite pas... Je ne mérite paaas... ! »

La seringue lança un éclair et s'enfonça dans un muscle tendu. Le condamné s'interrompit un instant, puis se remit à hurler de plus belle :

— Pas ça!... Laissez-moi... *N'importe quoi !.. Pas ça !* »

Quelqu'un, qui assistait pour la première fois à ce genre de scène, prononça à voix basse le mot de « dignité », sans trouver d'écho. Les autres attendaient la fin, qu'ils savaient proche, sans rien dire.

Les cris décrurent, à mesure que l'engourdissement gagnait leur auteur. Il tentait de lutter contre un sommeil envahissant, de résister, pour retarder un peu plus ses effets qu'il savait terrifiants...

Le silence revint enfin. Il avait fermé les yeux. Deux minutes s'étaient écoulées depuis l'injection. Le médecin prit le pouls, souleva la paupière qui retomba inerte sur un regard sans vie, puis fit signe aux deux gardiens, qui attendaient tout près. En quelques instants, ils eurent débarrassé de ses liens l'homme endormi, maintenant inoffensif... *jusqu'à la fin des temps.*

Les officiels s'étaient écartés, leur rôle presque terminé. Lentement, ils se dirigeaient vers l'autre extrémité de la salle qui, en dépit de l'éclairage, et à cause de l'éloignement, était indistincte, comme plongée dans la brume. Le chariot vigoureusement poussé en avant les dépassa, leur montrant le chemin, et ils pressèrent le pas. A leur gauche et à leur droite, à quatre-vingts centimètres du sol, s'alignaient de petites portes d'acier carrées, d'un mètre de côté environ, toutes closes. Une machinerie palpitait derrière. Sur chacune, un numéro, un nom, une date. A mesure qu'ils avançaient, les dates devenaient plus récentes...

Le chariot fit halte, face à une porte encore anonyme. Un gardien s'avança, pesa sur un levier, et le lourd vantail pivota sur ses gonds, projetant une bouffée d'un air glacé, aux relents chimiques. En un instant, avec la célérité qui naît d'une longue habitude, le plateau

supérieur du chariot fut saisi, son extrémité antérieure engagée dans l'orifice, et le tout enfourné dans ce qui ressemblait à un placard bas, étroit et profond. Puis la porte claqua, le levier revint en place... Un des assistants ramassa sur le sol un instrument relié par des câbles souples à une batterie d'accumulateurs. Une pointe rougeoya, qu'il promena lentement sur le pourtour de la porte. A son contact, le métal fondait, coulait, se soudait irrémédiablement à celui du mur.

Leur devoir accompli, tous, maintenant, se retiraient.

-:-

« ... *Jusqu'à la fin des temps. Seul avec le souvenir de votre crime.* »

Car c'est le seul souvenir qui me restera. Tel est l'effet de la piqûre qu'ils m'ont faite, une variante du sérum de vérité, qu'ils ont mise au point quand ils ont eu aboli la peine de mort partout sur la Terre et que la question s'est posée de savoir ce qu'on ferait de ceux qu'on n'exécutait plus. Comme les déchets radio-actifs. De bonnes âmes voulaient les utiliser pour peupler des planètes inhospitalières, quoique habitables. Des Guyanes de l'espace, et des Pitcairns aussi sans doute. Mais pour l'instant, les savants et les militaires ont trop à faire sur Mars et sur Vénus pour que l'on y établisse des bagnards. Et les Martiens et les Vénusiens ne seraient sûrement pas d'accord. Et quand on aura atteint Jupiter et les autres planètes, personne ne pourra vivre à leur surface sans un équipement qui vaudra bien plus cher que la peau d'un condamné à mort en rupture de potence. Plus tard, peut-être, quand l'homme aura atteint d'autres systèmes... A supposer encore que les gouvernements acceptent de voir se développer des civilisations d'origine terrienne, mais hostiles à la société qui les a bannis, sans compter les risques d'évasion, de révolte.

En attendant, ils ont choisi la mise en hibernation pour l'éternité, pour ceux que la justice de l'Ordinateur a condamnés. Avec ce raffinement : la mémoire qui vous reste, pas toute la mémoire, oh non, ce serait trop doux pour des assassins, mais, comme ils disent, « le souvenir de votre crime ». La piqûre doit mettre des heures à faire son effet complet, je le sais, ils me l'ont dit avant, pour ne me laisser aucun espoir. Son effet est *progressif*, tous les souvenirs sont effacés les uns après les autres, en remontant *vers le passé*. A commencer par ceux de cette journée.

J'étais endormi quand on m'a enfermé dans ce cercueil réfrigéré. Pourtant, toute perception n'était pas encore éteinte en moi. J'ai senti qu'on me détachait, mais je ne pouvais pas bouger. Je me suis aperçu qu'on déplaçait mon chariot... J'ai peut-être senti le froid, le passage du jour à l'obscurité quand on a refermé la porte. Si oui, cela fait déjà partie de mes souvenirs effacés. Et même, peut-être que je ne

le sais pas, que je ne l'ai jamais su, que j'ai seulement imaginé cette scène d'après les descriptions que l'on m'en avait faites, et qu'il ne s'est rien passé, que je ne suis pas ici, d'ailleurs, je suis dans ce bistrot, et voilà qu'entre le type de Vénus...

-:-

Et un jour, longtemps après, très longtemps, quelqu'un donna un ordre, décrocha un téléphone ou appuya sur un bouton, et lança dans le ciel des nuées d'avions et de fusées porteuses de la mort. Mais avant que cette mort eût pu accomplir son œuvre, d'autres hommes, parlant dans d'autres téléphones, pressant d'autres boutons, envoyèrent également dans le ciel leur mort à eux. Et sur la Lune, sur Mars, sur Vénus, sur Jupiter et Callisto, les armes que l'on gardait sortirent de leur long sommeil et vinrent grossir les rangs de celles jaillies des satellites artificiels et qui pleuvaient sur un monde déjà noyé dans la fumée. Les garnisons et les colonies planétaires s'exterminèrent mutuellement bien avant qu'un succès aussi total ne fût atteint sur la Terre. Finalement, moins de dix ans après l'explosion de la première bombe, les rescapés du conflit-suicide, ceux qui avaient survécu dans les abris les plus profonds et qui avaient fini par en être chassés par la faim, périrent empoisonnés par les radiations, sur un sol dévasté qui, de toute façon, n'aurait pu les nourrir.

-:-

Mon crime.

C'était un Vénusien de la Basse-Race, celle à la peau bistre et aux membres grêles, qui fournit aux artisans de la Haute-Race leurs ouvriers, aux cultivateurs leurs journaliers et aux bateliers du fleuve Og leurs rameurs, parce qu'en dépit de sa fragilité apparente elle possède une résistance extraordinaire et est douée par ailleurs d'une bonne volonté et d'une résignation qui en font des subordonnés de choix. C'est la Basse-Race qui a aidé à bâtir la station Léonard, qui est la plus grande de toutes celles de Vénus et de Mars réunies ; ce sont des équipes de la Basse-Race qui, sous la direction de Terriens, ratissent la surface des deux planètes (ils supportent le voyage infiniment mieux que le Terrien moyen), à la recherche d'échantillons biologiques et minéraux. Des types précieux, et de braves types...

Je ne sais pas ce qu'il faisait là, sur la Terre. Peut-être me l'a-t-il dit, au milieu de son verbiage incessant (c'est là le seul défaut des « Bas », quand ils ont commencé, on ne peut plus les arrêter), mais, au bout de quelques minutes, j'avais déjà cessé de l'écouter. Et il continuait à parler... Je crois bien que c'est pour ça que je l'ai tué, parce qu'il parlait tout le temps et s'accrochait à moi, alors que j'avais besoin de quelqu'un qui m'écoute et se tienne tranquille pendant que

je parlais, et approuve tout ce que je disais, pas d'un bavard gesticulant. Mais peut-être que lui aussi avait besoin de quelqu'un qui l'écoute ?...

Nous étions, à une heure tardive, les seuls clients du bistrot dont le patron n'aspirait plus, ce soir-là, qu'à la fermeture. J'y étais venu parce que, près de l'astroport, c'était un des endroits où on risquait de rencontrer d'autres pilotes de fusées entre deux voyages, comme vous. Pas de chance, il n'y en avait pas. Les bons pilotes sont rares, encore plus que les bonnes fusées, et quand les chefs en tiennent un bon, ils lui font donner tout ce qu'il peut et ils ne le laissent pas moisir au sol. En plus, la plupart sont des types mariés, des pères de famille, pas comme moi, qui, aux escales, ne courent pas les bistrots ni les filles. Ce soir, personne avec qui causer, échanger des impressions et des souvenirs, personne qui sache ce que c'est que l'Espace et qui ait le droit d'en parler. Je m'étais rabattu sur le bistrot, derrière son comptoir, et en bon bistrot, il faisait semblant de m'écouter, sans rien dire, juste un signe de tête, un clignement d'yeux par-ci par-là pour faire croire qu'il me suivait. Et puis ce maudit Bas est arrivé. Il a posé son verre sur le comptoir près du mien (je revois encore son avant-bras nu, comme un morceau de bois mort, qui dépassait de sa manche bleue trop courte), et il n'y en a plus eu que pour lui : il parlait, il parlait...

Il avait été sur Mars, dans les équipes de recherche, puis il était venu sur la Terre. Cela lui faisait deux voyages en tout, et à fond de cale encore, et il nous en rebattait les oreilles, au bistrot et à moi dont c'était le métier ! Il est vrai que je n'étais jamais resté bien longtemps sur Mars, j'avais dû le lui dire, parce qu'il n'arrêtait pas de m'en parler, comme s'il me narguait. Peut-être, simplement, qu'il croyait me faire plaisir... Et puis, s'il avait été sur Mars, c'étaient des Terriens qui l'y avaient amené, au milieu des colis, pour qu'il travaille pour eux, il n'avait pas à en être fier. Mais allez faire entrer ça dans la tête d'un Bas qui parle sans arrêt, en vous tapant sur l'épaule et en mettant son visage tout près du vôtre !

Le patron nous avait assez vus. Il avait mis ses chaises sur les tables, et essuyait et réessuyait le comptoir devant nous, autour de nos verres. J'ai payé et je suis sorti, le Vénusien sur mes talons. Dans la rue, j'aurais voulu m'en débarrasser, ou au moins qu'il se taise. Mais il n'arrêtait pas... Nous avons marché comme ça, dans les rues qui devenaient de plus en plus vides. Des rues où je ne me sentais plus chez moi, et où il aurait été bon de trouver une oreille à qui parler de l'Espace et des planètes, et non pas ce moulin à paroles idiot. Maintenant, je sais que lui se sentait encore plus étranger sur ce trottoir, que c'était sans doute la première fois qu'il s'aventurait dans une grande ville terrienne et qu'il avait peur ; qu'il souhaitait trouver en

moi, qui avait traversé le ciel comme lui, un compagnon, un guide, autre chose que le représentant d'une race supérieure.

Et puis, j'étais devant chez moi. J'avais un escalier à monter pour me trouver dans ma chambre, et je ne me souciais pas de savoir où mon suiveur passerait le reste de la nuit. Je m'apprêtais à lui refermer la porte au nez. Il réussit pourtant à entrer, et mon exaspération se transforma en haine. Je l'imaginais couchant sur mon tapis, ou sur le palier en travers de ma porte, comme un chien, partageant mon lit... Dormirait-il, même ? *Dormaient-ils ?* Mon esprit enfiévré s'affolait : avais-je jamais vu un Vénusien, un Bas, dormir ? Quelqu'un en avait-il jamais vu un dormir ? Allais-je donc devoir supporter ce verbiage toute la nuit, sans pouvoir fermer l'œil ? Ou son regard sur mon sommeil ? Et le lendemain, parviendrais-je à m'en débarrasser ?

En arrivant au haut des marches, ma décision était prise, énorme et irrévocable : je le tuerais. L'alcool bu y était sans doute pour quelque chose, et peut-être le flot de paroles que j'avais été contraint de supporter avait-il agi sur moi comme un stupéfiant. Je sais que j'aurais pu le frapper, le battre comme plâtre, et beaucoup plus tôt dans la soirée pour le contraindre à s'éloigner. Je ne l'avais pas fait, parce que l'idée seule me répugnait, même dans mon exaspération, de frapper ce visage de brave animal doux et fidèle, de tordre ces membres à l'apparente fragilité. Mais il y a des gens qui n'ont jamais levé la main sur leur chien et qui, un jour, lui tirent une balle dans la tête pour s'en défaire...

Je ne possédais pas d'arme à feu. D'ailleurs, la détonation aurait pu être entendue des voisins. Mais j'avais rapporté d'un voyage dans la brousse du continent Mand-Heu un fort coutelas...

Sitôt entré et la porte refermée, je me dirigeai vers le meuble où je le gardais. Maintenant que ma décision était prise, il m'aurait semblé d'une hypocrisie sans nom d'en retarder la réalisation en laissant encore parler ma future victime. Je devais frapper tout de suite... Et au moment de frapper, je m'apercevais que j'étais à peu près totalement ignorant de l'anatomie des Vénusiens. Etaient-ils organisés comme nous à l'intérieur de leur corps ? Avaient-ils le cœur à gauche ou à droite ?

En prenant le couteau, en dépliant la lame, je m'efforçai de tourner constamment le dos au Bas pour que, jusqu'à la dernière seconde, il ne se doute de rien. J'attendis encore, l'arme à la main, dissimulée sous un pan de ma veste, en pensant soudain que j'ignorais le nom de ma victime. Cela faisait des heures que nous nous trouvions ensemble, et j'ignorais son nom : peut-être me l'avait-il dit, au milieu d'autres choses et, comme ces autres choses, je ne l'avais pas entendu.

Je lui pris le poignet de ma main libre, le tordis :

— « Ton nom ? » lui lançai-je au visage, avec une violence qui m'étonna moi-même.

Il s'arrêta, l'air enfin stupéfait, et me répondit par un vocable en dialecte, et qui signifiait quelque chose comme « Ami-des-eaux » ou « Ami-de-la-rivière ».

Je frappai, souhaitant toucher un organe essentiel du premier coup, et frappai encore, frappai, bientôt pour défendre ma propre vie, car ses mains se tendaient vers moi, menaçantes dans leur apparente faiblesse. Mon dernier coup me sauva même sans doute, car je sentis se dénouer l'étreinte que ses longs doigts avaient refermée autour de ma gorge et qui me faisait manquer d'air.

J'étais baigné d'un sang clair, aux reflets argentés, qui se coagulait très vite en formant une multitude de minuscules écailles. Le plancher en était également couvert. Mon premier souci fut de prêter l'oreille pour m'assurer qu'aucun voisin n'avait eu son attention attirée par le bruit de notre lutte. Comme on n'entendait rien dans l'immeuble, je respirai. Le problème qui se posait à moi ensuite n'était pas tant celui du nettoyage des traces de sang : une fois mes vêtements brûlés et ma personne soigneusement lavée, celles qui subsistaient dans la chambre ne devenaient compromettantes qu'à partir du moment où quelqu'un pouvait les voir. Or je ne recevais jamais personne chez moi. Mais, bien que personne non plus n'ait dû voir le Bas pénétrer avec moi dans l'immeuble, la rue étant déserte à ce moment-là, on pourrait remonter jusqu'à moi par le témoignage du patron du bar qui nous avait vus partir ensemble, et ma position ne serait guère enviable si le cadavre était découvert. Je devais donc non seulement m'en défaire, mais m'en défaire de telle façon qu'il ne soit pas retrouvé.

Le plus difficile était encore de le faire sortir de chez moi et de le transporter dans la rue. C'est la décision que je pris alors, la solution mirifique que je crus avoir trouvée, qui me perdirent.

Découper le cadavre en morceaux, les enfouir dans un sac, aller les enterrer séparément dans les bois...

Mon travail de boucher amateur terminé, je pris une douche abondante, enfilai des vêtements propres, et descendis à la cave pour prendre un sac imperméable qui avait contenu autrefois mon paquetage. Si au moment de refermer la porte j'avais jeté un regard sur ce que je laissais derrière moi, peut-être aurais-je pu voir *quelque chose* qui commençait, et agir en conséquence ?...

Je perdis du temps à chercher le sac, et restai absent près d'un quart d'heure. En remontant l'escalier, j'entendis un léger bruit dans le silence de la nuit, semblable à un bruit de pas. Je crus qu'un de mes voisins s'était réveillé et marchait dans sa chambre, et ne m'inquiétai pas outre mesure. J'arrivai sur le palier, ouvris la porte, et alors *le* vis... S'il est un spectacle qui peut rendre un homme fou sur-le-champ et pour le restant de ses jours, c'est bien celui qui me fut

offert. Le hurlement que je poussai se confondit avec celui de *la chose* se précipitant sur moi. Je battis en retraite devant elle, sans lâcher la poignée à laquelle je me cramponnais, et tout le battant trembla, gémit sous le choc humide. En me retournant, je me trouvai face à face avec mes voisins enfin réveillés par le tumulte, et qui accouraient à demi vêtus, quelques-uns porteurs d'une arme. Je dus leur donner l'impression de divaguer, par mes propos :

— « Il est là !... Il est vivant !... Je l'ai tué, coupé en morceaux, mais il est vivant !... Vivant !... Et il s'est jeté sur moi ! »

Cela continuait de s'agiter derrière la porte avec violence, et personne n'osait ouvrir. Et puis une voix s'éleva, que je ne connaissais que trop, que je n'avais que trop entendue, pour mon malheur. Elle criait mon crime, m'accusait de meurtre, et pleurait tout à la fois...

Ils me saisirent, et me remirent entre les mains de la police quand elle arriva. Prudents, tous s'écartèrent quand les agents ouvrirent la porte. Je fermais les yeux, *pour ne pas voir*. Mais je savais, j'avais déjà vu, l'espace d'un instant, ce qu'il y avait derrière, ce devant quoi les policiers restaient maintenant figés d'horreur : l'ignoble amas des membres tranchés de mon Vénusien, réunis, ressoudés au hasard et revenus à la vie, et dont chaque blessure, chaque plaie était une bouche furieuse qui se tordait en hurlant mon acte, cent voix semblables devenues haineuses me chargeant à tour de rôle...

-:-

L'engin apparut dans le ciel bleu à un endroit où, l'instant d'avant, il n'y avait rien. Une brise soudaine, aussi brève que soudaine, fit onduler la cime des arbres qui avaient poussé au bord de la rivière, leurs racines trouvant dans le sol des berges l'humidité qui leur était nécessaire. De loin, avec les rayons du soleil qui jouaient à sa surface et dans sa masse, il ressemblait à une énorme bulle irisée. Lentement, il perdit de la hauteur, décrivant une grande spirale au-dessus de la plaine. Au-dessous de lui, à la verticale, l'herbe se couchait, comme foulée par un pas invisible.

Un buisson épineux se tordit dans l'air immobile, et quelques brindilles lui furent arrachées, qu'un nuage de poussière emporta au loin. Le bouquet naturel des trèfles dorés fut couché, écrasé comme par un poids énorme. Des mottes de terre s'arrachèrent là où l'appareil allait se poser, creusant un léger entonnoir, qui continuait à s'approfondir alors qu'il restait immobile à quelques centimètres du sol, reposant sur un matelas de lumière.

Les hommes qui en descendirent semblaient, eux aussi, faits de lumière, d'une lumière consistante, palpable ; mais on s'apercevait vite qu'ils en étaient simplement *couverts* comme d'un vêtement, des pieds à la tête, et qu'en dessous de la couche transparente leur corps était

inimaginablement sombre, ne reflétait aucune couleur, aucune lumière, sans doute accordé au rayonnement d'un tout autre soleil. Presque au repos, l'astronef n'apparaissait plus aussi complètement brillant, aussi totalement constitué d'énergie pure. Des formes sombres, aux contours arrondis, semblaient flotter à l'intérieur, lentement, s'éloignant et se rapprochant les unes des autres au rythme d'une mystérieuse respiration.

Ils firent quelques pas sur l'herbe, au hasard, un peu semblables à des chiens flairant une piste.

— « Une planète morte... »

— « *Presque* morte... »

— « Il y a de nombreux végétaux... »

Les mots, les pensées, cheminaient de l'un à l'autre sans aucun support. Ils allaient les mains nues, sans instruments, sans appareils, et découvraient, enregistraient en un instant une foule de détails. Plus que des hommes, peut-être étaient-ils après tout eux-mêmes des instruments, des appareils soumis à de lointains maîtres. Une fleur brisa sa tige pour bondir vers eux et s'effeuilla en un clin d'œil, retomba, vidée de ses secrets. Une souris que la peur, l'instinct, avait tenue terrée dans son trou, détala en zigzag et fut jaugée, autopsiée et inscrite dans les mémoires sur dix mètres de sa course.

— « Les séquelles d'un désastre atomique... »

Après vingt siècles, il en flottait encore quelque chose dans l'air.

— « La guerre... »

— « Des hommes... »

— « *Où sont-ils ?...* »

Ils prenaient le vent, ramenant vers eux quatre les pensées d'un monde, le rêve d'un écureuil dans son creux d'arbre, la haine d'une fourmi rouge pour une fourmi bleue, la crainte de l'ourse dont les petits se sont éloignés, la faim, le meurtre, le désir...

— « Il n'y a plus d'hommes... »

— « Plus d'hommes... »

— « Cherchez... cherchez plus loin, plus loin... »

Ils cherchèrent et trouvèrent les lézards à triple queue et les serpents ailés qui n'avaient pas toujours existé, et les fourmis bleues que les rouges haïssaient et redoutaient parce qu'elles étaient le résultat d'une mutation, et plus loin encore les liserons gros comme le poignet et qui s'enroulaient autour des chênes, et les trèfles bleus ou dorés...

— « L'homme seul a disparu complètement... »

— « Trop civilisé... »

— « Trop faible... Avait perdu le contact avec la nature... Trop vulnérable...

— « Animaux naturellement mieux armés contre les effets des radiations... Ont survécu, cachés dans les bois, les déserts... »

Ce ne serait pas encore ici qu'ils trouveraient une autre race humaine.

Pour une fois qu'une planète en avait produit une, ils arrivaient trop tard. Ils allaient repartir, poursuivre leur quête.

— « *Des hommes.* »

Parmi la multitude des impressions reçues, qui se chevauchaient, se confondaient, s'entrepénétraient, il y en avait une d'incontestablement humaine, mais étrangement tourmentée.

-:-

Ils déblayèrent des masses de terre et de gravats avant d'apercevoir, au fond d'un immense entonnoir, une porte close dont ils durent arracher les gonds oxydés. Des marches s'enfonçaient dans le sol.

— « Tout près d'ici... »

Ils passèrent sur le corps des robots depuis longtemps morts, qui avaient fini par remplacer les gardes. En même temps que des milliers de présences humaines, ils discernaient l'existence d'une source d'énergie inépuisable, d'origine atomique. Des moteurs qui fonctionnaient encore, les dernières traces d'une civilisation fauchée il y avait deux mille ans. Avec les hommes qui avaient créé cette civilisation, qui l'avaient vécue.

— « Derrière ces portes... »

— « Attention ! Pas de précipitation ! »

Les méthodes, les règlements jadis en usage vivaient encore, eux aussi, au seuil de l'immense édifice souterrain. Il y avait telles précautions à prendre avant d'ouvrir les portes, telles autres avant de desceller chaque cellule, si l'on désirait réveiller les hommes et ne pas les tuer, appuyer sur tel levier puis sur tel autre, attendre tant de temps. Tout cela ils le firent, afin d'assister à leur réveil.

Ils sortirent de leur sommeil sans sortir de leurs rêves, les condamnés, ceux qui avaient été les statues dormantes de l'éternité. Ils rentrèrent dans le lit du fleuve Temps qui les reprit, sans en avoir conscience. Ils regardèrent sans émoi les visages obscurs qui se penchaient vers eux, car il n'en était pas de semblables dans leurs souvenirs.

Des voix, qui n'étaient que des pensées, les questionnèrent :

— « Parlez ! »

— « Dites ! »

— « Racontez ! »

Et ils parlèrent, leur langue retrouvant les mouvements oubliés, ils dirent, ils racontèrent tout ce dont ils avaient gardé la mémoire, pour l'édification de ceux venus du ciel et qui les avaient réveillés. Ce n'était pas cela encore, la fin des temps...

-:-

On m'interrogeait, et il y avait tous ces gens autour de moi qui criaient fort pour raconter je ne sais quoi, et je devais hurler pour me faire entendre. Je racontais mon crime, le Vénusien, tout, et quand j'avais fini, je recommençais...

« *Jugez-moi, tuez-moi, et que ça finisse !* » crie quelque chose en moi.

CLAUDE F. CHEINISSE

La fenêtre

A sa manière tout allusive, faite de suggestion à peine amorcée, Claude Cheinisse traite ici ce thème bien connu, toujours aussi fascinant : le premier contact entre un homme et un être venu d'ailleurs.

RENVERSE dans son fauteuil, Czernovitz s'abandonnait à la joie de ne rien faire. Sur les poutres du vieux plafond, le feu dessinait des paysages de lumière. Sa présence amicale dans l'immense cheminée remplissait la pièce de menus craquements quand une des trois grosses bûches s'affaissait un peu sur elle-même. Loin du feu et de la lampe qui, près du fauteuil, découpait un rond de lumière calme, l'obscurité s'imposait progressivement à la pièce, en fondait les contours : de sa place, à peine distinguait-il les premières reliures de la bibliothèque, et, à leur côté, sur un râtelier de bois découpé, trois carabines à l'éclat rassurant. Tourné vers la cheminée, le fauteuil était seul au pied du lampadaire. Par terre, une bouteille de vodka, un verre, des livres attendaient.

Par cette dure nuit d'avant-printemps, dans ce pays inhumain, en ces temps troublés, il plaisait à Czernovitz d'avoir su préserver autour de lui l'intimité chaleureuse de sa maison. Dehors, le vent pouvait hurler, gémir, courber les herbes du marais, raboter la lande nue qui s'étendait vers Zagreb ; le vent de la nuit pouvait ululer, siffler, lécher les pierres blanches du logis — l'amicale complicité de l'homme avec son feu, ses livres, ses armes, avec tout son antre, n'en serait pas troublée, ou presque pas.

Presque pas.

Car, intruse dans tant de douceur, la fenêtre découpait un grand morceau de lande inhospitalière, venteuse, hostile sous la lune froide. Czernovitz regrettait de n'avoir pas tiré les rideaux de velours, avant de s'installer dans son fauteuil pour cette veillée solitaire. L'effort de se lever lui semblait maintenant insurmontable : la fenêtre resterait nue derrière le dossier de son fauteuil ; ainsi en décida-t-il, non sans

quelque malaise, après un bref combat entre son alanguissement et son désir de plus d'intimité.

Bientôt, il cessa même d'y penser, but une gorgée de vodka, ouvrit un livre, s'enfonça dans les délices d'une détente trop rare ; ses activités étaient nombreuses et son travail épuisant.

-:-

Et soudain...

La fenêtre s'ouvrit brusquement, derrière le fauteuil, comme poussée du dehors. Le froid de la lande, le hurlement du vent, la clarté malveillante de la lune emplirent la pièce. Un frisson secoua Czernovitz. Il voulait et n'osait se retourner... il allait le faire, tremblant sans savoir pourquoi, quand une voix venue de partout et de nulle part, une voix que nul gosier n'articulait (sa voix-même, il devait s'en rendre compte bien plus tard en écoutant un enregistrement) emplit son cerveau.

« Surtout, » disait la Voix, « ne vous retournez pas, ne me regardez pas. Mon aspect pourrait vous faire perdre la raison. »

— « Je vous attendais, » dit Czernovitz. « En fait, voici des années que je vous attends. Etes-vous vraiment si atroce à regarder ? »

— « Pas pour les miens, » répondit la Voix. « Chez moi, je suis plutôt considéré comme un bel homme. Enfin, comme un beau sujet. Naturellement, le concept « Homme », pour vous, cela désigne ce... ce que *vous* êtes ? ».

— « Précisément. Est-ce tout aussi atroce pour vous ? ».

— « J'en ai peur. Et j'évite, moi aussi, de vous regarder. C'est là notre premier Contact : la première rencontre de notre espèce et d'une autre espèce pensante. Des millénaires d'exploration, des centaines de mondes où parfois grouille la Vie... mais il semble que l'intelligence soit un accident plutôt rare. Ou alors, nous n'avons pas eu de chance, jusqu'à présent. Jusqu'à ce jour. Il va nous falloir beaucoup de patience, mais si nous pouvons, une fois préparés, nous regarder l'un l'autre et ne pas nous haïr, ne pas sombrer dans une folie meurtrière, ce sera un événement comme jamais aucun de nos deux mondes n'en aura connu. »

Czernovitz se tut quelques instants, puis répondit : « Mais êtes-vous certain que nous ne pourrions mutuellement supporter notre aspect, sans cette préparation ? »

Il lui sembla qu'il y avait quelque mélancolie dans la Voix, quand elle reprit : « Nous ne sommes certains de rien. Mais nos spécialistes tiennent ce risque pour très grand. Déjà, le choc est affreux de voir des créatures vivantes d'un autre monde, avec toute leur étrangeté. Mais en plus, l'intelligence, dans le corps d'un monstre... pardonnez-moi : le mot est juste, certainement. »

-:-

C'est alors que l'homme s'avisa qu'il avait parfois parlé à voix haute, et qu'il s'était parfois contenté de penser ses réponses. Il dit doucement : « Contact direct, je suppose ? Cerveau à cerveau, pensée à pensée ? » Et il reçut un acquiescement silencieux. Il eut un petit rire, désigna sa bibliothèque, continua : « J'ai écrit trois traités où je réfutais jusqu'à la possibilité de ce mode de transmission... »

Il y eut un écho à son rire, et il fut réconforté de penser que le Visiteur avait le sens de l'humour. Il poursuivit : « Mais je ne suis pas d'accord avec vous. Si horrible, si menaçant, si étranger que puisse paraître à chacun de nous l'aspect de l'autre, nous sommes sûrs de conserver notre calme, puisque précisément nous nous attendons au pire. Avez-vous songé aux catastrophes qui se fussent produites si votre premier contact avait été un homme — pardonnez-moi, je veux dire : un de mes semblables — comme tous les autres, non averti de ce risque, un rustre quelconque ? »

Mais la Voix répondit : « Ne vous croyez pas à l'abri des réactions du rustre, ne soyez pas sûr que le sens de la horde vous ait complètement quitté. Si vous me voyez, et si je vous vois, peut-être, au contact de l'Inconnu, de l'Insolite, allons-nous redevenir des brutes primitives prêtes au carnage. Nous ne pouvons risquer cela. »

-:-

Quelles questions peut-on poser à un Visiteur d'Outre-Ciel ? Plus tard, quand Czernovitz sut qu'un étrange objet volant avait survolé ce soir-là sa région, qu'une lueur verte avait fabuleusement éclairé la lande, quand il eut consulté un psychiatre qui l'assura de son parfait équilibre mental, il se reprocha de n'avoir demandé à la Voix ni d'où elle venait, ni par quel moyen technique elle était venue. Ni mille autres questions qu'il trouva par la suite.

Au lieu de cela, la conversation était familière et amicale : entre ces deux êtres qui ne devaient pas se regarder, régnait comme une atmosphère de complicité. Czernovitz se souvint, plus tard, d'avoir expliqué à son visiteur le vieux mythe d'Orphée et d'Eurydice, qui, sous des formes à peine différentes, traîne dans la plupart des civilisations de la Terre, et de lui avoir demandé en plaisantant s'il ne fallait pas voir, dans ce couple qui sera brisé par un seul regard, la survivance légendaire d'une précédente visite. Et la Voix avait répondu : — « Nos archives sont formelles : c'est le premier contact. Même à travers les millénaires, nous aurions gardé trace d'un événement aussi important. A moins... » (la Voix avait eu comme une hésitation) « ... à moins que, de notre côté, un échec n'ait été passé sous silence par un explorateur déçu... »

(Il y avait eu un intervalle, plus long cette fois.)

« ... ou encore que l'explorateur, de son côté, n'ait pas survécu à la confrontation, à ce seul regard face à face... »

(Encore un silence, comme accablé.)

« ... car il arrive, bien sûr, que des explorateurs ne reviennent jamais. C'est une quête chargée d'honneurs, mais dangereuse. »

— « Que cherchez-vous ? » demanda Czernovitz. Et la Voix répondit doucement : « Vous. D'autres Etres pensants. »

-:-

Alors l'homme se sentit débordant d'une merveilleuse amitié. Chargées d'un sens nouveau, des paroles fabuleusement anciennes lui revenaient en mémoire : « Car il n'est pas bon pour l'Homme de vivre seul... » Il crut que ni l'aspect le plus horrible, ni le détail le plus monstrueusement repoussant, ne pourraient le séparer de celui qui avait traversé l'espace pour être son ami. Il se leva de son fauteuil, ferma les yeux, se retourna tout d'une pièce et cria : « Je suis sûr de ne pas avoir peur de votre apparence, si hideuse soit-elle à mes yeux ! Je les ouvre, et JE VOUS REGARDE ! Faites-en autant ! »

Avant même qu'il se retourne, un avertissement désespéré lui vrilla le cerveau « NON ! Pas encore ! »

Mais déjà, il avait dit : « Faites-en autant ! » et un dernier message, plein d'horreur, lui parvint : « *C'est déjà fait !* »

Il avait ouvert les yeux : la voix s'effaça brusquement. La pièce était vide. Le vent de la lande entrait en sifflant par la fenêtre ouverte en face de lui. Un instant, comme une brume qui se dissipe en laissant traîner quelques effilochures, il crut entendre une voix lointaine dire faiblement : « Plus jamais... »

-:-

Au loin, un trait de feu raya la nuit : mais ce pouvait être le reflet des phares d'une voiture attardée sur la route de Zagreb.

Czernovitz ferma la fenêtre avec soin, tira les lourds rideaux de velours, grommela une phrase indistincte où il était question de « fenêtre mal fermée », de « vent », d' « absurde » et de « mauvaise vodka », et retourna dans son fauteuil.

ANDRÉ HARDELLET

Le verso

Deux romans : *Le seuil du jardin* et *Le parc des Archers*, ont révélé en André Hardellet un écrivain d'insolite — et même de science-fiction — qui s'ignorait. Il n'est que justice que *Fiction* consacre cette vocation, en accueillant Hardellet dans ces pages où il est si bien à sa place.

PÉRIODIQUEMENT, survient dans l'histoire un événement qui provoque une telle stupeur chez ses témoins que ceux-ci *préfèrent* l'oublier. Même la police. Dans les archives, il en subsiste encore une relation, mais si atténuée, si habilement dissociée de son contexte que vous passeriez à côté d'elle sans rien soupçonner. Qui, d'ailleurs, fouillerait ces insondables mines de poussière dont un fonctionnaire détient la clef, au sens le plus matériel du mot ?

Hurtebise s'est tu, comme on le lui avait « *conseillé* » ; si une velléité de désobéissance l'avait effleuré, la flagrante inutilité de toute révélation lui aurait imposé silence. Voici les faits.

Le 18 juin 1971, la 4e Brigade reçut un appel téléphonique d'un certain André Hurtebise (qui donna aussitôt son nom et son adresse). « Venez vite, il y a quelqu'un de mort chez moi. » Le commissaire Viard et l'un de ses inspecteurs se rendirent à l'adresse indiquée. Un cadavre était allongé dans l'entrée de l'appartement ; sa position paraissait naturelle : celle d'un homme frappé de mort subite ; on ne décelait aucune trace de lutte.

Viard connaissait son métier ; laissant l'inspecteur s'occuper de Hurtebise, il examina méticuleusement le cadavre, sans y toucher : celui d'un homme de vingt-huit à trente ans, robuste, avec une cicatrice sur l'arcade sourcilière gauche. Son examen terminé, il entra dans le studio où l'inpecteur procédait à l'interrogatoire du témoin — ou de l'assassin présumé. Aussitôt, ce qui le stupéfia fut la ressemblance — « *inimitable* », selon le terme de son rapport — entre le mort et Hurtebise. Il observa l'arcade sourcilière gauche de celui-ci : elle présentait la même cicatrice. « C'est votre frère, » dit Viard. « Votre frère jumeau. » — « Non, justement, je n'ai

pas de frère. » Hurtebise, livide, tenait un verre de cognac à la main. « Nous vérifierons », dit Viard.

On vérifia, en effet. Les registres de l'état civil et les témoignages recueillis prouvèrent qu'André Georges Hurtebise, né le 13 février 1943 à Montreuil, Seine, était bien fils unique. Célibataire, « lecteur » dans une maison d'édition, il menait une existence paisible qui excluait, a priori, la vraisemblance d'un crime. Le médecin légiste conclut à « une mort par accident cardiaque, sans violence exercée sur le défunt ».

Deux détails de l'enquête sont à retenir. D'abord, la carte d'identité *authentique* — elle fut soumise aux tests les plus sévères — trouvée sur le cadavre démontra que l'inconnu se nommait *lui aussi* André Georges Hurtebise, né le 13 février 1943 à Montreuil, donc à la même date et au même lieu que son sosie. Ensuite, les empreintes digitales comparées du mort et du vivant se révélèrent identiques.

Huit mois plus tard, Viard demanda sa retraite. Entre-temps, Hurtebise avait été convoqué par un très haut fonctionnaire qui lui *conseilla,* en des termes dénués de toute ambiguïté, d'oublier cette affaire ; moyennant quoi on lui assurait la tranquillité de ses vieux jours. Hurtebise, qui venait de subir un traitement pour dépression nerveuse, promit tout ce qu'on voulut.

Sa déposition se ramène, matériellement, à peu de chose. Le 18 juin, vers 21 h, il entendit une clef tourner dans sa serrure et quelqu'un pénétrer chez lui ; il lisait alors un manuscrit dans son studio. En proie à une grande frayeur, il se précipita vers la porte et se trouva, d'après sa propre expression, *en face de lui-même.* « *Ce fut,* » dit-il, « *comme si un miroir invisible s'était dressé subitement dans le couloir pour refléter mes traits.* » Les deux cris de terreur, le sien et celui de l'intrus, jaillirent en même temps, puis quelques secondes d'un silence écrasant s'écoulèrent, Hurtebise restant appuyé contre le mur de l'entrée, l'inconnu immobile devant la porte entrouverte. Le bruit de l'ascenseur dépassant l'étage se fit entendre ; l'homme porta la main à sa poitrine et s'affaissa. Lorsque Hurtebise reprit son sang-froid, il ne put que constater la mort de ce visiteur incroyablement réel et incroyablement impossible ; il alerta la 4e Brigade.

Parvenu à ce point du récit, je suis bien obligé de passer de la troisième à la première personne, selon la terminologie grammaticale. Le JE s'impose pour des raisons qui apparaîtront clairement plus loin. C'est moi Hurtebise, le Hurtebise n° 2, le vivant, celui qui a signé la déposition : j'ai dit la vérité à la police, mais pas toute la vérité. Comment aurais-je pu le faire sans risquer le cabanon ? Qui eût accordé la moindre parcelle de foi à cette vérité entière ?

Cinq ans se sont écoulés, je vis aujourd'hui au Mexique, le plus souvent parmi la pègre, et je n'ai plus grand-chose à redouter ici-bas : la déchéance immunise. Ecoutez, si vous avez le loisir ou le goût d'entendre des histoires désaccordées d'avec tous les canons de la logique.

A la seconde même où *l'autre* Hurtebise est mort, il s'est confondu avec moi. Confondu, identifié de la manière la plus indubitable. Ses souvenirs sont devenus les miens, et, s'il est vrai que la conscience repose sur la permanence de la mémoire, on peut dire que *notre* conscience commune a fait de nous un individu unique. Une part de mon passé, jusqu'alors recouverte d'ombre, s'est révélée tout à coup en pleine lumière. Moi, toujours : le même. Réfléchissez un instant, avant de me condamner d'un haussement d'épaules : si deux hommes présentent une ressemblance aussi parfaite — jusque dans leurs empreintes digitales — pourquoi ne posséderaient-ils pas *aussi* des souvenirs en commun ? Admettez cela — et vous verrez les phénomènes qu'étudie la parapsychologie perdre leur scandaleuse incongruité dans notre monde raisonnable. Mais je m'éloigne de mon récit ; je ne prétends pas résoudre le problème des deux Hurtebise simultanés : plus humblement, je *suggère* une hypothèse, et si vous trouvez mieux, faites-le-moi savoir, je vous prie.

-:-

Vous vous demandez à quoi pense un astronaute dans son satellite ? A rien que de terrestrement banal. Il a beau se savoir séparé de notre globe par des distances énormes, il *vit* toujours sur lui. J'ai interrogé des collègues, et nous sommes tombés d'accord : l'avancement et la solde, la tension artérielle, la femme et les enfants, un cocker qui commence à se faire vieux, la solution d'un problème d'échecs ou d'un championnat de football, une fille inaccessible, en ciré noir sous la pluie, à travers la vitre d'un wagon qui démarre. Vous pouvez intervertir l'ordre, cela ne changera rien au fait. Nous ne nous considérons pas comme des pionniers d'une civilisation nouvelle ; chaque mois, chaque année nous allons un peu — ou beaucoup — plus loin, mais la distance qui nous relie à nos habitudes ne varie pas. L'univers peut être rectiligne ou courbe, posséder trois, quatre ou soixante-dix-neuf dimensions, nous nous en soucions assez peu — car que signifient des mots tels que *dimension, durée,* dans un monde où la stabilité des mesures est sans cesse mise en accusation ? Les titulaires du prix Nobel se démodent presque aussi vite que les vedettes de la T. V. ; une ancienne chanson, écoutée quand le jour s'y prête, me plonge dans un ravissement inaltérable.

Moi, je pensais au moment où, mon vol terminé, je mettrais ma clef dans la serrure et rentrerais chez moi. Simple prélude avant

ces livres d'une royale, d'une éblouissante obscénité, ces images d'un merveilleux *réalisé* que je détiens dans ma bibliothèque — et avant ma dose de *narké*. Connaissez-vous la *Maison hantée*, de Bresdin ? Si oui, vous comprendrez peut-être ce que j'entends par « merveilleux réalisé ».

Le narké n'est pas encore classé parmi les stupéfiants et, à vrai dire, il ne mérite pas de l'être : aucune accoutumance, aucune déchéance physique ou intellectuelle. Au contraire. Il vous redonne des forces parce qu'un désir comblé c'est une gorgée d'eau bue à la fontaine de Jouvence. Vous regardez l'image en fumant le narké et, soudain, *vous y entrez* ; on dirait que l'on n'attendait plus que vous pour commencer la fête. Ce qui se passe à l'abri de ces portes immatérielles, si vous l'aviez entrevu une fois seulement, vous ne consentiriez plus à vivre sous vos petites lois raisonnables. Car tout ce que vous imaginiez prend forme, acquiert sa vérité et se développe en accord avec vous. Désirez-vous revenir en arrière, la scène se projette de nouveau devant vous, et cela autant de fois qu'il vous plaira, comme si le Temps voulait bien fermer les yeux, par faveur à votre égard.

On récolte la plante au Mexique et c'est Gertie Moran, infirmière dans la plus luxueuse clinique d'Auteuil, qui me procure la drogue. Une dose vaut très, très cher et presque toute ma solde y passe ; à part cela, je vis modestement.

D'ici quelques années, on me déclarera inapte au service ; je prendrai peu à peu l'aspect de ces petits vieux, assis au soleil devant leur pavillon de banlieue et qui remâchent leurs beaux jours. Certains ont la vie dure ; moi, je mourrai vite de ma propre insuffisance lorsque je n'aurai plus les moyens d'acheter du narké.

J'ai subi une longue série d'examens et de tests et j'ai gravi progressivement les échelons professionnels. J'appartiens actuellement à la classe I, l'élite. Notre solde (puisque nous faisons partie de l'Astronautique militaire) est extrêmement élevée et c'est pourquoi j'ai choisi ce métier : à cause du narké. A côté de la cote physique et technique, il y a la cote « morale » : aveugle, sourd, muet tel le fameux sage oriental. De ce point de vue, je suppose que mes supérieurs ont rarement eu affaire à une pareille incarnation de la bonne volonté. J'ai vu des pilotes beaucoup plus doués que moi, techniquement ou physiquement, éliminés pour de simples questions posées hors de propos ou une négligence minime dans les consignes. Avant chaque vol, on nous remet des appareils enregistreurs, scellés, que nous devons rendre intacts à l'atterrissage. J'ignore et me soucie peu de savoir ce qu'ils peuvent apprendre à des équipes de chercheurs qui travaillent en laboratoire derrière un effrayant réseau de protection. La concurrence est sévère dans ce domaine, entre nations ennemies ou amies.

Je sais ce que je dois faire si une certaine lumière bleue s'allume au-dessus de mon « clarke », puis si, aucun message ne me parvenant, cette lumière vire au rouge. Simple. Ce qui suivra ne me concerne plus : je ne l'aurai ni souhaité, ni conçu.

La « tête » du C. R. A. (Centre de Recherches Astronautiques) est sans doute au courant de mes relations avec Gertie et de mon usage du narké. On me laisse en paix par une sorte de contrat tacite : si tu te tiens sage, on passe l'éponge — et j'ai l'intention de me tenir sage encore longtemps !

Nous sommes le 18 juin, à 16 heures — mais que peut bien signifier 16 heures, ou n'importe quelle heure dans le *lieu* où je passe ? Qui m'indiquera l'heure absolue ? Tout va bien ; encore une heure de vol, et j'amorcerai les manœuvres de descente. La dernière fois, Gertie m'a prévenu que les livraisons allaient devenir plus rares et qu'il fallait s'attendre à une hausse des prix ; mais, d'autre part, nos primes de vol vont être majorées le mois prochain : ceci compensera cela.

Tout à coup, mon « clarke » se met à divaguer. Même si je le voulais, je serais incapable de vous fournir le moindre renseignement sur cet appareil d'une extrême complexité. Pour nous, il se réduit à l'élémentaire figuration d'une boussole dont l'aiguille doit être maintenue dans la bonne position. En gros, une partie du pilotage consiste à compenser les déviations de l'aiguille s'il s'en produit.

Il ne s'agissait pas de déviation, mais d'un véritable affolement. Je mis en marche le dispositif prévu en pareil cas, puis lançai un appel au Centre. Sans résultat. Le clarke continuait à se comporter d'une manière aussi démente ; deux autres appels au Centre restèrent vains.

Méthodiquement, calmement, j'entrepris la série d'opérations connues sous le nom de « directives de sécurité » ; je les épuisai une à une, et la démentielle aiguille ne céda pas.

Nos satellites possèdent des sortes de viseurs mobiles permettant d'observer la Terre : une sphère gris-bleu, une boule recouverte de lichens. Je collai mon œil au viseur, et constatai que je la laissais derrière moi, sur la gauche ; j'assistai à l'amenuisement progressif et à la disparition de la sphère bleuâtre. Fini. Toutes amarres larguées. Nos réserves d'oxygène donnent une survie de quatre jours ; nous emportons également des ampoules de cyanure : tout a été prévu, aussi bien un accident comme celui-ci qu'un atterrissage forcé, en temps de guerre-éclair, sur un territoire ennemi.

Vous ne savez pas ce qu'est l'épouvante, et je ne le savais pas non plus jusqu'à ce moment. On vieillit très vite quand le destin s'occupe sérieusement de vous ; j'ai beaucoup vieilli en quelques heures, ce qui suffirait à expliquer pourquoi Larrhéguy me trouvait

changé. Je revis mon existence passée, non pas totale, comme l'homme qui se noie, mais par séquences montées d'une manière saugrenue, et je me demandai : *où* donc se trouve l'original entier du film enregistré par notre mémoire ? — comme si prétendre le circonscrire en un point de l'espace ne constituait pas un non-sens. Je revis la mort de mon père et la mort d'une souris dans un grenier, une cour d'école lorsque j'avais quatre ans, une fille en ciré, dans une gare de la frontière belge, une allée bordée de trèfle incarnat, la noce de Jannick, au Chalet des Iles — et bien d'autres choses encore, désormais marquées d'un prestige que je ne leur avais pas reconnu dans le temps. L'être le plus déchu, le malade qui étouffe, la nuit, dans sa chambre d'hôtel sentent du moins subsister une ombre de lien entre eux et leurs semblables ; j'étais le solitaire absolu, condamné à lui-même. Quatre jours à tomber dans un abîme sans fond, avec, pour tout viatique, une ampoule de cyanure.

Je passai ainsi deux à trois heures dans un état voisin de l'hébétude, lancé vers quel néant, prisonnier dans mon infime éternité de projectile perdu.

A l'instant où mes yeux se portèrent par hasard sur le clarke et où je vis l'aiguille revenue dans sa position normale, je refusai d'abord de croire à ma chance. Il me fallut ressaisir toute ma volonté pour oser regarder à travers le viseur : oui, la boule gris-bleu apparaissait de nouveau, augmentant de volume. Par réflexe professionnel, j'accomplis certains gestes...

-:-

Quand je sortis de la carlingue, j'étais incapable de prononcer un mot. Je reconnus Lavieille, Kalley,, Lulu-Bain-d'Huile, j'entendis : « Du retard... sacré vieux Cogne-le-Vent... ». Je fis quelques pas et ressentis une vive douleur, une brutale constriction derrière le sternum ; je dus m'arrêter. « Coup dur ? » me demanda Kalley ; je confirmai d'un mouvement de tête. Quelqu'un me soutenait. Je parvins à articuler : « scotch » et Lulu me tendit son flask, que je vidai presque entièrement. Ensuite, cela alla mieux.

Il est une règle chez nous : dès l'atterrissage, nous rendons compte du vol. Plus ou moins titubant, je me rendis dans le bureau du « patron », Larrhéguy ; grâce à l'alcool, je retrouvais un peu de lucidité et d'assurance, et pourtant une curieuse impression de gêne, de méfiance pour ce qui m'entourait s'installait en moi. J'aurais été incapable de préciser ce qui clochait ici ou là et j'attribuai ce malaise à mon choc émotif.

Larrhéguy m'accueillit avec sa cordialité habituelle : « Salut, Cogne-le-Vent » — c'était mon surnom à la D. R. A. — « vous

avez un fameux retard sur l'horaire, hein ! Pourquoi ne nous avez-vous pas envoyé de message ? » — « Mais je vous en ai adressé plusieurs ! » Il m'examina sans mot dire, puis : « Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux ? Vous paraissez *changé*. » Je fus tenté de répliquer : « Vous aussi », mais je m'abstins. Je me bornai à un compte rendu précis de mon vol. Tandis que je parlais, je vis la figure du patron passer du doute à la jubilation. Larrhéguy me lança une grande claque sur l'épaule : « Eh bien, mon vieux Cogne, ça va nous faire de sacrés enregistrements, hein ! » Dans le métier, on n'a pas coutume de s'attendrir.

Je pris une douche, me changeai et montai dans ma voiture ; d'ici trois quarts d'heure le narké m'ouvrirait ses portes. Cette perspective, cependant, ne me procurait pas la joie escomptée ; j'étais las et préoccupé. L'impression d'une subtile métamorphose accomplie durant mon absence me poursuivait à travers les rues que j'empruntais pour rentrer chez moi et qui m'étaient familières depuis longtemps ; tantôt elles apparaissaient les mêmes qu'auparavant, tantôt elles semblaient avoir subi une retouche, dont je ne pouvais, d'ailleurs, définir la nature.

Lorsque j'introduisis ma clef dans la serrure, rien ne m'avertit. L'entrée était allumée et mon sosie se tenait devant moi, appuyé contre le mur : un André Hurtebise clandestin, inavouable, flagrant. Je poussai un cri de terreur, et la douleur que j'avais ressentie peu après mon atterrissage comprima ma poitrine comme un étau derrière le sternum. Elle augmentait avec une vitesse atroce ; on aurait dit qu'une poudre grise recouvrait tous les objets qui perdaient non seulement leur couleur mais encore leur signification. Mes jambes se dérobèrent sous moi, et je compris que j'étais en train de mourir. Cela m'étonna par son extrême facilité, la douleur s'atténuant dans la mesure où je perdais la notion de temps, où ma conscience se voilait, se rétrécissait. A la seconde précise où je mourus, je passai dans la peau de mon double. Pas seulement dans sa peau : dans son être le plus intime, le plus semblable au mien. Ce qui me bouleversa fut cette sorte d'évidence retrouvée, comme, au réveil, celle du monde extérieur recouvrant et anéantissant le monde des rêves.

Et le voici, mon secret que l'on ne cote pas à la Bourse des valeurs spirituelles ; vous n'en donneriez pas un mégot de cigare, pas une aumône à un mendiant — et je vous le livre pour rien : *mourir, c'est toujours se réveiller en un autre soi-même.* Prenez-en votre parti, vous ne vous débarrasserez pas de l'existence : monarque, idiot de village, chien, « motif dans le tapis » — ou ceci, ou cela, vous ne cesserez jamais d'être. Seulement vous l'ignorez, comme je l'ignorais jusqu'à cet instant. Peut-être quelques-uns ont-ils pres-

senti confusément cela, ont-ils *oublié d'oublier* pendant quelques secondes ; alors l'ineffable et miraculeux souvenir d'un étranger a traversé leur conscience, puis s'est effacé de même qu'il était venu : sans raison apparente. Je suis l'exception — le maudit ? l'élu ? — celui qui se souvient. Je suis né à vingt-neuf ans et quatre mois, étrange privilège !

Cinq années m'ont permis de réfléchir. Mon secret, si secret il y a, n'explique pas les deux Hurtebise simultanés et vivants. Alors...

-:-

La notion d'univers parallèles est devenue courante aujourd'hui, mais qui a pensé à des *terres jumelles ?* Je n'affirme pas qu'elles existent, mais je ne conçois pas d'autre issue pour sortir du labyrinthe qui enfermait les deux Hurtebise. Deux jumeaux ne sont pas des exemplaires identiques d'un être humain (pas plus que ma nouvelle Terre ne pouvait s'identifier exactement à l'ancienne) ; pourtant, on a parfois remarqué que si l'un souffre d'un mal, l'autre en ressent les effets, malgré qu'aucun lien matériel ne les réunisse. Si j'allais jusqu'au bout de ma pensée, de ma conviction, je vous dirais : nous sommes *tous* des jumeaux.

Voici, selon moi, ce qui a dû se produire. Par suite d'un accident quelconque, mon satellite a dévié de son orbite et j'ai bien « raté » la Terre d'où j'étais parti. Mon clarke ne m'a pas trompé, pendant plusieurs heures j'ai dérivé dans un vertigineux espace désert ; puis, par hasard, mon engin s'est rapproché de la Terre jumelle (appelons-la, pour simplifier, la Terre n° 2), si pareille à l'autre par sa nature que l'aiguille s'est replacée dans la position correcte. Je n'ai plus eu qu'à entreprendre ma descente mais le sol où j'ai repris pied était un sol étranger. Une Terre où un *autre* Larrhéguy me trouvait *changé*, où moi-même je remarquais l'indéfinissable altération imposée aux êtres et aux choses qui m'entouraient. Une Terre contenant un André Hurtebise *de trop,* ce qui posait la plus extraordinaire énigme qu'ait jamais eu à résoudre un cerveau humain. Après ces heures d'une terrible tension nerveuse mon choc *en face de moi-même* justifie un accident cardiaque mortel.

Y a-t-il deux Terres jumelles ou sont-elles en nombre indéfini, comme les reflets d'un objet situé entre deux miroirs ? Cette comparaison n'est pas tout à fait juste : les reflets s'amenuisent d'un plan à l'autre, jusqu'au fin fond des glaces, mais ne se contredisent jamais ; ici, l'on constate quelquefois de légers défauts, des « manques », sensibles pour moi qui dispose d'un élément de comparaison. Je vis et je vieillis en compagnie d'un démon que nul n'exorcisera, détenteur d'un secret qu'il m'est interdit de transmettre.

Quand je ne recule pas devant les conséquences de mon hypothèse, il me faut conclure que je n'ai pas été porté disparu à la D. R. A. n° 1. Un astronaute, qui me ressemblait à s'y méprendre, est parti d'ici pour me remplacer sur ma Terre d'origine. Il y a remarqué de minimes différences, comme moi ; il s'est trouvé tout à coup devant sa vivante réplique ; il est mort, sa conscience s'est identifiée à celle de son sosie. Et s'il n'y a pas deux, mais d'innombrables Terres jumelles, les mêmes scènes se sont répétées d'innombrables fois.

Quelqu'un — mais j'ai oublié son nom — a écrit une histoire, que j'ai lue jadis, intitulée... *Dans le dédale* ou *A travers le labyrinthe* (ici encore ma mémoire me fait défaut). Avait-il deviné ? Un soldat, qui porte une boîte renfermant un message, erre dans une ville dont toutes les rues, quelle que soit leur orientation, aboutissent au même lieu *déjà parcouru ;* il se déplace, pour ainsi dire, dans un présent perpétuel ; je ne sais plus ce que contenait le message, probablement quelque chose d'insignifiant. La neige recouvrait la ville, un enfant emmitouflé resurgissait toujours, immuable, fatidique...

-:-

J'ai retrouvé la clinique pour milliardaires, à Auteuil, mais, malgré toute ma ténacité — voici un *manque* — je n'ai pu découvrir la trace d'une infirmière nommée Gertie Moran et nul, ici, n'a entendu parler du narké. Dieu sait pourtant l'argent que j'ai dépensé et les risques que j'ai pris dans le monde des toxicomanes !

Ainsi que je l'ai dit, je me suis expatrié au Mexique, parce que c'est de là que provenait la drogue. Entendons-nous : un prétendu Mexique où des Indiens préparent peut-être un ersatz de narké. Un soir, à Las Vegas, j'ai gagné 17 000 dollars aux dés : tout y a fondu, avec l'argent emporté de France. Des charlatans m'ont promis monts et merveilles pour, finalement, m'offrir du peyotl ou de l'héroïne, toutes ces saloperies auxquelles je me suis bien gardé de toucher. J'ai même organisé une expédition à travers les territoires indiens où des sorciers conservent encore jalousement des traditions et des pratiques mystérieuses ; je n'en ai ramené qu'un peu plus d'accablement.

Maintenant, j'en suis réduit aux expédients et j'ai perdu l'espoir de réussir. C'est cela qui m'a incité à entreprendre ce récit, comme on place un message dans une bouteille à la mer. Qui me croira, à supposer que ce message touche quelqu'un ? On me traitera de fou, on dira que l'usage du narké, qui *rend tout vrai,* m'a fait prendre une fiction pour la réalité, et je ne m'en porterai ni mieux ni plus mal.

-:-

Les événements qui se déroulent sur ces Terres jumelles retardent-ils les uns par rapport aux autres, ou bien sont-ils simultanés ? A la réflexion, je me demande si pareille question a un sens. Pour qui a subi une épreuve telle que la mienne, les notions de passé, présent, futur apparaissent comme de bien futiles illusions.

-:-

Tandis que j'écris ces dernières lignes, *je suis* toujours dans mon satellite, tremblant d'épouvante devant l'aiguille folle du clarke, ou bien j'entre dans la paradisiaque demeure créée par Bresdin. J'agonise de soif dans une forêt de l'Amazone ; je suis une des abeilles de la ruche, et une autre de ces abeilles ; je fais l'amour avec une fille d'une beauté presque insupportable ; je pourris dans un cachot à cause d'un faute dont ni mes juges ni moi ne nous souvenons. Je suis un ivrogne parmi la foule grouillante d'une cité qui n'a pas encore reçu de nom. Je suis un spadassin qui aiguise sa dague, le soir de la Saint-Barthélemy et, *en même temps,* sa victime tapie derrière la porte que vont enfoncer les égorgeurs. Je suis un roc, dans une galaxie inconnue, sous un soleil de fournaise, et *je me pense roc* dans un inlassable loisir minéral... mais qui, mais quoi ne suis-je pas, à mon insu ?

Et un jour, peut-être, rencontrerai-je une Gertie Moran qui me demandera : « D'où revenez-vous donc ? Ça fait *des siècles* qu'on ne s'est pas vu ! »

MICHEL DEMUTH

A l'est du Cygne

Michel Demuth a tenu ici plusieurs gageures : rendre dynamique une action purement statique, construire toute une intrigue autour des réactions d'un héros unique, renverser dans son dénouement les règles de la morale traditionnelle. Tout cela dans un récit brillant, convaincant, sur le thème de l'homme seul sur une planète où le menace un danger mystérieux.

1

CORIA s'éveillait. Le sang affluait à nouveau dans ses veines, sa peau se colorait. La fine pellicule de glace qui l'avait enveloppé pour les années du voyage achevait de fondre et de disparaître dans les minuscules tubes de verre qui entouraient le corps comme un échafaudage.

Le cadran de minutage marquait 8 et une dizaine de secondes quand Coria esquissa son premier mouvement. Sa main droite qui avait reposé jusqu'alors contre sa cuisse se déplaça, remonta vers sa bouche. Un contact le gênait, l'irritait. Il lui fallut encore deux minutes pour saisir à peu près convenablement le capillaire de plastique qui, frôlant sa lèvre supérieure, pénétrait dans une narine. La douleur fulgura quand il tira et il tressaillit. Sa main retomba. Il respira plus fort et ouvrit les yeux à la seconde même où le capillaire semblait se dissoudre spontanément.

Instinctivement, Coria vérifia sa disparition. Puis ce qu'il apercevait le frappa parce qu'il percevait soudain ce dont il s'agissait. Il referma les yeux, les rouvrit, battit des cils. La scène était encore là. De toute manière, il n'avait pas espéré, ne fût-ce qu'une seconde, la faire disparaître comme le fil qu'il avait eu dans le nez.

« C'est le tableau, » pensa-t-il, « exactement le tableau ! »

Il se redressa, s'assit. Des sangles s'effacèrent. Une partie de la couchette-laboratoire se replia et disparut dans le sol de métal noir et luisant.

Mais Coria continuait de fixer la scène, le paysage stellaire. De l'autre côté du grand hublot triangulaire, dans un espace noir au point d'en paraître dense, matériel, dur, il y avait deux soleils.

« Trois, » rectifia Coria après quelques secondes où sa vue devint plus nette, « il y en a trois ! » Ou, plus exactement, un petit phare rouge sang apparaissait derrière les deux géants couronnés de flammes figées. L'un était d'un orangé doré, merveilleux. L'autre, plus petit, semblait-il, était d'un bleu d'étincelle électrique. Il paraissait aussi plus dangereux, plus chaud et plus puissant que son compagnon.

Telle qu'elle figurait dans le cadre du hublot, la scène était apparue à ses yeux, un moment plus tôt (« des *années* plus tôt ! » rectifia-t-il), sur le tableau de la salle de cours. Tous les professeurs, qui l'avaient pris en main comme un petit attardé mental, lui avaient montré, en bien moins vrai, en bien moins beau, l'exact dessin des deux soleils avec les mêmes couleurs, les mêmes dimensions apparentes. Ils n'avaient pas oublié, non plus, le petit rouge, derrière.

Coria pensa que cela ne pouvait signifier qu'une chose, très agréable : tout allait bien. Il venait de s'éveiller au moment exact du voyage qui avait été prévu. C'est à partir de ce point que, sans erreur possible, il devait amener le vaisseau jusqu'à la planète choisie.

Debout, il effectua deux ou trois mouvements de décontraction assez spéciaux et pénibles. Puis il se dirigea vers la paroi et commanda l'obturation du hublot. Il soupira quand une plaque grise s'abattit de l'extérieur, voilant le spectacle stellaire. C'était le genre de chose, songea-t-il, qu'il devrait éviter pour le reste du voyage. Les psychotechniciens lui avaient appris, en long et en large, ce que la vue de l'espace pouvait avoir de mauvais pour son équilibre. Et il ne devait pas compromettre un voyage si bien réglé. Un voyage où les dangers avaient été ramenés à une marge négligeable, un voyage où il devait réussir, débarquer sans aucun ennui sur un monde presque pacifié.

Son deuxième geste technique fut pour commander le retrait total de la couchette-laboratoire. Il bâilla par deux fois avant de quitter la cabine où il avait reposé, presque mort, pendant sept ans et quelques mois.

La coursive le surprit parce qu'elle était obscure. Mais quand il y eut fait deux pas, la lumière jaillit du plafond, étonnamment blanche et presque éblouissante. Il savait que c'était, déjà, pour l'habituer à

la clarté qui régnait sur le monde vers lequel il se dirigeait, et il ne s'inquiéta pas plus.

Sur sa droite, un panneau se déroba, lui ouvrant l'accès à la salle de commandes. L'endroit lui était familier : il y avait passé des journées entières, seul, alors que la nef, au sol, achevait de se construire.

« Voyons, » pensa-t-il, « en premier... Ah ! oui... » Il ne pouvait nier qu'un vague trouble demeurait en lui. Seul, il sourit à l'image d'un homme se redressant, hirsute, en un pyjama bleu, après une trop longue nuit. Jamais, sans doute, aucun être humain n'avait fait un somme à ce point prolongé !

Le complexe d'information qui consistait uniquement, du moins pour sa partie visible, en un écran rectangulaire, s'illumina à son approche. Coria posa les doigts sur la réglette de commande, au chiffre 1.

Des lettres noires apparurent sur l'écran, commencèrent à se mouvoir lentement. Un siège jaillit du sol, en même temps, presque sous Coria. Il s'assit sans quitter l'écran des yeux. Et lut :

VOUS AVEZ MAINTENANT ATTEINT LE POINT + 1 DE VOTRE VOYAGE. LE PAYSAGE STELLAIRE VISIBLE DU HUBLOT DE VOTRE CABINE D'HIBERNATION DOIT VOUS REVELER DEUX SOLEILS PRINCIPAUX ET UN MINEUR. IL S'AGIT DU SYSTEME DOUBLE DE BETA DU CYGNE ET DE L'ETOILE DE CROOCK ET AHMADAN. VOTRE ROUTE S'ORIENTE A PRESENT VERS L'EST DES PRINCIPAUX SYSTEMES DU CYGNE, SELON LA CARTOGRAPHIE DE DAVIDSON. LE SOLEIL DE LA PLANETE QUI EST VOTRE DESTINATION APPARAITRA AU VISEUR DE CETTE SALLE A L'HEURE 26. VOUS DEVREZ COMMENCER A CE MOMENT LES OPERATIONS D'APPROCHE PLANETAIRE QUE VOUS CONNAISSEZ. SI VOUS EN ETES DANS L'IMPOSSIBILITE, COMMANDEZ LE RELAIS DU CERVEAU-DE-BORD. NOUS TENONS A VOUS RAPPELER, BASIL CORIA, QUE CETTE MISSION NE COMPORTE PAS DE RETOUR. POUR LA SECONDE PARTIE D'INFORMATION, APPUYEZ SUR LE CHIFFRE 2.

Mais il ne le fit pas. D'abord parce que ce n'était pas obligatoire. Ensuite parce que la dernière phrase avait réveillé quelque chose en lui. Une chose qu'il avait laissée au réveil en se promettant bien de la retrouver très vite.

Il ne voulait pas d'un voyage sans retour. Ce n'était pas un secret parce qu'il lui avait été impossible de rien cacher aux investigations des techniciens. Ils lui avaient dit qu'ils savaient, qu'ils le laissaient avec son idée.

« Une fois que vous aurez réussi, libre à vous d'essayer le retour... Mais rien n'a été prévu pour cela, Basil Coria ! Les plus optimistes d'entre nous ne vous laissent pas plus d'une chance sur mille et les machines, elles, un pourcentage de 0,07 pour mille ! »

Debout, il se mit à marcher de long en large. Il alla finalement à la cabine de vision, à l'extrémité de la salle. Il s'assit, déclen-

cha la sortie de la caméra extérieure. En pensée, il imaginait très bien la petite boîte semi-sphérique, flottant à l'extrémité de son pédoncule et commençant à transmettre les images de la totalité stellaire.

Coria se pencha vers l'endroit où il savait que se trouvait le micro.

— « Région du Système Solaire, » demanda-t-il.

Sa voix avait été ferme, décidée. Mais son cœur battait très fort. Des secondes interminables s'écoulèrent. Le micro avait porté la demande au cerveau-de-bord qui travaillait à sélectionner l'image.

Celle-ci vint enfin. Et ç'aurait pu être l'image de n'importe quelle région de l'espace. Coria ne vit que des soleils, innombrables, lointains. Leur éclat fixe était celui de milliers de points de glace. Il y en avait des jaunes, des rouges, des blancs... Des centaines de soleils possibles. Et celui des hommes y était aussi, perdu, confondu.

Coria resta longtemps immobile. A la fin, il lui sembla qu'il flottait dans l'espace lui-même et qu'il s'éloignait du vaisseau, énorme île noire en mouvement.

Il dit : « Coupez ! »

Puis il quitta la cabine.

2

Il dormit trois fois encore, allongé à même le sol de la salle des commandes. Sommeil bref, coupé de réveils frissonnants où il avait l'impression terrible d'être malade, condamné à se laisser porter par le vaisseau, guider par le cerveau-de-bord. Songes... Trois songes de la Terre.

Un bord de fleuve dans un été torride. La verte caresse de feuillages sur l'eau d'un bleu laiteux. Des nuages de moucherons et des escadres d'argyronètes qui allaient, venaient, se croisaient et fascinaient le rêveur impénitent qu'il était. Penché sur l'avant d'une barque à moteur qu'il laissait dériver, il goûtait la brûlure du soleil dans son cou, l'odeur du carburant qui s'exhalait du moteur surchauffé. Puis les lèvres de la fille dans son cou, comme le soleil. Des lèvres plus chaudes encore. Il se retournait en souriant.

Il s'éveilla. Ses yeux s'entrouvrirent sur un chiffre, au centre d'un cadran. 24. Vingt-quatre heures de passées depuis sa sortie d'une léthargie qui avait duré des éternités de temps.

Son esprit courut, rencontra de nouveau un songe.

Une ombre dans une cour. Son ombre. Il se penchait, se relevait. Des chaussures à semelle énorme. Des pantalons kaki. Le soleil pâle sur la caserne, à l'heure de la corvée des prisonniers.

— « Eh bien, Coria ? Toujours décidé à tenir tête ? »
— « Toujours, mon capitaine ! »
— « Les vrais hommes ne refusent jamais de se battre ! »
— « Moi non plus, mon capitaine... Mais j'aime choisir mes ennemis, tout comme mes amis ! »
— « Et... vous les considérez comme vos amis, n'est-ce pas ? »
— « Je ne sais pas, mon capitaine. En tout cas, pas comme des ennemis... »

Il aurait voulu ajouter : « Quant à vous, mon capitaine, je vous considère comme la plus abominable petite saleté qui ait jamais... »

Mais il ne pouvait pas. Il en était à sa deuxième année de prison et il comptait bien ne plus tarder à en sortir.

Un autre songe lui apporta l'image d'un passé plus lointain encore. Des grands magasins à Noël, tintinnabulant de toutes leurs feuilles de papier métallique, de tous leurs mobiles de verre.

Quand il rouvrit les yeux, il vit enfin le chiffre 26 dans le cadran. Il se redressa. L'heure de l'action était venue.

Etait-il vraiment indispensable pour ce travail ? Pour une suite si monotone de gestes, de déclics, de réflexes ? Il ne pouvait donner de réponse immédiate. Sa tâche, en tout cas, le prenait entièrement.

Il allait des tableaux de chiffres aux computeurs, des poignées de commande au viseur. Sur l'écran, une étoile était apparue. Un point blanc scintillant comme un cristal de neige qui ne fondait pas. Qui grandissait, au contraire.

La vitesse de la nef était maintenant en constante augmentation. Coria éprouvait une sorte de vertige en suivant la montée du diagramme rouge et noir. Le chiffre indiqué tout en haut du tableau restait un dividende de la vitesse de la lumière et il était probable qu'il en serait ainsi jusqu'à l'approche de la planète. Mais la proximité relative du but et l'énergie formidable du vaisseau étaient deux choses qui, confrontées dans l'esprit de Coria, lui apportaient une vague frayeur, une crainte irrationnelle. Il songeait à une boule de billard frappée à toute volée fonçant vers quelques verres fragiles de cristal.

A l'heure 27, il put interrompre les manœuvres de direction-accélération. Ses pas le portèrent jusqu'à la cabine d'hibernation. L'endroit exerçait sur lui une sorte de fascination malsaine. « Je suis un ressuscité qui visite son tombeau ! » pensa-t-il. Puis il s'estima stupide. Là, le temps avait été aboli. Que serait-il devenu s'il avait dû attendre ici, pour la durée du voyage ?

Il secoua la tête. Il devait chasser toutes ces pensées qui tour-

naient en rond, menaçaient sa tranquillité et l'empêchaient de se consacrer parfaitement à ses devoirs de pilote.

Commandant la vision extérieure, il constata que la position des deux phares orangé et bleu avait changé en même temps que leur diamètre avait diminué. Ils n'étaient presque plus, maintenant, que deux gros points brillants. Quant à l'étoile de Crook et Ahmadan, il dut chercher un long moment avant de la repérer.

« Me voici sur la bonne route, » se dit-il. « A l'est du Cygne fonçant vers l'étoile de Vigili ! »

Il retourna lentement à la salle des commandes. Mais, dans la coursive, il s'arrêta. Soudainement, sans explication possible, une angoisse intolérable lui tordait la poitrine. Il pensait ne plus pouvoir avancer. Ses jambes étaient faibles, extraordinairement faibles sous lui, et quand il leva ses mains à hauteur des yeux, il vit qu'elles tremblaient.

S'appuyant à la paroi, il laissa ses paupières se baisser. La lumière, dans toute la coursive, était à présent d'une blancheur pénible, éblouissante. Elle faisait du métal un givre à l'éclat parfois insoutenable.

Mais tout cela n'avait rien à voir avec le malaise dont il souffrait. Il se redressa. Quelques instants auparavant, tandis qu'il dormait dans la salle des commandes, il avait cru déjà ressentir cela. Cette sensation pesante comme un danger.

Son esprit, très vite, chercha une explication rationnelle, scientifique, rassurante. Il avait pu être sensibilisé. A moins qu'il ne développât une quelconque allergie...

« A quoi ? » se demanda-t-il désespérément. « A la lumière ? »

Mais il y avait eu des centaines de tests, avant son départ. Aucun homme sur Terre n'avait été examiné, disséqué vivant comme lui. Aucun homme ne s'était vu tout entier sur des fiches, des diagrammes. Reproduit sous forme de robot hypersensible. Il avait vécu des jours et des jours d'enfer avant d'être hissé dans le vaisseau, son corps déjà à demi paralysé sous l'effet de la drogue d'hibernation.

Que se passait-il maintenant ?

Il avait fait quelques pas, s'appuyait de nouveau à la paroi. Son cœur battait très fort, *trop* fort. Il sentit la sueur perler sur tout son corps avec un picotement désagréable et se demanda s'il allait s'évanouir.

« En ce cas, » pensa-t-il, « je vais rester ici, seul, plus seul que n'importe quel être humain, sans pouvoir faire un geste ! »

Mais non. Il y avait un système d'alerte spécial, qui fonctionnerait s'il tombait vraiment et perdait conscience. Son corps était truffé d'électrodes minuscules et il avait, incrusté sous l'aisselle droite, un véritable émetteur. Et, dans le cœur du vaisseau, le cerveau-de-bord écoutait sans cesse.

« Il ne peut rien m'arriver de fatal ! » cria-t-il à lui-même. « Rien ! »

Comme si cette seule phrase eût suffi, il sentit son cœur ralentir, reprendre un rythme normal. Il souffla, lentement, puis se remit en marche avec précaution.

Il consulta, avec un secret espoir, les rubriques du complexe d'information. Mais les mots défilant sur l'écran ne lui apprirent rien qu'il ne sût déjà. Chiffres de coordonnées, tableau d'atmosphère, probabilités de vie. Son but était la quatrième planète de l'étoile de Vigili. Mais cela, il l'avait su dès les premiers jours de son entraînement spécial, dès qu'il avait été sélectionné entre trente élèves.

Cernée par les détecteurs de plein-espace qui gravitaient bien au-delà de l'orbite de Pluton, prise dans le filet des super-caméras, Vigili IV n'avait rien d'un paradis. Son atmosphère était celle de la Terre et ses déserts aussi, mais en plus vaste. Ses mers paraissaient également semblables à celles de la Terre, mais en moins grand. On disait d'ailleurs : « les lacs de Vigili. » Jamais mer, et encore moins océan.

Mais Vigili IV, c'était quand même plus que Vénus ou Mars. Plus que les Jumelles du Centaure.

Coria coupa net le défilé des mots et se leva. Mû par un désir subit, il gagna la petite cabine d'où il avait déjà pu observer la région du système solaire.

— « Le système de Vigili ! » demanda-t-il.

Mais, à la seconde où les étoiles naissaient devant lui, le malaise revint. Il se laissa aller en arrière, s'efforçant de réprimer la violence nouvelle de son souffle. La sueur perla encore sur sa peau. Mais il savait que ce n'était pas de la peur. C'était de la répulsion. La plus forte répulsion qu'il eût jamais éprouvée. Les soleils dansèrent devant ses yeux. Vigili était au centre, couronné de blanc neigeux. Un peu à droite, c'était la quatrième planète. Une étoile encore diffuse sur le fond de haute densité stellaire.

Coria sut à cet instant que le malaise venait de l'extérieur, de cet extérieur qu'il avait devant lui, filmé par la minuscule caméra.

Le vaisseau traversait le vide, aux abords du système de Vigili. Il traversait le vide et aussi *autre chose*. Quelque chose qui était capable, par sa seule proximité, de réveiller en un homme toute la répulsion, la peur et le dégoût qu'il pouvait cacher.

Luttant pour ne pas tomber, il se leva. Avec peine, il quitta la cabine, oubliant de couper la vision. Il souhaitait que le vaisseau accélérât, sortît au plus vite de cet endroit pour qu'il ne fût pas plus malade encore. Tandis que la salle tournoyait devant ses yeux, il s'efforça de se souvenir de l'emplacement du complexe-thérapeute.

Il fit deux pas dans sa direction quand il l'eut trouvé. Puis son cœur sembla se mettre à battre plus vite encore, si c'était possible. Coria tomba de tout son long. Son bras gauche percuta deux touches noires, sur un tableau de commandes. Elles s'enfoncèrent ensemble. Immédiatement, la route de la nef se trouva perturbée.

3

Il y avait quelqu'un derrière lui, quelqu'un qui venait de le frapper. Et il était tombé dans la neige, le visage glacé, à demi étouffé.

Il restait là parce qu'il savait que sa vie ne tenait qu'à cela : son immobilité. L'autre ne le frapperait pas à nouveau tant qu'il demeurerait étendu ainsi. Mieux valait geler vivant qu'endurer les coups de cette demi-bête qu'il entendait souffler au-dessus de lui, bruit rauque, précipité. L'attente pouvait être longue mais, à la fin, d'autres officiers apparaîtraient et ils empêcheraient qu'on le frappe ainsi. Il refusait de se battre et il avait été jugé pour cela. On l'avait condamné à la prison et non à recevoir des coups jusqu'à en crever dans la neige.

La brute se penchait sur lui, il le devina. Sa poigne de violence lui prit le col. L'appréhension lui amena une nausée. Il frissonna, roula sur le dos. L'officier n'était qu'une silhouette noire sur le fond bleu pâle du ciel. La haine fusa dans tout son corps à cette image et il y puisa la force nécessaire pour se redresser. Lentement...

Il ouvrit les yeux. Il était de retour dans la cabine d'hibernation.

Pendant une minute, il demeura parfaitement immobile. Son souffle était court, comme après une lutte. Cela pouvait très bien provenir de son rêve. Un rêve qui était un souvenir. A moins qu'il ne fût malade, réellement malade.

Il chercha. Voyons... il avait dû tomber au milieu de la salle des commandes alors qu'il se dirigeait vers le complexe-thérapeute. S'il avait perdu conscience, alors, dans ce cas, le cerveau-de-bord avait joué son rôle, l'avait soigné, relégué dans cette cabine, puis il avait pris la direction de la nef.

Depuis combien de temps ?

Coria voulut se redresser et s'aperçut que des sangles lui maintenaient bras et jambes.

« Il va enregistrer mon réveil, » pensa-t-il, « et me libérer. Je pourrai reprendre la direction du vaisseau. »

Mais rien de semblable n'advint. Il attendit un moment puis essaya, tant bien que mal, de gesticuler et de faire du bruit. Finalement, épuisé, il resta étendu. Son regard surprit une image, à sa gauche, et il tourna la tête au maximum.

A son éveil de l'hibernation, il avait découvert l'espace, sur l'écran. Maintenant, c'était tout autre chose. Pendant quelques secondes, il fut dans l'impossibilité de comprendre, de donner un sens aux couleurs dorées, jaunes, ocres, pourpres qui se mêlaient à des taches grises et blanches aux contours indécis.

Puis la vue tournoya, glissa, et une portion d'espace apparut. La nef plongeait vers Vigili IV. Et tout ne semblait pas se dérouler pour le mieux, si l'on en jugeait par les changements d'angle désordonnés de la vue extérieure.

Coria se mit à appeler, à tempêter. Un léger grésillement le fit se calmer et il prêta l'oreille. Le simple bruit, presque imperceptible, qui se reproduisait à présent, lui rendait évident le silence habituel, total et lourd, qui régnait dans le vaisseau.

— « ICI LE CERVEAU-DE-BORD. » La voix venait du plafond et Coria, instinctivement, leva la tête. « VOUS ETES ACTUELLEMENT EN ETAT DE NON-ACTION. SUITE A UNE GRAVE PERTURBATION INTERNE VOUS AVEZ ETE PLACE SOUS CONTROLE THERAPEUTIQUE PUIS MIS EN SOMMEIL ARTIFICIEL PENDANT 6 HEURES. L'EXAMEN REVELE QUE VOUS ETES DANS L'IMPOSSIBILITE D'ASSURER LA DIRECTION DE CETTE NEF. EN CONSEQUENCE MES RELAIS FONCTIONNENT DE MANIERE A MENAGER UN DEBARQUEMENT AVEC UNE CERTAINE MARGE DE SECURITE. »

Nouveau grésillement. Coria songea que certains circuits avaient été touchés, endommagés. Mais par quoi ?

— « DANS VOTRE CHUTE, » reprit le cerveau-de-bord, « VOUS AVEZ MODIFIE LA ROUTE ACCIDENTELLEMENT ET CECI EN UN POINT CRITIQUE DE FORTES ZONES GRAVITATIONNELLES. J'AI RAMENE A 8,67 % LA PROBABILITE-ACCIDENT. JE DOIS TOUTEFOIS VOUS SIGNALER QUE LA NEF NE SE POSERA PAS AU POINT INITIALEMENT PREVU, A PROXIMITE DE L'EQUATEUR, MAIS PLUS AU NORD. »

Grésillement. Sifflement. Puis le silence.

— « Ecoutez, » dit Coria, « attendez ! Ne pouvez-vous me libérer de ces sangles ? »

Mais la voix ne répondit pas. Il se détendit, ferma les yeux en pensant que les cris ou la violence étaient inutiles. Les communications avec le cerveau étaient à sens unique. Les psychotechniciens lui avaient expliqué cent fois que, s'il pouvait parler avec la machine, il ne tarderait pas à développer une névrose pouvant aboutir à la démence en son état d'homme isolé au milieu des étoiles. Le cerveau-de-bord se contentait de veiller seconde après seconde, prêt à suppléer à toute défaillance humaine.

« Il a bien joué son rôle, » se dit Coria. « Maintenant, il va nous poser en douceur sur la planète et je me lèverai, comme un banal convalescent, pour aller faire une petite sieste au soleil ! »

Il sourit à cette idée. Rouvrit les yeux. Non, la nef n'allait pas se poser en douceur. Du moins, il subsistait une certaine marge de probabilités pour l'accident.

« Ce serait idiot, » se dit-il, « après tant de milliards de milliards de kilomètres... S'écraser à l'arrivée pour une vulgaire petite défaillance ! »

Mais était-ce une petite défaillance qui lui avait fait perdre conscience en pleine salle des commandes ? Il était impossible qu'il soit malade. La nef était fermée comme un œuf et, au départ, il avait été traité, immunisé, préparé de tant et tant de façons que la simple idée d'une affection était le sommet du ridicule, l'exemple même de l'impossibilité.

Alors ? Il se concentra, essayant de se souvenir, de rattraper une émotion qui venait de l'effleurer. C'était un de ses grands atouts, lui avaient dit les techniciens, que cette faculté d'examen qui lui faisait creuser et recreuser un problème sans jamais réellement perdre pied.

Il avait été dans la petite cabine d'où, en commandant la caméra pédonculée, on pouvait examiner l'espace tout entier. C'était là que le malaise était apparu, vraiment, sous une forme quasi concrète. Auparavant, dans la coursive ou pendant les manœuvres, ce n'avait été qu'un léger déséquilibre.

Qu'avait-il perçu face aux étoiles ?

« Une menace, » pensa-t-il, « une menace réelle, tangible ! Pas une simple angoisse, une crainte banale devant le vide ! J'ai eu peur, atrocement peur. *A cause de quelque chose qui se trouvait au-dehors !* »

Bien qu'il eût la certitude, une certitude pareille à de l'instinct, de tenir la véritable raison, il essaya de chasser l'idée.

C'était irrationnel, impossible. A supposer que quelque chose se trouvait réellement dans l'espace, à des millions de kilomètres de l'étoile de Vigili, comment pouvait-il, lui, un être humain pourvu de ses cinq pauvres sens, percevoir cette présence ? Et en concevoir de la crainte ?

« A moins, » pensa-t-il, « que cette chose n'ait cherché à faire naître la crainte en moi, au point de me rendre malade ! »

S'il avait été choisi pour cette mission c'était, entre autres raisons, parce qu'il était considéré comme apte à affronter n'importe quelle situation, si fantastique qu'elle pût être.

Il se souvint de cela, se le répéta jusqu'à ce qu'un peu de calme lui revînt.

Ensuite, il se demanda s'il pouvait exister, là, en plein espace, une entité si dangereuse, si différente, que le simple fait de passer à proximité fût dangereux. Ce n'était pas impossible.

« Mais rien n'est impossible, » se dit-il. « Nous sommes lancés dans une aventure qui durera des milliers d'années. Et des multitudes d'hommes feront ce que je fais à présent. Et ce qu'ils affronteront

ou découvriront pourra bien être pire que ce qui me menace maintenant ! »

Et soudain une sonnette retentit. Il tressaillit, chercha le danger. De l'autre côté du hublot, la planète s'était résolue en bancs de nuages, îles sombres de montagnes. La sonnerie ne faisait que signaler l'imminence de l'atterrissage.

L'image resta fixe et une portion de territoire se mit à grandir avec une régularité et une vitesse inquiétantes.

En même temps, Coria perçut le retrait des sangles qui l'avaient jusqu'ici maintenu étroitement à la couchette d'hibernation. Il s'ébroua, sauta sur le sol. Immédiatement, il sentit que la nef vibrait. Toute la carcasse semblait naître à la vie, protester contre la vitesse et le terrible échauffement de l'atmosphère.

Coria demeura devant le hublot. La nef passait une couche de nuages blancs, scintillants de lumière. Puis une chaîne de montagnes défila au-dessous. Des coulées de neige se rejoignaient comme les doigts d'une main. La paume était un lac. Les rives rocheuses étaient d'un pourpre profond qui mettait de sanglants reflets dans l'eau.

Le sol se rapprochait plus lentement, maintenant.

« Nous évitons la catastrophe, » songea Coria, « ce n'est déjà pas si mal ! »

Comme pour lui donner tort, dans la seconde suivante le vaisseau se mit à se balancer. La vue bascula, roula. Le sifflement de l'air devint un hurlement.

« Bon sang, nous allons nous écraser ! Cette imbécile de machine ne sait même pas... »

Un choc l'envoya rouler sur le sol. Il se releva, courut jusqu'à la salle des commandes. Là, des lueurs dansaient sur les tableaux. Des touches s'abaissaient avec régularité.

Il ne pouvait rien faire. Et le cerveau-de-bord accomplissait son travail avec un maximum d'efficacité, sans nul doute.

Nouveau choc. Coria se retint à une poignée, près de l'écran d'information. Etait-ce l'arrivée ? Il resta immobile, appréhendant l'écrasement final.

Un bruit de tonnerre. Une longue suite de vibrations. Puis le silence.

Coria découvrit avec étonnement qu'il était encore debout, la main rivée sur la poignée.

Il la lâcha avec une sensation infinie de bonheur. Et de gratitude à l'égard du cerveau-de-bord.

Réprimant l'envie de courir à la cabine pour examiner les environs, il se força à récapituler la longue suite de travaux qu'il avait à accomplir, dès maintenant.

Quand il eut revêtu la tenue spéciale pour l'extérieur, il contrôla l'état de la nef. Ainsi, il ne tarda pas à découvrir que celle-ci était plongée dans un milieu bizarre. L'indice d'humidité constituait un maximum.

« Jetons un coup d'œil, » se dit-il. Il commanda la vision extérieure à un écran, attendit quelques secondes avant de s'impatienter. L'écran demeurait grisâtre. Inquiet, Coria se pencha. Le gris n'était pas celui de l'opacité. L'écran montrait bien l'extérieur.

— « Bon sang, de la neige ! » s'écria-t-il, comprenant enfin. « De la neige de partout ! »

Le cerveau-de-bord avait su choisir le seul terrain qui pût amortir l'arrivée un peu trop rapide de la nef. A présent, bien sûr, il incombait à Coria de s'extraire seul de la gangue.

4

Le vaisseau avait été porté à une haute température au cours de sa descente et la neige, tout autour de l'énorme fuseau, fondait peu à peu, de plus en plus lentement.

Quand Coria fut prêt à sortir, la nef reposait presque droite sur un plateau rocheux, au fond d'un puits qui avait à peu près deux fois son diamètre et trois fois sa hauteur.

Il vérifia la présence à sa ceinture des deux armes et de la petite mallette renfermant quelques outils et les instruments nécessaires aux premières analyses. Puis il descendit par une étroite échelle de nylon à l'étage au-dessous de la salle des commandes, où reposaient les machines de surface et deux engins autonomes pour le vol à basse altitude.

Il en déplia un et le remonta, pestant contre le poids, jusqu'à la coursive. Il rabaissa la cagoule souple et transparente fixée à sa combinaison, ouvrit l'admission d'air et abaissa ensuite les deux poignées qui déclenchaient l'ouverture de la nef.

Dans le sas, il vérifia scrupuleusement les indications sur la pression atmosphérique, la composition de l'air, la présence éventuelle d'agents microbiens. Puis il ouvrit le dernier panneau.

Depuis la petite plate-forme au flanc de la nef, il ne découvrit qu'un rond de ciel blanc, hivernal, au sommet du puits et les parois de neige ruisselantes d'eau. Le tout menaçait de s'écrouler. Coria pensa qu'il n'y avait qu'une solution : faire décoller le vaisseau et chercher un autre point de débarquement, dans la région originellement prévue.

En attendant, il convenait d'examiner les alentours. Peut-être se trouvait-il un terrain sans neige, à proximité. En ce cas, Coria était résolu à y poser la nef. C'était une solution préférable, le voyage vers

une autre région signifiant une dépense considérable de carburant.

Et ce carburant, il en aurait besoin pour repartir, pour dévier le cours préétabli de sa mission-sacrifice.

Il fixa rapidement à son dos l'engin autonome, déclencha les deux petites fusées et s'éleva vers le ciel. Jaillissant du puits de neige, il modifia l'angle de vol puis se stabilisa au-dessus du paysage blanc. Blanc de la neige, de la glace, du ciel hermétique. Il s'orienta vers le sud et ne tarda pas à distinguer des crêtes montagneuses. La chaîne faisait une barrière de noirceur sur l'horizon. Des nuages s'accrochaient aux plus hauts pics. Coria élimina d'emblée cette région comme terrain de débarquement.

Vers l'ouest, enfin, il vit cesser la neige sur un sol rougeâtre. Volant encore quelques secondes, il découvrit le lac qu'il avait aperçu par le hublot, peu avant la brutale arrivée. En une longue spirale, il vint se poser sur la rive. Par prudence, il garda l'engin fixé au dos. Il était préférable d'endurer le poids mais de pouvoir s'envoler à la première alerte.

D'un seul coup d'œil, il enveloppa le paysage et fit une grimace. C'était une beauté sauvage qu'il découvrait là. Mais aussi une aridité, une stérilité exceptionnelles. Devant ce lac vert, ce chevauchement de blocs rocheux et ces coulées de neige sous le ciel blanc, on ne pouvait penser à nul printemps, nulle apparition de feuilles sur le sol, nul soleil dans le ciel.

« Pourtant, » songea-t-il, « Vigili est une étoile-fournaise. Je suis près du pôle, oui, mais pas si près que... »

Il interrompit net sa pensée. Quelque chose d'infiniment désagréable venait de le frôler. Rien de matériel, pourtant. Une sensation, presque une douleur. Une irrésistible envie de fuir fit trembler ses mains. Il les éleva devant ses yeux, les fixant comme s'il eût pu les maîtriser d'un simple regard. A nouveau, comme en plein espace, c'était le danger. Le même danger.

Près de lui, quelque part dans le morne paysage, une menace se cachait. Une menace tellement forte qu'elle suscitait la panique sans même se révéler.

De toutes ses forces, Coria se mit à lutter. Par hasard, son regard rencontra les quatre cadrans fixés à son bras droit. Sur celui qui indiquait la température ambiante, les chiffres changeaient. A un moment, l'aiguille avait été au-dessus du zéro centigrade. Maintenant, elle descendait. *Il faisait de plus en plus froid.*

D'un seul élan, Coria remonta vers le ciel, fila au-dessus du lac. Quoi qu'il pût se passer ici, il devait y échapper. Il mit le cap sur la nef. Un dernier coup d'œil lui révéla une mince pellicule de glace qui se formait déjà sur le lac vert.

Un tel abaissement de température en si peu de temps, c'était extraordinaire, presque impossible. Si c'était là une arme, ceux qui

s'en servaient pouvaient ruiner les mondes les plus florissants, susciter des glaciers là où il y avait eu des fleuves tropicaux.

« Non, » se dit-il, « tu vas trop vite ! Il n'y avait rien aux alentours, rien. Ce peut être un accident de la nature plutôt que l'effet d'une volonté hostile... Je n'ai aucun début de preuve. »

Il volait à quelques mètres au-dessus de la surface neigeuse. Son regard, devant, à droite, à gauche, se noyait dans le blanc. Blanc de la neige, du ciel, d'une brume légère qui s'était levée.

Coria brancha l'appareil directionnel sur les signaux radio qu'émettait en permanence le cerveau-de-bord. La flèche s'orienta et il vola dans la direction indiquée.

Il comprit aussitôt que Vigili IV n'avait pas cessé d'être hostile et que ses ennuis ne faisaient probablement que commencer. Le puits de neige s'était effondré sur le vaisseau. L'endroit n'était identifiable que parce que la surface n'y était pas lisse.

Coria se posa à proximité. Il se trouvait, lui, sur la plaine de neige et le vaisseau, ironiquement, était à quelques mètres au-dessous. De toutes ses forces, il lutta pour chasser une vague d'amertume, de rancœur qui montait en lui. Sa mission lui apparaissait de plus en plus comme un suicide. Un meurtre, peut-être, si sa mort avait été prévue par les techniciens.

Il serra les dents sous l'effet du ressentiment. Il avait été comme mort durant des années de voyage pour traverser des abîmes sans fin d'espace et de soleils et venir jusqu'à ce monde. Le retour n'était pas envisagé dans le programme. Et voici que ce monde était glacé, stérile, et recelait un danger sans nom que nul homme ne pouvait songer à affronter.

Il remonta à la verticale et plafonna à une dizaine de mètres d'altitude. Sortant l'arme thermique, il s'en servit en direction du sol, à pleine puissance. La neige commença de se liquéfier rapidement. Puis un nuage de vapeur s'éleva. Coria s'éloigna et attendit un instant avant de recommencer.

Il lui fallut un très long moment avant de voir apparaître la flèche de la nef. Mais, à partir de cette hauteur, le puits demeurait à peu près intact. Coria prit pied sur la plate-forme, se défit de l'engin autonome et rentra en le traînant derrière lui.

Longtemps il resta à réfléchir dans la salle des commandes. A la fin, il décida qu'il ne lui restait guère qu'une solution : gagner le sud de la planète, loin de ces régions glacées.

Il mit tous les computeurs au travail puis chercha dans les informations qui lui étaient destinées s'il y avait quelque chose concernant Vigili IV. Mais il éteignit rapidement. Phrases banales sur phrases banales. Instructions pour la constitution d'un « dossier local ». Il

était censé ne jamais regagner le système solaire mais rester sur ce monde, à répertorier les formes de vie, à dresser des cartes et des lexiques « à l'usage du colon débutant ».

Homme semi-sacrifié, il n'était ici que pour installer le tapis ouaté où les candidats au renouveau poseraient leurs pieds craintifs. C'était ce que les informations préétablies mettaient en évidence. Inutile de se le cacher.

« Si l'on m'a sélectionné, » songea-t-il, « c'est parce que j'étais le plus naïf ! J'ai toujours cru à ces sempiternelles histoires de service de l'humanité, de lendemains meilleurs ! »

Il commença à rassembler les coordonnées fournies par les computeurs en liaison avec le cerveau.

« J'ai été aussi stupide qu'un soldat qui se porte volontaire, » se dit-il. « J'aurais dû m'amener vers le Directeur du Projet et lui dire : Et vous, monsieur, cela ne vous intéresse pas, le grand plongeon au travers du vide ? Voyez ce phare blanchâtre qui luit au fond de la nuit. C'est votre but, là-bas, à l'est du Cygne. Il y a un monde où le soleil luit éternellement, où au long de plages d'or des... »

Il s'arrêta. Personne ne lui avait jamais parlé de soleil luisant éternellement. En vérité, personne n'avait jamais su grand-chose sur la planète de Vigili. Il avait joué. Sur l'immense roulette du vide, il y avait peu de bonnes cases. S'il y avait menace, il devait faire front.

Il lança les moteurs, composa la ligne de vol sur le clavier de gouverne.

Au bord du lac, face au danger, il s'était comporté comme un idiot. Sinon comme un lâche.

« Je n'ai rien contrôlé, rien examiné vraiment. J'ai seulement enregistré la baisse de température en même temps que cette effroyable sensation de menace. Mais il y avait peut-être quelque chose d'autre, un effet secondaire qui aurait pu me fournir l'amorce d'une piste... Mais je n'ai rien fait d'autre que fuir au plus vite ! »

Le vaisseau s'éleva soudain, jaillit dans le ciel froid. Son vol devint horizontal à cinq cents mètres d'altitude. Il fonça vers le sud et ne tarda pas à survoler une mer aux eaux grises. Puis des nuages apparurent, volutes blanches et grises traînant au ras du sol. Sur l'autre rive de la mer, il n'y avait plus trace d'hiver.

Le désert commençait ici. Le sable ocre composait, vu du haut, une seconde mer, figée en milliers de dunes. Parfois apparaissait une île, vaste tache d'oxyde en rouge sombre ou gris.

Puis il y eut une bande de végétation. Dans la cabine d'observation, Coria tressaillit de joie. Il était probable que ce n'était qu'une savane d'herbe haute. Mais cette île d'un vert pâle, presque blanc, lui semblait le plus beau symbole qu'il eût jamais découvert.

Le ciel, de blanc qu'il avait été dans le nord, devenait peu à peu d'un bleu léger. Le désert recommença après la savane. Puis il s'inter-

rompit net sur une barrière montagneuse. Coria fit prendre de l'altitude à la nef. A trois mille mètres, il survola les pics, aperçut des torrents et de nombreuses chutes d'eau.

« Si tout est normal, » pensa-t-il, « je dois trouver un pays hospitalier de l'autre côté. »

La nef passa un banc de nuages qui laissèrent des traînées de gouttelettes sur les hublots. Coria la fit redescendre. Il attendait, retenant son souffle, que la vision s'éclaircît enfin.

Et la forêt fut là, tout à coup, à mille mètres sous lui. Les arbres étaient encore clairsemés mais ils devinrent plus denses au bord d'un fleuve qui descendait des montagnes, encore étroit, avec des eaux tumultueuses et blanches.

Et Vigili luisait dans le ciel, soleil éblouissant bien que lointain.

Le vaisseau s'inclina vers le sol, survolant une vaste prairie semée de boqueteaux. Coria découvrit la silhouette d'un animal qui fuyait. Un quadrupède au corps ventru, pareil à un tonneau, muni d'une invraisemblable queue qui flottait à sa suite comme un toupet multicolore.

C'était la première trace de vie animale sur ce monde. Le solitaire disparut dans un bouquet d'arbres touffus.

Coria se prit à songer que l'évidente rareté de la vie sur Vigili IV était un mystère, au même titre que la menace informe et l'abaissement soudain de la température.

« A moins que les trois faits n'en forment qu'un, » se dit-il. « Une réalité dangereuse, destructrice, qu'il me faudra affronter tôt ou tard ! »

Son regard avait quitté une minute le paysage. Quand il y revint, il découvrit la ville.

5

En fait, c'était plutôt un village. Coria avait posé le vaisseau à près de cinq cents mètres de l'agglomération et il se dirigeait vers les premiers bâtiments.

Il n'y avait pas de chemin tracé sur l'herbe de la prairie. Tout en marchant, il vérifia une fois de plus la rareté des formes de vie : nul insecte sur le sol ou volant dans le soleil. Seulement deux trous pouvant être l'œuvre de mammifères juste avant d'atteindre le village.

Celui-ci était simplement posé sur la plaine. Il était silencieux, ses maisons de pierre blanche toutes semblables sous le soleil qui leur conférait de vagues allures de tombes.

Coria ne distingua aucune fenêtre ou ouverture. Il n'y avait pas de toits. Les maisons n'étaient que des cubes et on pouvait admettre

que le dessus formait terrasse, encore qu'il n'y eût pas de rebord visible. Elles étaient, soit isolées, soit accolées par trois ou quatre. Les rues, de largeur identique, se coupaient toutes à angle droit et, d'où il se trouvait, Coria n'apercevait aucun espace vide pouvant être qualifié de place ou de cour.

Immobile à l'entrée du village, il ajouta un quatrième mystère à ceux qui s'étaient déjà posés : le village était désert.

Il était sorti tête nue et il pouvait apprécier en cette minute l'intensité extraordinaire du silence. Pas le moindre bourdonnement dans la prairie, pas le moindre crissement, pas le plus petit cri d'oiseau, de bête.

Et le village était un cimetière blanc, aux sinistres ombres droites, noires et nettes.

Coria avança dans une rue, entre les maisons. Un vent léger passa. Il était tiède et chargé du parfum étranger des plantes. Il souleva un peu de poussière dans la rue. Il y avait des portes dans toutes les façades. Des portes de bois lisse, sans nulle ferrure visible. Seule une poignée faisait saillie.

Coria fit les quelques pas nécessaires jusqu'à la maison de droite. Tenant son arme soigneusement braquée dans la main droite, il poussa la porte, de la gauche. Le battant s'ouvrit sans aucune résistance.

Il fut un instant obligé de demeurer sur le seuil, attendant que ses yeux distinguent la pièce noyée d'ombre.

Puis il entra. Il y avait une table, devant lui. Elle était basse, ainsi que les trois sièges qui l'entouraient. Le tout était façonné de manière rustique, dans le même bois sombre que la porte.

Un placard occupait le fond de la pièce. Coria s'avança encore, découvrit sur sa gauche ce qui était de toute évidence un évier. Un simple trou dans la paroi débouchait au-dessus du bac en pierre polie. Il n'y avait pas de robinet visible, aucun autre système pour déclencher ou arrêter l'arrivée de l'eau.

« S'il s'agit d'eau ! » pensa-t-il. Mais la pièce n'était pas réellement étrangère dans son ensemble. Au risque de se ménager des surprises, Coria ne pouvait s'empêcher de songer que les habitants étaient peu différents des humains. Seulement un peu plus petits, si l'on considérait les sièges et la table.

Le placard, quant à lui, était d'une hauteur tout à fait normale. Coria l'ouvrit lentement.

Il y avait un objet à l'intérieur. Une forme blanche à l'éclat magnifique. Il tendit la main en se penchant, ramena l'objet.

Cela pouvait passer pour une œuvre d'art abstraite. La pierre, si c'était là de la pierre, avait été ciselée de façon à figurer vaguement un être. La forme pouvait être celle d'un oiseau avec deux ailes très larges, seulement esquissées. Ou toute autre chose.

« Rien de connu, » songea Coria. « Il est impossible d'avancer une idée. » Il tournait et retournait entre ses doigts ce premier témoignage d'une civilisation artistique. Un jour, dans des années, cela vaudrait une fortune au musée des univers. Mais, en attendant, cela ne donnait aucune indication sur le sort des créateurs eux-mêmes.

Coria referma le placard, machinalement, et quitta la pièce.

Au-dehors, dans la blanche lumière du soleil, le vent soulevait des bouffées de poussière.

« Dois-je visiter toutes les maisons, » pensa-t-il, « ou bien une seule suffit-elle ? »

Il avait cru, en s'éloignant du nord, en découvrant la forêt puis le fleuve, fuir le danger, le mystère. Mais ici, dans ce village déserté, il n'y avait qu'une énigme de plus.

Il examinait l'étrange oiseau de pierre blanche. Peu à peu, celui-ci éveillait en lui une notion familière. Il s'efforça de la préciser mais n'y parvint pas.

Dans une seconde maison, il découvrit un autre objet mais le laissa. Il lui suffisait de savoir qu'il était absolument identique au premier. En passant de demeure en demeure, il en aurait peut-être une cargaison.

A part les simili-oiseaux de pierre, il n'y avait rien dans les sombres pièces. Pas un outil, pas un ustensile ménager. Rien de ce qui aurait dû compléter, normalement, l'ameublement d'allure étonnamment terrestre.

Coria fit demi-tour. L'ambiance oppressante du village mort commençait à lui causer un malaise. Il retraversa la prairie jusqu'à la nef, s'assit le dos contre un patin de support. Il se sentait mieux en cet endroit, pensa-t-il, avec le grand vaisseau au-dessus de lui, qui représentait un refuge, une assurance de retour, un moyen de traverser l'infinité d'espace jusqu'à la Terre.

Il avait posé l'objet sur l'herbe. Il le reprit en main et s'efforça de récapituler, de façon logique, l'ensemble de ces problèmes qui devaient pouvoir être résolus d'une façon ou d'un autre, dans un laps de temps plus ou moins long.

Il y avait d'abord eu cet étrange malaise, avant d'atteindre la planète, alors qu'il se trouvait encore au seuil du système Vigili. Ç'avait été une peur, une frayeur intense. Il avait été jusqu'à perdre conscience.

Le phénomène s'était répété dans le nord de la planète, près du lac aux eaux vertes. En plus, il y avait eu cette baisse ahurissante de la température.

« Et ça, » pensa-t-il, « ce n'était pas une illusion ! Ma peur a pu être une sorte d'hallucination, d'autosuggestion... Mais le lac s'est réellement couvert de glace sous mes yeux ! Si j'étais resté un instant de plus, j'aurais bel et bien péri malgré le système thermo-

régulateur de la combinaison. Il y a des extrêmes que je ne peux pas affronter. »

Le troisième mystère était le village. Une réalité, encore, qu'il avait sous les yeux. Des maisons désertes. Sans habitants et sans trace de vie. Et à l'intérieur de ces maisons, le quatrième mystère : l'oiseau bizarre qui lui rappelait, de plus en plus, une image familière.

Quatre mystères qui formaient à présent une certitude en Coria. Une certitude qui tenait entièrement de l'instinct et non de la réflexion : les quatre mystères n'en faisaient qu'un. Un danger pesait sur ce monde. Il ne s'exerçait pas précisément sur Coria mais sur toute vie de cette planète. Sur les habitants du village qui avaient fui.

Il passa plus d'une heure à transcrire sur les enregistreurs à cristaux les observations concernant la fin de son voyage et sa première journée sur la planète. Quand il s'arrêta, le rapport était loin d'être complet. « Aucune importance, » songea-t-il, « ceux qui le liront seront à pied d'œuvre pour juger des faits. »

En tout cas, il avait décrit le danger, soigneusement dépeint l'intolérable malaise ressenti par deux fois. Il mit la statuette blanche dans le casier numéro 1 de l'armoire aux spécimens et referma avec soin.

Il redescendit à terre, constatant que le soleil déclinait à l'horizon. Le village prenait des couleurs plus chaudes, dans les gammes de rouge. Il perdait ainsi un peu de son apparence de sépulcre.

Coria fit le tour de la nef. Le vent, qui n'avait soufflé que par intermittence dans l'après-midi, était maintenant régulier et doux. Il apportait l'odeur de forêts humides, de champs de graminées. Coria huma mais son esprit était loin, en cette seconde, de la beauté de ce monde sauvage.

« Il y a encore tant à faire, » songea-t-il, « tant de questions à résoudre ! Et toutes ces plantes à identifier... »

Il se tourna dans la direction du couchant. Il devrait un des prochains soirs emprisonner l'éclat rouge du crépuscule dans le spectroscope.

Pourquoi était-il resté là ? se demanda-t-il. Pourquoi, près de ce village sans vie ? La prairie était déserte, elle aussi. Jamais il n'avait tant désiré l'apparition d'un vol de mouches.

« Mais où sont-ils partis, tous ? » Sa pensée, comme un cri intérieur, s'adressait aux êtres du village et à toutes les plus infimes bestioles.

Sans presque s'en rendre compte, il revenait auprès des maisons. Il posa la main contre la pierre, essayant d'évaluer l'âge que pouvaient avoir les blocs soigneusement ajustés. Si jamais il ne re-

trouvait pas les habitants, la Terre n'aurait plus qu'à ajouter le nom de la planète au bas de la longue liste de pyramides, cités antiques, murailles sans âge, temples défiant le temps.

Peu à peu, la nuit vint. Il se retrouva auprès de la nef pour découvrir les premières étoiles. Les phares bleus et orange de Bêta du Cygne étaient aisément identifiables. Mais, au-delà, il y avait les myriades de soleils. Ceux-là mêmes qui, vus de la Terre par les soirs d'été, dessinaient la pâle rivière de la Voie Lactée.

Des soleils et... autre chose aussi.

Coria fut un moment avant de pouvoir s'affirmer à lui-même qu'il y avait quelque chose de nouveau sur le fond de la nuit. Tantôt c'était presque net, alarmant de précision et d'étrangeté. Tantôt il n'y avait plus rien que l'obscurité.

Il regagna la salle des commandes et prit place dans la petite cabine d'observation.

La vision, au grossissement maximun, dévoilait l'extraordinaire densité stellaire. Elle dévoilait aussi la présence, la forme, de l'apparition étrangère.

Une émotion bizarre gagna peu à peu Coria, tandis qu'il prenait des clichés et donnait une longue liste de calculs au plus proche computeur.

« Comment ai-je pu ne pas voir cela ? » songea-t-il. « C'est impossible... A moins que... il n'y ait que sous cet angle que ce soit visible. »

C'était un nuage, ou plutôt cela ressemblait à un nuage. Formé d'effilochures qui passaient du noir à une scintillation sourde, vaguement argentée. Il était énorme, occupant une notable portion du ciel, dans la région ouest-galactique. La région du Cygne.

« La région du Cygne... La région du Cygne... » Coria se répéta la même pensée, en une suite d'échos. Et ces échos portaient l'essence d'un effroi certain. Cependant que l'émotion qui l'avait saisi dès le début de l'observation croissait plus rapidement et jaillissait tout à coup. Terreur. Emotion pure.

Il essaya de raisonner. Mais la logique n'était plus d'aucun secours. « Oui, » se dit-il, « c'est la région du Cygne, là, à l'ouest. »

Tout en se disant cela, il gardait les yeux rivés sur la vision. Nuage d'effilochures changeantes sur les étoiles, les occultant parfois. Vision de glace. Vision de beauté.

Et il comprit tout à coup. Et sa terreur, une seconde, en fut diminuée.

Le cygne ! C'était cela-même ! Un cygne immense au fond de la nuit.

Une sueur malsaine perla sur tout son corps. Le souffle court,

il quitta la cabine et alla jusqu'à l'armoire aux spécimens. Il en retira la statuette blanche, l'éleva dans la lumière.

« Impossible! » souffla-t-il.

Il savait maintenant ce que représentait la forme de pierre blanche, les deux ailes esquissées.

C'était exactement ce qui se tenait au plus haut du ciel, dominant la nuit.

« Un cygne, » se répéta-t-il.

Comment le hasard avait-il pu bâtir ce rêve démentiel ?

Coria reposa la statuette, referma en pesant de tout son poids comme s'il commençait un combat.

La peur faisait à nouveau battre son cœur à coups redoublés. Pour la troisième fois, il subissait l'étrange emprise.

Mais l'ennemi n'était plus invisible. Il miroitait dans l'espace.

« Le cygne, » pensa Coria, « est un animal cruel. »

6

Il accomplit d'une façon mécanique les gestes nécessaires au départ. Une nausée venait en lui. A un moment, il consulta le chiffre indiquant la température extérieure et vit qu'il était proche du zéro et continuait de descendre.

A nouveau, le phénomène menaçant se reproduisait.

« Que se passerait-il si je restais ? » Il chassa la pensée, à peine lui fut-elle venue. Ce n'était pas le genre d'expérience à faire. Et, de plus, il ne s'en sentait nullement l'envie.

La température dépassa le zéro. Au dehors, l'herbe devait se couvrir de givre. A moins qu'il ne neigeât. De toute manière, le matin se lèverait sur une campagne définitivement morte...

Coria ne chercha pas à aller voir. Il luttait pour conserver son équilibre. Quand enfin la nef s'ébranla, il ne résista pas plus longtemps et alla s'étendre dans la cabine d'hibernation.

Tandis que le vaisseau s'élevait puis s'orientait vers le sud, il sombra dans un cauchemar où il tombait sans fin dans les eaux glacées d'un lac. Et, sous la surface d'un vert sombre, il découvrait des silhouettes imprécises. Il nageait vers elles, invinciblement attiré, et sentait l'air lui manquer. Et les silhouettes étaient celles d'oiseaux menaçants.

Quand il s'éveilla, il sut que la nef avait atteint sa nouvelle destination. Parce que, sur l'écran de vision, il y avait de hautes frondaisons dorées et des taches de soleil.

Il se dressa. Depuis combien de temps était-il arrivé ? Le cauchemar qui avait empli son sommeil s'estompa lentement tandis qu'il

faisait le point dans la salle des commandes. La nef reposait en un point proche de l'équateur de Vigili IV. Là, il espérait trouver la vie. Si elle n'y était pas, si elle s'était évanouie comme dans la précédente région tempérée...

Il franchit le sas et eut un sourire : un papillon voletait à quelques mètres de là, au-dessus d'un buisson bleu piqueté de larges fleurs blanches. Il prêta l'oreille et perçut le bourdonnement sourd de milliers d'insectes. Et même des craquements sonores qui ne pouvaient qu'être le fait d'animaux de grande taille.

Ici, pas de sépulcre. L'odeur d'une vie intense venait de la brousse.

Mais l'engin de vol autonome allait être indispensable. Coria retourna le chercher, le fixa à ses épaules et s'envola vers la cime des arbres dorés et verts avec une sensation de libération.

La brousse s'étendait à perte de vue dans toutes les directions, sauf vers l'ouest, où une véritable muraille rocheuse s'élevait à la verticale, à une telle altitude que des nuages voilaient le sommet réel.

Coria décida de voler vers cet objectif, sans cesser toutefois d'observer la brousse, au-dessous, guettant les moindres signes d'une vie organisée.

Des mammifères empanachés, un peu semblables à celui qu'il avait observé dans le nord, filèrent par-dessus une rivière, dérangeant deux amphibiens qui retournèrent à l'eau dans un jaillissement d'écume.

Des insectes croisaient la route de Coria. Semi-guêpes au corps ventru, aux ailes rouges. Larges papillons auxquels leurs antennes immenses conféraient un aspect inquiétant. Bestioles totalement étrangères, bardées de pattes, qui sifflaient sur un mode suraigu en plongeant vers les arbres.

Et l'être, tout à coup...

Coria surprit un mouvement, une silhouette, à l'extrême-droite de son champ visuel. Le temps de chercher à mieux la discerner... elle avait disparu.

Il ralentit, tourna sur lui-même. En même temps, prudemment, il saisit son arme.

L'être réapparut à cet instant tout près de lui. Et Coria béa d'étonnement en découvrant l'aspect humanoïde, la tête aux cheveux immenses, aux yeux un peu trop écartés pour être vraiment humains, la bouche qui forma un son. Comme un cri au début, une interrogation à la fin.

Coria se stabilisa. L'être volait, tout comme lui, mais les ailes qui battaient dans son dos semblaient bien lui appartenir. Du moins, Coria le crut pendant un instant. Puis l'être se tourna et il apercut le corps de l'oiseau, littéralement rivé au dos, à hauteur des omoplates.

Symbiose ou entraide... L'être émit son cri une seconde fois et le son sortait vraiment de sa bouche, bien que l'on pût croire à l'appel d'un volatile. Il fixait Coria avec une insistance où il y avait moins de curiosité que de supplication. Celui-ci comprit et se mit à le suivre.

Longtemps, très longtemps, ils volèrent de concert en direction de la barrière montagneuse. Coria s'aperçut qu'ils prenaient de l'altitude, graduellement. Ils finirent même par pénétrer au sein d'un nuage. Plus haut, encore plus haut, ils surgirent dans une région extraordinairement lumineuse. Le soleil, Vigili, se réverbérait sur les masses floconneuses, en contrebas et soulignait d'ombres noires les maisons du village, sur la plate-forme rocheuse.

Là, d'autres êtres vivaient. Marchant sur le sol, dans les rues étroites, ils n'avaient plus d'oiseau-porteur. Leurs têtes se levèrent avec un rien de crainte vers Coria qui descendait en planant, à la suite de son guide.

« Etrange, » pensait-il, « étrange histoire ! » C'était comme certains contes de son enfance, imprécis dans sa mémoire, où des fées entraînaient à leur suite, vers des pays fabuleux, des petits garçons d'une audace étonnante.

Il prit pied entre deux maisons. C'était un village pareil au sépulcre de la plaine. Mais, cette fois, il était habitué et perdait toute sa froide tristesse. Il nichait dans les nuages, en plus, et le jour qui l'éclairait avait une note surréelle.

Son guide se posa à son côté et l'oiseau se détacha immédiatement de lui, regagnant quelque nid caché en boitillant sur le sol.

En peu de temps, il y eut autour de Coria un rassemblement d'êtres muets. Leurs yeux, très larges, avaient tous la pathétique expression de supplication qu'il avait déjà notée. Mais mieux valait ne pas s'y attarder. « Je suis ici parmi une race étrangère, » pensa-t-il, « plus étrangère que toutes celles que j'ai pu côtoyer sur Terre ! » Il se le répéta, encore et encore, étonné de ne pas sentir plus d'émotion en lui. En fait, ils étaient trop semblables à lui. Il aurait pu se croire dans quelque coin ignoré d'Afrique ou d'Insulinde.

Toutes les questions qu'il avait à leur poser vinrent à sa bouche, tout à coup, et il en conçut de l'angoisse. Se pouvait-il qu'il ne pût jamais leur demander ce qu'étaient devenus les habitants du village mort, loin au nord ? Et la vie tout entière ?

Resteraient-ils toujours face à face, sans pouvoir se communiquer la moindre pensée, la plus petite réflexion ?

Ils étaient de plus en plus nombreux, autour de lui. Tous du même âge, à peu près. Il n'y avait que deux vieillards, absolument chauves, et trois enfants incroyablement petits, et chauves comme les vieillards.

La porte d'une maison était ouverte, au-delà du groupe, et il nota qu'à l'intérieur s'ébattaient des oiseaux-porteurs.

Tout cela à noter. Tout cela à étudier. Toute cette tâche pour un homme seul, désespérément seul. Le temps de sa vie y suffirait.

« Mais personne ne compte me voir revenir, » se dit-il. « Je suis ici pour y rester ! »

Les êtres, silencieux jusque-là, se mirent tout à coup à pépier. Le bruit devint très vite assourdissant. Coria ne put s'empêcher de grimacer. Il se sentait dans un état d'impuissance totale, condamné à l'ignorance au sein de ces étrangers parfaits.

Puis il vit qu'un vieillard se frayait un chemin dans le groupe dense. Son intérêt se porta sur lui.

L'être vint se planter devant lui. Tendant un bras grêle, il agrippa la main droite de Coria et indiqua une direction, vers le centre du village.

Coria opina et se laissa docilement entraîner. La foule pépia sur son passage. Il marcha, examinant tantôt les maisons qui révélaient leur intérieur rempli d'oiseaux-porteurs, tantôt la longue main aux doigts à cinq phalanges qui le maintenait fermement, presque douloureusement. Les ongles ressemblaient à des griffes et il pensa qu'ils pouvaient blesser, voire tuer.

Puis il s'inquiéta parce que le vieillard sortait du village, se dirigeant vers la paroi de la montagne qui faisait une borne définitive à l'étroit territoire.

Peut-être montra-t-il ses sentiments en ralentissant le pas ? L'être, en tout cas, s'arrêta et hocha vigoureusement la tête. Avec un maximum d'optimisme, cela pouvait passer pour une tentative d'encouragement, un essai pour rassurer. Coria répondit en hochant la tête à son tour.

Son guide continua donc à l'entraîner. Ils arrivèrent enfin devant la paroi rocheuse. Coria nota dans le même instant la présence d'un escalier grossièrement taillé et celle d'une ouverture, loin au-dessus. L'escalier, extrêmement étroit, menait à cette grotte.

La main de l'être le lâcha, désigna le haut. Et la tête chauve s'agita encore.

— « Je dois monter ? »

Coria tressaillit. C'était le son de sa propre voix. Il n'avait pas parlé depuis une éternité, lui semblait-il. Ses mots avaient résonné sur tout le plateau.

Une expression d'étonnement passa sur le visage étranger, en face de lui.

« Pourquoi un escalier ici, » pensa-t-il, « alors que ces gens volent grâce à leurs oiseaux domestiques ?... Qui habite cette grotte ? »

Il leva la tête, dans l'espoir de surprendre un indice. L'étranger paraissait s'impatienter, maintenant. Il agitait ses mains griffues et son regard demeurait obstinément fixé sur la grotte.

Coria se dit qu'il ne pouvait s'agir là d'une prison, les étrangers ne pouvant espérer le garder prisonnier alors qu'ils l'avaient vu voler tout comme eux. Et ils n'avaient nulle arme, apparamment, pour le contraindre à rester au sol.

Néanmoins, l'insistance du vieillard devait avoir une justification.

Coria inclina la tête, lança l'engin et s'envola à la verticale. Il plana une seconde au niveau de la grotte, espérant distinguer quelque chose. Mais les ténèbres y étaient telles qu'il fut obligé de prendre pied. Il resta immobile, attendant que ses yeux s'accoutument. Après un instant, il dut s'avouer qu'il n'y voyait pas plus. Il regarda vers le bas. Son guide reprenait la direction de l'agglomération d'une démarche sautillante.

Coria détacha la lampe de sa ceinture, la prit dans sa main gauche, la droite saisissant l'arme.

A ce moment, un fil noir sortit de l'ombre et se posa sur son poignet avant qu'il ait pu se servir de la lampe. Un véritable choc électrique lui fit lâcher l'objet ainsi que son arme.

Il recula jusqu'à l'extrême bord du vide. Le cœur battant, il attendit une seconde attaque. Mais elle ne vint pas. Au lieu de cela, il eut le sentiment d'une présence amicale, d'un désir violent de correspondre. Quelle que pût être l'entité tapie dans la grotte, elle n'était pas hostile.

Coria eut brusquement la certitude d'avoir trouvé enfin un interlocuteur.

7

POURTANT, il resta à l'entrée de la grotte, scrutant l'ombre avec une angoisse grandissante. Il savait que les émotions, les désirs qu'il ressentait appartenaient à l'autre, à l'étranger qui ne voulait pas se révéler.

Et il comprenait pourquoi. Ou du moins le percevait-il vaguement, sous forme d'un dégoût montant du plus profond de son être.

Il essayait de lutter. Dans le même temps, il acquit la certitude que l'autre, en face de lui, comprenait sa réaction. Et qu'il ne lui en voulait pas.

Bien au contraire, il lui faisait savoir que l'ombre protectrice devrait toujours demeurer entre eux, tout le temps de leur rencontre. Mais cette rencontre elle-même ne se prolongerait pas.

« Pourquoi ? » pensa Coria. Déjà sur ses gardes, il cherchait son arme tombée à terre.

Il manqua vaciller, comme pris d'un malaise, sous la vague rassurante, tiède, qui vint le submerger.

En même temps, le même fil noir, luisant, qui lui avait fait lâcher la lampe ressortit de l'ombre et s'approcha de son visage.

Il ne bougea pas, tendant toute sa volonté pour se maîtriser. Non, il ne devait pas bouger. Absolument pas. Il frémit à la dernière seconde, quand l'extrémité toucha son front. Puis il plongea au travers d'une nuit ouatée, à la rencontre d'un océan de connaissance.

Il ouvrit les yeux et vit que les nuages qui défilaient au ras de la montagne avaient maintenant la teinte rosée du crépuscule.

Il secoua la tête. Il éprouvait encore un certain flou dans ses pensées. Et, de plus, tout ce qu'il savait maintenant se pressait en lui, allumant des incendies d'émotions, de vertiges.

Au fond de l'ombre, à présent, l'étranger venu de loin sommeillait. Il avait fourni, dans l'étrange conversation télépathique, un plus grand effort que Coria.

Il était malade. Il attendait depuis longtemps dans la grotte.

Coria chassa les pensées qui le gagnaient et se redressa. Il ramassa la lampe et l'arme. La nuit allait venir et il devait se réfugier au village, ou à la nef.

Une dernière fois, il regarda vers l'ombre. Puis il s'élança de la plate-forme et descendit vers le village.

L'air du soir avait des odeurs de fumée au-dessus des carrés clairs que dessinaient les maisons. Des indigènes arrivaient en même temps que Coria, surgissant des nuages pourpres avec des cris suraigus, l'oiseau battant lourdement des ailes dans leur dos.

Coria se posa au centre du village et attendit patiemment que la foule se rassemblât de nouveau autour de lui. Le vieillard qui l'avait guidé jusqu'à la grotte arriva après un long moment. On s'écarta pareillement sur son passage et il vint prendre la main de Coria, refermant ses doigts griffus à cinq phalanges.

Ils marchèrent de concert jusqu'à une maison dont la porte entrebâillée laissait voir les flammes claires d'un feu et les noires silhouettes d'oiseaux-porteurs qui se dandinaient. Le vieillard s'arrêta et tendit le bras, faisant nettement signe d'entrer. Les traits de son visage restaient impassibles, figés comme ceux de tous ses pareils dans une expression d'éternelle supplication. Mais Coria, à présent, comprenait cette supplication.

En un sens, c'était à lui qu'elle s'adressait et son poids était énorme. Il sourit au vieillard sans espérer de réponse, poussa la porte et entra.

L'ameublement était le même que celui qu'il avait découvert, la première fois, dans le village-sépulcre de la prairie. Mais ici, il y avait en

plus la chaleur et la lueur du feu dansant dans une cheminée profonde. Et la présence d'un couple indigène.

Tout au moins était-il permis de supposer que la femme était l'être aux cheveux très longs et aux membres plus fins. Car ses seins semblaient inexistants sous la bande d'étoffe noire encerclant son torse, tout comme celui de son compagnon.

Depuis le seuil, le vieillard-guide siffla plusieurs fois à l'adresse du couple. Puis il s'éloigna en refermant la porte. Vraisemblablement, il avait donné ses instructions et la femme s'activait déjà, sortant d'un placard ce qui apparut aux yeux de Coria comme étant des ustensiles de cuisine.

L'homme poussa un siège près de la table. De toute évidence cela signifiait que l'hôte devait s'asseoir.

Précautionneusement, Coria entreprit de se débarrasser de l'engin autonome toujours fixé à son dos. Opération qui fut observée avec curiosité. Lorsqu'il posa la machine sur le sol, l'homme et la femme vinrent autour, l'examinèrent en détail et dans un silence complet. Puis la femme la prit et la traîna jusqu'à ce qui lui semblait, par analogie, le lieu de repos idéal de l'oiseau mécanique. Le recoin sombre où se dandinaient les oiseaux-porteurs.

Coria s'assit.

Les flammes dansaient dans la cheminée. Lumières et ombres se poursuivaient autour de la pièce. Il essaya de se détendre. Il pouvait presque s'imaginer revenu sur Terre. C'était un soir d'hiver dans la campagne d'Europe et il irait bientôt se coucher, après une journée de flâneries au long de chemins roux et...

Il cessa de respirer. Son regard s'était déplacé, très lentement, et arrêté sur la statuette. Il ne l'avait pas encore remarquée parce qu'elle avait sans doute été dans l'ombre jusqu'ici. Mais un jet de flammèches dans la cheminée venait de la révéler.

Une statuette de cygne, identique à celle qu'il conservait dans la nef.

Il se leva et la toucha du doigt. Il savait depuis un instant ce qu'elle signifiait vraiment. Ce qui pouvait s'abattre sur le village à n'importe quel moment.

Soudain, il vit que les deux indigènes le fixaient. Et, dans leurs yeux, l'expression de supplication atteignait une intensité pénible.

Il abandonna la statuette et essaya de sourire d'une manière rassurante. Mais peut-être avaient-ils oublié depuis longtemps ce que signifiait un sourire. Leurs yeux allaient du cygne à son visage, sans arrêt.

Il retourna alors à la table. S'assit. Dans l'orage de pensées qui naissait maintenant en lui, le projet que lui avait confié l'étranger dominait. Haut, clair, terrible.

« Ils ont besoin d'aide, » pensa-t-il en regardant les deux indigènes

qui avaient repris leurs activités. « Ils sont désarmés... Ils mourront tous si personne ne tente quelque chose ! »

Et il était le seul à pouvoir tenter quelque chose.

La femme posa successivement trois bols sur la table et une grande jarre.

Les bols fumaient, pleins d'une bouillie à la curieuse couleur jaune citron. La jarre, elle, était pleine d'eau. Il n'y avait ni cuiller ni fourchette, et Coria pencha discrètement le visage vers son bol afin de percevoir l'éventuelle odeur du brouet. C'était celle d'un féculent quelconque, fortement épicé. Il chassa les notions d'allergie et but rapidement une gorgée, puis deux.

Il nota que l'homme et la femme rajoutaient de l'eau de la jarre dans leurs bols, diluant de plus en plus la bouillie.

Le village était un refuge, loin des terres fertiles. Et c'était la misère.

Il y avait une trappe au plafond, près de la cheminée. Les deux indigènes tirèrent l'extrémité d'une corde qui dépassait. La trappe s'abattit et une grossière échelle souple se déploya jusqu'au sol.

Pour Coria, cela résolvait le problème mineur, qui l'avait seulement effleuré, d'une seconde pièce dans la maison. On lui indiqua avec force gestes que le lieu du sommeil se tenait dans ces hauteurs et il obéit, avec un vague regret pour la nef.

Le toit n'était pas très éloigné du plancher, dans ce second étage qui était plutôt un grenier. Tout près de la trappe, il y avait une pile de couvertures épaisses.

Coria n'en prit qu'une et alla s'étendre dans un coin. En face de lui, il y avait une ouverture dans la paroi, par laquelle il aperçut le ciel nocturne. C'était la première ébauche de fenêtre qu'il découvrait et, machinalement, il pensa qu'il devait noter cela dans son rapport. Puis le ciel nocturne capta toute son attention.

Parce que la menace y résidait. Il abandonna son projet d'aller observer le cygne en percevant un bruit près de la trappe. Les deux indigènes arrivaient. Mû par un vague instinct de méfiance il reposa immobile, les yeux mi-clos, tandis qu'ils prenaient place pour la nuit. Après un moment, il décida qu'ils devaient être endormis puisqu'il n'entendait plus que le bruit régulier de leurs deux souffles.

Il se redressa alors, très lentement, et s'adossa au mur. Il craignait, en demeurant allongé, de s'endormir lui aussi. Or il devait penser absolument. Récapituler tout ce que lui avait dit l'habitant de la grotte.

8

Il était venu de très loin, très longtemps auparavant. Seul, comme Coria, il avait traversé des étendues de vide jusqu'à l'éclat blanc de Vigili et atteint la planète. Et il avait été frappé presque aussitôt, pris dans un froid sans cesse grandissant, auprès de son vaisseau qui se couvrait de glace.

Pour se libérer, se sauver, il avait dû user d'une arme de défense, et, ce faisant, s'était gravement blessé en même temps qu'il repoussait momentanément le froid. Par la suite, il s'était laissé porter par un fleuve. Il était d'une race amphibie et avait cherché la protection de l'eau. D'abord le fleuve, puis un lac, une des « mers » de la planète. Enfin, les indigènes l'avaient recueilli. Ce passage de son odyssée avait été trouble. Il semblait que son aspect, qu'il refusait de dévoiler à Coria, avait plus qu'effrayé les indigènes et il avait été longtemps sans pouvoir converser avec eux. A la fin, ils avaient accepté l'idée qu'il était intelligent, sans hostilité et avait besoin d'un refuge et lui avaient trouvé la grotte, volontairement choisie à l'écart du village.

Il avait d'abord attendu que cessent les effets de sa blessure. Mais ceux-ci, au contraire, empiraient peu à peu. Désormais, l'être approchait de sa fin.

Coria avait ressenti comme une émotion personnelle le poignant regret d'un monde infiniment lointain.

Puis était venue l'idée du cygne.

L'être y avait consacré toutes ses pensées depuis qu'il gisait dans la grotte. Tout au long des nuits, il avait observé la giration hypnotique de la menace, au zénith.

C'était, disait-il, un immense nuage de matière à la structure effroyablement complexe. On ne pouvait parler d'être, ni de chose inerte.

Le cygne vivait près de la planète, s'étendant ou se rétractant sans causes apparentes. Il avait supprimé la vie, il l'avait bue littéralement, sans doute parce que c'était une de ses fonctions. Mais il ne montrait pas plus de haine qu'un orage. Et il était impossible de prévoir ses déplacements.

De quoi était-il né ? Et quand ? Les indigènes avaient-ils toujours connu sa présence ? Il avait été impossible à l'être d'apprendre beaucoup sur ce sujet. Les indigènes se contentaient de lui apporter sa nourriture mais se refusaient à tout contact prolongé.

Il espérait que Coria, étant d'une morphologie voisine de la leur, pourrait en apprendre plus...

Puis il avait dit que les gens souffraient, qu'ils fuyaient sans cesse à la surface de la planète, de village en village. Le cygne, un jour, finirait par absorber la dernière parcelle de vie.

Il fallait faire quelque chose.

Au creux de la nuit, l'idée de l'étranger semblait encore plus folle. Parce que la Terre était infiniment lointaine et que Coria comptait retraverser à nouveau l'océan de noirceur et les torrents d'énergie.

L'énergie ! C'était l'énergie de la nef que l'étranger proposait d'utiliser. Son propre vaisseau était perdu depuis son arrivée mais celui de Coria recelait encore assez de puissance pour de longs voyages.

Assez de puissance pour exploser au cœur du nuage, au cœur du cygne.

« Rien ne prouve, » avait dit Coria, « que cela le détruise. »

Non, rien ne le prouvait. Mais c'était le plus ferme espoir qui soit. Il fallait songer au renouveau de la vie sur ce monde lorsque la menace aurait fui du ciel. Les villages habités, les prairies retrouvant leurs troupeaux...

Mais pour cela, il fallait la nef. Et toute sa puissance.

Et pour Coria la signification était : ne jamais retourner vers le soleil des hommes.

Les pionniers risquaient de ne jamais apparaître, ou dans de nombreuses années.

Et même lorsqu'ils seraient là...

« Je ne peux pas... Je ne pourrai jamais ! » se dit-il, assis dans l'ombre, la fraîcheur de la nuit sur le visage. Il voyait en face de lui les formes des deux indigènes. Ils dormaient paisiblement, côte à côte. Pour eux, il ne paraissait y avoir aucune menace.

Pourtant... Des milliers, sans doute, étaient morts. Et le peu qui restait disparaîtrait un jour. Peut-être dans un délai très bref... Et la planète serait désertée, totalement.

Mais cela signifiait que le cygne n'avait pas toujours été là ! Qu'il n'était venu, même, que fort récemment.

Alors, peut-être repartirait-il ?

Coria ferma les yeux, essaya d'imaginer la fantastique randonnée d'une créature presque immatérielle, faite de nuages dévorants. De soleil en soleil... Peut-être même jusqu'au dehors de la galaxie.

Un rapace vagabond, ruinant les mondes au gré de son chemin.

L'idée, soudain, lui fut insupportable. Et comment les indigènes de cette planète pouvaient-ils témoigner de tant de résignation ? A part la pathétique expression de supplication, éternelle dans leurs yeux, ils n'avaient aucune réaction à propos du cygne.

Ils faisaient des statuettes à son image !

Coria songea qu'il n'avait vu, dans le village, aucun autre signe d'art véritable. Seules les statuettes blanches qui figuraient dans tous les intérieurs constituaient une preuve, un essai.

Mais comment ces gens pouvaient-ils représenter la mort ? Comment pouvaient-ils mettre sous leurs yeux l'image de la menace qui

était dans le ciel ? Il leur suffisait de lever la tête pour la découvrir.

Il se souvint de leurs regards quand il avait touché la statuette. Ils avaient paru le supplier plus intensément que d'habitude. Ils désiraient son aide, espéraient qu'il possédait la puissance capable de tuer le cygne.

Peut-être... Oui, peut-être la possédait-il... Mais il avait aussi le regret de son monde. Si seulement un autre homme avait pu le conseiller...

En fait, il n'y avait que l'étranger.

Coria se redressa. Il ne parviendrait pas à trouver le sommeil. Mieux valait mettre la nuit à profit. Si le problème était résolu au matin, ce serait déjà une grande victoire.

Silencieusement, il marcha, courbé en deux, en direction de l'étroite ouverture. Un des indigènes fit entendre un grognement, bougea. Coria s'arrêta net. Puis reprit sa progression quand tout fut revenu au calme. Il contourna les dormeurs et revint vers la fenêtre.

Elle était réellement étroite et il se demanda s'il pourrait passer. Penchant la tête, il vit que le sol n'était pas loin.

Lentement, il passa une jambe, puis l'autre. Il grimaça en forçant quand il arriva aux hanches. Il se retrouva finalement cramponné au rebord et se lâcha dans la nuit.

Il lui sembla provoquer un bruit épouvantable en atteignant le sol et il se rejeta en arrière. Rien ne bougeait. Aussi bien dans la chambre-grenier qu'il venait de quitter que dans le village. Il tourna alors le coin et appuya sur la porte. Elle s'ouvrit aussitôt. Elle n'avait ni serrure ni aucun autre moyen de fermeture.

« Evidemment, » pensa-t-il, « quel danger pourrait-il y avoir, sans animaux, en cette montagne perdue ? »

Il trouva très vite l'engin, ressortit et referma soigneusement. Puis il l'arrima sur ses épaules et s'envola en direction de la paroi rocheuse.

Les étoiles innombrables dispensaient une clarté bleue sur le paysage. La montagne semblait quelque masque géant, blême, campé au-dessus du village. Coria atteignit la grotte et fit trois pas à l'intérieur.

Silence. Ténèbres. Il se demanda s'il devait appeler ou simplement penser avec intensité.

L'étranger devait être plongé dans son sommeil qui, bientôt, se transformerait en une mort réelle.

La lampe ! Il devait profiter de cette occasion pour s'en servir.

Il brandit l'instrument, hésita. Les indigènes avaient vu l'étranger en pleine lumière, soit. Mais ils n'étaient que des humanoïdes. Et leurs réactions étaient une énigme.

Pourtant, une insurmontable curiosité lui fit braquer la lampe vers l'intérieur. Il retint son souffle et pressa le contact.

Il ne le maintint que deux ou trois secondes, peut-être simplement parce que ses réactions étaient stoppées, annihilées devant ce qu'il voyait.

Puis il éteignit et se rejeta en arrière, contre la paroi. Une nausée lui vint et il vomit.

L'étranger s'était éveillé. Le fil noir passa devant les yeux embués de larmes de Coria, toucha son front comme la première fois.

Ce fut à nouveau une nuit douce où passaient des pensées, des émotions.

D'abord un reproche et une grande pitié. Un regret.

L'étranger pensait qu'il l'écouterait moins bien, maintenant qu'il connaissait son aspect.

Coria appartenait à une race xénophobe, selon lui. L'apparence commandait ses actes. La répulsion instinctive pouvait intervenir dans ses plus hautes pensées.

Coria ne songea pas à protester. Il luttait pour repousser l'image qu'il avait eue devant lui, dans le faisceau de clarté de la lampe. Et c'était presque impossible.

« Je suis venu... au sujet du cygne ! » pensa-t-il pourtant.

Etait-il décidé ? Prêt à détruire la menace ?

Il répondit que oui. Mais il lui restait encore des questions à poser. Pourquoi, par exemple, les indigènes faisaient-ils des statuettes à l'image de leur bourreau ? Etait-il possible qu'ils l'adorent comme quelque dieu cruel ?

L'étranger ne savait pas. Il ne possédait pas de réponse. Il pensait simplement, avec force, qu'il ne fallait accorder aucune importance à de tels problèmes mineurs. L'essentiel était de sauver un monde. Il y avait une action à accomplir et tout s'éclaircirait.

Coria était prêt ? Alors il devait entrer en action.

9

DANS la nuit, sous le diagramme scintillant des étoiles, Coria volait au-dessus de la forêt. Il ne ressentait qu'une immense humilité en face de la leçon que venait de lui donner l'étranger. Et un immense chagrin à l'idée de la destruction à venir. Celle de la nef. Celle du dernier espoir de revenir un jour vers la Terre.

Il descendit vers les arbres. Dans la nuit des hautes branches, des oiseaux frissonnaient. Des insectes lumineux croisèrent sa route. Ce qu'il voyait ou devinait, l'air même qu'il respirait, empli de parfums divers, était la preuve qu'il attendait. La justification de l'action.

Quand l'explosion aurait tué le grand nuage, la vie pourrait

s'étendre à nouveau sur toute la planète. Et peut-être ferait-il bon vivre là, sans danger ?

Il distingua le fuseau, scintillant faiblement sous les étoiles.

« Plus vite ! » pensa-t-il. Il allait conduire le grand vaisseau jusqu'à proximité du but. C'était obligatoire, pour une simple raison : le cerveau-de-bord était un « instinct de conservation » mécanique, prévu pour seconder et supplanter le navigateur en cas de défaillance, comme il l'avait déjà fait. Et les préparatifs pour faire de la nef une bombe, pour renverser le flot d'énergie, seraient des signes de défaillance mentale. Il faudrait donc d'abord guider la nef vers le but, puis détruire le cerveau. Après seulement, Coria s'éloignerait du danger et regagnerait l'atmosphère de la planète.

Il se posa sur la plate-forme, devant le sas et leva enfin la tête.

A l'est galactique, le nuage était toujours immobile. Sa forme avait sensiblement changé mais elle rappelait toujours indiciblement le cygne.

La beauté alliée à la cruauté.

Longtemps, Coria le fixa. L'idée qu'il allait guider la mort vers lui le remplit tout à coup d'une brûlante exaltation.

Il gagna la salle des commandes et commença la recherche des coordonnées de vol.

Tandis que les computeurs égrenaient les longs rubans de chiffres, Coria entreprit de sélectionner les réseaux qui étaient partie intégrante du cerveau-de-bord. Il connaissait l'emplacement de la plupart, mais le Complexe d'Instruction dans ses ultimes rubriques lui en indiqua d'autres. Le cerveau-de-bord était un vaste système nerveux qui avait la possibilité de perception sur toute l'étendue de la nef.

Mais il suffisait de détruire ses yeux et ses oreilles dans la salle des commandes pour qu'il ne fût plus au courant des agissements de l'homme.

Coria décida qu'il commencerait dès que la nef atteindrait le seuil de l'atmosphère.

Il analysa une seconde fois les coordonnées puis, quand il fut tout à fait certain que la route de la nef passait au centre même du cygne, il abaissa les touches de départ.

Le vaisseau sortit lentement d'entre les arbres. Il montait sur une colonne de blanche lumière et, dans les frondaisons, de grands yeux s'ouvrirent et clignèrent d'effroi.

La vitesse s'accrut. Le sifflement de l'atmosphère se fit suraigu.

Coria brandit alors l'arme thermique en direction d'un premier circuit. Il y eut un bref grésillement. Deux voyants rouges s'illuminèrent sur un tableau. Le cerveau-de-bord s'éveillait à la crainte.

Coria précipita son attaque, éliminant rapidement tout un secteur sensoriel. Il redoutait l'apparition d'une machine qui le porterait avec précaution dans la cabine d'hibernation et le riverait à la couchette, immobile, impuissant.

Il détruisit encore un secteur, frappant aux points essentiels.

Puis il diminua la vitesse de la nef et entreprit de revêtir une combinaison spatiale. Il y refixa l'engin de vol ainsi qu'une unité de propulsion. Le tout lui permettrait de regagner l'atmosphère de la planète tandis que la nef exploserait au cœur du nuage.

Il fit le nécessaire pour cela, déclenchant une libération d'énergie effroyable qui amènerait l'explosion dans un délai relativement court.

Le cerveau-de-bord ne s'était toujours pas manifesté.

Ce fut le cygne qui le fit le premier.

Tout était paré et Coria se dirigea vers le sas. A ce moment, il ploya sur ses jambes et faillit tomber. Son regard se porta sur un cadran. La température baissait lentement.

Il ressentit une terreur folle à l'idée que le cygne était là, dans la salle de commandes. Tout au moins une partie du nuage, indécelable en dehors de ses effets. La nausée le prit, sa vue se fit trouble.

« Je dois abaisser le casque ! » pensa-t-il. Il tomba sur les genoux, ne se sentant, soudain, plus aucune force.

« Le casque ! Le casque ! » Lentement, très lentement, sa main droite monta vers la collerette de la combinaison. Ses doigts gantés se crispèrent sur le métal, approchèrent du contact.

La salle de commandes tournait sous ses yeux. La nef semblait devenue folle, tourbillonnant de plus en plus vite.

Un choc sourd. Le casque s'abaissait, se fermait. L'air fusa dans les conduits.

L'espace d'une seconde, Coria se sentit mieux. Il se projeta vers le sas, ouvrit, tomba à nouveau.

La nef fonçait droit vers le but. Le cerveau-de-bord annihilé. L'énergie s'emmagasinant en elle. Devenue une énorme machine de guerre.

Le cygne était de plus en plus proche. Aussi proche, pensait Coria, que lorsqu'il avait abordé le système de Vigili et ressenti pour la première fois ce froid intérieur... Plus proche même.

Il tendit la main, poussa une manette. Et le panneau glissa, dévoilant la sphère énorme de la planète.

« Je dois maintenant déclencher l'unité de propulsion ! »

Comme le novice qu'il avait été des années, des éternités auparavant, il se répéta mentalement les gestes en les accomplissant. Puis il se poussa vers l'extérieur, vers l'espace.

Il commença à s'éloigner de la nef, le jet lumineux, dans son dos, luttant contre l'attraction formidable.

Il retourna vers la planète. La nef poursuivit sa route.

A un moment, il se trouva placé de telle façon qu'il la distingua, minuscule étincelle qui semblait déjà à l'intérieur du nuage.

Le cygne était énorme. En vérité, à cette distance, il n'était plus l'oiseau terrestre, le symbole fantastique qu'il avait été.

Il n'était plus qu'un agglomérat de poussière brillante.

De fins prolongements allaient vers la planète. On eût dit qu'il s'y agrippait, s'y retenait avec rage, avec une sorte de colère meurtrière.

Mais en fait... peut-être n'était-il qu'un hasard, un terrifiant accident de la nature...

L'espace fut soudain entièrement blanc. Le jour régna entre les étoiles qui furent éclipsées.

La fantastique lumière courut dans toute la structure du cygne, palpita puis s'éteignit.

Coria continua de descendre vers la planète. Après un instant, il s'aperçut que quelque chose l'avait abandonné. Il retrouvait l'entière liberté de ses mouvements. En fait, il n'y avait plus rien dans l'espace. La nef s'était volatilisée en un effrayant ouragan d'énergie. Et le cygne avec elle. Pourtant, il y avait autre chose qui venait, déjà.

10

Coria atteignit l'atmosphère. Son regard pouvait aller de la surface ensoleillée, des taches vertes des rares prairies, aux étoiles et à l'espace.

Et il comprenait peu à peu. Ce qu'il avait fait. Ce qu'avait été le cygne.

Il y avait eu symbiose. L'existence du cygne remontait sans doute aussi loin que celle de la planète. Les indigènes avaient toujours connu le grand nuage au-dessus d'eux, brillant au creux de toutes leurs nuits.

Ils avaient toujours subi la mort avec résignation, avaient émigré sans cesse, retournant aux villages morts quand celui qu'ils habitaient connaissait la visite du froid soudain, la disparition de la vie.

Ils avaient toujours subi le cygne sans haine, et même avec reconnaissance.

C'était pour cela, par reconnaissance, qu'ils lui avaient ménagé une place dans leurs foyers, en faisant des statuettes à son image.

Parce qu'il les protégeait.

Il était une mort. Mais pas la mort totale.

Il était une calamité. Mais aussi un mur.

Coria comprenait cela, trop tard, en voyant ce qui s'avançait maintenant du fond des étoiles. De la direction de Bêta du Cygne. A moins que ce ne fût de l'étoile de Crook et Ahmadan.

L'étranger avait menti. Ceux de sa race accouraient.

Le cygne les avait de tous temps empêchés d'approcher. Il était leur ennemi comme celui des indigènes.

« Mais je suis venu, » pensa Coria, « et je n'ai pas su voir le sans réel de la supplication qu'il y avait dans les yeux de ces gens ! »

Ils l'avaient supplié de ne pas s'attaquer au cygne.

« Mais ils auraient dû tuer l'Etranger ! » pensa-t-il.

Il planait, haut dans le ciel, retournant vers l'hémisphère encore obscur où était le village dans la montagne.

Derrière lui, plus cruels que le cygne, véritables êtres porteurs de mal, les Etrangers ralliaient la planète.

Il n'y avait plus de barrière.

L'aube serait bientôt là sur le village. Le ciel pâlissait. Coria volait vers la grotte.

Il tenait déjà l'arme braquée.

GEORGES GHEORGHIU

Ainsi font, font, font...

Comme dit le proverbe : plus ça change, plus c'est la même chose... Une certaine école de SF réaliste aime à nous montrer, dans un futur lointain, les éternels problèmes de l'homme demeurés intacts. Avec finesse et sensibilité, Georges Gheorghiu souscrit à cette tendance, dans ce récit où il suggère que les voyages dans l'espace ne satisferont pas la soif de découverte toujours présente chez l'être humain.

DEPUIS combien de temps se rendaient-ils chez Luni ? Tous les ans, à la même époque, ils empruntaient la nef la plus rapide, où qu'ils se trouvassent, et sonnaient à la porte.

Ils étaient tous de la même promotion, tous à peu près du même âge, sauf Joël, qui avait été un enfant prodige. Et ils portaient aussi la même tenue blanche de spationautes. Les uns arboraient sur leurs épaules les éclairs symbolisant les hauts grades, comme Kurt ou Joël, les autres simplement la floraison de zébrures subalternes : la vie, en somme...

Mais chez Luni, les frontières artificielles qu'elle avait créées se dissolvaient. Celui qui était resté radio, ou steward, frappait fraternellement sur l'épaule du commandant, du général. Luni, toujours aussi belle, toujours aussi jeune, dont chacun d'eux à un moment ou à un autre fut secrètement épris, emplissait leurs verres et, avec tact, s'informait de leurs préoccupations respectives. Elle se renseignait auprès d'Ilvis sur la santé de ses enfants, mais à Gerf qui demeurait astrogateur et que sa femme avait quitté, ne demandait que quelques détails concernant les derniers perfectionnements techniques de sa profession.

Le temps des amours inavouées, lui aussi, s'était envolé, même si, à se retrouver ainsi chaque année, ils tentaient de remonter aux sources enthousiastes de la jeunesse et se forgeaient parfois un personnage, l'instant d'une illusion fugace.

Il y en avait bien, parmi eux, qui ne désarmaient pas. Ils se voulaient irrésistibles. Leur suffisance s'étayait sans doute sur l'accueil qu'ils recevaient partout où ils se rendaient, c'est-à-dire dans les

bistrots minables et les hôtels louches de n'importe quelle ville, sur n'importe quelle planète. Jamais Luni, pourtant, ne les avait encouragés. Ni découragés. C'était cela, peut-être, au fond, qui les incitait à persévérer. A moins que ce ne fut le sens particulier de la politesse qui leur était propre : il y a des hommes comme cela. Ils s'abstenaient quand Vincent se trouvait parmi eux, mais Vincent, leur hôte, le compagnon de Luni, appartenait au Groupe de Recherche, et restait des années sans rentrer chez lui.

— « Quelle importance, » leur déclara-t-il un jour, « si je ne suis pas là ? Vous aurez Luni, et je suis persuadé que vous ne vous en plaindrez pas. »

Ils protestèrent, bien sûr. Comment un aussi vieux camarade pourrait-il être remplacé, même par la plus charmante des femmes ? Pourtant, ils étaient bien forcés de s'avouer que leurs réunions annuelles n'eussent jamais eu lieu sans la présence de Luni.

Au fait, depuis combien de temps n'avaient-ils rencontré Vincent ? Toujours à la recherche de Cipangu, ce pauvre Vincent !

Ce serait aujourd'hui la neuvième réunion d'où il serait, peut-être, absent.

L'appartement où Luni les recevait reflétait un autre âge. De grands miroirs aux cadres chantournés flanquaient les principaux murs. Les meubles eux-mêmes surprenaient. Leurs styles disparates faisaient irrésistiblement songer à ces boutiques d'antiquaires qu'on découvre parfois au coin d'une ruelle. Il s'y manifestait une ambiance chaude et douce, et reposante, rehaussée de cet indéfinissable rien conféré par l'exotisme. Des sièges s'offraient, à profusion, des plus vénérables aux plus modernes, incitant au délassement du corps, au laisser-aller de l'esprit. Et, le plus surprenant de tout : une immense bibliothèque.

Il y avait de très vieux livres dans la bibliothèque de Luni. Leur papier, touchant de ridicule et de vétusté, craquait sous le doigt. Certains exemplaires s'adornaient de couvertures plastifiées : leur grand âge et leur mauvais état ordonnait cet anachronisme. Il s'y trouvait de tout, bien entendu : la bibliothèque était liée par le même esprit qui déterminait l'ensemble de la pièce. Romans policiers, romans d'amour, grands prix littéraires de toutes les époques, recueils de vers s'étalant au XVIIIe au XXVIe siècles, traités d'astrogation, grimoires alchimiques, dictionnaires antiques, comme ce Littré en 16 volumes de 1872, manuels de philologie élémentaire de 2430, à l'usage des découvreurs de civilisations abhumaines.

Aucun des visiteurs ne s'abstenait de feuilleter, au moins une fois, ces extraordinaires ouvrages. C'était une espèce de rite où pénétrait beaucoup de nostalgie.

Quand l'un d'eux arrivait, il embrassait Luni sur les deux joues,

les mains posées sur les belles épaules de la femme. Il disait des choses dénuées d'originalité, mais où perçait indiscutablement l'accent de la sincérité :

— « Ah ! Luni ! Content de te revoir ! »

Elle répondait, en souriant de ce sourire inimitable qu'elle avait, la lèvre gauche légèrement retroussée sur une dent très blanche :

— « Moi aussi, je suis heureuse de te retrouver. Entre. Ilvis et Gerf sont déjà là, et Joël, et Randsom. »

— « Et Vincent ? »

— « Vincent ? Non, pas encore. Peut-être ne viendra-t-il pas. Sait-on jamais avec lui ? »

La phrase était toujours la même, depuis neuf ans, et toujours le visiteur cherchait à y déceler la trace d'un regret. En vain : le ton de Luni restait égal. Sa voix grave n'escomptait aucun espoir, ne dissimulait aucune plainte. Une constatation, semblait-il, heureuse. Mieux qu'heureuse : confiante.

— « Hello, vous autres ! Comment ça va ? »

On se tapait dans le dos, on se secouait les mains.

— « Tiens, prends un verre. »

— « Mazette, Joël, tu as un nouvel éclair ! Félicitations ! »

— « Que veux-tu, » répondait Joël. « Ils en avaient un de trop, alors ! »

— « Et toi, que deviens-tu ? »

C'était une question banale et la réponse, elle aussi, restait banale.

— « Oh ! moi, rien de neuf. Si : un nouveau galon » (si c'était Jean, Kurt, ou Joël). « Un nouvel enfant » (si c'était Ilvis).

Et tous ajoutaient immanquablement :

— « Que pourrait-il y avoir de neuf ? »

C'est ainsi qu'on découvrait la paille dans l'amitié qui les réunissait plus qu'elle ne les unissait. Luni représentait le ciment qui leur était indispensable. Vincent aussi, à sa manière. Ils demandaient à leur hôtesse :

— « Y a-t-il longtemps que tu as reçu de ses nouvelles ? »

— « Il est venu il y a six mois, » répondait-elle. « Il m'a écrit voici deux mois. Il ignore s'il pourra venir aujourd'hui, mais il me charge de toutes ses amitiés pour vous. »

— « Est-il toujours à la recherche de Cipangu ? »

— « Toujours. Pourquoi en serait-il autrement ? »

— « Cipangu... » rêvait l'un des membres du groupe. « Je me demande si ce monde existe. »

— « Vincent en est persuadé. »

— « Nous sommes peut-être différents de lui ? »

— « Pas différents », répondait Luni. « Certainement pas : n'êtes-vous pas ses amis ? »

— « Nous sommes aussi les tiens, » rétorquait un Kurt ou un Randsom.

Et eux aussi se mettaient à sourire.

Qui leur avait parlé, pour la première fois, de Cipangu ?

Etait-ce Vincent ? Luni peut-être. Oui, très certainement Luni. C'était... déjà bien loin dans le passé...

— « Rudolph vivait encore. Je le revois, dans cette même pièce, assis sur ce fauteuil, précisément où tu te tiens, une jambe jetée avec négligence par-dessus l'accoudoir. L'accoudoir gauche. N'est-ce pas lui qui nous parla de Cipangu ? »

— « C'est bien lui », cria Joël. « C'est bien lui. Il avait sa jambe comme tu le décrivais, Luni. Et un bras pendait mollement tout près de sa jambe. Il avait rejeté la tête en arrière, fermé les yeux... »

— « Comme nous étions tous silencieux, à ce moment-là, » poursuivit Randsom, « j'ai dit... j'ai dit... »

— « Qu'un ange passait, sans doute ? »

— « C'est cela, » murmura Kurt. « Tu as dit, très exactement : « Il me semble qu'un ange passe. » Et comme tu achevais ta phrase, Rudolph s'est levé, il a paru nous sonder l'un après l'autre de ses yeux clairs. (Vous souvenez-vous combien ses yeux étaient clairs ? Presque sans couleur...) »

— « Oui, oui, c'est bien cela. Il nous a tous regardés, si curieusement que le silence s'éternisa. »

— « Il est même demeuré très longtemps devant toi, Luni, tu t'en souviens ? »

— « En effet, je m'en souviens parfaitement. Mais pourquoi parler de ces choses aujourd'hui ? Je l'ai espéré durant tant d'années... Alors, pourquoi maintenant ? Maintenant seulement ? »

— « Peut-être parce que nous n'avons pas vu Vincent. On dirait qu'il nous évite. Je sais, je sais ce que tu vas me dire : le Groupe de Recherche. Mais pourquoi, aussi, a-t-il opté pour le Groupe ? Personne n'est obligé de le faire. Est-ce que l'on choisit de se rendre esclave ? »

— « Parfois », répondit la femme. « Quand cela nécessite un vrai travail d'homme. »

Et, les devinant blessés, par cette phrase, elle s'en excusa.

— « Mais enfin ! » dit Kurt.

Il arpentait la pièce à grands pas. Kurt était un immense gaillard. Ses épaules massives, son menton carré, la façon qu'il avait de crisper ses poings en parlant, tout en lui dénonçait la puissance.

« Mais enfin, qu'est-ce que Cipangu ? Un assemblage de syllabes baroques, évocatrices de poésie facile. Un monde, et si lointain que l'on ignore où il se trouve exactement. « Par là-bas, dans les amas stellaires, » déclarait ce pauvre Rudolph. Qu'est-ce que

ça veut dire, les amas stellaires ? Pour ma part, je n'ai connu qu'un homme, à part Vincent, qui ait vu les amas stellaires. C'était un capitaine du Groupe de Recherche, justement. Et lui n'avait jamais entendu parler sérieusement de Cipangu. Votre Cipangu n'est qu'une légende, si vous voulez mon opinion. Est-ce qu'on aliène sa liberté pour une légende ? Est-ce qu'on abandonne tout pour une légende ? »

— « Je ne suis pas à plaindre, Kurt. Souvenez-vous-en. »

— « Pardonne-moi. »

Les autres les regardaient, un peu surpris par la tension qui se révélait ainsi entre eux.

— « Parlons d'autre chose, voulez-vous ? »

Joël secoua la tête.

— « Non, » dit-il. « Au point où nous en sommes, nous ne saurions pas. »

Joël présentait un vif contraste avec Kurt — avec n'importe lequel de ses compagnons, du reste. Il était bien de dix années leur cadet, et ses cheveux pâles, qui ondulaient un peu, lui conféraient un air de perpétuel adolescent.

— « On dit que Cipangu est une planète du type de la Terre. En somme, quelque chose d'assez courant. Mais l'étranger y jouirait de toutes sortes de faveurs, de considérations. Il paraît qu'on y trouve de l'or à satiété, que les femmes y sont plus belles que nulle part ailleurs. »

— « Mais Vincent ne s'intéresse pas à l'or, » dit Jean.

Randson questionna :

— « Qu'en penses-tu, Luni ? Les femmes ? »

— « Quand cela serait ? »

— « Je ne le crois pas, » déclara Ilvis. « Nous savons tous, ici, combien vous êtes attachés l'un à l'autre. »

Ils se turent. On n'entendait que le bruit léger d'un filet d'eau qui passait sous les fenêtres. Les miroirs se renvoyaient à l'infini leurs images pensives. Luni se prit à rire doucement : il lui était venu à l'esprit que le mot « réfléchir » s'adaptait merveilleusement aux miroirs.

— « Je n'ai connu personne qui soit allé sur Cipangu, » fit Kurt. « Par contre, j'en ai connu et de nombreux, qui l'ont vainement cherchée. Des coureurs d'espace. Des vagabonds. Pour eux, oui, le mirage de l'or, du pouvoir, des femmes. Vincent ne ressemble à aucun d'entre eux. »

— « Où est-il en ce moment ? »

— « Plongé dans les amas stellaires. »

— « Et cela ne t'effraie pas, ne t'inquiète pas ? »

— « Pourquoi m'inquiéterais-je ? »

Elle n'ignorait pas à quoi tous pensaient. « Qu'est-ce que les amas stellaires ? » demandait Kurt, tout à l'heure. Tous auraient pu

répondre, Kurt le premier : une ébullition dense de galaxies en formation ; un chaos incommensurable et éternel où des particules de matières se joignent et se disjoignent, où des mondes se forment, se transforment, se coagulent, explosent, s'effritent dans l'incommensurable vide de l'espace.

« Par-delà les amas stellaires... » Qui s'était jamais rendu « par-delà ?... » Qui était capable, chaque seconde, et durant des jours, des semaines, des années, de risquer sa vie après avoir tout sacrifié. Le Groupe de Recherche n'existait que depuis cinquante ans, et la connaissance qu'on avait des bordures des amas stellaires n'avait pas progressé d'un iota. « Par-delà les amas stellaires... » c'est-à-dire : une fois dépassés les confins de l'impossible ; le risque gratuit pour la problématique conquête de l'inconnu.

— « Alors, qu'est-ce qui décida Vincent ? »

— « Qu'en sais-je ? » dit Luni. « Il a voulu partir. Il l'a fait. Je n'avais pas le droit de m'y opposer. »

— « Il t'aime. »

— « Joël, je ne suis pas sa femme. Sa compagne seulement. »

— « C'est bien ce que disais : il t'a sacrifiée aussi. »

— « Pas sacrifiée. C'est peut-être moi qui l'ai voulu ainsi. »

Ils redevinrent songeurs. Ce n'était pas eux qui seraient partis pour cette énigmatique Cipangu. Ce n'étaient pas leurs femmes qui les auraient laissés partir. Qui les eût incités à partir. Vincent et Luni appartenaient-ils donc à quelque race, quelque espèce définitivement autre ?

— « On dit aussi que les sciences sont plus avancées que les nôtres, là-bas. Et qu'elles sont si différentes que ce n'est que sur Cipangu que nous, les hommes, sommes capables de les assimiler. »

— « Vincent n'est pas un homme de science. Pas dans ce sens-là tout au moins. C'est toi, Luni, » ajouta Randsom, « qui tiens la clé de tout cela. »

Cette fois, elle ne le contredit pas.

— « Oui, une clé, peut-être, en tout cas. Mais je ne la puis donner qu'à un seul d'entre vous. »

— « A qui ? »

Ils attendaient, presque frémissants d'impatience. Presque : la vie les avait tous marqués, tous connaissaient leurs limites, s'étaient depuis longtemps pliés aux mille servitudes quotidiennes, aux routines, aux habitudes.

— « Toi, » dit Luni. « Tu vas, trente fois l'an, de Canope à Sirius. Comment est-ce, Sirius ? Comment est-ce, Canope ? »

— « Ce n'est rien, » répondit Randson. « Des villes, des ports, du trafic commercial. »

— « Et toi, Joël, qui commandes les escadres de Deneb. Qu'est-ce que Deneb ? »

— « Un monde mort, » répondit Joël. « Des champs de tir. Des ruines. De la boue perpétuelle. »

— « Et toi ? » poursuivit Luni en s'adressant à chacun d'eux. « Et toi ? Et toi ? Comment est-ce ?... »

Et tous répondaient : ce n'est rien, et ils baissaient la tête, confusément gênés.

Luni prit une large aspiration. Ils s'étaient tous levés et elle les dévisageait, calmement, froidement, et tous pensaient à Rudolph qui les avait ainsi dévisagés il y a si longtemps. Rudolph, qui n'était jamais parti pour Cipangu...

— « Je ne donnerai cette clé, » dit-elle, « — pour autant que je la possède — qu'à celui de vous tous qui fera serment de partir à la recherche de Cipangu. »

Ils protestèrent des choses creuses, des choses qui avaient indéniablement une valeur, mais trop restreinte. Ils la quittèrent, sachant qu'ils ne la reverraient plus, ni elle, ni Vincent qui trouverait peut-être Cipangu, alléguant leurs familles, leurs charges, leur devoir...

Quand elle fut seule, Luni refoula vite les larmes qui perlaient à ses paupières. Elle se dirigea vers la bibliothèque et prit sans hésiter, comme le fruit d'une habitude, un antique Larousse du XXe siècle.

Le dictionnaire s'ouvrit seul : une vieille lettre marquait la page.

— « Cipangu, » lut-elle à mi-voix. « Nom donné au Japon, en Occident, à la fin du Moyen Age. »

Les yeux clos, elle commença de réciter des phrases de la lettre que Vincent lui avait écrite avant de disparaître :

« *Dis-leur que je suis parti à la conquête d'un rêve, et que je le sais. Et dis-leur aussi qu'il n'y a de grand que l'homme capable d'un tel rêve, et que les femmes comme toi, ma chérie, sont là pour inspirer les rêves...* »

Elle déposa la lettre dans le livre, le livre sur son étagère et se mit à chantonner.

ANDRÉ RUELLAN

Chrysalia

Que ce soit en termes d'humour noir *(Manuel du savoir-mourir)* ou de satire féroce *(Le terme)*, un thème semble poursuivre André Ruellan : celui de la mort. Il le transpose ici sur le plan poétique, dans une nouvelle d'un genre à part, qu'on pourrait appeler « science-fiction rêvée ».

TOUT ceci n'est peut-être que le résultat d'un parfum délicatement dérobé au hasard d'une escale, de ces noirs parfums qui baignent souvent les salles d'attente, sur les astéroïdes. Peut-être n'y a-t-il ici que ce cœur de vent, que la trace invisible laissée par l'une des femelles aux yeux d'argent dont l'éternel voyage s'interrompt parfois entre deux longs-courriers silencieux. Mais qu'il en soit ainsi et qu'un poison subtil ait altéré ma mémoire, ou bien qu'un fatal dérèglement de mon esprit ait travesti en faux souvenirs l'écho des instants consumés, je ne tenterai pas de retrancher d'eux ce qui appartient à l'ombre : ainsi qu'en un corridor entre deux pièces également inconnues, quelque étrange partie de moi-même s'est laissée prendre au piège de ce tronçon de passé, hors duquel il n'est plus à mes yeux qu'agitation stérile, et la seule image de ma jeunesse qui me soit chère représente désormais le visage de Chrysalia.

-:-

De l'univers, je ne connaissais que ma Ville, agglomération confuse édifiée sur des terrasses sans nombre, aux limites d'une plaine de scories que toujours balayait le vent. Ce vent épais comme un flot imprégné des odeurs acides dont il s'était chargé sur les monts métalliques de l'horizon, ce vent siffle encore à mes oreilles. J'entends souvent sa voix comme au travers de moi-même, chœur vibrant des balustres de cuivre qui hérissaient ma ville, symphonie des vertigineuses poutrelles de bronze, chant des émaux et des nacres. Car dans ma cité aux confins de la plaine noire, tout vivait de ce vent immense. Tous, nous étions plongés dans sa richesse maternelle, ainsi que les êtres luisants qui nagent au sein des océans de votre terre.

Il nous apportait dans la froideur de notre planète crépusculaire ce que vous dispense votre intolérable lumière brûlante. Dans ses rafales nous grandissions, et les progrès de notre esprit naissaient de ses tourbillons, et notre cœur puisait en lui les meilleurs de ses mouvements.

Mais le vent des plaines demeurait impuissant à conjurer en nous les impulsions destructrices, à chasser de nos usages ceux d'entre eux qui menaçaient notre fragile civilisation et mettaient en péril jusqu'à l'existence de notre espèce.

Prématurément apparue sur un monde adolescent, notre race portait en elle les germes de son déclin, dont l'obscure fatalité voilait le regard des femmes et affaiblissait le courage des hommes. Nos travaux perdaient leur sens à mesure que nous les accomplissions, nos succès prenaient la forme de nos échecs, nos joies s'identifiaient à nos peines ; nous nous regardions vivre comme de l'extérieur, dansant par inertie les figures compliquées du rire et des pleurs, de la haine et de l'amour. La brumeuse lumière d'acier qui baignait notre monde nous portait à une morne lassitude et, hormis les efforts que consentions pour tout ce qui regardait l'art, nous inclinait à abandonner nos entreprises aussitôt qu'ébauchées. Nous n'aurions jamais quitté notre planète si vous n'étiez venus sur vos nefs puissantes, si vous n'aviez répandu parmi quelques-uns d'entre nous la débordante activité qui vous a livré l'univers.

Au cours de mon enfance, il me vint pourtant de la répulsion devant nos coutumes, et ce dégoût ne fit que s'accroître à mesure que j'avançais en âge. Il prit pour moi tout son sens au matin d'un mauvais jour.

-:-

Pour les étrangers, c'était l'époque inquiétante et pittoresque où les nuages plus épais et plus lourds masquent la lumière de notre lointain soleil ; une époque où le milieu du jour se distingue mal de la nuit, où les sommets des édifices s'environnent d'effluves et d'aigrettes lumineuses. Pour les Castes Noires, c'était le moment des cérémonies.

Souvenez-vous, Terriens, combien vous frappa, lors de votre débarquement, l'existence dans notre société de cette aristocratie de la mort, combien elle vous sembla gratuite, et comment vos analystes la relièrent à une névrose collective. Ces jugements témoignaient de votre part d'une inaptitude à sortir de vous-mêmes, d'une aveugle tendance à vêtir de vos concepts personnels un état de fait qui ressortissait à une psychologie différente de la vôtre. Il existait en nous tous un tel besoin d'autodestruction que la nécessité des Castes Noires ne faisait de doute ni pour nos organisateurs ni pour

nos philosophes. Vous utilisez dans votre langue une expression qui répond assez bien à cette situation : « la part du feu ».

De naissance, j'appartenais aux Castes Noires, ces groupes sociaux où la cité prenait ses victimes afin d'assurer sa pérennité. L'immolation toujours volontaire des individus consacrés à une mort précoce introduisait parmi les hors-castes un sentiment projectif d'apaisement qui limitait les suicides. Durant mon enfance, je m'étais réjoui des égards dont on m'entourait, de la déférence que l'on marquait à mon adresse. Mais déjà, mes éducateurs montraient devant mes tendances une surprise inquiète et réprobatrice ; un travers singulier se faisait jour en moi : je n'aspirais point au néant.

Je traînai ma jeunesse terrifiée parmi ceux qui me peignaient chaque jour le tombeau sous d'engageantes couleurs. Je pris en haine cette race de sacrificateurs à laquelle m'avait lié le destin, et la première cérémonie à laquelle j'assistai acheva de me dresser contre eux.

Trop vive encore pour les yeux de ces nécrophiles, la lumière grise était combattue par de grands projecteurs à ombre, dont les rayons noirs convergeaient vers la place du Renoncement. La foule massée aux abords restait immobile et silencieuse devant cette muraille impalpable, cette poix qui coulait des générateurs de nuit. Durant des heures, j'avais refusé de me rendre sur les lieux du sacrifice, mais la pression de ceux qui m'entouraient avait fini par avoir raison de ma résistance, et je me retrouvai dans les premiers rangs à l'instant même où un adolescent à peine plus âgé que moi s'aventurait hardiment dans la zone des ténèbres. Celui-là n'avait pas démérité. Sans doute aspirait-il depuis bien longtemps à ce rôle funèbre, et franchissait-il avec enthousiasme la frontière qui me faisait horreur. Peut-être avançait-il sous l'aiguillon de toutes ces volontés tendues vers sa perte ? Il n'hésita pas un instant.

Bientôt s'éleva le chant mortel. Du fond de l'ombre venaient ses invocations et ses versets, les lambeaux de sa musique sans espoir. Et nous savions que de toutes parts volaient vers le sacrifié ces invisibles grains vivants qu'attire la mélopée, le pollen de la fleur Altage. Nous guettions l'épuisement prochain de la voix lente qui rampait jusqu'à l'assemblée, et si profonde était l'hypnose née de cette attention concentrée qu'aucun d'entre nous ne sut dire à quel instant le silence s'était joint à la nuit.

Me redressant avec un sentiment d'effroi, je sentis sur mon bras le contact d'une main fine qui tremblait. Celle qui se tenait auprès de moi portait elle aussi le vêtement des Castes Noires. Je la soutins pendant que la foule se retirait, et je l'accompagnai dans le dédale des rues en pente où luisait le reflet des aigrettes mauves couronnant les murailles et les toîts. Je sus qu'elle se nommait Chrysalia, et qu'elle était promise à la cérémonie suivante.

-:-

Comme s'il eût existé quelque secrète relation entre le sacrifice et la sérénité de l'atmosphère, le vent arriva soudain du fond des plaines de scories, sifflant rageusement dans les chéneaux et dans les colonnades. Une fine pluie au parfum de cuivre nous enveloppa de ses rafales et nous allâmes nous réfugier sous un porche monumental. Devant nous, les bruits minuscules de l'averse se fondaient en une voix universelle. Les parfums métalliques nous enveloppèrent avec une violence qui mit des larmes au bord des cils de Chrysalia, du moins lui prêtai-je ce que je ressentais moi-même.

Lentement, le peuple s'écoulait dans les avenues mouillées, dont le sol reflétait en les déformant les façades des habitations. Chaque édifice accrochait quelques lueurs multicolores venues des auras électriques à travers la lumière grise ; ces lueurs que dédoublaient aussi les dalles semblaient suspendre entre deux mondes inversés une foule en marche parmi les étoiles. De mon bras, j'entourai les épaules de Chrysalia, et l'entraînai doucement vers les quartiers en contrebas : il valait mieux pour elle braver la pluie que rester à proximité de la Place du Renoncement.

Ceci flottait d'une manière presque palpable : toutes ces tendances souterraines, désespérément refoulées depuis la précédente cérémonie, se traduisaient à présent, dans une parfaite symétrie, par une ambiance de détente et de soulagement. Je n'y échappais pas entièrement, car mon cœur et mes pensées restaient encore pour moi comme ces limons où se noient les images.

Depuis longtemps, je savais que mon conditionnement de sacrifié avait fini par lutter contre son objet : mon appartenance aux Castes Noires nourrissait ma révolte à la fois contre cette force de mort qui résidait toujours en moi, et contre la prétention des autres à m'y plier. Cette révolte était en voie d'accomplissement, grâce à ma décision de construire mon propre destin. Mais je me retrouvais seul devant les mortels instincts inhérents à ma race, comme si j'eusse été un hors-caste. Si je pouvais m'y soustraire, ce serait plus par un refus des autres que par une lutte contre moi-même.

En ce qui concernait Chrysalia, il était probable qu'elle y voyait encore moins clair en elle, peut-être parce que sa révolte était moins violente que la mienne. A travers les quelques paroles qu'elle avait prononcées, j'avais pu deviner qu'elle craignait les sacrificateurs autant qu'elle avait peur d'elle-même, que la pente qui conduit aux ténèbres l'emplissait d'un vertige auquel elle succomberait sans doute, mais que tout son jeune corps la retenait en arrière malgré ou à cause de l'apprentissage du néant qui lui avait été imposé. Je me promis de l'aider à se maintenir à la surface de la vie, tout en flairant dans ce projet quelque égoïsme : une telle tâche serait de nature à me donner des

armes supplémentaires dans ma lutte personnelle. Faire vivre est plus une raison de vivre quand on a choisi de prolonger une seule existence, que l'espoir d'un grand nombre d'individus qui vous ont pris comme moyen de reculer leur fin n'est une raison de mourir. Cela commençait de m'apparaître clairement, en dépit du parfum d'hérésie qu'une telle constatation pouvait répandre parmi les attitudes d'esprit qu'on m'avait imposées.

Il fallait agir rapidement : je résolus de demander asile, pour Chrysalia et pour moi, à la colonie d'exploitation que vous aviez fondée dans les montagnes de métal. Le personnel de cette base entretenait avec notre peuple des contacts peu fréquents, mais cordiaux ; aussi ne doutais-je pas de trouver là un refuge agréable et sûr. Je fis aussitôt part à Chrysalia de mes desseins, ce qui la plongea dans une inquiétude plus grande que si la cérémonie suivante eût été avancée. Le salut dans l'inconnu semblait l'affecter au moins autant qu'un sacrifice depuis longtemps accepté. Je renonçai donc à son accord, et substituai sans peine ma volonté à la sienne.

-:-

Il était nuit. Je tenais Chrysalia par la main lorsque nous passâmes la poterne aux béryls, l'une des rares issues qui ne fussent pas gardées. Servis par nos yeux sans cornée, dont vous connaissez la sensibilité extrême aux ondes longues, nous trouvâmes facilement l'itinéraire le moins chaotique parmi les noires excoriations du terrain bouleversé. Chrysalia tremblait d'inquiétude à la pensée qu'on pût nous découvrir : elle me l'avoua d'une voix si faible que le vent éternel en emporta au loin les lambeaux. Je serrai sa main dans la mienne en l'assurant que j'avais pris les plus grandes précautions pour qu'on ne s'aperçût pas de notre absence avant le jour. Mais je dissimulai avec soin ma propre angoisse et mon affreux sentiment de commettre un sacrilège : il me semblait que notre départ signifiât la mort pour un grand nombre de mes anciens compagnons. Nous devions lutter contre le vent d'oxydes, mais sa muraille ralentissait moins notre avance que le poids des coutumes et la silencieuse réprobation de toute la Cité.

Vivant de nos cultures en sous-sol, ainsi que de nos élevages d'insectes comestibles, nous n'avions pas coutume d'errer sur cette plaine désolée. Il y régnait un climat d'inquiétude que l'on ressentait aussitôt les murailles franchies. Mais cela ressemblait tant à l'idée de gel et de désert que je me faisais de la mort, cela concrétisait si bien le destin pour lequel on m'avait fait vivre, que je crus reconnaître dans ce passage un signe me libérant de mon devoir. Chrysalia semblait écrasée par le même fardeau : elle n'y puisait pas de révolte. Je l'encourageai à poursuivre, en lui décrivant votre base dans des termes

aussi enthousiastes que discutables, puisque je n'y avais jamais été reçu.

Une aube grise se levait lorsque nous arrivâmes en vue de vos bâtiments. Peu accoutumés aux longues marches, nous étions tous deux recrus de fatigue ; Chrysalia surtout, avançait en s'appuyant sur moi, et elle butait souvent contre les obstacles de ce terrain difficile. Mais la proximité de la base nous insuffla un nouveau courage.

Avant que nous ayons eu le temps de signaler notre présence, un jet de lumière éblouissante nous enveloppa, tandis qu'une voix énorme emplissait l'étendue.

— « Attention, » disait-elle, « restez où vous êtes. Des gardes viennent à votre rencontre. Attention, n'avancez plus, attendez les gardes ! »

Malgré votre accent, les paroles étaient parfaitement compréhensibles. Je ne me formalisai pas de l'injonction qu'elles contenaient, sachant bien qu'une base étrangère se doit de veiller à sa sécurité : des individus isolés auraient pu entamer les rapports de bon voisinage, et tenter de s'introduire dans les bâtiments. Je m'immobilisai, tenant Chrysalia par la taille, mais je fus surpris d'entendre les pas de vos soldats derrière nous et non devant : Ils venaient de surgir de casemates invisibles et nous coupaient la retraite. Rapidement entourés, nous attendîmes que leur officier nous adressât la parole. Aucun d'entre eux ne pointait d'arme sur nous, mais on sentait derrière l'expression froide et impersonnelle des visages une tension latente et une résolution qui nous mit un peu mal à l'aise.

— « Que désirez-vous ? »

L'officier avait salué et posé sa question avec beaucoup de politesse, quoiqu'il y eût dans sa voix une sorte de menace ou plutôt d'avertissement. Je contai brièvement notre fuite, et en expliquai les raisons. L'homme m'écouta avec attention, mais fit une grimace peu encourageante lorsque j'exposai ma demande d'asile. Il conserva cette expression étonnante qui fait parler vos visages aux traits si mobiles.

— « Je vais en référer au Commandant de la base, » dit-il, « mais je puis dès à présent vous donner la réponse : des accords ont été passés, qui nous interdisent de nous ingérer dans vos affaires intérieures. Votre décision est socialement si grave que nous ne pouvons malheureusement vous accorder aucune aide sans que cela provoque des conflits diplomatiques impossibles à envisager. »

Il s'entretint durant quelques instants avec son supérieur, par l'intermédiaire des ondes, et se tourna bientôt vers nous en secouant sa tête :

— « Je suis au regret de vous confirmer ce que je viens de vous dire : le Commandant vous refuse l'accès de la base. Il nous en coûte de vous rejeter ainsi, mais les conséquences dépasseraient le niveau

des problèmes individuels pour mettre en cause l'existence même des Terriens sur votre planète. »

Il s'inclina, rassembla ses hommes et ils repartirent sans un mot. A quelque distance, tous disparurent, avalés par leur blockhaus souterrain. Je demeurai seul avec Chrysalia, dont les yeux exprimaient une grande détresse. Les projecteurs s'éteignirent. Nous restions immobiles dans le vent et l'aurore glacée, avec notre mort qui nous attendait, patiente, à l'autre bout de la plaine.

-:-

Elle fut la première à entendre. A la brusquerie de son geste quand elle me saisit le poignet, je compris que nous étions perdus. De l'horizon arrivaient des clameurs confuses, mêlées au bruit d'écrasement des chars. Ténu d'abord, ainsi qu'un chant lointain de meules contre la pierre, il s'enflait par instant avec les caprices du vent, apportant jusqu'à nous son ressac impitoyable. Les voix s'affirmaient. Je reconnus la froide litanie qui annonce les prochains sacrifices, bien éloignée de celle qui mobilise le pollen de la fleur Altage, mais déjà trop significative par ses résonances futures. Ceux des Castes Noires ne se hâtaient guère, assurés qu'ils étaient de nous rejoindre ; nous étions immobilisés entre des murailles étrangères et ce flot sans pitié.

La panique me prit au corps, comme une large main froide. Mais l'attitude fataliste et soumise de Chrysalia, aussi bien que l'indifférence minérale de ce désert inhospitalier, me découragèrent. Les anciens conditionnements jouaient à nouveau : nous renoncions à une fuite dérisoire et nous ne songions plus qu'à nous livrer au plus tôt. Lentement, l'aube découpait au loin les formes sombres des chars de plaine, ainsi que les fines silhouettes des gens à pied. Une saute de vent fit voler leurs doubles manches déjà discernables, environnant chacun d'eux comme d'un brusque tourbillon de vapeurs noires. Leur avance était régulière, sans plus de hâte que celle d'un ennemi dont la proie se trouve acculée au fond d'une impasse.

Ils arrivaient auprès de nous lorsque la grande voix des haut-parleurs s'éleva par-dessus les murs de la base. Tous s'arrêtèrent. Nous tendîmes l'oreille avec la folle espérance d'un contrordre, d'une aide enfin accordée.

— « Attention, » dit la voix. « Une étrangère présente parmi nous désire s'entretenir avec le Nécrarque. Elle va franchir nos murs en parlementaire. Que Sa Sagesse le Nécrarque daigne venir à sa rencontre. »

Les regards s'attachèrent sur la grande porte blindée qui s'ouvrait. Le Nécrarque passa auprès de nous sans nous prêter attention.

Il passa, enveloppé de ses vêtements noirs, flottant autour de lui comme des drapeaux. De même se tordaient autour de son visage les longs cheveux de la créature souple qui venait d'apparaître sous les murailles. Un murmure rampa, coupé d'exclamations. Chrysalia saisit encore une fois mon poignet.

-:-

Depuis l'enfance, j'avais eu des échos de ces femelles à l'aveuglante beauté. Des navigateurs de votre race avaient parfois connu l'une d'elles au cours d'un passage sur Onir, la planète aux mille songes, capricieuse compagne d'une étoile d'émeraude. Ils parlaient de ce soleil comme d'une Amphitrite prisonnière des nébuleuses et décrivaient les Orestales comme vous parlez de Dieu. J'avais recueilli ces propos, au hasard des marchés, à travers mes années consacrées à la nuit. Ma mémoire en avait rendu le sens plus féerique, et plus lumineuses les facettes. Mais voir une Orestale rendait plats les artifices du souvenir.

Je fus tiré de ma stupeur par une vive douleur au poignet. Tourné vers Chrysalia, je trouvai de la haine dans ses yeux. Sa main d'enfant était devenue comme une serre. Je me dégageai avec brusquerie, tandis qu'elle courbait soudain la tête et s'éloignait de moi. Conscient à la fois de ma fascination et des sentiments que j'avais fait naître, je me sentis si bien écartelé entre ces pôles que j'en oubliai la gravité de l'instant. Lorsque mon instinct de conservation retrouva son rôle, notre Nécrarque et l'étrangère paraissaient plongés dans une dispute mercantile. L'Orestale tenait entre ses longs doigts des cristaux lumineux dont l'éclat luttait aisément avec les premiers rayons du soleil. Paumes en avant, le magistrat de la mort semblait repousser une offre trop tentante pour qu'il ne la discutât pas. Enfin, il s'empara des gemmes.

L'Orestale vint vers nous. Quoique ébloui, j'attirai Chrysalia contre moi : j'avais entendu tant de choses diverses à propos des femmes d'Onir, que je craignais les conséquences de cette intervention. Pourtant, je n'ignorais pas qu'elles échangeaient des cristaux d'onirite contre des esclaves, sur les plus évolués des mondes que vos nefs leur avaient fait connaître ; sous les ordres de telles créatures, le servage ne pouvait paraître pis que la mort. En fait, la présence de Chrysalia changeait le sens d'un tel marché : j'avais cru d'abord que l'esclave pourrait devenir maître ; Chrysalia me forcerait à combattre sur deux fronts. Seule, une seconde évasion résoudrait le conflit. Mais comment ferais-je pour oublier un pareil flamboiement ? Un regard vers Chrysalia me donna la réponse. Il y avait en elle toute la jeunesse des éléments, toute leur vérité, toute leur fureur. Elle contenait les fibres même de ma planète. Elle me rappelait le vent.

L'Orestale s'approchait. Le Nécrarque, lui, retournait vers sa meute.

Ses mains sèches emprisonnaient des lumières dont l'éclat fit naître une longue ovation. Chacun savait qu'un seul cristal conservé une seule nuit assurait vingt songes indélébiles, vingt rêves grandioses ou suaves, vingt plongées hors de l'Espace et du Temps. Un vaste mouvement anima les chasseurs, qui se retirèrent en abandonnant leur gibier. La créature des étoiles s'arrêta devant nous. Elle dit :

— « Vous m'appartenez. Vous me suivrez désormais dans mes voyages, à moins que vous désiriez rejoindre ceux qui vous traquaient... encore faudrait-il que vos chefs renoncent aux pierres que je leur ai données. »

J'entendais à peine sa voix légère et comme lointaine. Je comprenais à peine ses paroles. Je me figurais seulement que j'allais m'engloutir au fond de ses larges yeux aux reflets de mercure et d'argent. Je l'imaginais entre mes bras, plus souple et plus brûlante que la liane Carphodrale, qui rit dans les ténèbres mais que la solitude fait mourir. Je me dégageai de ce charme en attirant le mince corps de Chrysalia, qui me rappela ces longues pierres sombres auxquelles la lave des profondeurs façonne un galbe éternel. En Chrysalia résidait le reflet de ma jeunesse, en moi la seule protection qu'elle pût espérer. Sans doute prit-elle conscience de ce double lien, car elle m'accompagna docilement lorsque je suivis l'étrangère.

-:-

Nous franchîmes vos murailles à l'instant où partaient vos machines brillantes, celles qui ne demandent pas de conducteur et s'en vont seules vers les travaux miniers. Quelques ouvriers les suivaient, montés sur des engins individuels. Ils chantaient des airs singuliers, si différents de notre musique de trompes et de clochettes, que je me sentis une grande envie de connaître votre monde où je vis à présent. Mais nous ne pouvions échapper à celle qui nous avait achetés, et qui nous conduisit dans les appartements que vos Bases coloniales prévoient toujours à l'intention des voyageurs. Pressée par je ne sais quelle affaire, elle nous y laissa d'abord seuls.

Il y avait là deux grandes cellules pourvues d'un confort extrême, et dont l'une nous était réservée. Dans l'autre se trouvait une étagère chargée de fioles lumineuses aux formes extravagantes. La curiosité dépassant en nous l'épuisement, nous nous approchâmes de ces étonnants flacons d'onirite, et nous eûmes l'audace de déboucher le plus petit d'entre eux. Le parfum qui s'en dégagea nous viola l'odorat comme blesse et transporte l'oreille un son à la fois sublime et strident. En remettant à sa place le bouchon cristallin, je sus que je venais d'éprouver, en une sensation mobilisant le corps tout entier, l'union complète avec une femme disparue. Chrysalia se réfugia dans mes bras en tremblant. Elle mit longtemps à m'avouer que ce parfum

l'avait pénétrée comme l'eût fait un mâle. L'esprit vacillant, nous allâmes nous étendre sur l'une des couches de l'autre cellule ; et la même folie allait nous emporter lorsque entra l'Orestale.

La créature attachait sur nous ses yeux scintillants. Elle tenait haut levé un cristal de grandes dimensions au sein duquel passaient des brumes colorées. Tout devint flou dans les zones marginales de ma vision, dont le champ se rétrécit lentement, de même qu'après avoir fixé une source lumineuse. Je sentis à peine le départ de Chrysalia, qui allait s'étendre sur l'autre lit. Sa place fut occupée par l'Orestale. J'étreignis ce nouveau corps dans un bouleversement de l'esprit et des sens plus grand encore que celui dans lequel je venais d'être plongé. Une fumeuse atmosphère de rêve m'environnait, imprégnée de bruits sombres ou transparents, de lueurs aiguës, de paroles définitives coulant comme du sang sur des émaux chus sifflants d'explosions invisibles. Renversé sur un océan d'algues bouillantes m'apparaissait le splendide visage aux yeux comme des masques déchirés, aux lèvres ouvertes en un plaisir terrible fait de terrible souffrance. J'étais le harpon qui tue et qui fait naître, le vol fracassant d'un oiseau de fer à travers un miroir, le vent hurlant au fond de corridors sans portes, la foudre violette au centre d'un ciel nu. Puis je tombai dans un vertige écarlate, et mon appel sans fin rebondit aux extrémités de l'univers.

Comblé jusqu'aux ongles, repu de douleur accordée, j'eus la silencieuse révélation du drame de l'Orestale. Chaque accouplement l'écartelait sur un chevalet de mort qui était sa forme d'amour. Je n'étais qu'un instrument dont elle avait tiré les sons nécessaires à son agonie, moi qui n'avais de but que l'unique ; seulement un spermatozoïde parmi des milliers d'autres, tous donneurs de blessure, alors que je cherchais l'Ovule et que mon rite appartenait à la joie. Lent, j'émergeai. Mon regard vague reçut l'image d'un décor floconneux où passaient de douceâtres odeurs de tombeau. Sur l'autre couche, l'Orestale que je croyais auprès de moi, tenait pressée contre les lèvres de Chrysalia une fiole au large col. Ma conscience continuant de s'éclaircir, je vis que le corps de Chrysalia s'était desséché comme celui d'une momie, et que toute vie s'était retirée de son visage. Avec un cri, je me levai gauchement. Ce fut pour tomber à genoux. Mes bras étendus avaient le poids du roc, et l'atmosphère grise la viscosité d'une colle épaisse. Me traînant ainsi qu'un reptile sur la vase, je parvins jusqu'au lit. L'Orestale se tenait debout de l'autre côté, les traits figés dans un sourire qui découvrait l'ivoire de ses dents. Elle obturait le flacon avec soin, sans me quitter du regard, ce regard des statues millénaires qui ne fait que refléter la nature. Je promenai mes mains glacées sur le corps de Chrysalia. Il ne les réchauffa pas. Je restai pétrifié par l'ampleur du désastre.

Sans un mot, l'Orestale se pencha en avant, découvrant ainsi ce que j'avais cru étreindre : je ne pensais qu'à la tuer, mais j'étais plus

faible qu'un insecte. Elle ouvrit la fiole et l'approcha de mon visage pour la refermer aussitôt. Je me couvris les yeux, je me roulai sur le sol ; je venais de ressentir le contact de Chrysalia vivante, son souffle, l'odeur de sa peau, la pression de ses mains ; j'avais entendu sa voix qui murmurait des paroles de confiance, son rire enfantin à la vue d'une fleur mouillée, son pas maladroit dans les scories inégales. Quand je me relevai, son corps n'était plus qu'un sac vide, hideux à voir. L'Orestale avait disparu.

Les Terriens que j'interrogeai m'apprirent que l'Onirienne avait pris passage sur un cargo qui venait de décharger du matériel, et qui était aussitôt reparti. Elle avait emporté des bagages cliquetants, et n'avait rien dit de sa prochaine escale. Je ne me souvenais pas d'être tombé en syncope, et je ne comprenais pas comment elle avait pu s'enfuir ainsi. Je ne m'expliquais pas non plus pourquoi elle ne m'avait pas fait subir le même sort qu'à Chrysalia. Avait-elle tenu à m'épargner ? Le pire, c'est qu'aucun des Terriens ne se souvenait de ma compagne, et que lorsque je les entraînai vers la seconde cellule, ses restes eux-mêmes s'étaient volatilisés. Je demeurai seul avec un souvenir sans trace, avec un fragment d'existence aussi mort que s'il n'avait jamais eu lieu.

Je ne resterai pas parmi vous, qui m'avez donné l'hospitalité. La quête à laquelle je me suis longtemps consacré déchire chacun de mes jours par son impérieux appel. Je ne sais si le parfum vivant de ma jeune morte en est l'unique but, car je me surprends quelquefois à désirer le tourbillon vénéneux qui m'emporta au temps de l'Orestale. Peut-être que les rêves ont leur vie personnelle, et que j'ai connu à la fois un songe en enfance et l'âge mûr du rêve. Peut-être dois-je poursuivre à la fois l'un et l'autre, le long des fils de l'immense toile que vous avez tissée de monde en monde.

Mais tout cela n'est peut-être que le résultat d'un parfum délicatement dérobé au hasard d'une escale, de ces noirs parfums qui baignent souvent les salles d'attente, sur les astéroïdes...

LIEUTENANT KIJÉ

La couronne de sable

L'écrivain qui signe de cet énigmatique pseudonyme est l'un des plus discutés parmi les auteurs français de SF, et nous avons personnellement assisté à de véritables « empoignades » à son sujet. Les uns lui reprochent son idéologie guerrière, portée à son paroxysme dans un roman comme *Celten Taurogh* ; les autres avancent qu'il est le seul en France, avec Nathalie Henneberg, à avoir le sens de la SF épique. Nous lui ouvrons pour la première fois nos pages, en publiant cette nouvelle qui ne pourra que confirmer chacun, partisan ou détracteur, dans sa position.

MAINTENANT que la mort est partout, toi et moi nous nous comprenons...

... Je m'appelle Dillman, Bryan Dillman, bien qu'aujourd'hui je sois connu sous un autre nom, plus bref et plus effrayant. Je vais essayer de te raconter cette aventure aussi brièvement que possible, mais la croirais-tu si tu n'avais déjà entendu parler de moi ? Ton incrédulité ne m'étonne pas. Moi aussi, un moment — un long moment — j'ai cru pouvoir distinguer entre ce qui était « vrai » et ce qui ne l'était pas, entre ce qu'on pouvait « croire » et ce qui n'était pas digne de la foi. Une frontière et un étendard séparaient la vérité de l'erreur et cette frontière et cet étendard étaient plus brillants que le soleil, plus larges que l'eau des fleuves ou des mers et plus profonds que la nuit. Maintenant, je sais qu'ils sont aussi lointains que l'espace. Et tu n'as aucune possibilité de les atteindre. A moins que tu ne sois avec moi. Si cela est, ne garde aucune crainte en ton cœur. Sinon, tu marches vers la mort. Que tu fuies vers l'eau ou la plaine, vers le nord ou vers le sud, tu vas sûrement vers elle.

Tu veux savoir quand tout commença ? Ce fut par un premier mardi de mai. Je revois, comme si c'était hier, l'immense salle où la lumière verte scintillait, tandis que les souffles d'azur, dans un ciel élargi par les étoiles — nulle clarté d'un brillant soleil pour les altérer — me faisaient déjà participer à la magie de l'aventure que j'allais vivre.

Cox, le chef de Zone, était incisif et froid. Beaucoup se résignent. C'est même ce qui distingue un homme ordinaire d'un chef. Lui qui

avait possédé et perdu, construit et détruit, se montrait encore plein de fougue et de certitude. Ce sont des hommes de ce genre que l'Union a placés aux postes-clés. Des hommes au cœur de fer. Ce vieux métal de tous les combats, je le retrouvai chez Cox. Un bloc pesant, rugueux, pourvu de ce magnétisme qui s'attache à tout commandement supérieur.

L'Etendard de la Foi brillait dans son bureau, avec ses sept soleils aux flammes dévorantes. Cox ne répondit pas à mon salut, ne me fit même pas signe de m'asseoir et je vis qu'il était absorbé. Je restai debout ; son regard brun s'attacha enfin au mien :

— « Bonjour, Dillman. Asseyez-vous. »

J'obéis.

« Je vous ai fait appeler, je pense avoir trouvé en vous l'homme le plus apte à commander nos renforts pour Sinistra. »

Voilà quelle était sa manière, droite, brutale à l'occasion. Le genre d'hommes à maîtriser une mutinerie les mains nues. Depuis ce jour, j'ai vu dans les batailles de nombreux commandants de zone et tous avaient ces lèvres minces et ces yeux pleins de feu, méprisants ou calculateurs.

Il jeta un coup d'œil à mes glaives, à mes insignes, à la main levée signalant que j'avais commandé devant l'ennemi, restant toutefois perdu dans ses pensées. Des sonneries incessantes l'appelaient. Sur les écrans, je distinguais les feux lointains des transports, les matérialisations vers les objectifs désignés par les Conseils, mais lui ne se souciait de rien. Lentement, comme dédaignant cet avenir sur lequel il se croyait sûr d'imprimer son sceau, il réfléchissait.

J'avais pourtant vu son regard incisif à mes glaives. Dans cette zone, nous n'étions que deux à avoir cette décoration, et en général, elle n'était que très rarement attribuée à un subalterne comme moi. Car je ne me faisais aucune illusion. A trente-trois ans — âge solaire et flamboyant — j'étais encore en train de patauger dans des postes effroyablement obscurs. Un Commandant de groupe n'a guère plus de trois mille hommes dans ses douze transports et vous voyez qu'il s'agit là d'une juridiction bien mince. Cox semblait suivre mes propres pensées.

« Evidemment, » dit-il, « j'aurais pu faire appel à d'autres. » Je restai impassible. « Beaucoup de responsables de votre âge se trouvent à des postes supérieurs. Pourtant, je vous crois plus énergique, plus décidé pour tout dire, que bon nombre d'entre eux. » Je ne bougeai pas. « Vous avez la tête froide. Et si vous êtes ambitieux, cela ne me paraît pas un mal. » Je ne soufflai mot. « J'ai réfléchi : je vous donne le commandement d'une brigade. »

Une brigade compte environ trois groupes tactiques, y compris deux pelotons de techniciens, de services, etc., donc une dizaine de milliers d'hommes, chiffre approché mais rarement dépassé. C'était une promotion. Je ne peux dire que j'en fus rassasié. Mais à mes traits de

caractère, j'en ajoutais un que Cox ne me connaissait pas encore : je savais feindre.

Je me levai et le remerciai. Pour la première fois, j'aurais un Etendard de la Foi dans le poste de mon transport. Je demeurerais pourtant un subalterne, très loin des sept soleils. Qu'est-ce que dix mille hommes ? A peine un misérable outil.

— « Vous êtes content, Dillman ! N'essayez pas de le cacher ! Eh bien, il va falloir mériter ça, n'est-ce pas ? J'y compte bien ! »

Allons, celui-là avait aussi ses limites ! Tout à fait le ton qu'on emploie avec des subordonnés qui resteront toujours tels. J'en étais dégoûté pour Cox.

Je pense que c'est à partir de ce moment que tout s'est décidé. Pour m'écarter de cette idée qu'on se faisait de moi, il n'y avait guère qu'un chemin. Et ce chemin, je l'ai vu à l'instant, illuminé par une effrayante clarté, qui n'était pas celle du soleil.

Un membre du Gouvernement Civil de la Zone entra dans le bureau. Théoriquement, il était subordonné à Cox, mais ils se trouvaient très proches l'un de l'autre dans la hiérarchie. Je ne fus pas mieux traité par lui. « Croyez-vous qu'il puisse être homme, Commandeur ? » demanda-t-il.

Je restai debout, absolument figé, répondant respectueusement quand il me fut présenté par Cox. Il s'appelait Linberry, je m'en souviens très bien. Il perdit la vie plus tard, dans un dur combat. C'est une chose étrange chez moi, mais je me souviens du nom des morts, aussi bien que de celui des vivants.

Cox s'approcha d'une carte.

— « Voyez-vous ce point, Dillman ? C'est là que vous irez. Pas question de matérialisation immédiate car il y a là, comme pour Véga, des barrages efficaces, que nous ne pouvons surmonter. Il faut y aller dans ces bons vieux transports ! Deux cent mille kilomètres à la seconde pour des distances pareilles, c'est évidemment peu, mais il n'y a pas le choix. C'est la seule solution. »

— « A vos ordres, Commandeur. »

— « Au cas où vous auriez une... enfin, une famille, vous pouvez l'emmener avec vous, mais je sais déjà que vous n'en avez pas, n'est-ce pas ? »

Il avait raison. Je n'en avais pas, la chose aurait pu être un obstacle à mes projets. D'ailleurs, je n'ai rien d'un sentimental. Ce que quelques-uns avaient pressenti, beaucoup l'ont constaté.

— « Je crois qu'à l'occasion des glaives, l'*Etoile du Sud* avait publié votre biographie, n'est-ce pas, Dillman ? » intervint Linberry.

— « Oui, Monsieur, » dis-je, hochant la tête et souriant.

Cela, c'était un mot aimable — qui m'était tout à fait indifférent —

mais il fallait y répondre de cette façon, exactement comme je l'ai fait. Je crois que Linberry se détendit à partir de ce moment ; il devait penser qu'il savait s'y prendre avec les hommes de mon genre et je ne voulais pas l'en dissuader. J'ai toujours su ce que je voulais et comment y arriver. Mais à ce moment, j'avais l'amertume de lutter pour de petites choses. De très petites choses.

— « Sinistra ! » s'exclama Cox. « Une planète immense, non pas morte comme on l'avait cru tout d'abord, mais la fleur vivante et chaude d'un empire. Neuf cent soixante millions de kilomètres carrés ! Une richesse incalculable ! Elle est habitée par les Siawas, qui sont un peuple discipliné, guerrier, très habile, plus courageux même que nos troupes, gâtées par tant de succès. Ils sont restés heureusement à un stade technique qui nous permettra de les dominer facilement. J'avais envoyé cinq brigades, sous le commandement du major Higgins. Ce matin, j'ai reçu un appel urgent, il lui en faut encore trois. Compte tenu qu'un chef, quand il demande des renforts, exagère du simple au double — et quand il s'agit de Higgins, du simple au triple — j'ai décidé que vous partirez pour Sinistra avec une brigade.

— « Quelle était la mission de Higgins, Commandeur ? Avec d'aussi faibles effectifs, il ne pouvait s'agir de la conquête d'une planète aussi vaste et aussi belliqueuse ? »

— « Bien entendu. Sa mission consistait en une exploration partielle d'un des vecteurs que nous avions choisis. Le débarquement n'est possible qu'en ces points définis en longueur et en direction. Higgins devait occuper l'un deux. La très grande supériorité de nos armes lui permettait de ne subir aucune perte. »

— « Et pourtant, il en a subi, » murmura Linberry.

Ce damné imbécile en avait l'air heureux ; la bévue d'un militaire le réjouissait. Higgins ne devait pas avoir que des amis. J'en eus aussitôt l'explication.

— « Eh oui ! » repartit Cox. « A vrai dire, je n'aurais pas choisi Higgins pour cette mission, mais comme vous le savez, il m'a été imposé. De nombreuses et puissantes relations le soutenaient et planter l'Etendard de la Foi sur une terre étrangère à l'Empire, est bien entendu le départ d'une flatteuse promotion. J'ai dû lui confier cette mission. Aujourd'hui, Dillman est l'homme que j'ai choisi. »

— « Serai-je subordonné à Higgins, Commandeur ? »

Je posai la question sans chagrin. Cox et Linberry inclinèrent la tête. Le premier paraissait légèrement ennuyé ; être subordonné à un type du genre de Higgins...

— « Très bien, Commandeur. »

— Mettez de l'huile dans vos rapports, Dillman ! La réussite de tout ceci est vitale. En cas de réussite... »

Il hésita puis préféra se taire, mais je connaissais la suite. En cas de réussite, Higgins en recueillerait le mérite. Pour moi, je devrais m'en

tenir à cette misérable brigade, avec laquelle on me ferait jouer les chiens de police.

Avec une laisse, naturellement.

Et une muselière.

Je regardai Cox droit dans les yeux, je le remerciai de son choix et je lui dis que je ferais l'impossible. C'était exactement ce que je pensais mais pas tout à fait, je crois, dans le sens où il le comprit.

Après cela, ils se détendirent nettement. La situation était acceptée et ils pensèrent sans doute qu'ils s'étaient montrés tous deux très persuasifs. Cox me montra les cartes, poussa même la gentillesse jusqu'à me demander de choisir mes hommes.

— « Les Siawas sont gens brutaux et forts, » dit-il. « Une première expédition a échoué il y sept ans. Depuis, on n'en a plus reparlé. Nous avions du travail ailleurs et nous ne disposions que de peu de troupes, vous le savez. »

— « Avait-on ramené des prisonniers ? »

— « Oui. Finalement, quelques-uns d'entre eux ont accepté de se mettre à notre service. Une dizaine à peu près. Ils sont partis avec Higgins. »

— « Croyez-vous, Commandeur, que la planète soit très peuplée ? »

— « Oui. Le vecteur choisi se trouvait près de l'équateur, dans un climat tropical. La population s'avérait pourtant très dense. »

— « Il me faudra donc les forces plutoniennes. »

La chose était primordiale pour mes projets, aussi en parlai-je entre deux détails sans importance, et d'un ton négligent. Je me revois encore face à ces deux chefs attentifs, penché en avant comme eux, les mains étalées sur une plaque de métal, entendant le bruit léger des enregistreurs. Ils me regardèrent et je haussai imperceptiblement les épaules.

« J'aurai très peu d'hommes, n'est-ce pas ? »

Je souhaitai que Linberry parlât très vite. Toutes chances pour que ce soit une objection inefficace et ridicule. Cox ne pourrait toutefois le désavouer et m'accorderait ces forces.

— « Vous allez bousiller des types qui n'ont jamais eu affaire à cette énergie plutonienne et qui en ignorent tout, « commença Linberry, furieux. « C'est une colonisation que nous voulons faire et non gagner de vaines batailles ! »

— « Je veux seulement pouvoir dégager Higgins s'il est bloqué, Monsieur. Je prendrai tous les engagements écrits nécessaires sur ce point. Si nous avons cette énergie, les hommes auront confiance dans le sort de cette expédition. Dans le cas contraire, le moral souffrira. Ils savent qu'une première expédition a échoué il y a sept ans. A l'époque, avait-on confié l'énergie plutonienne au responsable ? »

Linberry resta silencieux, ce qui voulait dire naturellement qu'on

ne la lui avait pas confiée. Je m'en tins là. Nul besoin de l'irriter.

— « Higgins ne l'a pas eue, » insista-t-il.

— « S'il l'avait eue, » rétorquai-je, « il n'aurait pas demandé de l'aide . »

Il haussa les épaules — il devait penser qu'il m'avait accordé trop tôt un préjugé favorable — et se tourna vers Cox.

— « Qu'en pensez-vous, Commandeur ? En dernier ressort, c'est à vous de décider. »

Et voilà ! Si Cox prenait le parti de Linberry, il donnait raison à un civil contre un de ses subordonnés, il en faisait aussi un triomphateur à bon compte. Je savais que les deux hommes se jalousaient. Tout cela lui tourna dans la cervelle à toute vitesse et, avant qu'il m'en avisât, je lus sa réponse dans ses yeux bruns.

— « Vous aurez l'énergie plutonienne, Dillman ! L'expédition partira dans dix jours. Etablissez toutes instructions dans ce sens, et faites-les viser dès que possible par le Troisième Bureau. Maintenant, regardez encore une fois ceci : la position clé se trouve... »

-:-

Onze jours plus tard, aussi rapidement que le flux solaire, aussi vite que les particules lumineuses bondissant dans tout cet incompréhensible univers, nous étions sur Sinistra.

J'avais bien employé toutes ces journées. Tandis qu'on ajoutait sur mon ordre trois transports de matériel, j'avais fait repasser les bandes rapportées par la première expédition, ou plutôt les quelques centaines de survivants, ainsi que les enregistrements entre les experts et la dizaine de Siawas raflés là-bas. Une suggestion mémorielle intense, pratiquée par l'un de nos spécialistes, m'avait permis de connaître l'essentiel du langage Siawa. La planète était unifiée et possédait un degré relativement avancé de civilisation — l'âge du métal, du verre et du textile, mais aucune connaissance de sources d'énergies autres que celles chimiques et électriques. Une race jeune sur une planète du même âge. D'étranges croyances. A ce stade, ils n'avaient pas encore soumis d'autres planètes, mais il me sembla que c'était une des races les plus capables de le faire.

Les longs fuseaux d'acier des fusées restaient immobilisés dans les feuillages. Un pétillement de feu, des gerbes nues et rouges s'élevaient tout autour de nous dans la nuit. Quelle devait être la terreur de ce peuple, son sentiment d'appréhension, quand ils avaient vu il y avait sept ans, cette sauvage arrivée ! Sur la plupart des planètes, les indigènes se rendaient sans combat. Mais pas ici.

De ridicules projectiles frappèrent le flanc des fusées, des obus je pense, que Higgins laissait traverser notre barrage de protection, et qui s'aplatissaient sur nos flancs comme une grêle dérisoire. Ils avaient dû constater qu'ils n'arrivaient jamais à détruire une fusée — sans énergie plutonienne, c'est une entreprise vouée à l'échec — mais ils

continuaient quand même. Incroyable énergie ! Je réfléchissais à tout cela quand nous débarquâmes. Chacun de nous avait son vêtement de protection et la lumière violette des barrages brillait dans la nuit comme le corps sacré d'un dieu. Tel nous devions paraître aux yeux des Siawas !

Nous prîmes place dans les traîneaux volants, qui partirent doucement, sifflant dans l'air, au-dessus des arbres immenses, aux feuilles dentelées, encore humides d'une douce pluie. Des astres lointains brillaient dans le ciel, traçant en doigts de feu la volonté du Cosmos. Je ressentis comme une paix divine durant ces courts instants. Oui, moi, le Conquérant !

Les hommes restaient silencieux. Il y avait aussi quelques femmes, aux visages sereins. Suivant l'ordre, tous se taisaient.

Les ondes s'établirent soudain et j'aperçus le camp dressé par Higgins. Cet imbécile s'était établi dans une vallée, près d'un fleuve ! Les Siawas avaient très astucieusement créé une retenue, puis fait sauter celle-ci. Aucune de nos armes ne pouvait naturellement rien faire contre une vague de quarante à cinquante mètres de haut et je reconstituai aisément la scène en voyant les scaphandres épars, avec au-dedans les corps et les âmes vibrantes de peur, tout cela ayant coulé pour jamais, comme des gouttes de plomb fondu. La puanteur de cette erreur nous frappa les narines, à nous qui débarquions. Dans les yeux des femmes les plus proches — des secrétaires — je lus la terreur.

Je me gardai de faire la moindre réflexion à Higgins. Bien au contraire, je lui serrai cordialement la main, dès que je le vis, et nous prîmes place sous une de ces tentes en acier spécial, qui constituent un abri fort commode.

Il ne me fallut pas longtemps pour le juger. C'était un de ces hommes qui frappent sans réfléchir, défaut irrémédiable pour un chef. De tels hommes sont excellents quand ils sont commandés, lorsqu'on leur assigne un but proche de leur entendement, mais détestables quand ils commandent eux-mêmes. Cox ne s'y était pas trompé. Mais Cox lui-même devait tenir compte des recommandations du Conseil des Sept. J'ai toujours cru que le pouvoir suprême est nécessaire ; la nature elle-même, malgré ses quatre points cardinaux, ne connaît qu'une seule direction : la lumière et la vie. De pareilles situations n'étaient pas pour me faire changer d'opinion.

— « Ils sont malins », me dit Higgins, s'essuyant le front. « Très malins ! Et rusés, ces salopards ! »

Rougeaud, fort, aux poils blonds, à la poitrine large, il suait comme un porc. Je me détournai. Une secrétaire vint nous servir. Elle était en short, très jolie, mais évita mon regard. Je me nouai les mains derrière le dos et me levai.

— « Avez-vous perdu beaucoup d'hommes, Major ? »

— « La moitié de mes effectifs, à peu près. Il y a eu une explosion

dans un transport, ce qui m'aurait privé d'eau si je n'avais pas eu la bonne idée de m'établir près du fleuve. »

Dire que l'on confiait une expédition à de pareils crétins ! Je souris.

— « C'était une excellente idée, Major. Je persiste à le croire. »

Il opina.

— « C'est une race de guerriers, vous savez. Il est évident que nous ne pourrons jamais les coloniser. Il nous faudra les vaincre ; ensuite, nous amènerons ici des types de la zone 96. Ils ont des masses de travailleurs agricoles et ils feront merveille. »

J'acquiesçai. Il me demanda combien j'amenais de renforts et la première prise de contact s'acheva ainsi. Il se retira avec cette secrétaire, trop jolie, trop voluptueuse pour de pareilles circonstances, et me laissa seul. Je fis appeler un des Siawas venus avec lui. Il s'appelait Aka et c'était un homme de ma taille, de la même couleur de peau, très blanche, mais aux yeux à la pupille rougeâtre. Il s'inclina devant moi.

Je connaissais déjà, par ces dix jours d'étude qui avaient précédé mon départ, les coutumes siawas et leur Dieu, mais je fis parler Aka néanmoins.

— « Oui, » dit-il, et sa voix se déforma, comme altérée par une terreur subtile, « *Il* est dans la grotte. Malheureusement... » (il bredouilla et se reprit très vite) « je veux dire, heureusement, la grotte est à l'extrémité ouest, là où se trouvent les troupes de la Foi, vos troupes, Seigneur ! »

— « Je t'ai très bien compris, Aka. »

— « Puis-je demander où le Seigneur a appris le langage siawa ? »

— « Nous avons des machines pour cela, mais à l'avenir, ne m'interroge pas. Nous allons à cette grotte. »

Il me regarda, bouche bée, mais n'objecta rien.

Je m'armai simplement d'un générateur et d'une légère baguette de verre. Il me suffisait de toucher quelqu'un pour le foudroyer et cela, avec ma protection individuelle, était suffisant. A la première sentinelle, je dis de me suivre.

Ainsi, tous trois, nous partîmes, traversant le camp puis le cordon des gardes. Des obus gémissaient et rebondissaient sur l'invisible coupole établie au-dessus de nos têtes, par les rayons. La nuit était musicale. Je respirais une haleine tiède, plus affaiblie qu'en plein jour, s'évaporant de cette terre pleine de fièvre, que froissait le pas des conquérants, le pas des intrus. Sous nos semelles d'acier, les feuilles craquaient et mouraient.

Au-delà de la terre végétale apparut le sable ; je distinguais les premières lignes des Siawas. Leurs petites armures n'étaient que dérisoire protection contre nos rayons. Ils devaient nous observer avec des jumelles prismatiques ou quelque chose de ce genre, car un grand si-

lence se fit une fois que nous eûmes dépassé les derniers postes de nos gardes. Ceux-ci, le visage ruisselant de sueur, paraissaient harassés.

Je demandai au garde s'il connaissait le langage siawa, mais il me répondit négativement. Il devait se demander où j'allais mais il ne me questionna pas. J'ai toujours admiré toute discipline et je fus content de ce silence.

— « Les autres ont fui, Aka, et tu es resté seul. C'est bien cela, n'est-ce pas ? »

Il inclina la tête.

— « Les autres prisonniers ont fui, c'étaient tous des traîtres à votre Foi. »

— « Que penses-tu des dispositions qu'avait prises le major Higgins pour ses troupes ? »

Il me répondit qu'il ne savait pas, mais son regard brillait, déjà en alerte.

— « Ne t'émeus pas. »

— « Je ne m'émeus pas, Maître. »

— « Quelque chose me dit que Higgins n'a pas fait cela tout seul. Quelqu'un l'a persuadé très habilement, quelqu'un qui connaissait la région, bien sûr. Par exemple, quelqu'un qui serait resté sur ordre à notre zone. Un espion. »

Il respirait rapidement. Il avait en main un de nos pistolets désintégrateurs, mais une simple charge ne pouvait rien contre ma protection. Je cinglai l'air de ma baguette de verre. « Quelle belle nuit ! Sont-elles toutes ainsi ? »

— « Oui, Maître. »

Dans ses yeux, je voyais s'éveiller une lueur d'attente, mais il ne pouvait encore avoir le secret de ma pensée.

L'Etendard de la Foi que j'avais amené brillait dans la nuit, son tissu incombustible ressemblait à la tache palpitante que fait la neige sur toute pierre, à la lente descente des glaçons sur les rivières en débâcle. Il triomphait dans les ténèbres, suscitant la fureur des Siawas, qui nous mitraillaient. L'acier brûlant passait à côté de nous, à une vitesse meurtrière et folle. Le garde avait peur et je vis ses lèvres trembler. Il était très jeune et les troupes aguerries étaient rares dans la zone. Les Siawas se rapprochaient. Le garde leva son pistolet désintégrateur, mais je lui dis de ne pas tirer encore.

— « Arrivons-nous à la grotte, Aka ? »

— « Bientôt, Maître. »

— « C'est une curieuse légende que celle de ce dieu, n'est-ce pas ? »

— « Le seul vrai Dieu, Maître ! » Il se corrigea. « Enfin, nous l'adorions avant de connaître la vraie Foi ! »

Son regard de haine se libéra et brûla les sables où ses frères se rapprochaient de nous. Leurs pertes avaient dû être grandes ces jours derniers, mais ils luttaient toujours.

« Nos prêtres, » reprit-il, « lui portaient des offrandes à chaque nouvelle année. Quelquefois il les acceptait, d'autrefois non. On les déposait et ensuite nous nous retirions. Elles avaient disparu s'il les acceptait. Avant la première invasion, il les acceptait. Depuis, jamais. »

— « Tu étais de ces prêtres. L'as-tu dit au Major Higgins ? »

— « Non. »

Il avait senti que sa ruse était finie et s'abandonnait à son destin, sans phrases et sans repentir. Il me précisa qu'il était le grand prêtre siawa.

— « Et maintenant ? »

— « Nous n'avons plus fait aucune offrande. La grotte est entre vos mains. »

— « C'est-à-dire entre les mains du Major. Mais il ne croit certainement pas à ces superstitions, n'est-ce pas ? »

— « Non, il n'y croit pas, Maître. »

Les Siawas étaient environ à cinq cents mètres de nous et je devinai des femmes dans leurs rangs. Tous ceux qui ont le plus férocement combattu la Foi suprême, faisaient combattre leurs femmes dans leurs rangs. J'en demandai la raison à Aka et il me répondit que même les hommes au cœur faible n'auraient pas osé reculer sous ce regard.

— « J'ai lu la légende avant de partir, » dis-je. « Je suis au courant des coutumes siawas. Ainsi, vous prêtres, vous faisiez un vœu en offrant les sacrifices à votre Dieu, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Et il était ratifié si le Dieu acceptait les offrandes ? »

— « Oui, » dit-il tristement, « mais les offrandes, ces dernières années, n'étaient jamais acceptées. Elles pourrissaient dans la grotte, là où nous les avions déposées. »

Nous pénétrâmes dans la grotte, étendue de sable fin, presque impalpable, tunnel d'où toute lumière était bannie et se creusant en un gouffre d'où soufflait une fraîcheur humide. Le bruit d'un torrent mugissait sans trêve. La voûte était haute. Aka se pétrifia.

J'arrachai quelques fruits à un arbre épineux, croissant près de l'entrée, à l'ombre des rochers, et les plaçai sur le sol. Aka me regarda, l'air stupéfait.

— « Un vœu, » balbutia-t-il. « Un vœu à notre Dieu ! »

Les coutumes siawas m'avaient instruit du rituel. Je ne répondis pas et me retirai avec lui et le garde. Les Siawas n'étaient pas à plus de deux cents mètres maintenant. Le garde se baissa pour tirer, entrebâillant légèrement sa protection, sa ceinture ayant glissé, et il reçut des plus proches guerriers siawas, un jet de flamme dans les reins. L'oxygène de son masque brûla en un éclair, je me détournai et rentrai dans la grotte. Aka pensa peut-être que j'y cherchai une précaution

puis, instinctivement, regarda l'endroit où j'avais placé les fruits. Il n'y avait plus rien.

Aucune trace non plus sur ce sable impalpable. Rien.

— « *Il* a pris l'offrande ! s'exclama-t-il. « *Il* l'a prise ! »

Se prosternant devant moi, tremblant de tous ses membres, il m'apostropha :

« Maître, ô Maître ! Quel vœu as-tu fait ? En quoi désirais-tu être exaucé ? Tu as suivi le rituel et offert la victime ! »

Il ne se calma que quand il vit mon regard glacial. Je lui tournai le dos et il s'échappa de la grotte. Aussi me rapprochai-je de l'entrée. J'entendis un bruit sourd, un bruit d'airain, sur lequel on ne pouvait se méprendre. Une incroyable erreur avait dû déchaîner nos forces plutoniennes, une gerbe violette s'éleva avec majesté au milieu du camp et la plus proche fusée, cigare d'acier long de quatre cents mètres, creva comme du métal mou, se tordit et fouetta de son haleine brûlante et mortelle, les gardes les plus proches. Bien sûr, ce n'était qu'une coïncidence troublante avec mon vœu, mais je fus saisi, je l'avoue.

Certains s'enfoncèrent dans la fournaise, stoppant ces forces déchaînées, qui avaient sifflé et frappé ; les survivants n'étaient plus qu'un troupeau, arrachant hâtivement leurs vêtements de protection, leurs poumons brûlés cherchant l'air frais de la nuit. Les Siawas bondirent et coururent, l'arme levée. J'étais trop loin, même avec les lentilles dont je m'étais muni, pour ne voir autre chose qu'une mêlée confuse et horrible.

Les Siawas firent quelques prisonniers. Un autre groupe se tenait maintenant à l'entrée de la grotte. Aka restait à côté d'eux, les bras croisés. Tous me fixaient, armes aux pieds. Leurs chefs avaient des bandes d'émail noir sur leurs cuirasses d'acier et la chaleur ne semblait pas les incommoder. Je restai immobile.

Un capitaine du nom de Bright — un des adjoints de Higgins — fut soudain poussé dans la grotte et y pénétra en trébuchant. Je lui demandai des nouvelles de son chef et il me répondit qu'il était mort.

— « Mais vous ? » balbutia-t-il. « Pourquoi n'étiez-vous pas avec nous ? »

Je lui racontai l'essentiel des coutumes siawas. « J'avais fait un vœu, » dis-je.

Il regarda les Siawas derrière nous. Aka nous entendait et traduisait à voix basse notre conversation aux chefs qui l'écoutaient.

« Comment, vous ne comprenez donc pas ? » demandai-je à Bright.

Je me mis à rire, tandis qu'il m'écoutait, plein d'effroi.

« J'ai offert ces fruits et cet Etendard, ils ont disparu ! Voyez-vous, j'avais amené ici ces forces plutoniennes, car elles me seront nécessaires. Seules, elles peuvent détruire toutes fusées. Quant aux transports, toutes les fusées sauf une, sont intactes ; il y a là un matériel énorme. Je vais leur apprendre à s'en servir. A l'avenir, nous ferons davantage

de prisonniers et nous leur donnerons le choix : la mort ou servir d'instructeurs. Je sais être persuasif, quand il le faut. »

Je montrai les Siawas.

« Et il y a là aussi plus de troupes que n'en auront jamais chez nous cent Commandeurs ! Comprenez-vous maintenant ? »

J'arrachai mes insignes avec rage.

« C'est moi — moi seul — le maître de tout cela ! Et de tous ! »

Il reculait, hébété.

« Ce vœu que j'avais fait, » dis-je, « c'est que vous périssiez tous. Tous ! »

Je le frappai d'un coup léger de ma canne de verre. Il mourut, s'affaissant sur le sable, dans cette caverne vide, emplie pourtant de l'invisible présence de la mort, ce Dieu terrible qu'adorent les Siawas.

Lorsque je me retournai, ceux-ci poussaient, de la pointe brillante et aiguë de leurs armes, une jeune fille vêtue d'un pagne et qui croisait les bras sur sa poitrine nue. C'est ainsi qu'ils se choisissent un chef suprême.

Je sortis. Ils s'écroulèrent dans le sable. Quelques prisonniers étaient attachés, ligotés. Il s'agissait surtout de femmes. Les Siawas se vengèrent d'une façon horrible et prompte. Je passai.

Quand la lumière revint dans le ciel, le sable avait enseveli tous ces corps torturés. Les transports, les fusées, les magasins de pièces détachées, les remorques, les tentes, avaient été respectées. Mais de tous les souffles de vie, enclos dans des poitrines humaines, partis de la zone, la veille, à des millions de kilomètres, j'étais le seul encore face à des étoiles nouvelles.

J'enlevai mon vêtement de protection et Aka s'inclina devant moi. Sur son visage, l'orgueil, la joie, l'obéissance, composaient un curieux mélange.

— « Il faut former des instructeurs, » dis-je à mi-voix, « des interprètes. Tu vas rassembler tous les anciens Siawas qui ont connu notre zone. Il faut apprendre au plus vite à se servir des forces plutoniennes. C'est avec elles que nous vaincrons la prochaine expédition que j'appellerai en renfort. »

Les autres Siawas — les chefs de guerre — s'approchèrent, le visage rayonnant.

« Le vrai Dieu règne sur cette planète, » dis-je. « J'ai fait vœu de lui donner aussi toutes les autres. Elles sont à lui. »

Ils levèrent leurs épées et m'acclamèrent ; alors, je souris. Je savais que tout serait long et sanglant, mais aussi que rien ne s'arrêterait jamais de ce à quoi j'avais donné naissance.

JEAN-MICHEL FERRER

Le jour de Justice

Jean-Michel Ferrer, publié pour la première fois par nous en mars dernier, donne sa pleine mesure dans ce récit symbolique, intérieur, d'un abord peut-être déroutant mais à la résonance finale extrêmement puissante, qui nous a rappelé certains textes d'Henry Kuttner.

I

Il s'éveilla d'un sommeil étrange avec le sentiment aigu de la mission qu'il devait accomplir. S'il avait eu des rêves aux froides couleurs il les oubliait déjà, dressé près de son lit, ses doigts manœuvrant avec rapidité et efficacité les doubles volets de métal noir.

Le jour entra dans la chambre, mais lui, l'homme qui avait une mission, s'attarda peu au spectacle éblouissant de l'immense cité, déjà noyée de lumière.

Il commanda les éléments de son petit déjeuner et s'assit sans plus attendre. Et il mangea sur un rythme accéléré. L'horloge, dans la première pièce, émit l'indicatif du matin, un son grave et deux très aigus, pareils à des gouttelettes d'eau glacée. La comparaison n'était pas venue à l'esprit de l'homme. Il n'y avait pas de place pour ce genre de travail électrique dans ses neurones, désormais. Il fit une toilette rapide, parce que c'était le moment, tout simplement, et qu'il était impossible de l'oublier, même ce matin.

Il mit son complet le plus discret et une chemise lisse et froide dont il laissa le col ouvert. Puis vint le moment décisif de l'armement. Il y avait deux exploseurs, sur le buffet, tous deux neufs et noirs. Ils avaient été achetés la veille et l'homme avait passé une partie de la nuit à se familiariser avec leur fonctionnement. Il n'avait jamais touché une arme, auparavant.

Il soupesa les exploseurs l'un après l'autre, évalua ce qu'il en connaissait puis se décida pour le plus petit. Le rayon de destruction en était moins étendu mais on pouvait courir sans être obligé de l'abandonner.

Il avait songé à prendre une arme blanche, un couteau ou une

lancette moderne avec dispositif d'éjection, mais il avait très vite abandonné cette idée quand des spécialistes lui avaient expliqué que tous les coups n'étaient pas mortels. Il serait trop long de s'entraîner à viser la base de la nuque ou le cœur. De plus, les risques d'échecs étaient par trop nombreux.

Ainsi paré, prêt à s'élancer vers la lointaine extrémité de la ville, là ou vivait l'Ennemi, il estima qu'il lui restait peut-être encore une minute. Il allait l'utiliser pour revoir son itinéraire.

Sur la surface même du buffet où il avait laissé le second exploseur, un schéma rouge et noir apparut quand il eut poussé du pied trois contacts, peu apparents sur le sol. Son regard froid suivit la ligne très fine qui allait de district en disctrict, frôlant même le Parc des Interdits pour aboutir au but après avoir enjambé le grand fleuve sur le Bateau Immobile, qui servait de pont.

Il coupa le contact, puis se ravisa et le buffet devint un miroir. L'homme s'y observa, remarquant la bosse que faisait l'arme sous sa veste, l'apparence décidée de son visage anguleux, les saillies sur ses mains, comme d'étranges nervures mortes.

Son nom était Légault, Abraham Légault, mais il n'en faisait plus aucun cas depuis son réveil. Un peu mélodramatiquement il pensa que son nom était désormais Justice. Ou Mort, ou Destruction...

— « Justice, » dit-il à haute voix.

C'était comme un véritable baptême. Il marcha vers la porte en se répétant son nouveau nom. Et c'était aussi une invocation à sa mission. Derrière lui, son appartement prit ses dispositions pour la torride journée. Les volets de sécurité, couplés aux détecteurs, restèrent à demi fermés. Des grilles dissimulées soufflèrent un air plus frais.

Justice, ou Abraham Légault, emprunta le puits de descente. Une plate-forme très rapide le déposa au niveau de la rue et il sortit dans le soleil. La chaleur, une seconde, lui coupa presque le souffle et il marcha rapidement jusqu'à l'ombre.

Le ciel était plus blanc que bleu. Sans nuages. Et l'été durerait encore de longs mois avant que l'automne de la Terre amène un rien de fraîcheur et de pluie.

Justice suivit le large trottoir entre les grands blocs résidentiels, passant devant les entrées ténébreuses des pistes porteuses. Le indications de direction clignotaient, en vert, jaune, blanc ou violet suivant le district, le demi-district... Nord-Vigile, Extra-Ouest, Urbain-Est, Occité, Plaisir-Nord...

A l'angle de deux avenues partagées d'ombre et de lumière, Justice s'arrêta devant l'entrée de Limite. Il pénétra dans la fraîcheur intérieure et ses yeux, qui avaient longtemps soutenu les jeux du soleil sur les surfaces émaillées, mirent quelques secondes à s'accoutumer à l'ombre relative, balayée de faisceaux lumineux.

Cela faillit lui être fatal.

Il n'était, en fait, ni adroit ni vigoureux.

Son pied droit rencontra la piste et il fut littéralement happé vers l'avant. Il tomba et allait rouler sur le côté au moment précis où la piste dépassait de dangereuses bornes d'énergie.

Une femme qui se trouvait en arrière plongea avec une rapidité prodigieuse et le bouscula vers le milieu de la piste.

Il se releva, réalisant le danger auquel il venait d'échapper. Machinalement, il s'époussetait d'une main.

— « Oh ! » dit-il, « je ne sais comment vous... »

Il se tut. La femme s'éloignait de lui à grands pas, comme effrayée. Il essaya de la rattraper.

« Attendez ! Vous devriez au moins me dire... »

Sa phrase s'interrompit à nouveau. Il perçut le ronronnement sourd de la voie en marche. La femme s'était adroitement agrippée à un Anneau de Stationnement et la piste éloignait d'elle Justice, immobile et perplexe.

Le tunnel devint plus clair et s'élargit en rencontrant de nouveaux carrefours. Le public se faisait aussi plus nombreux, plus pressé et plus bigarré tandis que les diverses classes se mêlaient. Ils roulaient tous vers Limite. L'idée s'imposa tout à coup à Justice et il en oublia presque ce qui s'était produit l'instant auparavant.

« Incroyable, » pensa-t-il, « tant de monde sur cette ligne, à cette heure... »

Quelque chose n'allait pas. Cette foule n'était pas normale. Limite n'était pas une zone de travail. Et aujourd'hui, ce n'était pas un jour de repos.

Aujourd'hui était un jour de justice.

« Voyons, » se dit-il, « il n'y a rien d'inquiétant dans tout cela... Ils ne peuvent pas savoir. »

La femme l'avait sauvé puis s'était enfuie. Bizarre également... Mais peut-être avait-elle des raisons précises...

Nul ne pouvait savoir où il allait. Qui il était. Subitement, il se sentit l'être le plus important de la cité qui s'étendait tout autour, presque illimitée, avec ses millions de visages indifférents, le réseau confus de ses voies, le damier de ses quartiers.

Ou, plus exactement, il était un des deux êtres les plus importants. Lui et l'autre, qui était encore loin et qu'il allait tuer. Il allait faire justice avant que le soleil ait disparu derrière les grandes usines aux clochetons de plastique.

Il était Justice. L'Autre était... Il était Coupable. Il était le Mal...

Et lui, Justice, allait de l'avant, invincible. Et dans sa veste qui battait doucement au vent de la course, il y avait l'instrument de l'exécution.

Et, tout à coup, sa veste cessa de claquer comme une oriflamme — la comparaison lui était venue — et il n'y eut plus qu'un doux sifflement qui ne tarda pas à s'éteindre.

La piste venait de stopper.

Pendant un instant, il ne se passa rien. Les gens se regardaient les uns les autres, les conversations s'étaient taries comme si un lien avait été rompu, au moment de l'arrêt, avec les invisibles centrales énergétiques.

Les yeux fixaient tous un niveau précis, quelque part en dessous de la piste.

Les lumières continuaient de danser et d'annoncer Limite, Deviation-Cardinale, Carrefour-Gouvernement, Point-Astral...

Puis les regards quittèrent la piste. Ils convergèrent sur un même point. Il fallut un certain temps à Justice-Abraham Légault pour se rendre compte que c'était lui que tous fixaient. Il fut sur le point de crier, de proclamer son identité à leurs faces sinistres. Mais, déjà, ils ne le regardaient plus. Ils étaient pris de frénésie.

Tous ensemble, ils se déplaçaient, avec des gestes rapides et sûrs pourtant. Ils allaient dans des directions bien précises. Une bonne moitié d'entre eux disparut au-delà du rebord, au risque d'être accidentés si la piste se remettait en marche. Un groupe important s'éleva vers les hauteurs, en direction des postes de secours. Ils se servaient des Anneaux de Stationnement et même des panneaux lumineux. Ceux qui restaient s'assirent au milieu du ruban sombre de la piste et entamèrent une étrange conférence.

— « Attendez, » dit Justice, « que faites-vous ? »

Il s'approcha. Pour la toute première fois de cette glorieuse journée, une ombre de crainte venait de se faire jour en lui. La chute l'avait surpris, la femme l'avait dérouté. Mais maintenant il y avait autre chose.

Quand il ne fut plus qu'à trois ou quatre mètres d'eux, les hommes — car il n'y avait que des hommes — tournèrent la tête vers lui, se levèrent d'un commun accord pour aller se rasseoir plus loin.

Ils ne souhaitaient visiblement pas sa présence. Et il comprit que chacun le traitait en étranger. Ils agissaient tous comme s'ils savaient l'objet de sa mission, le but de sa longue route. Comme s'ils savaient qu'il portait sur lui une arme prête à tuer. Il éprouva l'envie subite et folle de brandir sous leur nez le redoutable appareil noir, bourré d'énergie.

Mais il ne le fit pas. Vaguement, au fond de lui, il craignait de ne rencontrer qu'indifférence. Et ç'eût été pire que tout.

Il prêta l'oreille et saisit des bribes de mots. Les hommes, à quelques pas de lui, s'entretenaient de détails techniques. En vérité, *ils discutaient des différentes méthodes à employer pour remettre rapidement la voie en état de marche !*

Puis des bruits retentirent. Grincements, grésillements. Justice tourna la tête de tous côtés. Des hommes et des femmes travaillaient dans l'ombre, suivant, très haut, les passerelles spéciales ou se penchant au-dessus des fosses où s'étaient tues les puissantes machines.

Ils participaient tous à la réparation. Ils s'agrippaient, se hissaient, se maintenaient sur les tubulures, les conduits, le réseau de l'air, celui de l'énergie.

Et, finalement, la piste frémit. Elle se remit en marche, avec de légers à-coups, puis plus régulièrement. Son allure devint progressivement plus rapide.

Le groupe des hommes, son débat étant devenu inutile, se désagrégea et ne prêta plus attention à la voie.

Loin en arrière, se servant des anneaux, des dizaines de réparateurs bénévoles regagnaient le long ruban. Des femmes étaient maculées de noir. Justice aperçut une petite ambulance aérienne qui suivait le haut du tunnel puis, une centaine de mètres plus loin, une autre surgit par une entrée d'urgence et plongea vers l'arrière, son phare tournoyant rapidement, alternance extraordinaire d'or et de rouge, signe d'urgence extrême.

Il se demanda s'il y avait de nombreux blessés ou si c'était là simplement une mesure préventive.

Et la question survint en lui :

« Est-ce pour moi ?... Ont-ils remis la piste en état... simplement pour moi ? »

Un goût amer emplit sa bouche et il se retint à temps de cracher. Autour de lui, les silhouettes étaient étrangères, presque hostiles, noires et figées, emportées comme lui par le chemin mouvant de la piste. Il allait vers Limite en leur compagnie... mais il était comme seul. Une extraordinaire certitude lui vint peu à peu : il pouvait crier, se rouler au sol, essayer de tuer n'importe lequel de ces fantômes, il n'obtiendrait aucune réaction. Aucun geste de leur part.

A moins qu'il ne tente de porter atteinte à sa propre vie.

Comment pouvait-il être sûr d'une chose telle que celle-là qui oscillait entre la prescience idiote et la démence ?

Comment pouvait-il continuer de descendre cet immuable fleuve grisâtre vers l'Ennemi alors que tous, autour de lui, savaient qui il était ?

Ils savaient qu'il se nommait Justice.

Il leva le visage vers les hauteurs. Il s'y produisait d'étonnants grésillements, des frôlements de forces, sursauts presque animaux de l'immense cité surprise en ses plus profondes veines.

Et lui, Justice, passait au travers, allait au loin, sans que nulle emprise le retînt.

Et même, chaque être vivant semblait prêt à l'aider.

La femme anonyme l'avait sauvé de l'accident.

La foule l'avait sauvé d'un retard.

Tous, tout autour de lui, ils veillaient.

Peut-être alors, détestaient-ils comme l'Ennemi qui était encore vivant, là-bas, vers Limite ?

Tournant la tête, ses yeux revenant à la réalité, il vit qu'il approchait du Parc des Interdits.

Et personne dans la foule ne semblait s'apprêter à prendre les habituelles voies de déviation qui, bien qu'allongeant le chemin, offraient une plus grande sécurité.

Ses gardiens, ses amis ignorés, allaient demeurer avec lui pour le mauvais passage.

2

PEU à peu, la grande voie se ramifiait. Des tunnels de lumière s'enfuyaient, à droite et à gauche, enjambant dans des lointains bleus ou jaunes des ponts où des stations de contrôle faisaient des tourelles de lumière blanche. Puis il n'y eut plus de ces tunnels que sur la gauche. L'aspect de la voûte ne changeait pas, avec ses orifices noirs, ses indications impérieuses : CHANGEZ POUR UNIVERSAL — BIFURQUEZ POUR LEROYAL... Avec ses tubulures à l'éclat sourd de métal, bleuâtre, rosâtre, jaunâtre.

« Couleur de viscères, » songea Justice, « couleur de vie presque éteinte ! »

L'instant d'après, la virulence de cette pensée l'étonna. Et il l'avait rattachée tout entière à l'Ennemi encore éloigné dont il approchait à la vitesse même de la grande voie robotique... Comment pouvait-il porter tant de certitude en lui ? Comment pouvait-il être sûr de son triomphe prochain ?

Une fois encore, il guetta les silhouettes voisines qui glissaient toutes, avec lui, qui l'entouraient, le surveillaient, le protégeaient. Eux, savaient-ils vraiment ? Seraient-ils là, tous, au moment précis où il aurait besoin de leur présence ?

Ce qui lui avait paru étrange, terrible, pendant une ou deux secondes, lui apparaissait maintenant comme un phénomène tout à fait nécessaire. Tout devrait se dérouler au grand jour. Au centre d'une véritable arène publique... Ainsi, chacun saurait qu'il avait fait son travail, que le jour de Justice avait pris fin comme il devait prendre fin. Et il regagnerait son appartement, son Royaume, avec l'approbation de l'immense cité qui, en cet instant, paraissait ne pas avoir de frontières.

Du coin de l'œil, il perçut un reflet anormal et chercha un instant, déjà en alerte. Puis il découvrit le rayon de soleil, renvoyé depuis l'extérieur lointain par les lentilles habilement disposées : un pinceau éblouissant, même comparé aux grands panneaux dorés, se posant sur

un fragment de la voie qui s'élevait vers le haut selon un mouvement hélicoïdal, jusqu'à un poste de contrôle.

Le chemin aérien semblait flotter dans la clarté du soleil et le poste de contrôle être prêt à s'envoler.

L'image resta longtemps dans les yeux de Justice puis surnagea plus longtemps encore dans ses pensées. Il ne comprenait pourtant pas le trouble qu'elle suscitait en lui. Pas plus que la violence qui surgissait en lui quand il regardait vers les tubulures lointaines, vers les réseaux de la piste porteuse, et songeait à la vie encore battante de l'Ennemi, de celui qui existait toujours, de plus en plus proche maintenant.

Et il s'efforçait aussi de rattraper, dans le vent tiède à l'odeur de poussière, ses plus récents souvenirs. L'extraordinaire cohésion de la foule, le geste de la femme. Mais ils paraissaient se perdre, se diluer déjà. Le présent s'imposait avec une force douloureuse, dilatant ses narines, affermissant ses muscles, renforçant la sensation qu'il avait — presque lascive — du contact de l'exploseur tout contre lui.

Il n'y avait pas eu de matin à cette journée. Il savait qu'il aurait dû y en avoir un, qu'il se trompait certainement, mais il acceptait sciemment, avec reconnaissance, le brouillard qui estompait tout, ne s'ouvrant que vers le proche avenir.

Vers la Justice.

Un panneau le tira de sa torpeur de triomphe :

PARC DES INTERDITS

Et la foule était toujours là, mille silhouettes dispersées sur la grande piste. Et les voix s'étaient tues depuis longtemps, semblait-il, pour être remplacées par le murmure profond, énorme, de toute la cité. Chanson mécanique, amalgame invraisemblable répercuté et déformé, atténué ou grossi, rejeté de paroi en paroi jusqu'à des culs-de-sac ou des chambres d'écho.

Et sur cette sonorité floue et effrayante, vint se greffer un hurlement issu des profondeurs.

Justice s'y était attendu plus ou moins, les nerfs tendus, et il en fut comme soulagé. Non loin de lui, une femme tourna la tête en tous sens, fit un geste vague vers un anneau de stationnement puis le regarda, lui, Justice.

Et ses yeux devinrent immenses, ses lèvres marmonnèrent quelque chose. Dans la seconde suivante, elle redevint indifférente à ce qui l'entourait et ne s'effraya plus du long cri qui continuait de venir du Parc des Interdits, dont une partie s'étendait sous la piste.

Justice pensa aux êtres qui vivaient à quelques mètres plus bas. Les ténèbres devaient être totales en ces endroits. A moins que certaines formes de vie ne fussent capables de produire assez de jour pour tous... Il n'y avait pas moyen d'être fixé.

Le Grand Gardien était peut-être le seul à connaître la réponse.

« Et c'est pour vous, aussi, que je suis là ! » pensa tout à coup Justice à l'intention de tout ce qui vivait, ou affectait de vivre, dans le Parc des Interdits. Tout ce que les Généticiens avaient pu produire, les Iles ramener, les Créateurs imaginer. Tout ce qui se trouvait dans le grand Parc que les hommes évitaient et craignaient, l'enclave que l'univers maintenait dans la ville, avec la complicité des Maîtres.

« C'est pour vous tous que je suis là !... Que je vais détruire ! »

Puis il ne comprit plus lui-même ce qu'il entendait par-là, par cet accord, cette communion. En vérité, il ne ressentait que dégoût en passant si près des Interdits. Un peu de peur, aussi.

Il pouvait se produire quelque chose qui mettrait un terme à sa marche triomphante.

Un malheur, un accident... Saurait-on l'aider à ce moment ?

Sa bouche était sèche, sans aucun goût, presque semblable à un organe froid, une pièce mécanique qu'il eût portée par obligation, jour et nuit.

Il y eut un nouveau hurlement venu des profondeurs, peut-être d'un peu plus près. Puis des grognements, très vagues. Il était impossible d'y discerner la colère de la douleur. En fait, il n'y avait sans doute dans ces sons rien de connu, rien que les humains puissent assimiler, même en y passant des siècles. Les Interdits demeuraient dans le Parc. Le monde attendait patiemment leur mort, leur disparition, se gardant bien depuis quelques années d'ajouter de nouveaux pensionnaires à ce maelstrom d'inconnu désormais incontrôlable.

« Cette civilisation, » pensa Justice, « a déchaîné sur le monde les pires fléaux... Elle a engendré le Bien le plus haut et le Mal le plus profond. Reverra-t-elle seulement le jour véritable ? »

Les silhouettes alentour lui apparurent soudain comme autant de victimes. Des êtres sacrifiés défilant entre d'immenses parois qui étaient les muqueuses d'une formidable bouche dévorante. Et son cœur battit plus fort à cette idée, dans un mélange étroit de peur et d'excitation quasi féroce.

Il allait changer le cours des choses, éclaircir et pulvériser, tuer et faire renaître en un même instant. Et la ville entière allait sortir de la nuit et le porter en triomphe.

Car il était le réveil et le soleil.

Personne ne pouvait plus ignorer cela maintenant.

Il prêta une attention plus vive aux cris qui venaient du Parc. A présent, la piste passait entre des entrées ténébreuses qui semblaient dissimuler les hôtes les plus extraordinaires. Mais Justice savait, comme tous, que c'était là au contraire des voies de repli en cas de très grave accident.

Le Grand Gardien les avait fait construire lors du dernier plan et elles étaient l'aveu de sa faiblesse : il ne contrôlait plus complètement le Parc, ses êtres favoris étaient à présent mêlés à des Indésirables

titanesques qui vivaient parfaitement à l'aise dans cette enclave et amassaient peut-être des désirs de conquête, des soifs très étrangères.

Il y avait une légende à propos du Parc, celle du Dernier Visiteur qui avait pu, un siècle plus tôt — ou deux — contempler quelques Interdits. Et qui n'était pas revenu, du moins sous sa forme originelle.

La piste défilait maintenant entre deux parois rocheuses, deux parois taillées dans les profondeurs mêmes de la cité et qui n'avaient jamais été recouvertes de métal. Les lumières y faisaient courir des étincelles. Les tubulures s'y accrochaient et des ruisseaux d'eau étincelante passaient entre les arceaux de raccordement.

A la même seconde, Justice et les passagers de la piste perçurent le bruit formidable qui paraissait trop proche.

C'était, dans le rocher, comme de géantes griffes qui creusaient. En direction de la piste, toujours plus près. Et malgré le mouvement, elles étaient toujours là, à la même hauteur, comme si elles eussent été innombrables.

La lumière vacilla puis disparut. Dans les ténèbres, il n'y eut plus que le ronronnement de la piste et le souffle frais du vent de la course.

Et pas un cri. Pas un gémissement des femmes qui, Justice le savait, se trouvaient à quelques pas de lui.

Il avait attendu cela, plus ou moins, cette absence de réactions, cette passivité. Maintenant, il allait se passer quelque chose. La certitude grandissait en lui que rien, désormais, ne pouvait l'arrêter. Ils allaient tous l'aider, une fois encore.

Maintenant, il percevait le bruit de leurs pas. Ils se déplaçaient dans l'obscurité selon quelque plan mystérieux ; certains le frôlaient et s'écartaient vivement.

Et les griffes creusaient toujours le rocher. D'une seconde à l'autre, un être formidable allait surgir sur la piste, un des pensionnaires du Grand Gardien.

La pensée traversa l'esprit de Justice avec une telle intensité qu'il crut presque la *voir,* langue ardente et douloureuse : « Nous ne recélons que le Mal ! »

Une lumière vacillante apparut soudain quelque part vers le haut, puis une autre au niveau de la piste. Des silhouettes jetèrent des ombres géantes sur les parois. Justice vit alors qu'un véritable cercle s'était formé autour de lui. Personne ne le regardait, ne paraissait se soucier de sa présence. En fait, hommes et femmes fixaient la paroi proche. Laquelle commençait à s'effriter. Les coups de griffes étaient devenus des coups de gong. Des vibrations parcouraient la piste elle-même.

Justice, pourtant, ne ressentait pas la moindre frayeur. Simplement

une curiosité sereine enveloppant sa certitude d'être quasi invulnérable.

D'ultimes fragments de rochers glissèrent jusqu'au sol avec un bruit étourdissant. L'ouverture du tunnel apparut.

Puis une griffe, et une autre. Très noires, lisses, aiguës, comme des sabres énormes. Elles ne crissaient plus que faiblement sur le roc. Elles touchèrent la piste, avancèrent au bout de membres grêles et surprenants dans leur aspect de bois patiné par le temps.

Justice prit conscience du souffle qui faisait s'envoler la poussière à l'extrémité de l'ignoble tunnel. Une seconde, il crut qu'il allait voir surgir enfin la tête de la bête...

Mais il y eut un éclair et il sentit la piste vaciller sous lui. Il pensa à l'exploseur tout contre sa peau et sa main droite chercha l'arme, désespérément.

Mais il poursuivait déjà un rêve très éloigné de la réalité et son nom, JUSTICE, flottait en rouge sur des milliers de blocs d'habitation gris-noir d'où venaient des feulements et des exhalaisons innommables. Et lui ressentait un vent de pluie sur sa peau et un goût salé dans sa bouche. Et il voyait, tout en bas, au centre d'un carrefour, silhouette insolitement blanche sur le noir du décor, l'ENNEMI !

Mais la pluie devenait plus forte, bourrasque gluante et froide, et lui fermait les yeux.

Il poussa un long cri de haine et de dépit...

Puis il rouvrit les yeux.

La piste passait le Bateau Immobile au-dessus du grand fleuve, fonçant maintenant vers Limite, vers le but, à ciel ouvert.

Justice se redressa. Tout autour de lui, il y avait des corps horriblement convulsés. Deux d'entre eux, les plus proches, étaient encore enroulés dans un fil doré qui s'était littéralement incrusté dans leur chair, par endroits.

Il se retourna et finit par découvrir un homme debout, puis une autre silhouette, bien plus loin.

Devant, quatre autres se relevaient.

Il combattait la tentation de compter les corps grillés. Mais il lui suffisait de comprendre que la foule avait utilisé la seule arme dont elle disposait : l'énergie de la piste. Des hommes avaient foudroyé le monstre et s'étaient supprimés eux-mêmes en un terrible court-circuit. Et ceux qu'il avait trouvés morts à côté de lui avaient utilisé un fil du réseau serré de la piste pour l'isoler, lui, Justice.

Combien étaient ainsi morts pour lui ?...

Il regarda le grand fleuve qui se perdait dans les entrelacs des constructions, les fumées et les brumes. Ses eaux étaient sales, avec des reflets métalliques qui lançaient de la lumière comme un millier d'aiguilles de glace.

Il éprouva la sensation exaltante du triomphe anticipé, tout comme

dans le rêve qu'il avait élaboré un instant plus tôt. Sa main rencontra la masse de l'exploseur, achevant le geste ébauché au moment où il avait sombré dans la nuit.

« J'aurais pu le tuer moi-même, » réalisa-t-il avec effarement, « j'aurais pu le détruire... »

Un souffle de vent passa sur le grand Bateau Immobile, apportant des odeurs aigres.

« Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pourquoi ?... »

Il avait laissé des hommes et des femmes de sa Cité se sacrifier alors qu'il aurait pu repousser seul le danger.

Comment, mais comment pouvait-il se prétendre Justice ?

N'était-il pas... n'était-il pas... autre chose ?...

Il ferma à demi les yeux. Un léger vertige lui venait. Mais le doute n'alla pas plus loin. Il s'estompa et ce ne fut plus qu'un mauvais souvenir qui, en quelques secondes, sombra dans le néant. Justice avait une mission. Elle était le commencement et la fin de sa vie.

Il était né le matin. Et, ce soir, l'Ennemi mourrait.

3

La piste avait passé de nouveaux carrefours. Des machines de voirie étaient apparues. Maintenant, des vivants avaient remplacé les morts, ils glissaient toujours vers Limite et Justice examinait les visages les plus proches, cherchant à déceler une étincelle familière dans les regards, une expression amicale, un geste qui eût pu ramener les choses à leur cours quotidien. Mais il n'y avait que ses Gardiens, des étrangers dont la seule raison de se trouver là était sa propre présence. A quoi pensaient-ils, tous ? L'aimaient-ils, seulement ? Pour eux, il allait affronter l'Ennemi et ils restaient muets, impassibles et sans joie. Il allait les délivrer et, il en était certain en cet instant, ils ne le porteraient jamais en triomphe.

Par contre, ils étaient prêts à mourir pour qu'il atteigne son but.

Il leva la tête et vit le ciel pâle entre des écharpes nuageuses, grises ou jaunâtres, suspendu au-dessus de la cité.

Pour toujours, sans doute, il serait ainsi. Et les pistes continueraient de parcourir la mosaïque sombre des districts. Et les visages ne s'éclaireraient pas. Et il n'y aurait pas de remède possible, plus d'Ennemi à détruire...

Etait-ce possible ?

Il fut sur le point de courir vers les autres. Il allait les secouer, leur hurler ses questions en pleine figure...

Mais il découvrit le premier panneau marqué LIMITE et son cœur fit un bond.

La piste quitta le ciel ouvert, pénétra à nouveau dans un tunnel et son ronronnement se fit plus nettement perceptible.

Justice laissait à présent monter en lui une délicieuse euphorie. Le sang semblait se répandre tout entier en lui, chaleur et confort.

La haine avait un goût délicieux dans sa gorge, dans sa bouche.

LIMITE — *Déviation droite* — *Déviation gauche* — LIMITE-CENTRE — LIMITE-CATHEDRALE...

Il demeura sur la piste tandis qu'elle franchissait carrefour après carrefour. Et la foule grossissait autour de lui.

Il serait bientôt arrivé au but. Pour la première fois, il se demanda alors ce que pouvait faire, à l'instant même, l'Ennemi.

L'Ennemi devait être dans la Cathédrale, déjà, parce que, fatalement, ils devaient se rencontrer là. Justice l'avait toujours su. Du moins, il lui semblait que c'était ainsi. L'Ennemi devait attendre, compter les minutes de peur qui allaient l'amener à la fin. Et cette fin était certaine.

La piste passa les ultimes déviations. Depuis quelques minutes, elle était dans Limite. La grande Cité, ici, avait lancé ses derniers prolongements. Au-delà, passé le terminus des diverses pistes, il n'y avait que les espaces extérieurs. Et les espaces extérieurs n'étaient que des déserts recouvrant le monde et où la vie ne se manifestait que la nuit. Quant à la nature particulière de cette vie, il valait mieux n'y pas penser.

Il ne fallait penser à rien. D'ici quelques instants, tout serait résolu et, peut-être, tous les miasmes balayés.

La piste se fit plus large et se mit à monter légèrement. Tout en haut, Justice le savait, il y avait la Cathédrale. Elle dominait la Cité ; moitié rocher, moitié citadelle. Nul n'avait le droit d'y pénétrer en dehors des Maîtres, du Grand Gardien du Parc, de Justice et... de l'Ennemi.

« Il va mourir ! » La pensée jaillit comme un éclair très blanc dans le vide gris et froid qui avait balayé les angoisses de Justice. Puis elle se répéta, se répercuta selon le bruit de la piste et le murmure des canalisations.

« Il va mourir... il va mourir... »

Un dernier panneau annonça la Cathédrale.

« Il va mourir... il va mourir... »

Justice perçut vaguement, du coin de l'œil, le lent mouvement de la foule qui se groupait derrière lui, peu à peu.

« Il va mourir... il va mourir... »

Des hommes et des femmes qui avaient été devant lui se laissaient déporter par les anneaux jusqu'à rejoindre la sombre phalange qui se formait.

« Il va mourir... il va mourir... »

Le bruit du sang devenait le bruit de la piste. Et il faisait chaud, de plus en plus chaud.

« Il va mourir... »

Justice saisit l'exploseur et le tint devant son regard. L'objet avait une forme singulière, un certain raffinement de lignes.

« Il va mourir... il va mourir... »

Il découvrait maintenant, encore lointaines, les immenses portes de la Cathédrale.

Il tenait l'arme braquée, déjà prête. Son doigt s'était naturellement rivé sur la détente.

« Il va mourir... »

— « Il va mourir... »

La phrase n'était plus en lui, il ignorait depuis combien de temps. Mais la foule, derrière lui, noire barrière de corps et de visages, la reprenait comme une prière.

Et c'était une prière en vérité, car il était, lui, Justice, le réveil et le soleil.

Ils avaient tous guidé sa route, écarté les obstacles pour l'amener ici, au lieu où devait s'exercer le châtiment, la Justice.

Il ne sentait plus la piste sous lui, ne percevait plus le bruit sourd de la cité. Les portes se dressaient devant lui, massives et sombres, sans âge.

« Il va mourir... il va mourir... »

Elles s'ouvrirent lentement, démesurément. Elles l'engloutirent et la prière fut éteinte d'un seul coup. Il était seul, maintenant. Dans la Cathédrale.

4

Et la Cathédrale semblait infinie. Loin au-dessus, il n'y avait qu'une brume noire qui dissimulait peut-être un plafond, une voûte. Et à droite comme à gauche, des piliers qui recélaient des failles d'ombres, de ténèbres. Plus loin, pourtant, des voies montaient en spirales pâles vers les hauteurs.

Justice resta longtemps pétrifié sur place puis il se décida à bouger de nouveau. Il fit quelques pas et s'arrêta encore : il s'était attendu à un écho dans ce lieu immense et glacé. Mais le bruit de ses pas était très mat.

N'y avait-il personne en dehors de lui dans la grande Cathédrale ? Et où se trouvaient les féroces gardiens dont parlait la légende, les semi-humains qui devaient interdire l'accès aux êtres communs, citoyens de la Cité ?...

Justice hocha la tête : peut-être n'y avait-il jamais eu de gardien dans la Cathédrale. Peut-être ce seul nom suffisait-il à provoquer la crainte. La foule de ses fidèles, de ses protecteurs, ne s'était-elle pas arrêtée à l'entrée, le laissant pénétrer seul ?...

Mais il n'avait besoin de personne, plus maintenant.

Ce n'était qu'une question de secondes avant qu'il détruise l'Ennemi

et ressorte dans un jour nouveau. Il était au but, il avait franchi les obstacles et c'était tout ce qui importait.

Il se mit en marche d'un pas plus décidé, se dirigeant vers une des rampes qui montaient jusqu'au sommet ténébreux de la Cathédrale. Puis il s'arrêta près de ce qu'il avait pris pour une statue très noire, à la forme indistincte, et qui était en fait un véhicule monoplace. Un fanal rouge sombre venait de se mettre à tourner sur la proue.

Il y monta et se contenta de resserrer sa prise sur l'exploseur tandis que le véhicule démarrait et accélérait en un silence total, grimpant toujours plus haut. Le fanal faisait jouer des reflets d'incendie sur les énormes piliers et Justice se surprit à aimer profondément, tout à coup, ce ballet fascinant où les rouges et les noirs se mêlaient, se dissolvaient ou se heurtaient.

Cela lui rappelait quelque chose mais il n'aurait su dire quoi.

La haine avait, dans sa bouche, un goût maintenant trop fort pour qu'il pût distraire longtemps son attention du but, tout proche.

Le véhicule suivait toujours la rampe, parfois très inclinée. Et les ténèbres se trouvaient maintenant tout en bas. C'est du moins ce que Justice croyait découvrir lors de certains virages vertigineux, où il penchait la tête, vaguement impatient.

Puis le sol redevint horizontal. Suivant une galerie-avenue, maintenant, le véhicule perdait de la vitesse.

Et un millier de lumières brisèrent soudain la nuit. Comme la course semblait approcher de son terme, Justice — Abraham Légault — découvrit un spectacle inimaginable.

Il y avait, de part et d'autre de l'avenue, des vitrines diversement éclairées qui contenaient une foule d'objets et de machines. Le véhicule se rapprocha de la bordure droite et ralentit encore. Les mots inscrits dans les vitrines frappèrent alors Justice. Avec une seconde de retard, il ressentit comme un malaise.

MATRIARCHIE SUBRIENNE — AVENEMENT DES INSULAIRES — PERIODE DES CONFLITS DITS « DU SATELLITE »...

Et il y avait des chiffres, également. Et mots et chiffres s'appliquaient à des véhicules, des machines sans emploi défini, des cartes aux teintes pâles.

Puis la dimension des vitrines changea, se mit à croître. Dans l'une d'elles, Justice découvrit une formidable cage de métal à l'intérieur de laquelle se trouvaient des sièges.

Et le nom de la cage était : ELEMENT D'EXPLORATION LOINTAINE DE L'EQUIPE SAVRA.

Seulement, il ignorait de quel genre d'exploration il pouvait s'agir. Et quel était le rapport avec...

UNION BOREENNE : SPECIMEN D'ANALYSEUR PSYCHIQUE — REVOLUTION DE 700 : BANNIERE ENERGETIQUE —

LES FACTIONS ETRANGERES : CUBE D'ENREGISTREMENT COMPORTANT LA DECLARATION DE MH'AL MALFI.

Il ne savait rien de tout cela.

Il était Justice et tout ce qu'il comprenait, c'était que l'Ennemi ne se présentait toujours pas à ses yeux. Son arme reposait, toujours inutile, dans sa main.

Et comme s'il venait de le créer par sa seule pensée, son seul désir, l'Ennemi fut visible soudain.

La galerie-avenue s'élargissait encore et devenait comme un lac figé aux berges lumineuses et froides.

Et en son centre, l'Ennemi attendait, debout, vêtu d'habits lumineux. Il ne paraissait habité d'aucune crainte et, quand le véhicule se fut arrêté, il posa un regard glacé sur Justice qui en descendait.

C'était le moment du rendez-vous et de la fin. Justice se mit en marche. Dans son poing crispé, minéral, l'exploseur était braqué.

« Il va mourir... il va mourir... »

C'était de nouveau la prière dans sa tête. Réveil et soleil, il marchait sur l'Ennemi, sur le Mal, avec la certitude de sa victoire.

— « Voici le Mal ! »

Il stoppa net. Dans tout son corps, ç'avait été comme une secousse terriblement douloureuse. L'Ennemi, pourtant, n'avait pas fait un geste.

Une voix avait parlé. Il leva la tête, fouillant du regard l'inaccessible sommet de la Cathédrale. Les Maîtres étaient-ils présents ?

Il lutta contre la tentation d'appeler, bien qu'il fût possédé du désir d'avoir une audience. Il ne voulait pas détruire d'Ennemi sans que nul n'assistât à son triomphe. Toute la Cité devrait savoir.

L'Ennemi l'attendait. Il reprit sa marche et, lentement, posément, leva l'exploseur sur la docile silhouette qui s'offrait, immobile.

A la seconde exacte où il allait presser la détente, la scène changea, l'Ennemi bondit de côté et devint une menace. Du même coup, l'irréalité fut balayée et Justice se sentit plus sûr, plus féroce, plus apte à remplir sa tâche.

Il entrevit l'Ennemi sur sa droite et tira. Eclair blanc et éclair rouge : ils avaient tiré en même temps.

La poursuite commença, Justice filant derrière la fugitive image de l'Ennemi.

Et la poursuite cessa presque aussitôt.

Il ne savait pas encore si la chose était vraie, comment cela avait été possible.

Il ne ressentait encore aucune douleur. Seulement de la honte à l'idée d'échouer, malgré l'aide de toute la Cité.

— « Il va mourir ! »

Ça y était ! Il commençait à entrevoir une partie de la vérité, à pressentir une trahison colossale. La voix qui venait de prononcer les

horribles mots était la même qui avait dit : « Voici le Mal ! »

Et alors ?... Quel était le rapport entre lui et cette voix ? Ce n'était pas lui qui devait mourir mais l'autre, l'Ennemi, celui qui le visait à nouveau, calmement... Il essaya de plonger vers le sol puis découvrit qu'il s'y trouvait déjà, et qu'il saignait, un sang très noir et abondant.

Il voulut dire : « Non ! » à l'adresse de la Cité tout entière mais ne le put. Sa bouche était close, désormais, et il ne semblait pas qu'il ait la possibilité de se défendre.

Mais ce qui était important, c'était la vérité. Et la vérité venait, elle montait en lui au fur et à mesure que le sang le quittait.

Il savait pourquoi il était là, étendu dans la grande galerie de la Cathédrale, à quelques minutes de sa mort. Il savait pourquoi il comprenait tout maintenant, c'est-à-dire trop tard.

Les Maîtres étaient des sages, c'était cela la vérité.

Et l'Ennemi n'était pas le Mal.

Le Mal, c'était *lui*, ç'avait été lui tout au long de sa marche vers la fin, depuis le matin.

Car, en fait, il n'y avait aucun moyen de savoir *avant* qui était le Bien, qui était le Mal...

Ils lui avaient tous facilité la tâche, tous, les gens de la Cité, parce qu'ils avaient su qui il était, constamment.

Il se souvint de la femme qui l'avait sauvé de la chute et du regard qu'elle avait eu quand il avait voulu lui parler. Il se souvint du tunnel dans la nuit et de la foule se sacrifiant dans un grand éclair.

Ils n'avaient pas fait cela pour lui, mais pour *eux*. Car il devait mourir, aujourd'hui.

Et il devait mourir, ici, dans la Cathédrale, tué par le seul être qui représentait le Bien.

L'Ennemi — car c'était quand même l'Ennemi — tira pour la seconde fois et l'homme — car ce n'était qu'un homme — ressentit à peine la brûlure fatale.

Au seuil de la mort, il découvrait un monde parfaitement absurde où une humanité enlisée dans les ténèbres se libérait de ses angoisses en sacrifiant deux êtres-symboles.

Et il n'avait aucun regret, maintenant qu'il savait, à quitter ce monde. Le passé était désormais rangé dans les vitrines et ne reviendrait plus. Il n'y avait que noirceur loin devant, succession démentielle de marches au châtiment.

Une dernière fois Abraham Légault chercha du regard le sommet de la Cathédrale et ne le vit pas.

PHILIPPE CURVAL

Tous les pièges de la foire

C'est à dessein que nous juxtaposons la nouvelle de Jean-Michel Ferrer qui précède et celle que voici de Philippe Curval. Elles sont totalement dissemblables par le ton et l'ambiance ; il n'y a pas non plus entre elles d'identité de thème, ni même de rencontre fortuite. Et pourtant, de façon singulière, un parallèle s'impose entre les deux textes, sans que ce rapprochement nuise en rien à l'un ou à l'autre. Nos lecteurs jugeront.

« ANHANH! »

Il visa la lune : elle tomba.

« Anhanh ! »

Il visa Mars : l'astre rouge vacilla sous l'impact mais ne chuta point. Un gros sucre d'orge en plâtre jaillit sous ses yeux, tandis qu'une voix rocailleuse disait :

— « C'est pour vous, m'sieur, vous l'avez bien gagné, c'est pas tous les jours qu'on décroche la lune ! »

Un rire stupide et nasillard suivit cette déclaration.

Bel prit la répugnante confiserie et la glissa dans sa poche. « Dommage, » pensa-t-il, « le jeu des planètes et des soleils semblait promettre de bons moments, mais le cosmonaute est par trop vulgaire. »

Et il se replongea dans la foule bigarrée de la Foire des Sept Trônes. Il tira de sa poche le sucre d'orge qu'il jeta sans l'avoir regardé, puis l'un des petits astronefs avec lesquels il jouait tout à l'heure et qu'il avait subtilisé adroitement. Fin, galbé, l'objet avait de l'allure ; son métal de Chine luisait dans la pénombre violette. Bel caressa du bout de l'index le contacteur, sans y appuyer : mal employée, cette innocente petite fusée pouvait causer des dommages.

Autour de lui la grouillante cohorte des joueurs vociférait. Les lumières du Star Crazy éclaboussaient le ciel d'amarante et de vert émeraude. Le jeu des femmes l'attira un instant...

« Non, il faut absolument que je découvre le Responsable, » murmura-t-il. « Mais où se dissimule-t-il, quelle baraque sert de repaire à

ses agissements ? On ne m'a donné aucune indication, ni sur le genre de malversations qu'il commet, ni depuis quand ont débuté ses forfaits ! Pourtant il est d'une extrême importance que je le déniche. »

Tout ce que Bel savait, c'étaient ces quelques mots : le Responsable vous invite à la Foire des Sept Trônes de Ganymède, il espère y tuer votre âme. Cette phrase avait été griffonnée sur une carte de visite en mica, sans indication d'adresse ni de nom, et glissée sous sa porte le jour de son arrivée.

Un homme le heurta violemment et répandit sur son vêtement de cachemire un gobelet de bave de quobol. Bel le gifla d'un revers de main et le dévisagea d'un regard haineux. Le maladroit semblait ivre et balbutia :

— « Faut faire attention, m'sieur, c'est cher la bave et c'est bon ! Maintenant j'en ai plus et je ne retrouverai jamais la cabane aux quobols... Trop saoul. »

Et il s'effondra en larmes, en s'agrippant à la tunique de Bel. Ce dernier le repoussa d'un geste brutal ; il détestait les ivrognes, surtout lorsqu'ils dépassaient la mesure. Puis il s'éloigna, quêtant un indice au hasard de son inspiration. Par prudence il tâta ses poches : son vibreur avait disparu. Il retourna brusquement sur ses pas : l'homme s'était envolé !

Bel n'eut que le temps de discerner les deux ailes de cuir du Ganymédien qui battaient le ciel bariolé de lueurs. Décidément les Terriens étaient mal équipés pour lutter avec les indigènes du satellite de Jupiter ! Il eut la fugitive tentation de retourner à son hôtel pour se procurer une autre arme, puis il fit un geste d'impuissance : on lui avait donné deux semaines et il n'avait pas trop de ce court délai pour traquer le Responsable.

Le Labyrinthe aux Souvenirs s'offrait à lui. Bel n'hésita pas. Sa chance ne l'avait jamais quitté jusqu'à présent, il se fiait à elle pour découvrir ce qu'il cherchait. Il pénétra par le large hublot qui se découpait dans le bas de l'imposante sphère bleue.

— « Mille contarts pour un souvenir, monsieur, mais si vous ne le retrouvez pas au détour d'un couloir, vous gagnez cent fois votre mise. »

Le Terrien paya ; le caissier lui remit en échange un mince disque frontal.

« Si vous voulez mémoriser un incident de votre vie, cet enregistrement sera le témoin fidèle de notre pari. »

Bel réfléchit rapidement. Si le Responsable hantait cette baraque, il fallait inventer spontanément un piège afin de l'amener à se trahir. Il pensa aussitôt à son intronisation en tant que membre de la Garde. Il tendit le disque au caissier.

« Je vous préviens, » dit aimablement celui-ci, « que si votre souvenir est faux, vous ne parviendrez jamais à sortir du Labyrinthe. Ou alors il vous faudra payer une forte rançon. »

— « C'est bien ainsi, » répondit Bel.

Et il pénétra d'un pas assuré à l'intérieur du tunnel triangulaire, intensément éclairé, qui se perdait dans les profondeurs de la sphère...

Sa mère enfila un soutien-gorge sale et le frappa violemment sur la bouche en criant :

— « Monstre, horreur, tu vas cesser de cracher ! Si au moins je savais qui est ton père, il y a longtemps que je me serais débarrassée de toi. »

Puis elle le bourra de coups de pied en blasphémant. Soudain la porte de la masure s'ouvrit pour laisser entrer un vieil homme édenté.

« Mon amour, » cria-t-elle.

Alors elle déchira rapidement ses dessous, puis, nue, elle alla se frotter lascivement contre le vieillard qui riait bêtement en la regardant. Quelques secondes après, l'homme s'écroula à terre en vomissant. Sa mère considéra un instant le spectacle, se retourna vers Bel et se précipita vers lui en remuant les bras d'un air furieux.

Fasciné par cette évocation, le Terrien n'avait pas encore réagi. Il se leva comme un ressort en prenant conscience de l'irréalité de ce souvenir et se rua éperdument devant lui...

Bel marchait à nouveau dans le boyau étincelant. « De tous temps, les divertissements forains ont eu un relent canaille qui m'a toujours déplu, » pensait-il, « et celui-ci n'est pas fait pour me réconcilier avec ce genre de distractions ; même leur côté naïf a disparu. » Une légère rougeur apparut sur son front tandis qu'il évoquait le sordide de la scène imaginaire qu'il venait de vivre.

Il eut envie de rebrousser chemin. Tout cela ne menait à rien, le Responsable était trop intelligent pour utiliser de semblables stratagèmes. Pourtant cette tentative de démoralisation l'intriguait. Bel connaissait les règles du Labyrinthe aux Souvenirs : des projecteurs en trivision, essaimés à travers les couloirs, reconstituaient certaines scènes stéréotypées de la vie d'un solarien moyen, et le joueur qui parvenait à éviter que son disque-mémoire correspondît à l'une de ces évocations centuplait sa mise. Le contrôle des jeux surveillait étroitement les archétypes, car il eût été aisé d'y inclure une vision tendancieuse du système social solaire, et le réalisme des scènes aurait facilement démoralisé un individu au Q. I. faible. Ce qu'il venait de subir n'était certainement pas autorisé par le gouvernement...

— « Brelan, » dit Bel en abattant son jeu.

Son adversaire le dévisagea en souriant. Ses dents blanches tranchaient sur sa peau basanée.

— « Vous n'avez pas de chance, Garde, j'ai un carré de rois ; vous perdez dix mille contarts dans ce coup si je ne me trompe. »

Et il rafla d'un geste large l'imposant tas de billets qui trônait au cen-

tre de la table. Bel cria, en happant le bras de son adversaire :

— « Ce n'est pas possible, vous avez triché, car j'ai un brelan de rois ! »

— « C'est dommage pour vous, mon jeu est supérieur, » répondit imperturbablement l'aventurier.

Bel était certain que ses mains ne bougeaient pas et cependant il se vit saisir furtivement le vibreur dont on l'avait dépossédé tout à l'heure, mettre le cran au maximum et tirer sur le tricheur qui se tordit en une ultime convulsion. L'un de ses autres partenaires vociféra, en tentant de le retenir par son vêtement :

— « Assassin, je vous ai vu le tuer ! »

Bel se dégagea d'un mouvement sec et courut vers la sortie : il se retrouva dans le bas quartier qui jouxtait l'astroport de Mars. Les couloirs blancs du Labyrinthe aux Souvenirs avaient disparu. Déjà une rumeur formidable montait du tripot d'où il venait de fuir. Sa main était crispée sur son vibreur ; il eut un geste pour s'en débarrasser dans l'égout qui béait au centre du caniveau, puis se ravisa : cette arme était le seul témoin de l'extraordinaire aventure qu'il venait de vivre ; peut-être l'aiderait-elle à découvrir les origines de cette fantasmagorie qui surpassait les normes des baraques foraines. De plus il allait devoir se défendre contre la meute de ses poursuivants qui jaillissaient actuellement du bar. Bel était un Garde et, comme tel, son entraînement physique dépassait largement celui de la plupart des hommes. Il courut comme un fou dans les ruelles dont il connaissait bien le dédale pour l'avoir fréquenté durant chacune de ses escales sur la planète rouge. Peu à peu les murs, la chaussée, le ciel perdirent de leur réalité et le décor des bas-fonds s'estompa. Le Terrien marchait à nouveau sur le sol latescent du labyrinthe...

Le mirage qui venait de se concrétiser tout à l'heure débordait les possibilités de la trivision. Maintenant Bel était sûr que le Responsable avait réagi au piège qu'il lui avait posé. Mais sa réaction était dangereuse et la ruse risquait de se retourner contre lui. L'adversaire était puissant et averti ; le Garde ne savait pas où chercher le quartier général d'où l'inconnu dirigeait ses manœuvres hostiles. Il s'astreignit à respirer lentement pour retrouver son souffle.

Etait-ce bien un leurre et n'avait-il pas effectivement commis un meurtre dans un bouge de Mars ? Son arme était bien réelle...

Un homme, vêtu de l'uniforme de la Garde, déboucha au détour d'un couloir et le héla :

— « Je regrette, mon vieux Bel, il faut vous rendre. Je vous arrête pour le meurtre commis sur la personne de Thor Feule ! »

Bel avança vers le Garde d'un air résigné, mais il s'attacha à réduire ses pas et à ralentir son allure. Cet homme ressemblait presque à l'un

de ses compagnons, cependant quelque chose ne collait pas dans les détails : sa taille était trop basse, sa démarche trop raide et la forme de ses sourcils indiquait une origine étrangère aux caractéristiques ethnologiques de son frère d'armes. Bel hésitait : le meurtre d'un membre de la Garde, dans quelque circonstance que ce fût, impliquait automatiquement la mort de son assassin et, de surcroît, l'amitié qui le liait à cet homme ne facilitait pas sa décision.

Bientôt il ne fut qu'à quelques mètres de lui. A cette distance la similitude des traits entre l'homme et son modèle était encore plus rigoureuse, pourtant Bel ne tergiversa plus : il appuya sur son vibreur.

L'horrible tétanisation musculaire aurait dû faire son œuvre et le corps du Garde aurait dû se contracter dans un spasme : il n'en fut rien. Sa silhouette se désagrégea en une poussière de particules brillantes qui se sublimèrent rapidement. Dix secondes plus tard Bel ne découvrait plus trace de son ennemi.

Il fallait qu'il parvienne à s'enfuir du Labyrinthe, sinon il savait qu'il succomberait fatalement aux traquenards raffinés que lui opposait le Responsable. Cela ne faisait plus aucun doute : la sphère servait bien de repaire à son prodigieux adversaire. Désormais Bel devait l'attaquer de l'extérieur s'il voulait conserver des chances de succès. Un fait suscitait sa perplexité : pourquoi sa première victime avait-elle témoigné des signes d'une mort réelle tandis que la seconde s'était volatilisée, révélant son artificialité ? Une certaine inquiétude s'insinuait dans son esprit, un malaise sournois.

« Si j'ai tué cet homme, il faut que je me sois transporté sur Mars ou que l'on m'y ait transporté. Or il n'existe actuellement aucun moyen de voyager à cette vitesse. »

Il chassa cette pensée qui constituait un handicap pour son combat. Il importait de découvrir d'urgence l'issue de ce dédale. Bel tenta de reconstituer le chemin qu'il avait déjà parcouru. Après une centaine de mètres, il sut que cet essai serait infructueux : chaque parcelle du boyau triangulaire était si exactement semblable à l'autre, de cette même blancheur laiteuse, sans la moindre variation dans la forme ni dans la texture, chaque embranchement était si rigoureusement à angle droit et l'inclinaison du sol si adroitement effacée par les trompe-l'œil, que le constructeur du Labyrinthe, lui-même, n'aurait pas su en retrouver l'issue...

Sur le lit de fourrure la femme dont il rêvait, voilé d'un tissu arachnéen, parfumée de santal, parée de pierreries, entrouvrait ses lèvres roses en un appel extatique. Bel se couvrit les yeux de ses mains : l'image luxurieuse oscilla, se déforma, se troubla et enfin s'évanouit.

Le Terrien se tint néanmoins sur ses gardes : le Responsable saurait sûrement perfectionner son piège hypnotique. Une irrésistible envie de fuir de courir sans raison à travers les couloirs inextricables du Labyrinthe s'empara de lui. Il dut faire un effort considérable pour maîtriser sa

panique. Soudain une idée germa en lui : pourquoi n'utiliserait-il pas la fusée qu'il avait subtilisée au jeu des planètes et des soleils ? Cet engin atteignait des cibles à plusieurs kilomètres dans l'espace, son petit moteur atomique causerait des ravages dans la sphère dont le diamètre n'excédait pas deux cents mètres. Bel appuya sur le contacteur en prenant soin de diriger l'astronef-jouet vers le corridor qui se coudait à vingt mètres de lui.

Le dédale en porcelaine synthétique éclata dans un éclaboussement de blancheur. Des éclats giclèrent en rafale sur le Garde qui s'était replié sur lui-même pour se protéger de l'explosion. Lorsque Bel ouvrit les yeux à nouveau, l'obscurité régnait dans cette partie de la sphère. Par chance il avait fait partir sa fusée alors qu'il ne se trouvait qu'à faible distance de la paroi extérieure. Dès que ses pupilles se furent accoutumées aux ténèbres, il distingua une petite déchirure lumineuse vers laquelle il se dirigea.

Il tâtonna, en rampant, dans cet univers coupant, maudissant le sort chaque fois qu'il s'entaillait la chair. Derrière lui des éclairages de secours s'allumaient, révélant le kaléidoscope brisé du Labyrinthe. Mais Bel ne s'attarda pas à contempler ces ruines oniriques. Il se glissa à travers la fente que son jouet avait creusée dans le métal, déchirant encore une fois les lambeaux de vêtements qui subsistaient sur son dos, et s'agrippant solidement aux rebords coupants du trou, il y laissa pendre son corps. Ses pieds se balançaient à une quinzaine de mètres du sol. Bel se fia à l'entraînement qu'il avait subi et lâcha les mains...

Il roula souplement à terre et s'accota enfin au mur lisse et soyeux qui avait stoppé son déboulé. Il haletait, désemparé. Le Terrien se regarda : il était presque nu, couvert de sang. Autour de lui le peuple joyeux de la Foire des Sept Trônes défilait sans même s'apercevoir de sa présence.

Bel se releva. Maintenant son désir de démasquer le Responsable, et de lui faire payer toutes les avanies qu'il avait subies, était devenu plus intense. Sa mission d'arrêter le sombre comploteur s'estompait devant ses motifs personnels. Son premier but fut de construire un plan. Le Terrien était certain que l'adversaire se dissimulait ailleurs que dans le Labyrinthe aux Souvenirs ; il soupçonnait même que ce dangereux ennemi tenait entre ses mains toutes les baraques de la foire et qu'il en était le maître occulte. Bel saisissait pourquoi le Gouvernement l'avait envoyé sur Ganymède ; ce n'était encore qu'une conjecture, mais déjà elle se dessinait avec précision : la Foire des Sept Trônes dissimulait, sous son apparence de cité en liesse, une criminelle entreprise. Le Garde ne devinait pas le fonctionnement et le but de cette organisation, mais il savait qu'elle était hostile au Système Social Solaire.

Il n'était pas question de visiter une à une, toutes les baraques fo-

raines jusqu'à atteindre enfin le maître des lieux. Une partie de l'existence de Bel n'y aurait pas suffi : la kermesse couvrait pratiquement toute la surface du satellite de Jupiter. Désormais le Responsable avait décelé sa présence et saurait l'attaquer dans le moindre recoin de son domaine.

Chacune des attractions représentait un traquenard, un piège, une machine infernale pourvus de tous les perfectionnements scientifiques du S. S. S. (1) Sous le vocable usuel de « baraque » se mussaient en réalité de somptueux palais édifiés à l'aide des matériaux les plus nobles ; chaque « forain », sans que ce terme ait conservé son sens trivial, vivait au sein de l'opulence.

Pourtant, derrière le cliquetis des machines électroniques, sous les feux bariolés des éclairages, le clinquant des façades métalliques, à travers la musique folâtre que diffusaient les hauts parleurs d'ambiance, grouillait une multitude misérable : des humanoïdes venus des coins les plus reculés du Système, des parias qui profitaient de leur semaine de Vacances Totales, des aventuriers miteux, pickpockets, escrocs, aigrefins, toute une population louche aux moyens d'existence douteux qui côtoyait la grande foule des vacanciers, des viveurs, des joueurs et des gogos.

Bel avait regagné son hôtel sans que son aspect d'écorché attirât l'attention des badauds. Il se soumit béatement aux soins du laveur et ressortit de sa chambre, une heure plus tard, parfaitement prêt à affronter le Responsable.

L'Etal aux Chimères s'offrait à lui. Il y pénétra d'un pas ferme, jetant seulement un coup d'œil à sa façade de nacre. Un Martien gris tendit vers lui sa paume ratatinée en exigeant le droit d'entrée.

— « C'est deux cents contarts pour les chimères agréables, mille pour les cauchemars ; ces derniers sont les plus demandés, je me permets de vous les conseiller. »

Bel lui versa la somme la plus élevée.

Cette décision pouvait lui coûter la vie ; le Garde savait à quoi il s'exposait en se livrant aux sortilèges nouveaux de cette attraction, mais il ne connaissait aucun autre moyen d'attirer la présence du Responsable. Cette fois il était préparé à affronter l'imprévisible. Les auto-réactions qu'il avait implantées dans son cortex sauraient le protéger des pièges hypnotiques, son vibreur de secours était soigneusement dissimulé sur son corps ; de plus il s'était muni d'un éclateur qui, au besoin, pourrait anéantir les enchantements dangereux de la trivision en les polarisant. Pourtant Bel avait l'intuition que la réalité recélait plus de périls que tous les phantasmes auxquels il s'attendait.

Il grimpa dans le cocon soyeux que le Gardien avait ouvert pour lui ; les deux demi-coques se juxtaposèrent. L'œuf de soie glissa dans le

(1) Système Social Solaire.

tube qui s'enfonçait vers les entrailles de Ganymède. Bel s'astreignit à ne point penser : il tentait ainsi de mettre une sourdine à la peur qui s'infiltrait en lui. Le cocon se fendit, les deux parois ovales s'écartèrent...

Les hommes et les extra-terrestres se mêlaient sur les tribunes qui entouraient une petite scène circulaire, sise au centre d'une pièce en rotonde. Le Garde s'assit sagement dans une coque souple et attendit que le cauchemar s'organise. L'atmosphère qui régnait dans ce lieu était celle d'un Burlesque : les humanoïdes n'échangeaient aucune parole entre eux, les yeux de chacun brillaient des feux d'un désir secret ; certains, munis d'une chibouque de promenade, observaient avec une profonde concentration les volutes colorées de la fumée qui s'échappait de leurs lèvres. Tous attendaient fièvreusement le spectacle. Bientôt un diffuseur mal réglé couina les premiers accords d'une chanson en vogue, tandis qu'un étrange cortège apparaissait à la sortie du couloir ménagé entre les gradins : une femme, grande, superbe, somptueusement parée, vêtue de la toile de Vénus la plus fine dont les fils de métal et le tissage particulier imitaient les écailles d'un serpent fabuleux, était traînée, enchaînée, par deux Joviens vigoureux dont le buste protubérant et les jambes exagérément longues accentuaient le caractère d'insecte.

Bel se tourna vers son voisin.

— « Que vont-ils faire à cette femme ? »

L'homme prit un air furieux et rétorqua, avec véhémence :

— « Vous ne savez pas qu'il est strictement interdit de communiquer avec les spectateurs à l'intérieur des baraques foraines ! »

— « Mais pourquoi, qui l'interdit ? Nous sommes libres de choisir une attraction, libres de dissiper notre fortune en versant les sommes exorbitantes que les forains exigent, nous avons donc toute licence pour y faire ce que bon nous semble ! »

— « Vous oubliez le Responsable, » chuchota l'inconnu.

— « Quel est cet homme ? Où se cache-t-il ? Répondez-moi si vous savez quelque chose, » demanda Bel en crispant sa mâchoire sous l'effet d'une colère contenue.

L'étranger ne répondit pas et tourna ostensiblement la tête pour indiquer qu'il refusait de poursuivre la conversation.

« Je suis membre de la Garde, je peux vous faire arrêter si vous n'acceptez pas de me répondre. J'ai pour cela un motif facile à invoquer : sujétion à des lois non prescrites par le S. S. S. et, par voie de conséquence, complot contre le gouvernement ! »

L'homme fit face à Bel ; son regard était empreint de terreur. Il murmura :

— « Je vous en prie, ne faites pas cela, je ne suis pas solidaire. Tout ce que je sais, c'est que l'on ne doit échanger aucune parole ici. Ceux qui se sont vantés de désobéir à cette loi sont morts maintenant et leurs cadavres dévorés dans le cimetière aux oiseaux. »

Il frissonna, jeta un coup d'œil circulaire pour juger si quelqu'un l'observait. Il poursuivit :

« Croyez-moi, Garde, il vaut mieux oublier ce que je viens de vous dire. Les forains et le public de la Foire des Sept Trônes savent que le Responsable... »

Bel ne comprit jamais la fin de la phrase : les yeux de l'inconnu devinrent vitreux, ses paupières se refermèrent, ses lèvres se tordirent en un rictus affreux et laissèrent échapper une plainte. Puis l'homme se remit à parler d'une voix très lente et très grave, de plus en plus grasseyante jusqu'à ce que le ton atteignît les infra-sons et devînt inintelligible. Pourtant sa bouche articulait encore des syllabes fantômes, en un mouvement progressivement ralenti. Le Garde prit le pouls de l'étranger et, de son autre main, souleva une paupière.

« Son cœur bat encore, une pulsation-minute peut-être, » pensa Bel. « Dans quelques instants il sera mort ; ses globes oculaires se sont déjà retournés comme ceux d'un Jésus de crèche. Pourquoi l'a-t-on tué et comment ai-je évité le même sort ? Je croirais volontiers que l'on me persécute afin de m'acculer, par la terreur, à la fuite, mais que l'on évite d'attenter à mon existence. »

Un cri monta de la foule des spectateurs de l'Etal aux Chimères. Le Garde reporta son attention sur le spectacle qui se déroulait au bas des tribunes : les Joviens avaient débarrassé la femme de ses chaînes et, s'étant saisis de fouets, l'obligeaient à se déshabiller. Le public hurlait chaque fois que la belle créature recevait un coup ou qu'elle retirait une pièce de son vêtement de métal ; il se repaissait visiblement des expressions de douleur et de honte qui, tour à tour, déparaient son aimable visage. Bel s'apercevait maintenant que la femme n'effectuait pas son strip-tease dans un but vénal et que sa silhouette patricienne était bien le reflet de sa condition ; cette nymphe était la victime des agissements criminels du Responsable. Malheureusement il ne pouvait pas intervenir dans le déroulement de cette attraction sadique : la foule était possédée par un désir collectif, par une jouissance brutale qui montait à mesure que le corps marmoréen de la créature se dévoilait et que la chair se couvrait de sanglantes estafilades. Celui qui eût tenté de priver ces obsédés de leur pâture se serait fait déchiqueter instantanément. Lorsqu'elle fut entièrement nue, un long halètement jaillit du public extasié. Alors l'un des Joviens contraignit la femme à s'agenouiller en lui infligeant de nouvelles vexations, tandis que son complice partait dans les coulisses et revenait bientôt, armé de deux scalpels.

Les mains se tendirent du haut des gradins, le pouce retourné vers le bas, en un geste de fatale condamnation. Avant que Bel ait pu réagir,

l'un des bourreaux se pencha sur la chair blanche de sa victime et entreprit calmement de la dépecer. Déjà un lambeau de peau...

« Ce cauchemar est bien réel et ne dépend pas des artifices de la trivision, » pensa le Garde en constatant l'inefficacité de son éclateur et en contrôlant mentalement ses réflexes d'auto-défense.

Bel ne pouvait supporter plus longtemps que l'on torturât une femme sous ses yeux ; il décida d'agir, au mépris de sa mission qui le condamnait à demeurer spectateur et du danger qui risquait de mettre fin à son existence. En quelques bonds il fut au centre de l'arène ; menaçant les deux Joviens de son vibreur, il les contraignit à s'éloigner de leur victime pantelante. Une partie du ventre de celle-ci était à vif et le sang coulait en fines giclées le long des cuisses. Bel surmonta sa répulsion et aida la malheureuse à se relever. Il était temps de s'enfuir : le public, un instant décontenancé par l'intervention du Garde, comprenait qu'on allait le priver de la part la plus délectable du spectacle et débordait maintenant des gradins pour venir au secours des bourreaux. Le Garde soutint la femme en passant un bras sous son aisselle et, marchant à reculons, se dirigea aussi rapidement qu'il le put vers les coulisses avant que quiconque ait pu l'en empêcher. La ruée de spectateurs déferlait vers l'orifice qu'il venait d'emprunter. Il n'eut que le temps d'actionner son vibreur, en trois rafales brèves à charge maximum, et de constituer ainsi promptement une barricade de cadavres.

Au jugé, il enfila une suite de couloirs obscurs, entraînant avec lui le corps nu et sanglant de la femme qui refusait toujours d'ouvrir les yeux, choquée par le début de supplice qu'elle venait de subir.

Toute son attention était concentrée dans sa fuite, il savait qu'il devait profiter au maximum des précieuses secondes d'avance qu'il venait d'obtenir au détriment de ses poursuivants. Bel ne s'occupait pas de ce sein qui frottait doucement sa main, des gémissements qui s'échappaient plaintivement de la gorge blanche, du sang qui coulait en longues traînées vermillon sur les cuisses amples, les mollets cambrés, et venait s'écraser en taches rouges sur les pieds délicats, simulant d'étranges ongles peints. Il marchait, tâchant de s'éloigner le plus possible de l'arène, cherchant l'issue probable de l'Etal aux Chimères.

Bientôt il avança au sein de l'obscurité la plus complète ; les souterrains interdits semblaient aboutir à un cul-de-sac. Il tâtonna sur le mur lisse mais ne parvint pas à découvrir la moindre issue. Le corps chaud et pantelant de la femme nue palpitait contre lui. Bel se sentit soudain très fatigué et laissa glisser sur le sol son fardeau. Elle se raccrochait désespérément à lui ; il la rassura :

— « Ne vous inquiétez pas, je ne cherche pas à vous abandonner, je veux simplement me reposer une minute et réfléchir. Il faut que nous trouvions un moyen de sortir d'ici... Tâchez de vous souvenir, il n'est pas possible que l'on vous ait introduite par l'entrée normale, il doit y avoir un autre accès que vos bourreaux ont emprunté. »

Elle haleta :

— « Vous êtes dans la bonne voie. Le couloir ne s'arrête pas ici, c'est simplement un mur illusoire qui vous arrête, car le boyau continue jusqu'à la résidence du Responsable. »

Une fade odeur de sang montait du corps de la femme. Bel y porta ses mains qu'il retira couvertes d'un liquide poisseux.

— « Il faut que je vous fasse un bandage sommaire, vous allez perdre tout votre sang. »

Bel déchira un morceau de sa toge et l'enroula autour du ventre de la malheureuse créature.

Si le mur était simplement un piège hypnotique son éclateur pouvait facilement rompre l'enchantement. Il essaya : un flot de lumière envahit brutalement le souterrain, brûlant ses yeux qu'il protégea immédiatement avec son bras. Bientôt il fut réaccoutumé à la luminosité et put regarder autour de lui.

La femme était inanimée, sa poitrine se soulevait à peine. Bel comprit qu'elle ne vivrait plus longtemps car ses vêtements, le bandage, les parois du couloir étaient couverts de sang. Il fallait qu'il la réveillât afin qu'elle lui indiquât comment découvrir la retraite du Responsable, pour vaincre définitivement ses sortilèges et ses malversations. Bel se pencha vers elle et lui murmura :

— « Je vous en supplie, madame, il faut me dire comment l'on vous a fait pénétrer ici, il faut que vous me décriviez le repaire du Responsable et comment je pourrais le reconnaître d'entre ses sbires. »

Les paupières de la femme palpitèrent.

« Faites un dernier effort et vous serez en paix. Je promets de vous venger ! »

Elle entrouvrit les yeux, ses lèvres remuèrent faiblement :

— « Il vous faudra vaincre les sept pièges et votre arme ne suffira pas à les vaincre tous... Prenez ce couloir... tout droit, il vous mènera infailliblement à lui... »

Son regard, lucide cette fois, se fixa sur Bel.

« Je vous remercie pour ce que vous... *Vous !* Ce n'est pas possible : *vous !* »

Et son beau corps blanc s'affala dans une posture disgracieuse. Une expression de stupeur profonde s'attarda dans ses yeux. Bel referma ses paupières. Il n'avait pas le temps de chercher à s'expliquer cet étonnement. Il était obnubilé par son but ultime : traquer le Responsable et le tuer, délivrer la foire des Sept Trônes et le S. S. S. de son tyran occulte.

Et pourtant le visage de cette femme remuait en lui quelque chose de vague : un souvenir oppressant. Toute son existence ne paraissait plus conforme à la mémoire qu'il en avait ; des réminiscences d'une vie parallèle à celle qui s'était inscrite dans son cerveau lui venaient par bouffées aussi vite estompées.

Mais peut-être était-ce là un traquenard d'un nouveau genre essayé par le Responsable ? Peut-être avait-il *cru* entendre et voir la femme s'étonner en le reconnaissant ? Peut-être était-elle déjà morte depuis longtemps alors que ses lèvres prononçaient des mots suggérés par une puissance lointaine. Bel chassa ces réflexions qui menaçaient son équilibre mental et se prépara à affronter les sept pièges qui entravaient l'accès à la retraite de celui qu'il recherchait. Il s'engagea résolument dans le couloir.

Une brutale clarté avait fait place à la pénombre violette qui suintait des murs, liquoreuse. Une herse tomba. Bel se retourna : les pointes de métal s'enfonçèrent dans le sol de terre battue avec un bruit mat. Une minute plus tard, alors qu'il avait parcouru une centaine de mètres, une seconde herse chut derrière lui. Il sourit en pensant :

« Décidément l'imagination des fabriquants de chausse-trapes n'a pas progressé depuis le Moyen Age. »

Trente secondes après, une troisième herse s'abattit à quelques centimètres de son dos, puis une quatrième après un laps de quinze secondes. Bel hésita entre deux solutions : sortir et, par là, tenter d'échapper à la chute de plus en plus fréquente des herses ou demeurer sur place et se laisser enfermer entre deux grilles. Il adopta cette dernière. Sept secondes plus tard, il était emprisonné. Bel eut le loisir de voir tomber les autres herses à des intervalles de plus en plus rapprochés, jusqu'à former un rideau continu de lames d'acier. S'il n'avait pas opté pour cette prison, il serait à l'heure actuelle cloué au sol par quelques pouces d'acier. Mais ce n'était pas le moment de se féliciter : Bel se voyait condamné à mourir de faim et de soif entre ces grilles s'il ne découvrait pas un moyen de se libérer. Ces barres d'acier étaient réelles, un essai de son éclateur le lui avait assuré ; par ailleurs son vibreur ne lui était d'aucune utilité puisqu'il n'agissait que sur le système nerveux de n'importe quelle entité biologique. Il semblait bien que le premier des sept pièges, le plus simple sans doute, allait être son tombeau...

Soudain les grilles se recouvrirent d'un fin voile translucide que tissait rapidement une navette invisible. Le sol se nappa d'une moquette épaisse, tandis qu'un large lit de cuir et tous les éléments d'un ameublement somptueux surgissaient du néant pour décorer la geôle. La victime de l'Etal aux Chimères, désormais vivante, parée d'une robe d'or et de fourrure, lui souriait.

Le premier réflexe de Bel fut de recourir à ses défenses mentales, puis à son éclateur, si celles-ci ne suffisaient pas ; mais un simple raisonnement le dissuada de recourir à cette solution : pourquoi aurait-on cherché à abréger sa vie par de nouveaux sortilèges puisqu'on était certain de sa mort prochaine ? Cette apparition devait être une tentative de conciliation à l'égard d'atouts qu'il possédait et qu'il ignorait.

— « J'étais une des créatures du Responsable et je lui ai déplu, » déclara la femme. « Vous avez pu voir comment il m'a punie. Vous êtes maintenant entre ses mains et votre existence va s'achever. Pourtant le maître des Sept Trônes, par une mesure de clémence exceptionnelle, a décidé de vous faire grâce de la vie si vous acceptez que l'on vous implante une nouvelle mémoire onirique, afin que vous ne cherchiez plus à le traquer. »

— « Je veux bien me soumettre à cette condition, mais c'est faire un marché de dupes, car le S. S. S. mettra un nouveau Garde à sa poursuite et n'aura de cesse qu'il soit un jour entre leurs mains. »

Le sourire s'effaça des lèvres de l'envoyée ; elle balbutia quelques syllabes inintelligibles, puis reprit :

— « Le Responsable en accepte le risque. De toute manière il gagnera un temps précieux pour organiser ses défenses. »

Sans prendre le temps de répondre, Bel attaqua :

— « Vous m'avez reconnu tout à l'heure, avant que vous ne mouriez. Alors, dites-moi, qui suis-je à votre avis ? »

Le décor splendide s'estompa, la silhouette de la femme s'évanouit. Bel se retrouva dans sa prison.

Une voix, amplifiée par l'écho du corridor sans fin, émana des murs :

— « Bel, es-tu prêt à recevoir ta nouvelle mémoire onirique ? »

D'instinct, poussé par une résolution profonde, le Garde répondit :

— « Je veux que ce soit le Responsable, lui-même, qui s'occupe de ma transformation ! »

— « Cette demande est irrecevable. Préfères-tu mourir d'une lente agonie, torturé par la faim et la soif entre ces quatre grilles... »

Quatre herses churent simultanément et réduisirent à un mètre carré la surface de sa geôle.

« ... ou aimes-tu mieux revivre une existence confortable et souriante par le biais d'une nouvelle personnalité de premier plan ? »

— « Je désire mourir, » affirma Bel, « à moins que le Responsable ne veuille me conférer de ses mains une individualité originale. »

Il n'y eut pas de réponse. Le Garde ne s'étonnait pas de l'abnégation dont il avait fait preuve. Il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie pour que le S. S. S. neutralise enfin les agissements dangereux du maître des Sept Trônes. Bel comprenait maintenant le pouvoir occulte que détenait le Responsable et qui menaçait le Système Social Solaire même. Il savait que l'entreprise d'intoxication mentale que représentait la Foire pouvait saper les fondements de la civilisation. Le peuple avait le droit de se distraire et Ganymède avait été créée pour cela, mais il fallait neutraliser à tout prix la ténébreuse et malfaisante influence du souverain de la noire kermesse.

— « C'est bien, Bel, je t'attends. » chuchota la voix.

Les herses se relevèrent avec ensemble et le Garde marcha devant lui, porteur d'un talisman ignoré qui le préserva des six autres pièges

mystérieux. Il lui semblait qu'il montait le long d'une rampe en pente douce et qu'il accédait bientôt à la surface de Ganymède ; cette marche le reposait après les artifices qu'il lui avait fallu vaincre.

Comme un soleil tiède, d'un blanc crémeux, la sphère qui servait de repaire au Responsable lui apparut au bout du couloir blanc-bleu. Bel saisit son vibreur ; il s'étonnait que son ennemi n'ait point découvert un subterfuge pour le débarrasser de son arme. Lorsqu'il tira, la tête de sa victime ne lui paraissait pas plus grosse qu'une orange ; lorsqu'il mourut, en même temps que le Responsable, il comprit qu'il venait de se suicider sans prendre le temps de se mettre en paix avec lui-même...

EXTRAIT DU JOURNAL GALACTIQUE, 12 janvier 3004

Une fois encore le Système Social Solaire a tremblé sur ses bases, une fois encore la sagesse de ses promoteurs a évité qu'il ne s'effondrât. Notre empereur Bel IV vient de mourir après une longue lutte avec lui-même. Sa sublime vertu a su triompher des forces mauvaises dont on l'avait libéré lors de son sacre. La Foire des Sept Trônes de Ganymède est redevenue un agréable divertissement et le conseil du S. S. S. s'apprête à couronner un nouvel empereur. Pourtant, avant que la mémoire de Bel IV ne s'efface nous voudrions rendre un dernier hommage à celui qui sut...

EXTRAIT DU JOURNAL GALACTIQUE, 15 janvier 3004

... Nous n'avons pas pu pénétrer dans les salles secrètes où, quelques heures avant le couronnement d'Imbert II, on procède à sa division volontaire. Chacun sait désormais que nos empereurs consacrent toutes leurs forces au bien du S. S. S. puisque l'on est parvenu à séparer leur individualité en deux entités, concrétisations modernes de Dieu et du Diable, et que l'on donne toutes les prérogatives de la puissance à celui qui détient la sagesse. Pourtant, comme il est advenu sous l'empire de Bel IV, la personnalité malfaisante parvient quelquefois à mettre en échec celle du Bien. Nous ne saurons alors trop vanter la puissance des implants psychotiques qui réussissent à transformer un potentat, au faîte de sa gloire, en un humble Garde, chasseur sans pitié, qui traque, jusqu'à leur mort mutuelle, son autre lui-même, sombre comploteur de la nuit...

ARCADIUS

La pierre

La navigation interplanétaire réservera à l'homme d'étranges expériences ; dans l'espace, de singuliers phénomènes affecteront son psychisme. Thème toujours tentant, et dont Arcadius nous offre ici une variation.

Ouf ! que j'enlève ce bon dieu de heaume. On étouffe là-dessous ! Voyons un peu, les mignonnes... Toi, là-bas, oui, Jane, par ici ! Tu crois que je ne te vois pas ? C'est moi, moi, Henrik. Tu reconnais mes mains ? T'es rassurée, maintenant ?

Monsieur est touriste ? Petite exploration des endroits réservés de Ganymède pour se donner le frisson ? Ben, tu vois, y a pas grand-chose à voir, c'est le cas de le dire. C'est pas bouleversant, un astronaute. « De l'ombre et une fille », c'est le refrain des « grands-ducs », comme elles nous appellent ici.

Oui, c'est marrant. On a toujours l'impression d'être parmi des aveugles. Moi, je te vois très bien. T'es blond, t'as des yeux verts, une cicatrice au menton et tu m'écoutes avec une sacrée attention. Tu vois, elle, Jane, elle est habituée aux types comme nous. Pas de problèmes pour elle : on arrive, on les dévaste, on repart.

Donne-moi tes mains, cocotte ! « Boire aux paumes comme à une source... » ou quelque chose comme ça, c'est pas du Montherlant ? Ça t'épate que je le connaisse ? Tu prends les astronautes pour quoi ? Oui, bien sûr, je parle dans ce style-là maintenant ! C'est plus direct ! Mais qu'est-ce que tu crois que c'est, les Centres d'Entraînement ? Il faut développer les types dans tous les sens. On ne sait jamais ce qu'ils vont rencontrer, ou voir... Y a de ces petits films, là-bas... Tu comprends, vos films d'épouvante, ça me fait rigoler. Et puis on t'entraîne à entendre des musiques, des sons, à toucher de ces machins... Faut bien.

Hein, mignonne, si on faisait un petit essai sur toi, tu te contorsionnerais jusqu'à la fin de la semaine.

Tu ne peux pas me voir, bien sûr. Les filles, ici, nous reconnaissent en tâtant nos mains ou nos visages quand on a retiré le heaume. Comment je suis ? Tout blanc, ridé... Les rayons cosmiques, ça fait ça.

Le heaume ? C'est comme des lunettes de soleil. Quand on aborde sur une planète, c'est pour qu'on supporte la lumière. Sinon, on deviendrait aveugle. On pourrait même en crever.

Non, bien sûr, je ne le porte pas là-haut quand je pilote. Pas besoin. C'est justement parce qu'on a l'habitude de regarder la nuit. On est nyctalope, quoi ! Tu comprends, la vue change à force. Bah ! T'as déjà vu des photos à l'infrarouge ou à l'ultra. C'est un peu pareil. Je peux voir dans ce que tu appelles l'obscurité, et toi, sur une fusée, tu verrais rien du tout, que du noir.

Le soleil, si ça manque ? Non. Tu t'habitues. Evidemment, c'est pas drôle de descendre sur une planète avec ce sacré heaume. Enfin... Y a maintenant partout des salles obscures, comme ici, avec des filles, où on peut enlever son casque.

Oh ! c'est pas tellement pour l'amour. Tu vois, ce qui manque surtout, là-haut, c'est le contact... Tu peux pas te rendre compte. Toujours des objets en métal, en matière plastique.

Tu vois, j'ai compris un truc : ce qu'on cherche avec une fille, c'est pas le plaisir, c'est le contact. C'est pas l'orgasme, c'est se sentir en relation avec quelque chose de vivant, de naturel. Tu vois, ça sert à ça, une femme. C'est pour ça que les types se marient, je crois : pour avoir, à demeure, un résumé de la nature. Le reste... Enfin, c'est peut-être des idées d'astronaute !

Je parle, je parle... J'ai trop bu avant de venir. Et puis ça a l'air de t'intéresser. Toi, t'es un homme. Ici, pour les filles, c'est la curée. Elles s'en foutent. Pour une fille, un type, c'est toujours un étranger ou un moyen.

Alors, tu vois. Trouver des filles mieux ? On n'a pas le temps. Pourvu qu'elles soient bien faites — en bonne matière. T'as remarqué que les filles sont faites en matières de différentes qualités ?

Mais, dis donc, je suis mal élevé. Je néglige Jane.

Tu bois avec moi ? A la tienne.

De quoi on parlait avant ?

Une fusée ? C'est tout petit. Enfin, les nôtres, celles de la garde. Y a de la place pour deux, tout juste. D'ailleurs, on est généralement seul.

T'es déjà entré dedans, toi ? Celle de Guy, alors ? Oui, il a toujours eu la manie d'emmener les filles dans sa fusée. Enfin...

La pierre ?... Ah ! sur le tableau de bord ? C'est une tradition, pour les longs voyages.

Une légende ! Evidemment, les savants de la Terre, ça ne leur coûte rien de dire ça. Il faudrait qu'ils montent sur une fusée, ils verraient si on raconte des craques. Mais ils aiment mieux rester dans leur chambre. Pas fous, tu parles !

La pierre.... J'en ai eu besoin. C'est ce qu'on a trouvé de mieux. Ce qu'on en fait ? On la serre dans son poing, c'est tout.

Tu comprends, quand t'as à voyager seul pendant six ou sept mois... t'es comme un moine dans sa cellule. Tu vois, t'entends toujours la même chose. Alors, il se passe un drôle de phénomène : ton toucher se développe. Oui, un peu comme la vue pour nous.

T'as jamais fait attention à ce sens-là, je parie. Tu crois que c'est par contact, uniquement, que ça marche ? Pourtant, tu sens bien dans l'ombre un mur devant toi, ou une présence derrière ton dos. T'as jamais fait de théâtre ? Tu verrais que le toucher peut se développer formidablement. Tu sens les acteurs, les spectateurs.

Alors, tu comprends, au bout de quelques mois, ton toucher, il se met à marcher par surcompensation. Et puis il sent « autre chose ». Comme, si tu veux, avec les radiations infra ou ultra, ou les radio-télescopes.

T'as déjà lu des expériences mystiques ? Là-bas, au Centre, on lisait ça pour se préparer : les instructeurs peuvent pas savoir ce qui va nous arriver. Le gars qui est dans sa cellule, il est dans les mêmes conditions que l'un de nous, au fond : la solitude, le silence, toujours les mêmes trucs sous les yeux. Il commence à sentir des choses bizarres — généralement des hallucinations sexuelles, d'ailleurs, par carence. La plupart des expériences mystiques...

Bon, bon, je voulais pas te choquer...

Alors, on m'avait prévenu avant de partir : six mois de voyage, direction Sirius. C'est long. Et un voyage long, c'est toujours dangereux : des tas d'accidents, de gars qui disparaissent, on ne sait comment. On m'avait dit : « Quand tu verras la Tour, serre la pierre. »

Le premier mois, ç'a été : la télé, les bouquins. Mais à la fin c'est croulant : toujours le sol métallique, la table des commandes, et ce caillou que je tripotais des fois, en me demandant à quoi ça pouvait bien servir.

Alors, ça a commencé pendant que je dormais. Pas de bruit, mais je sentais quelque chose dans ma cabine. Comment te dire ? Une présence. J'allume : rien. J'éteins. Ça reprend. Comme une aile qui battait à mon oreille.

Chaque fois que je m'endormais au cours du voyage, ça reprenait. Une haleine, une fois, sur ma hanche. Et puis, tu sais, quand, sans rien voir, tu devines qu'il y a une fille dans le noir, tu ne sais pas à quoi...

Les hallucinations sexuelles ! je me disais.

Alors j'allumais, je regardais de tous mes yeux : la cabine toute bête, les étoiles par le hublot.

Et puis, une fois, j'ai rêvé : j'étais dans une chambre gris perle, une nuit de printemps. Un vent chaud, formidable. Je me réveille : tout était en place, mais il y avait toujours ce vent chaud.

Et alors, j'ai senti... mais alors là, senti ! comme je tiens Jane en ce moment... des cheveux près de moi, puis... comme un plumage.

Pas de femme depuis trois mois, la solitude. Je me suis dit : si c'est une illusion, c'est plutôt agréable.

Quand j'étais debout, je me disais : si les gars savaient ça... une fille avec un oiseau, invisibles chez moi. Evidemment, tu sais, la radio peut pas fonctionner dans les grands voyages. Je me disais : « Tu te fais des idées. Sur Sirius III, dès l'arrivée, des filles, en vitesse ! Tu débloques ! »

Et puis cette chose, cet être, c'était lui qui me touchait. Je n'arrivais pas à l'attraper. Alors j'ai laissé venir. Une fois, à force, je l'ai saisi. Bon Dieu ! Une fille avec des ailes. Tu comprends : pas une fille et un oiseau. Une sorte de fille-oiseau. Savoir que c'était là, tout près de moi, à côté ! Je l'entendais vivre. Je me disais que je rêvais trop, que j'étais trop seul, que « le monde extérieur ne me détournait pas de mes idées », comme racontaient les instructeurs en nous disant de faire attention pour les grands voyages.

Puis une fois, dans mon lit, il m'a semblé que la cabine était peuplée d'ailes, d'oiseaux, de filles, je ne sais pas. Bon Dieu ! J'allume. On aurait dit que je voyais un arbre plein de hiboux, la nuit. Je regarde par le hublot : je vois les étoiles et puis... Je ne sais pas... comme un paysage en surimpression, tout bleu.

« Je deviens dingue », je me dis.

Je sentais plein de souffles autour de moi, de mouvements... Je saute aux commandes. Et puis, tout à coup, il s'est mis à tomber comme de la neige bleue. Ça traversait les murs. Je regarde le tableau de position : à trois millions de kilomètres de tout corps céleste ! Alors ? Et puis ces trucs bleus phosphorescents qui tombaient comme d'un édredon. On aurait dit de longs flocons de laine. Non, plutôt de la « barbe-à-papa ».

Je regarde ça. Un flocon était tombé sur le tableau de bord ; il se découpait, vachement net, sur l'acier. Je pouvais le prendre. Ce n'était pas une hallucinatoin.

Et alors... nom de Dieu... je vois une masse à travers la paroi, comme si elle était devenue transparente... un corps à la dérive sur la mer... ça flottait et tournait à deux mètres du sol... C'était Siegfrid, le pilote d'une fusée perdue du côté d'Aldébaran. Macchabée, quoi. Il brûlait... mais sans feu, ou comme quelque chose qui flambe en plein jour et dont tu ne vois pas la flamme.

J'étais devenu dingue. Je gueule : « Comment que t'es là ? » et je regarde : derrière lui, y avait une tour toute seule, immense, plus grande que la fusée, avec un escalier — comme celui de Blois, si tu veux.

Je sais plus. Je regardais ça : c'était recouvert de cette mousse bleue, comme une église enfouie sous la neige. J'enfonçais dans cette espèce de truc bleu phosphorescent.

Cette tour ! Idiote ! Rien dedans que ce grand escalier poussiéreux.

Et puis les filles que je commençais à voir, qui m'entraînaient, et cet escalier, sale comme un vieux grenier.

Je lève la tête : je comprenais pas comment il était fait : les spires étaient drôlement disposées, pas les unes au-dessus des autres, je ne sais pas comment te dire. Il me semblait qu'à force, j'aurais compris, mais que j'aurais changé d'esprit alors. C'était fait par des types qui connaissaient pas la géométrie, enfin, pas la nôtre, qu'en avaient inventé une autre. A quatre dimensions, ou dix, ou vingt ? Oui, je me dis, c'est ça. Je suis entré dans un autre espace. C'est pas une planète inconnue. Ça peut arriver n'importe où. Il suffit que la claustration soit longue et le pilote en état pour... toucher comme ça et commencer à voir. Si je me risque dans l'escalier, je suis foutu.

Autour de moi, y avait plein de macchabées. Ça volait, ça pleuvait. Pas que des pilotes : des moines aussi. C'est pourquoi je te disais tout à l'heure... Ça prouvait que j'avais raison : ce monde-là, on pouvait y accéder de partout.

Alors, je sais pas. Je me suis débattu dans la mousse. « La pierre ! La pierre ! » je me répétais. « Il faut que je l'aie ! » Mais où est la fusée ? Je la voyais presque plus : elle devenait transparente. Tu parles ! Je passais pour de bon *de l'autre côté*. Et avant que je la touche, il me fallait être dans la fusée, sinon je me serais retrouvé à l'extérieur, dans le monde à trois dimensions, dans le vide, quoi ! Et je pétais !

Et toutes ces filles ! Comme au milieu d'une volière !

J'ai vu noir. Les flocons qui traînaient sur mes mains, ces doigts, ces plumes, ces bouches qui me frôlaient...

Alors, dans la mousse, j'ai réussi à tâter la place du poste de pilotage — je le voyais plus, tu comprends. Je commençais à flotter. Je reconstituais dans ma tête où il pouvait être placé, ce bon dieu de caillou, pour être sûr de me retrouver à l'intérieur de ma cabine.

Alors, je l'ai touché. C'était comme si j'avais plongé. J'ai pris comme du poids. Comme dans un ascenseur qui descend. J'ai eu l'impression de me réveiller. Je me suis retrouvé dans ma cabine. Y avait seulement plus que la neige bleue sur le sol.

Ç'a été mieux ensuite. J'étais plus très loin de Sirius.

Mais après... Ces filles, ce que j'ai pu les regretter !... Et puis, savoir qu'elles sont partout, en somme.

Au fond, tu vois, le caillou, tu vas te marrer, mais c'est comme un symbole.

JACQUELINE H. OSTERRATH

Un homme sans importance

Si les femmes n'écrivaient pas de science-fiction, il est certain que bien des récits au charme particulier ne verraient pas le jour. Jacqueline Osterrath nous offre ici un excellent exemple de cette science-fiction « rose », que seul peut concevoir un tempérament féminin.

JEAN Ferlin était comptable à la succursale parisienne de Shermann and C°, robots en tous genres. Mais son corps seul, en un automatisme supérieur à celui des machines fabriquées par la firme qui l'employait, se résignait à ces vils travaux ; son esprit, par contre, s'évadait en une autre dimension, où il puisait le thème et les échos de poèmes sublimes... du moins aimait-il à s'en persuader. Car son génie, jusqu'alors, était demeuré méconnu. Ses collègues, toutefois, étaient au courant de ses ambitions littéraires et ne se faisaient point faute de s'en moquer cruellement.

Puis, un beau jour, Janvier (il avait choisi ce prénom de plume) moissonna ses premiers lauriers.

Il allait y avoir deux siècles bientôt qu'une fusée de la Terre avait atteint la planète Mars. Pour fêter dignement cet anniversaire, une grande maison d'édition imagina de publier une anthologie poétique célébrant ce haut fait. Chacun pouvait courir sa chance et Ferlin, après bien des nuits d'insomnie et de ratures, finit par écrire d'un seul jet, comme en transe, une ode aux Conquérants de l'Astre rouge :

O surréalité des sables où s'enlise
Et saigne, sur un sol de cinabre, la sève
Serve des spationefs, élan céleste, rêve
Ascentionnel, ô...

Il y en avait plusieurs pages de la même venue, qui valurent à leur auteur d'arriver dans le peloton de tête. Dès lors, celui-ci ne

vécut que pour attendre la parution du *Livre de Mars*, juste récompense de son talent.

Ainsi que le voulait la coutume, l'éditeur organisa, pour lancer l'ouvrage, un cocktail de presse. Janvier, transporté d'aise de pouvoir se mêler enfin aux gloires les plus authentiques de la littérature, s'y rendit, le cœur battant ; il avait écorné sans regrets ses économies pour s'acheter un costume digne de ces circonstances exceptionnelles.

Avant de partir, il jeta un dernier coup d'œil à la glace et ne fut pas mécontent de l'image qu'elle lui renvoyait : il n'était pas très grand, mais svelte et bien proportionné, avec des cheveux châtain clair, qui retombaient en boucles serrées sur son front. La mode, influencée par l'approche du deuxième centenaire, était à l'Antique, en l'honneur du dieu romain ; aussi Janvier portait-il, sur un collant de chrysoplaste, une tunique de synthécéta d'une blancheur éclatante, tombant jusqu'à terre ; mais, fendue sur le côté, elle ne dissimulait les jambes — Ferlin les avait bien tournées — que pour mieux les mettre en valeur ; une toge de samtite écarlate complétait l'ensemble.

Janvier, appelant un gravi-taxi, se fit déposer sur le toit de la maison d'édition ; la soirée avait lieu au vingt-troisième étage. Or, très vite, il s'aperçut que cette réception, dont il se faisait une fête, ne répondait en rien à ce qu'il avait imaginé. Certes, l'accueil y fut cordial ; mais alors qu'il s'attendait à être entouré de l'admiration respectueuse que suscite un jeune auteur plein de talent, il se trouvait noyé dans la grisaille de l'anonymat : trop de poètes, pour la plupart inconnus, avaient participé à la fameuse anthologie pour se voir, à chacun, séparément prêter beaucoup d'attention par les invités.

Ferlin, pour se consoler, s'approcha du buffet, où coulaient à flots, avec le champagne de Sol III, des alcools venus de toutes les planètes du cosmos. Soudain, il entendit prononcer près de lui le nom de « Shermann ». Il tressaillit d'espoir : n'était-ce pas un journaliste, un critique influent peut-être qui s'intéressant à son œuvre, demandait des renseignements sur sa biographie ? Mais, tendant l'oreille, il lui fallut déchanter. Les deux interlocuteurs ne s'entretenaient nullement de l'obscur comptable d'une firme de robots, mais d'un personnage d'une autre importance : Isa-Dora Shermann, fille du grand patron.

Quittant son Pittsburgh natal, celle-ci faisait un voyage autour du monde et, de passage à Paris, avait exprimé le désir d'assister aux ébats de la faune peuplant, dans cette nouvelle Babylone de la Galaxie, le royaume des lettres et des arts ; l'imaginant vautrée dans le stupre et la luxure, elle se promettait d'en être délicieusement choquée.

Le grand éditeur, qui ne négligeait aucun atout, s'était arrangé pour rehausser sa réception de ce fleuron doré. Ferlin (il faisait pourtant profession de mépriser les biens de ce monde) ne résista pas à

la curiosité et chercha des yeux l'héritière, sujet de la conversation. Tout d'abord, il la distingua mal, à travers le cercle des admirateurs qui se pressaient autour d'elle ; puis, alors que Janvier, à force de tendre le cou, risquait une rupture des vertèbres cervicales, un remous de la foule, brusquement, le poussa au premier rang.

Isa-Dora lui apparut dans toute la splendeur d'une robe de hyalours violet, qui tombait autour d'elle en plis nombreux, sombres comme une nuit sans étoiles. Or, cette opacité était trompeuse ; vu sous un angle différent, le tissu prenait la transparence d'une eau de source. Mais, ainsi que le recommandait la mode, les belles qui portaient des atours de ce genre avaient grand soin de ne jamais demeurer immobiles ; elles ne livraient ainsi que de fugitives merveilles aux regards insistants qui se posaient sur elles.

Janvier, que son âme élégiaque inclinait à considérer toute femme — fut-elle une Pavonienne à la double tête plate et chauve, sommée d'une couronne de tentacules — comme une muse, une fée, une nymphe ou un ange, ne put se retenir pourtant de juger sans indulgence Isa-Dora Shermann. Il est vrai que le whisky d'Algol, dont il avait abusé, le dotait d'une inhabituelle objectivité.

Isa-Dora était grande, osseuse et d'un blond fade. Ni les fards, ni les instituts de beauté (elle y avait cependant dépensé des fortunes) n'étaient parvenus à changer, pour leur prêter quelque grâce, ses gros yeux bleus et globuleux et son menton fuyant.

Janvier, horrifié, s'apprêtait à fuir au plus vite le voisinage de cette Gorgone, lorsque celle-ci, lui tendant son verre vide, roucoula d'une voix nasale :

— « Oh ! darling, allez donc me chercher un peu de champagne ! »

Subjugé, le jeune homme obéit. Mais, pour se donner le courage d'affronter à nouveau l'olympienne Isa-Dora, il prit soin d'avaler coup sur coup trois verres de pyros de Vénus, qui eurent pour effet, hélas ! de neutraliser l'action salutaire de l'alcool algolien.

Lorsque Janvier rapporta la coupe pleine, il ne vit plus de Miss Shermann qu'une chevelure d'épis d'or et un doux regard de violette... Son inspiration poétique, aussitôt, lui dicta des stances à l'adorable Isa.

Une heure plus tard, Isa-Dora l'embarquait sur les coussins bleu ciel de sa gravi-cad et, rentrée avec lui à l'hôtel, demandait la communication par vidéo avec Pittsburgh, juste à point pour interrompre le dîner du Juge O'Connor, qui s'apprêtait à savourer un plat de poulet frit, accompagné d'une salade de betteraves bien sucrées.

Le Juge soupira ; mais, habitué aux fantaisies de Miss Shermann, il consentit à la marier sur l'heure. S'il ne se trompait pas dans

ses comptes, cette chère Isa, songea-t-il, en était à son septième divorce et son huitième époux.

Janvier, un peu désorienté, regardait, sur l'écran, ce vieux monsieur chauve et grave qui, ouvrant un grand registre, y notait quelques mots et demeurait la plume en l'air. Isa saisit la main de Janvier et l'éleva, pour mettre bien en vue sa plaque d'identité. Le vieux monsieur recommença d'écrire, puis posa une question.

La conversation se déroulait en anglais, langue qu'ignorait Ferlin. Isa-Dora passa un bras impérieux autour de ses épaules.

— « Dites « yes », darling », ordonna-t-elle.

Janvier, obéissant, répéta :

— « Yes ! »

Le vieux monsieur, avec un bon sourire, prononça ce qui lui parut être une phrase de félicitations. Puis la vidéo s'éteignit.

L'adorable Isa resserra son étreinte et Janvier, ne voulant point faire mentir la juste réputation de politesse du peuple de France, ne crut point devoir refuser à Miss Shermann (il ignorait encore qu'elle fût devenue Madame Ferlin) l'hommage qu'elle attendait de lui.

Le lendemain, il éprouva quelque étonnement à se réveiller dans un lit néo-Louis XV, sous un baldaquin de nylodamas gris tourterelle, broché de roses incarnates. Il fut plus étonné encore d'apprendre son mariage.

Mais la nuit qu'il venait de passer ne lui ayant, contrairement à toute attente, laissé que de bons souvenirs, il n'y fit point protestation. Isa-Dora débordait à la fois d'amour et de dollars ; les uns compensaient l'autre.

Janvier, qui était modeste de nature, n'alla pas sans se demander par quelle grâce insigne il avait été distingué par l'héritière des Shermann. Le psychiatre attitré de celle-ci eût pu, facilement, lui donner la clef de l'enigme.

Isa-Dora, dans son enfance, alors qu'elle allait pour la première fois à l'école, tomba en admiration devant les cheveux bouclés, châtain clair, et la fossette au menton de l'un des élèves de sa classe. Habituée, dès le berceau, à voir satisfaits tous ses caprices, elle voulut l'annexer pour compagnon de jeux. Mais le gamin, farouchement mysogyne comme on l'est souvent à cet âge, refusa de se laisser faire. Et comme Isa-Dora, pour le séduire, le comblait de billes, de soldats de plomb, d'ice-creams et de baisers poisseux, il s'en débarrassa d'une vigoureuse paire de gifles, accompagnée d'un : « Va-t'en, sale fille ! » péremptoire. Le cœur d'Isa-Dora en demeura irrémédiablement blessé.

Depuis ce jour, l'humiliation et le désir de revanche, profondément ancrés dans l'inconscient de Miss Shermann, l'inclinèrent à s'éprendre en coup de foudre de tout joli garçon pourvu de cheveux bouclés et d'une fossette. Janvier possédait l'une et les autres.

Ce dernier, la première surprise passée, s'accommoda fort bien de la situation ; une tardive prudence, toutefois, le poussa à apprendre, sous hypno, l'anglais en trois jours.

Il devint vite un auteur à la mode (Isa, à son insu, orchestrait discrètement sa publicité) et, tout heureux de voir sa femme l'encourager dans sa carrière, lui en était reconnaissant et, galamment, le lui prouvait. D'ailleurs, perdu dans ses songes, il parait son épouse de toutes les grâces d'une incomparable Egérie ; il ne s'apercevait pas davantage qu'il n'était, entre ses mains, qu'une marionnette dont elle tirait habilement les ficelles.

Au contraire, il s'imaginait être devenu, par sa seule valeur, un homme important, moderne trouvère dont la gloire démentait agréablement la définition d'un dictionnaire qu'il avait un jour feuilleté, en veine d'étymologie : il y avait lu sans plaisir que le « ferlin » était, en vieux français, le plus petit poids dont se servaient les orfèvres et les monnayeurs : ce petit poids était devenu, par la suite, un surnom de marchand ou un sobriquet d'homme très petit ou insignifiant. Janvier se sentait fier d'avoir pu, pour sa part, faire mentir ce patronyme.

Puis, ainsi qu'il en va sur toutes les planètes de l'Union Galactique, les choses commencèrent, lentement, à se gâter.

Janvier, dont la poésie ne cessait, jusque-là, de couler harmonieusement à pleins bords, comme les eaux de la fontaine Aréthuse, se sentit tout à coup à court d'inspiration ; il examina le problème et vint à conclure que la faute de cette carence revenait à sa Muse.

Isa-Dora, trop sûre de sa puissance et de la docilité de ce mari modèle, avait cessé de lutter contre l'âge qui, depuis longtemps déjà, la guettait. Elle comptait, certes, un bon siècle de plus que son jeune époux ; toutefois, massée, maquillée, corsetée, s'astreignant à la double discipline d'un régime sévère et d'une gymnastique quotidienne, elle parvenait encore à faire illusion. Mais, s'abandonnant aux blandices de l'amour partagé et des chocolats fourrés de crème ou de liqueur, elle eut vite fait de voir diminuer ses charmes et augmenter son poids.

Un matin, sortant de sa baignoire à l'eau parfumée de sels précieux, elle revint vers le lit où Janvier sommeillait encore, et se jeta sur lui, dans une ivresse de passion. Le plus long des rêves, dit-on, peut ne durer qu'une seconde : Ferlin en fit l'expérience. Etouffé sous cette étreinte, il eut le temps de revivre en détails, au sein d'un cauchemar, l'aventure tout entière de Jonas et de la baleine...

Alors que Janvier, jusque-là, demeurait aveugle devant la réalité, ce songe prophétique lui dessilla les yeux ; il regarda sa femme et la vit telle qu'en elle-même enfin le lard l'avait changée. Il en frémit d'horreur et résolut, sans plus tarder, de se chercher une nouvelle Egérie.

Obligeante, sa mémoire lui fournit aussitôt une image que, dans son amour passé pour Isa-Dora, il avait refoulée tout au fond de lui-même. Il s'agissait de la belle, de la fascinante Echidna Sérys qui, tous les soirs, se produisait sur la scène d'une des boîtes de nuit les plus en vue de la Capitale. Dans la clarté des projecteurs, elle apparaissait sous les traits d'un lézard volant d'Arcturus et dansait en déployant de grandes ailes transparentes ; puis, avec des gestes pleins d'une feinte pudeur, elle commençait d'arracher une écaille après l'autre ; celles-ci tombaient autour d'elle comme une pluie d'argent, d'émeraude et de turquoise. La longue queue squameuse, grâce à quelque habile artifice, disparaissait comme une traine désormais inutile, les ailes se fondaient en une gaze immatérielle et bientôt, tandis que les spectateurs retenaient leur respiration, Echidna se révélait, en un divin éclair, vêtue seulement de sa beauté et d'un peu de poudre d'or...

Janvier, avec l'audace de l'inexpérience — il était, jusque-là, resté fidèle à sa femme — entreprit de conquérir Echidna. Cette dernière, séduite par son sourire et sa gentillesse, ne se montra point cruelle. Ferlin, tout à ses rêves, commença désormais de vivre sur deux plans bien séparés : il était, d'un côté, l'époux attentif et reconnaissant d'Isa-Dora et, de l'autre, l'amant passionné de la danseuse.

Miss Shermann, moins romanesque, eut vite fait de découvrir le pot aux roses ; son premier mouvement fut de bondir chez le vieux Juge O'Connor qui, résigné, lui eut, comme les autres fois, fourni les éléments légaux d'un divorce discret. Mais étant, malgré ses caprices, une femme de tête, Isa-Dora réfléchit. Elle avait des yeux pour se voir dans les glaces et devait bien s'avouer que, en dépit de ses dollars, elle n'était plus d'apparence à séduire un jeune mari ; elle aurait donc du mal à trouver un remplaçant. De plus, elle aimait son Janvier. Mieux valait, songea-t-elle, recourir à la ruse.

Cachant son amertume et ses projets de vengeance, elle redoubla de tendresse envers son époux et, profitant de ce qu'elle allait fêter son anniversaire, donna une grande réception. Habilement, elle mit Janvier en vedette, qui fut tout heureux d'offrir à leurs invités la primeur d'une douzaine de sonnets ; il avait une voix agréable et prenait plaisir à sentir tous les yeux fixés sur lui. En cette ambiance euphorique, Isa-Dora n'eut aucun mal à le pousser à boire, ce qu'il évitait généralement. Ferlin, alors qu'il portait un toast en l'honneur de sa femme, eut soudain l'impression de glisser dans un trou noir ; un robot-maître d'hôtel, qui se trouvait à point dans le voisinage, l'emporta discrètement jusqu'à la chambre conjugale.

Quand Janvier s'éveilla, il reconnut tout de suite, à la violence de son mal de tête, qu'il se trouvait dans l'état regrettable qui suit les soirées excessives. Un cachet d'anti-kat lui éclaircirait certaine-

ment les idées. Il se leva pour, d'un pas chancelant, se diriger vers la salle de bains ; mais il s'arrêta, frappé de surprise : la chambre ressemblait à un champ de bataille — meubles renversés ou brisés, bibelots en miettes, rideaux lacérés. Comme il en demeurait stupéfait, il entendit un bruit léger. La porte s'ouvrit, livrant passage à Isa-Dora ; étalé comme à la truelle, un emplâtre de fard lui cachait le visage.

— « Isa, que s'est-il donc passé ? »

— « Honey ! Honey ! » hoqueta-t-elle, « vous voici redevenu vous-même ! Que j'en suis heureuse ! »

— « Moi-même ? Je ne comprends pas... »

— « Ce sont ces maudits cocktails : vous ne les avez pas supportés. Lorsque j'ai voulu aider le robot à vous mettre au lit, vous vous êtes jeté sur moi ; puis, voyant que je vous échappais, vous avez saccagé la pièce. »

Janvier secoua la tête.

— « Mais ce n'est pas possible ! »

D'un geste triste et simple, elle montra les ruines autour d'elle.

— « Voyez ! Quant à moi, si j'ôtais mon maquillage... »

Elle n'acheva pas sa phrase. Janvier sursauta.

— « Voulez-vous dire que je vous ai frappée ?

— « Hélas ! Oh ! darling... » Elle se jeta dans ses bras. « Mais je vous pardonne ; vous savez bien que je vous aime. »

Ferlin, tout le jour, demeura comme foudroyé ; il souffrait à la fois, physiquement, des effets de son ivresse de la veille et, moralement, des accusations portées par Isa-Dora. L'état du mobilier, ainsi que les bleus dont sa femme était couverte, ne lui laissaient aucun doute sur la réalité de sa crise ; mais il avait beau réfléchir, il ne se souvenait de rien. De plus, il était bien certain de ne s'être jamais, dans tout le courant de son existence, livré à de pareilles déprédations. Enfin, ne parvenant pas à tirer cette énigme au clair, il préféra l'oublier.

La vie reprit son cours ; il eut même un revenez-y de tendresse pour Isa-Dora, dont la générosité l'avait ému. Mais, assez vite, le désir qu'il avait d'Echidna le ramena dans les bras de la danseuse. Celle-ci l'accueillit avec joie dans son grand lit aux draps de soie bleu pâle lamés d'or.

Pleine d'une douce lassitude, elle s'étira, posant sur son amant un œil admiratif.

— « Tu me combles, » murmura-t-elle.

Puis elle tendit le bras et, sur une table basse, saisit un flacon où brillait une liqueur pourpre. Elle en emplit deux verres et lui offrit l'un d'eux. Janvier le repoussa, se souvenant avec effroi du résultat de ses dernières libations ; mais Echidna parut blessée de son refus et,

pour ne point la peiner, il finit par céder. La liqueur était délicieuse ; il se sentit gagné d'une agréable chaleur.

Echidna, tendre et souriante, ne cessait de jouer les Hébé. Ferlin se plia à son caprice jusqu'au moment où, comme l'autre fois, il chavira dans le néant.

Il fut réveillé par un cri à lui arracher les oreilles. Il se leva d'un bond et demeura figé, en voyant sur le seuil sa femme que suivait le vieux Juge O'Connor.

Surpris en flagrant délit, il ne lui restait plus qu'à tenter de faire bonne contenance.

— « Je reconnais mes torts, Isa-Dora, je regrette. Je n'opposerai aucun obstacle à votre demande en divorce. »

Sa femme poussa un autre hurlement :

— « Le divorce ! Il s'agit bien de cela, maintenant !

— « Mais alors ? De quoi donc ? »

— « De quoi ? Vous le demandez ! Et ça ? »

D'un doigt qui tremblait, elle montra le lit. Ferlin se sentit une brusque faiblesse dans les genoux : Echidna gisait au milieu des draps en désordre, dont l'azur clair se teintait d'horribles taches rouges ; sous son sein gauche brillait le manche d'un poignard.

— « Echidna ! »

Il lui saisit le poignet, espérant, contre toute espérance, surprendre le battement du pouls ; mais, épouvanté, il sentit sous ses doigts l'irrémédiable froid de la chair morte.

— « Ce n'est pas moi ! » bégaya-t-il. « Pas moi ! pas moi !... »

Sa voix montait, atteignant à l'aigu. Isa-Dora, s'approchant de lui, le gifla d'une main sèche.

— « Vite ! » ordonna-t-elle. « Allez vous laver ; vous êtes plein de sang. Et puis, habillez-vous ! »

Subjugué, il obéit. Lorsqu'il revint dans la chambre, le Juge avait déjà roulé le corps dans une couverture ; il entendit, dans la cuisine, sa femme qui mettait les draps dans l'incinérateur. Elle revint et prit le bras de son mari.

— « Maintenant, partons. »

— « Mais... elle ? »

— « O'Connor s'occupera de tout. N'est-ce pas, Juge ? »

Le vieil homme hocha la tête :

— « Comptez sur moi, Miss Shermann. »

Rentrés dans leur appartement, Isa-Dora contraignit son époux à se coucher, puis le bourra de pilules sédatives et, pendant trois jours, le maintint dans un état nébuleux, entre veille et sommeil.

Janvier, ensuite, eut vaguement conscience que deux robots le tranportaient jusqu'à la gravi-cad, pour le mener où ? Il n'en savait rien. Une piqûre — il sentit l'aiguille d'une seringue s'enfoncer dans sa cuisse — l'endormit définitivement.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il crut rêver. Par une large baie entrait une lumière scintillante et dorée comme du champagne ; le ciel — oui, il ne se trompait pas — le ciel était d'un jaune profond, vif et cependant agréable au regard. Il se leva et, traversant une chambre inconnue, s'approcha de la fenêtre. Aucun doute n'était possible : il ne se trouvait plus sur Sol III.

Un robot entra, portant un plateau garni d'un petit déjeuner pour deux qu'il posa sur un guéridon. Le suave arôme du café acheva de rendre à Ferlin sa lucidité. Isa-Dora entra à son tour, courut à lui et l'embrassa.

— « Darling ! N'ayez plus aucune inquiétude ; vous êtes ici hors de danger. »

Elle rit de plaisir comme une fillette et, lisant dans ses yeux une question inexprimée, s'empressa de le mettre au courant.

Elle était, dit-elle, depuis quelque temps, lasse de la foule ; de plus, elle avait remarqué que l'inspiration semblait fuir son mari. Cet état de chose l'avait décidée à chercher une retraite discrète, où leur amour pourrait refleurir comme un jardin sous une pluie d'été.

Elle s'était donc rendue propriétaire d'une petite planète — il y en avait tant de par le galaxie, où ce genre d'achat était chose courante — et l'avait fait aménager.

— « Nous avons des robots, des vivres, une centrale d'énergie, une bibliothèque bien garnie et suffisamment de films à trois D pour occuper une vie tout entière. Je voulais vous en faire la surprise : les événements m'obligent à devancer la date que je m'étais fixée.

» Un astronef d'une obscure compagnie privée — que ce voyage sauve de la faillite — nous a conduits ici. Moyennant un prix raisonnable, le commandant et son équipage ont oublié désormais qu'ils nous ont jamais vus. O'Connor, seul, est dans le secret et veillera à ce qu'il soit bien gardé. Le CBI (1) au grand complet serait-il à votre recherche qu'il ne pourrait retrouver notre trace. »

Janvier, encore sous le coup de la peur qu'il avait éprouvée, ne put qu'admirer le bel esprit d'organisation de sa femme. Faisant un retour sur lui-même, il s'avoua qu'il l'avait odieusement trompée avec Echidna. Il était bon, il était juste qu'il en ait été puni. Et, battant sa coulpe, il commença sur l'heure d'écrire une épopée de trois mille vers, intitulée *l'Isadoriade*.

Les premiers mois qu'ils passèrent sur Réfugia (ainsi avaient-ils baptisé leur planète) furent — ou presque — un enchantement. Isa dévorait son mari de baisers, d'attentions et de tendresse ; Janvier, lui, fermant les yeux à la réalité, tentait de se persuader qu'il avait retrouvé sa Muse blonde au clair regard de violette.

(1) CBI : Cosmical Board of Investigations.

Puis, insensiblement, l'atmosphère changea. L'humble douceur de son mari, dictée par la reconnaissance, finit par éveiller chez Isa-Dora des instincts de sadisme. Commençant par d'insignifiantes piqûres d'épingles, elle entreprit, peu à peu, de démoraliser Ferlin et s'attaqua, dans ce but, à ce qu'il avait de plus cher : son talent poétique.

Comme elle était intelligente, il ne lui fut pas difficile, par des critiques d'autant plus douloureuses qu'elles étaient justifiées, de ravaler son œuvre au rang le plus médiocre : il n'était qu'un écrivaillon dont, seuls, un peu de propagande et ses propres dollars avaient, aux yeux du monde, fait un génie.

Janvier courba la tête ; il préférait subir sans broncher tous les affronts, plutôt que de se voir, si le CBI s'emparait de lui, relégué à vie sur Pluton.

Isa-Dora poussa son avantage : elle ignorait, imprudente, qu'un homme acculé n'en est que plus apte à découvrir une issue pour s'évader.

Un jour où sa femme s'était montrée plus odieuse encore que d'habitude (n'avait-elle pas jeté dans l'incinérateur l'*Isadoriade* tout entière ?), Janvier s'enfuit de la maison. Il marcha droit devant lui, sous un ciel d'or étincelant, dont l'éclat lui rendait plus lourd, par contraste, le fardeau de sa peine. Il n'avait pas formé de plan. Sur une autre planète, il s'en fût peut-être remis au destin pour envoyer sur sa route un animal sauvage, qui eût mis fin à sa triste existence. Mais Réfugia, il le savait, ne comportait qu'une vie agréable inoffensive pour l'homme. A défaut d'un schlango d'Antarès ou d'un tigre à dents de sabre, il songeait vaguement à des fleuves rapides, des cratères embrasés, des précipices sans fond.

Mais la campagne, devant lui, n'était qu'une suite de savanes et de collines aux courbes alanguies ; dans les vallées chantait, sur des cailloux de jade, une eau vive et trop peu profonde pour noyer qui que ce fût. Il grimpa le long d'une pente fleurie de pseudo-genêts et, brusquement, s'immobilisa.

Il se trouvait devant un paysage d'une grâce admirable : sous des arbres au feuillage d'ocre ou d'orange pâle, un lac s'étendait, dont les vagues légères venaient mourir au bord d'une plage de sable fin ; tangible presque, une étrange lumière dansait à sa surface, comme un poudroiement d'or. A la vue de cette beauté parfaite et calme, Ferlin sentit s'apaiser le chagrin qui le torturait ; il s'assit dans l'herbe haute et contempla le lac. Des lambeaux de poésie traînaient dans sa mémoire : il évoqua les vallons d'Arcadie, les naïades cueillant, aux sources de l'Hellade, les iris en fleur et les souples roseaux.

Une nymphe... des vers anciens l'évoquèrent...

Et le vent de la mer relevant vers le ciel les cheveux roux de

Héliokomis, les tordait comme une flamme furieuse sur une torche de cire blanche...

La clarté ondula sur le lac et, soudain, il vit une jeune fille jaillir de l'onde, telle Aphrodite, née de l'écume. Elle rit, en secouant les gouttes d'eau mouillant ses épaules, sa gorge haute et son ventre doucement galbé ; puis elle courut vers la grève et, haletante, vint s'étendre près de Janvier, dont elle entoura les genoux de ses bras.

— « Qui es-tu ? » demanda-t-il.

— « Celle qui t'appartient : tu m'as créée. »

Il ne songea pas même à s'étonner. Si l'ivresse lui avait donné le triste loisir de tuer Echidna, ne pouvait-il, en compensation, animer, par la seule force de son rêve, cette vie radieuse ?

— « Je t'appellerai, » dit-il, « Anna, belle comme l'Anadyomène. »

Le soir tombait lorsque Janvier revint vers la villa blanche où, rongeant son frein, Isa-Dora l'attendait.

— « Où étiez-vous ? » cria-t-elle.

Et, sans reprendre haleine, elle commença de l'accabler d'injures.

Le lendemain, Janvier, profitant de ce que sa femme faisait sa sieste habituelle, fouilla dans la remise où s'entassait le matériel apporté par l'astronef ; il eut vite fait d'y découvrir un graviptère. Il le fixa sur ses épaules, ce qui lui permit de franchir en quelques minutes la distance le séparant du lac.

Anna l'attendait. Elle se jeta dans ses bras, les yeux éblouis, les lèvres entrouvertes.

Janvier goûta près d'elle un bonheur dont rien, jusqu'alors, n'avait égalé la plénitude. Plus tard, comme il allait quitter la jeune femme, une pensée lui vint.

— « Il n'existe aucune faune indigène, et je ne vois pas non plus d'arbres portant des fruits : de quoi donc te nourris-tu ? »

Elle le regarda avec étonnement.

— « Ne m'as-tu pas souhaitée belle et faite uniquement pour l'amour ? Qu'aurais-je besoin de me nourrir ? »

Janvier, stupéfait, ne trouva rien à répondre.

Comme la veille, sa femme l'accueillit par d'aigres reproches et menaça même d'appeler le CBI, pour livrer à la justice le coupable qu'elle avait protégé jusque-là. Janvier haussa les épaules ; il était affreusement las de cette existence et, plutôt que de perdre quelques jours de bonheur auprès d'Anna, préférait risquer une condamnation qu'il avait, en somme, bien méritée.

Le lendemain, comme il rejoignait sa Nymphe, il la trouva pensive.

— « Je me languis loin de toi, » soupira-t-elle. « Ne pourrais-tu, pour égayer ma solitude, me donner des compagnes ? »

Surpris et tenté, Ferlin étudia la question.

— « Ne seras-tu pas jalouse ? » demanda-t-il.

— « Jalouse ? Mais nous serons alors deux à t'aimer, ou trois, » continua-t-elle avec un rire clair, « ou dix, ou cent, ou mille, autant qu'il te plaira. Mille fois plus d'amour, cela ne vaut-il pas mille fois mieux que ce pauvre amour unique que je puis t'offrir ? »

Janvier, ravi, écoutait ce langage que n'aurait point tenu une fille de Sol III ou, généralement, de toute autre planète de la Galaxie.

— « Eh bien, » dit-il, « je vais essayer, pour te faire plaisir. »

Il contempla sa naïade de flamme et de nacre, imaginant, pour la mettre en valeur, quelque piquant contraste. Et, naissant de la lumière et de son rêve, une ravissante statuette de vieil or commença de se former. Fragile, gracile, les yeux en amande et les cheveux comme une gerbe de soie noire, il la nomma Fleur-de-Menthe, tant son corps était frais et parfumé.

Il rentra le plus tard possible, courbant le dos à la perspective des cris d'Isa-Dora ; mais sa femme était absente et ne revint que tard dans la nuit. Janvier entendit craquer les ressorts du lit (ce grand lit conjugal qu'elle avait toujours exigé) alors qu'elle se glissait près de lui. Sans doute allait-elle, une fois de plus, vouloir le contraindre, fût-ce sous la menace du CBI, à lui prouver sa flamme. Mais, contrairement à son attente, elle se tourna sur le côté et s'endormit aussitôt.

A partir de cet instant, il sembla qu'une trêve s'établissait entre les époux ; s'ils n'échangeaient plus que de rares paroles, du moins ne se disputaient-ils pas. Dès que le soleil était assez haut dans le ciel, chacun partait de son côté.

Ferlin, impatient d'éprouver son pouvoir, créa successivement une Vénusienne aux yeux de perle, Silvéria, et Hyacinthe, semblable aux filles de Déneb IX, dont la peau s'irise comme un arc-en-ciel, et Solwitha, la nixe blonde sortie d'une Saga nordique, et Rarahu l'Ilienne, et Cléopâtre, et Béatrice, et, toute chaude et dorée d'un reflet d'incendie, Hélène, la divine.

Janvier eût préféré, certes, ne pas quitter les bords du lac ; mais il lui fallait bien rentrer à la villa, pour ne point rompre les derniers ponts. Quelles en eussent été les conséquences ? Il n'osait y songer. Pas plus qu'il n'osait questionner Isa-Dora, dont l'attitude nouvelle, les absences et le mutisme soudain le remplissaient d'étonnement. De plus, il la trouvait pâle, amaigrie. « Serait-elle malade ? » se demandait-il.

Il ne tarda pas à avoir l'explication du mystère.

Un jour qu'il rejoignait ses « filles », il tressaillit d'horreur et d'indignation : elles n'étaient plus seules. D'admirables athlètes jouaient avec elles dans l'eau claire ou, couchés sur l'herbe, s'abandonnaient sans retenue aux plus doux des plaisirs.

Anna courut à lui et se suspendit à son cou.

— « Je savais bien, maître, je savais bien que tu serais fâché. Mais les autres, comment s'en douteraient-elles ? Moi, tu m'as créée pour ton amour, mais elles... » (d'un geste, elle montra les naïades) « tu les as créées pour l'amour, n'importe quel amour... »

Ferlin, bon gré mal gré, s'avoua qu'elle avait raison. Anna était née de son rêve et de son chagrin ; les autres n'étaient filles que de sa curiosité et de son goût pour une expérience à la fois délectable et scabreuse.

— « Mais eux ? D'où viennent-ils ? »

Anna, satisfaite de voir s'apaiser sa colère, sourit.

— « Ils viennent d'un autre lac, d'un autre nuage de lumière. »

— « Serait-ce ?... » Il comprenait brusquement. « Isa-Dora ? »

— « Oui, oui, la grosse femme qui te déteste. »

— « Tu connais donc ses sentiments ? »

Elle parut surprise.

— « Je sais tout ce que tu sais. Ne suis-je pas le reflet de ton esprit ? »

Janvier s'assit dans l'herbe. Il ne s'offusquait même plus de ce spectacle renouvelé de l'Antique qui s'offrait à ses yeux, où satyres et nymphes se poursuivaient dans les bosquets.

— « Pourquoi sont-ils apparus, aujourd'hui ? »

— « Elle... » (pour la première fois, la haine enrouait la douce voix d'Anna) « elle s'épuise. Tu nous a créées tendrement, pour le plaisir de nous donner la vie, plutôt que pour ton plaisir propre ; ton âme et la clarté s'accordent, s'équilibrent mutuellement. Tandis qu'elle a découvert par hasard son pouvoir. Elle a forgé ces hommes comme des automates, des serfs, des esclaves, des machines à satisfaire un désir dévorant. Elle les a voulus toujours plus beaux, plus puissants, plus stupides. Mais, dans sa gloutonnerie, c'est sa substance à elle qu'elle appauvrissait ; elle est faible à présent, très faible. Elle n'a pu se rendre au lac. Ses amants, cessant d'être sous son contrôle, se sont tournés vers nous comme, sur ta planète, la fleur d'héliotrope se tourne vers le soleil. »

— « Tes compagnes... » (Janvier hésita, car la question coûtait à sa vanité masculine) « tes compagnes en sont-elles heureuses ? »

— « Oui, certes. Mais tu n'en restes pas moins notre maître à toutes. Ordonne, et nous chasserons ces intrus ! »

— « Non. » Machinalement, il lui caressa les cheveux. « Laisse-moi réfléchir. Ces hommes, dis-moi, me répondraient-ils si je les interrogeais ? »

— « Sans aucun doute. Ne sont-ils pas obéissants, de par leur nature même ? »

— « Va m'en chercher un. »

Janvier, non sans une jalousie vague, examina le splendide échan-

tillon d'humanité qui se tenait devant lui ; grand, châtain clair, il avait, comme il fallait s'y attendre, des cheveux bouclés et une fossette au menton. Mais là s'arrêtait la ressemblance avec lui-même ; car l'autre atteignait presque les deux mètres, avec des hanches étroites et des épaules de gladiateur. Sa virilité, s'éloignant des normes terrestres, se haussait au rang des divinités primitives.

— « Qui t'a créé ? »

— « La Reine Dora. »

Janvier sourit ; la vanité de sa femme ne cesserait jamais de l'étonner.

— « Connais-tu ses pensées ? »

L'athlète fronça les sourcils. Ferlin se souvint alors qu'Isa-Dora l'avait voulu stupide ; la réflexion devait donc lui être difficile.

— « Oui. Je vois ses pensées. »

— « Et tu les comprends ? »

— « Non. Je les vois seulement. »

— « Bien. Et maintenant, tu vas m'apprendre quels sont les projets de... » (il eut un mince sourire) « de la Reine Dora à mon égard et son opinion en ce qui me concerne. »

La Reine, expliqua l'homme (il parlait, comme sa créatrice, un anglais rapide et nasillard, que Janvier avait parfois du mal à suivre), n'était pas tout à fait convaincue de la réalité de ces êtres nés de son désir ; elle craignait de les voir retourner au nuage lumineux dont ils étaient sortis. Aussi ménageait-elle encore son époux, n'ayant pas encore épuisé toutes les joies que lui donnait le pouvoir qu'elle avait sur lui ; mais elle était bien près de se lasser de ce jouet.

— « L'horrible femme ! » s'exclama Anna. « Il nous faut agir et t'en défendre. »

— « Et comment ? » soupira Janvier. « Elle m'a bien prévenu : si jamais elle venait à mourir de mort suspecte, le Juge O'Connor irait tout droit mettre le CBI au courant de mon crime. »

L'athlète rit — un rire aussi déplaisant que celui d'Isa-Dora.

— « Votre crime ? Mais vous n'avez tué personne ! »

— « Si... Echidna Sérys. »

— « Apprenant vos infidélités (elle vous faisait suivre par un détective), la Reine vous a drogué une première fois, pour vous persuader que l'alcool déterminait en vous des accès de violence. Ensuite, elle alla trouver la danseuse et n'eut aucun mal, moyennant une honnête rétribution, à la persuader de vous jouer une habile comédie. »

— « Est-ce possible ? Je l'ai pourtant vue morte ! Et le sang ? Le poignard ? »

— « Le sang était de l'hémoglobine et le poignard un accessoire de théâtre. »

— « Mais elle était toute froide : j'en ai encore les doigts glacés à ce seul souvenir... »

— « Echidna mimait sur scène la danse des lézards volants d'Arc-

turus ; elle connaissait bien ces animaux, pour être elle-même une Arcturienne. Or, sa planète natale (peut-être ne le savez-vous pas) est soumise à de tels écarts de température que ses habitants, à la mauvaise saison, ou à tout autre moment d'ailleurs, entrent en hibernation. Le cœur, alors, ne bat plus qu'à peine, la respiration se ralentit, le corps tout entier, rigide et cataleptique, est dans un état de profonde hypothermie ; un examen superficiel ferait conclure à la mort du sujet. La Reine Dora comptait sur votre émoi pour vous empêcher de juger clairement de la situation. C'est ainsi que vous êtes facilement tombé dans le piège tendu. »

— « Mais alors ! » Janvier rayonnait de joie. « Plus rien ne me retient auprès d'elle. Je n'aurai plus besoin de te quitter, Anna, toi, ni tes compagnes ! »

La nymphe demeurait soucieuse.

— « Ces hommes semblent croire que leur reine a des armes et n'hésiterait pas à s'en servir. »

— « Peut-être. Mieux vaut, en tout cas, avoir avec elle une franche explication. Je retourne là-bas. »

— « Laisse-moi t'accompagner. »

— « Bon. Je pense que le graviptère pourra nous porter tous les deux. »

Il boucla l'appareil sur ses épaules et, saisissant Anna dans ses bras, s'envola vers la maison. Il appela sa femme et, comme elle ne répondait pas, la chercha de pièce en pièce. Il la découvrit enfin, dans leur chambre, et demeura stupéfait : Isa-Dora n'était plus que l'ombre d'elle-même : son grand corps ossu et gras semblait une carcasse vide, blême et flasque, comme rongé de l'intérieur.

Oubliant ses griefs, Janvier courut vers elle.

— « Isa ! Que se passe-t-il ? »

Puis il se souvint des paroles de l'homme du lac : sa femme avait usé toutes ses forces, sa substance même, à matérialiser ses désirs.

Elle ouvrit les yeux, le fixant avec un regard où brûlait tant de haine qu'il en fit un pas en arrière, heurtant une table qui tomba avec bruit.

Anna, le croyant en danger, apparut sur le seuil, prête à lui porter secours.

Isa-Dora, soutenue par la jalousie et la rage, tenta de se lever pour chasser l'étrangère. Cet effort l'acheva ; elle retomba sur ses oreillers. Morte.

Le soir descendait, lorsque Janvier et sa nixe revinrent vers le lac, laissant derrière eux, avec la fin d'un cauchemar, une tombe creusée par les robots.

Ils s'assirent sur l'herbe et Janvier, mi-choqué mi-ravi (car son sens artistique ne pouvait qu'admirer la parfaite beauté des partenaires), contempla les ébats des couples au bord de l'eau, évoquant un nouveau paradis terrestre.

Anna se serra contre lui.

— « J'ai tous tes souvenirs, sans avoir encore rien vu par mes propres yeux. Dis-moi, qu'est-ce qu'un serpent ? »

Janvier sursauta.

— « Ah ! non ! Pas de serpent ici ! Celui de la Genèse a fait trop de mal, et cet autre encore, qui se nommait Echidna ! Toutefois, si tu en as le désir, je veux bien essayer de créer des animaux. »

Son esprit, doucement, pénétra le poudroiement de clarté avec lequel, tout de suite, il fut en harmonie.

Un couple de chats sortit de sous un arbuste et, ronronnant, vint se frotter contre eux. Anna en rit de plaisir.

Janvier contempla son œuvre avec satisfaction.

— « Rien, dit-il, ne met davantage en valeur la carnation d'une femme que le voisinage d'un chat noir. »

Puis son regard, pensivement, se reporta vers les groupes d'amants sur le rivage.

— « Ne devrais-je pas, je me le demande, être jaloux ? Mais, après tout, pourquoi ne pas peupler ce monde ? Laissons donc à ceux-ci le soin de croître et de multiplier selon les lois de la nature. Cela me paraît plus prudent que d'épuiser mes forces à susciter des êtres nouveaux ; je songe à la déchéance d'Isa-Dora, ravagée par sa création forcenée. »

Anna éclata de rire.

— « Tu nous a rêvées femmes jusqu'au bout des ongles. Nous pourrons donc te donner tous les enfants que tu voudras : mais, pour ce faire, il faudra te charger du travail ! Crois-tu donc qu'une Reine Dora se soit souciée de subir les exigences et les douleurs de la maternité ? Sur ce chapitre, tous ces athlètes ne sauraient en rien t'aider dans tes projets. »

Janvier, tendrement, caressa l'épaule d'Anna.

— « Je peuplerai donc ce monde à moi seul. »

PIERRE VERSINS

L'enfant né pour l'espace

Cet impressionnant récit nous semble contenir peut-être la meilleure part—à ce jour—du talent de Pierre Versins. Il risque de hérisser ceux pour qui la science-fiction est pur jeu intellectuel, délire de l'imagination poussé jusqu'au vertige. Mais ceux qui pensent qu'elle peut être réflexion sur notre avenir, méditation morale sur des problèmes déjà présents, bientôt d'actualité, liront avec un intérêt croissant cette évocation, sans lyrisme cosmique ni pathos, de la proche conquête de l'espace, et de ses répercussions sur la vie d'un homme.

A Jacques Bergier,
dont l'ectoplasme
m'est irremplaçable.

On n'aurait jamais dû t'imposer ce métier. Si c'est un métier. En faire un métier. Non pas que tu fusses incapable, au contraire à part toi personne au monde n'eût été capable. Non que tu fusses trop jeune, l'âge n'a pas d'importance. Et même il semble que... Mais c'était une responsabilité si lourde, une tension si écrasante pour l'esprit, pour ton esprit. Et puis, codifier ces choses ? C'était en détruire l'harmonie, la valeur peut-être. Quel âge avais-tu, lorsque tout a commencé ? C'était en 57, fin 57, tu es de 49, tu avais huit ans tout juste en novembre, quand pour la première fois... Ce n'est pas si loin, je me rappelle, l'instituteur, ton père, ta mère, et le docteur Faure, et Annette. Toi, et toi surtout. Tu avais des cheveux blonds de fille qui s'écoulaient dans ton cou. Ça t'irritait, n'est-ce pas, Claude ? Je ne veux rien dire contre tes parents, pourtant ils auraient dû se rendre compte qu'à huit ans, un garçon sera gêné d'être traité de fille. D'autant qu'avec tes yeux d'un bleu si clair qu'ils en paraissaient blancs quand la lumière était forte, à midi, la ressemblance devenait plus étonnante encore.

Enfin, tu n'as plus huit ans. Mais ton visage est toujours aussi fin, tes cheveux aussi blonds et tes yeux aussi bleus, quoique leur regard se soit durci. Vingt ans suffisent amplement à ternir l'innocence, et vingt ans du poids de ceux que tu as dû passer !...

Et tes copains, tu te souviens ? Non, je ne vais pas étaler ta vie devant toi comme un tapis usé, mais il faut que je parle, ne serait-ce que pour oublier. Tenter d'oublier. Je pense seulement à ceux qui sont restés, plus ou moins, tes amis. Surtout à Georges Charpentier, Jo-la-Terreur-des-Mouches-à-Bœufs. Est-ce que tu le revois tel qu'il était vers 57, 58 ?...

57 ç'aura été l'Année, avec un A majuscule, pour la plupart d'entre nous. Mais en ce qui te concerne, tu étais plutôt précoce. Le premier Spoutnik n'a vraiment intéressé et passionné que les plus grands, ceux qui avaient au moins onze ou douze ans alors. Il est vrai que pour toi, ce n'était pas qu'intérêt. Dès le début, ç'a été ta vie, ou sinon dès le début, du moins dès que tu as parlé. A partir de cet instant tu ne pouvais plus reculer, tu étais pris. As-tu raconté ton histoire tout de suite ? On ne le saura probablement jamais. Tes parents ont oublié, l'instituteur est mort sur Mars de la fièvre rouge et toi, tu n'as pas voulu parler. C'est du reste pour cela que je parle, moi qui n'ai guère été plus qu'un témoin, à peine une aide pour toi. Si j'avais été plus vieux en 57, je ne dis pas, j'aurais pu te soutenir plus efficacement. Et encore, tu te serais sans doute détourné de moi comme tu te détournais des autres, les adultes, que tu n'aimais pas. Alors, toi qui es resté enfant jusqu'à présent, pourquoi as-tu été leur seul appui durant les débuts tâtonnants de la conquête de l'espace ? Car, c'est vrai, sans toi les hommes seraient encore rivés à la Terre. Ou du moins, ils auraient payé plus cher leur évasion. A cause de la chienne ?...

Sais-tu que tout le monde, un jour ou l'autre, s'est posé cette question ? Pourquoi Claude Béranger, qui hait si visiblement les hommes, les a-t-il quand même aidés et soutenus ? Pourquoi ? Je ne le sais pas moi-même. J'ai été, de tous, le plus proche de toi, tu m'as aimé probablement, ou du moins supporté, mieux que tous les autres, et depuis 57 (j'avais douze ans, à cette époque) tu m'as écouté parler, tu as de temps à autre, quand ça ne te gênait pas, suivi mes conseils timides. Pourquoi mes suggestions t'auraient-elles touché, puisque tu n'en avais pas besoin ? Eh bien, je ne sais rien sur toi, sur ce qui t'a fait agir, tout au long de ton étrange carrière. Les détails extérieurs de ce que les journalistes ont appelé ton épopée, je les connais par cœur, je pourrais citer les dates, et les heures, les minutes, durant lesquelles tu as accepté ce que les autres ne pouvaient pas supporter, mais ce qui t'a fait accepter, cela, je n'en vois pas la raison profonde. Peut-être l'as-tu

ignorée toi-même ? Peut-être as-tu agi comme n'importe quel homme ? Peut-être les circonstances t'ont-elles plus guidé, poussé, contraint, que tu ne les as admises et utilisées ?

Tout ce que je sais, c'est que tu m'as aussi accepté. Il est possible que ce soit à titre de jouet, ou d'animal familier, comme si j'étais ton chat ou ton chien, ou ton ours en peluche même, cela ne me gêne pas, j'ai pu faire ce qu'il me semblait tout naturel de faire, pour toi, j'ai pu meubler ta solitude en parlant, parlant, en attirant sur ton visage un sourire, parfois, ou une trace d'intérêt. Tu ne m'as pas repoussé. Même au plus fort de ta détresse, même alors que tout le monde s'éloignait de toi dans un sursaut d'horreur noyant dans le monde entier soudain l'admiration que tu avais soulevée, même alors tu m'as retenu près de toi. Par la manche tu m'as retenu, lorsque, discret, je voulus te laisser un peu seul. Grâce à moi, en somme, tu n'as jamais été seul de ta vie, depuis 57 en tout cas. Et ça, c'est la seule chose que j'aie eu de toi, la seule qui me reste maintenant, le souvenir de notre solitude en commun.

Même ton mariage qui n'a rien changé...

-:-

Pourtant, en 57, je te connaissais peu, je ne t'appréciais même pas tellement, tu vois ce que j'entends par-là ? Si je ne t'ai jamais tapé dessus, c'est précisément que tu faisais trop fille, j'aurais eu honte. Et encore, ce n'est pas la vérité, parce que je me suis battu souvent avec ta sœur. Oui, mais elle, elle me rendait mes coups.

Et tu ne t'es jamais battu avec ta sœur non plus, elle me l'aurait dit. Tu aimais mieux rêver ? C'est vite dit, mais ce n'est pas vrai. C'est la seule chose de toi que j'aie devinée : tu ne rêvais pas, tu connaissais ton pouvoir fantastique *avant*, avant Spoutnik, avant Laïka, bien longtemps avant. Je me suis même demandé jusqu'à quel point tu ne l'avais pas expérimenté déjà à l'âge de cinq ou six ans.

C'était en tout cas avant 54, puisque le père d'Annette vivait encore quand tu as, selon moi, sauvé sa fille. Oh ! je n'en ai parlé à personne, je n'aurais pas osé dévoiler un secret que je t'ai volé si patiemment, et dont je ne suis même pas sûr.

Et tu n'étais pas triste, pas triste du tout, comme on pourrait le croire, comme la plupart des autres le croyaient. Tu savais rire, rire comme je n'ai jamais entendu personne rire. Non pas un de ces rires qui soulagent celui qui rit de je ne sais quoi, un rire nerveux qui vous ôte un poids de quelque part, mais un rire exaltant pour les autres, pas exultant mais exaltant, puisqu'en t'entendant rire ainsi je me sentais moi-même mieux qu'auparavant, et si j'étais déprimé, je ne l'étais plus lorsque tu avais ri. Je crois

que ton pouvoir se manifestait aussi, quoique plus faible, par ton rire. Tu détendais ainsi l'atmosphère la plus aride, tu réchauffais les réunions les plus guindées. Bien sûr, c'était rare, tu ne le gaspillais pas, ton rire, et tu avais raison. Il était, pour moi et quelques autres, plus précieux que tout, bien que tu ne t'en sois pas rendu compte, peut-être.

En somme, cela aurait pu durer ainsi longtemps, toujours, tu nous aurais aidés, nous qui étions autour de toi, puis ceux qui nous auraient succédé, sans que nous le soupçonnions et sans qu'ils le soupçonnent, toute ta vie. Personne n'en aurait rien su et tu n'en serais probablement pas là... Ou si ? Mais il y a eu cette chienne. Et toi qui étais si personnel et si secret, il t'a fallu sauver les nerfs de gens dont tu ignorais tout. Tu n'as plus pu choisir, est-ce cela qui t'a rongé au point de te faire entrer en démence ?

C'était certainement de la démence, je ne croirai jamais autre chose.

-:-

Les détails du lancement des premiers satellites artificiels sont oubliés, aujourd'hui qu'on apprend cela en classe, à peine un quart de siècle plus tard, et ce n'est pas du 5 octobre 1957 qu'on a daté l'ère spatiale, mais du jour où le premier homme a quitté la Terre pour n'y plus revenir. C'est assez normal, de tout ramener à l'homme. Pour moi, cependant, et pour toi aussi, c'est bien en 1957 que tout a commencé. Le 3 novembre, quand les Russes ont lancé leur second satellite.

Il transportait une chienne vivante autour de la Terre. Je me rappelle avoir entendu un soir, vers cette époque, un physicien notoire expliquer clairement à la radio la raison pour laquelle Spoutnik II gravitait ainsi, comme une petite Lune, dans la zone d'attraction de notre globe. Il disait que le satellite tombait, tombait sans arrêt, vers la Terre, mais que, par le jeu de la gravitation universelle, grâce à sa vitesse et à sa direction dans l'espace la Terre vers laquelle il tombait n'était jamais là pour qu'il la heurte. Cela m'a frappé, alors. Je n'étais pas assez calé pour comprendre vraiment, mais l'image de Laika, enfermée dans cette fusée qui tombait toujours, sans cesse, m'a fait comprendre le mystère de la chute libre, et m'a terrifié.

Pour toi, c'était autre chose. Toi, tu as vécu la chute libre aussitôt, sans avertissement. Ton père a raconté au mien ce qui s'est passé ce jour-là, mais je n'y ai pas attaché tout de suite assez d'importance pour me souvenir exactement des mots qu'il employait. J'étais là, j'écoutais, et comme tes parents et les miens, j'ai oublié les détails de l'événement le plus grandiose de l'histoire de l'humanité.

-:-

Il faisait nuit, tu as senti la chienne. Du moins, c'est ainsi que je vois les choses. Avant même que quiconque, sauf les Russes naturellement, sache qu'il y avait dans Spoutnik II une chienne enfermée, et hurlant son angoisse, tu l'as su. Et tu n'as pu t'empêcher de l'aider.

Du dimanche 3 novembre au jeudi 7, je me rappelle chaque date.

-:-

Ils t'ont questionné longtemps au Centre, mais tu n'as rien voulu dire. Si tu n'avais pas été si manifestement le seul, si tu n'avais pas été le secours inespéré des hommes, à commencer par la France qui avait un tel retard à rattraper, ils auraient brisé ta résistance. Ils auraient voulu comprendre et ils ne pouvaient pas comprendre ta nature si tu ne la leur expliquais pas. Pourquoi la leur aurais-tu expliquée, au nom de quoi ?

— « On pourrait faire tant de mal, avec ce que je suis, à travers moi », m'as-tu dit plusieurs fois.

Y croyais-tu toi-même ? ou était-ce la peur ? Après tout, je n'affirmerais pas qu'il n'y ait eu personne au monde pour rêver de transformer ton merveilleux pouvoir en arme. C'était si facile à penser.

-:-

Tu as hurlé avec Laïka du 3 au 7, pendant cinq jours, pendant cinq nuits, tu as hurlé de peur, d'épouvante, de mal, tu respirais à peine et tu hurlais ta terreur au visage de ta mère horrifiée. Tes cris recouvraient le quartier d'une chape hermétique et concrète comme un dôme. Tu as hurlé avec Laïka, mais à vrai dire, elle, elle était sereine, dans sa cage tout là-haut, qui gravitait autour de la Terre si vite, si vite... Ses hurlements, c'est toi qui les poussais, elle ne sentait rien puisque tu lui avais pris sa douleur, son angoisse. L'expérience qu'elle aurait dû vivre, c'est toi seul qui l'as vécue, cinq jours et cinq nuits, jusqu'à ce qu'elle meure. Et dans le village entier, personne ne parlait, personne ne riait, ni ne chantait. Chacun cohabitait avec ta peur et j'en sais qui sont partis pour ne plus revenir.

-:-

Après tu as parlé, mais plusieurs jours se sont passés. Le médecin venait te soigner pour une maladie dont il ignorait jusqu'au nom. Comment aurait-il pu comprendre, alors ? Une maladie ? Peut-être... Moi je crois que tu étais un nouvel être, pas tellement différent

de nous autres, peut-être même pas une préfiguration de l'homme du futur, peut-être bien plutôt un attardé biologique, qui le sait ?

-:-

Le seul à qui tu aies vraiment confié un peu de ton mystère, c'est l'instituteur. Il a gardé pour lui ta confidence. Il a bien fait. Puisque personne au monde ne pouvait quelque chose pour toi. C'est le seul aussi qui jamais ne t'avait méprisé. Parce que même moi, à certains moments... Mais justement, il fallait te comprendre et t'accepter, sans savoir.

Sais-tu que tu es comme un article de foi ?

-:-

Quand je pense que certains ont voulu voir en toi un nouveau Jésus-Christ... Il s'est créé plus de sectes religieuses en un an, quand tout le monde a su, bien sûr, pas avant 65-66, que pendant tout un siècle. Est-ce que cela t'énervait comme moi ?

Je ne sais pas pourquoi, tes hurlements se prolongeant, on ne t'a pas hospitalisé. On a dû te juger intransportable. Le seul coup d'œil que j'aie pu jeter sur toi, le mercredi matin, m'en convainc aujourd'hui. Tu étais arqué sur ton lit, à croire que ta colonne vertébrale allait céder. Le médecin qui t'a soigné m'a dit, plus tard, lorsque j'ai pu comprendre, que tu réagissais à ta douleur comme à un électrochoc. Réaction tétanique. C'est pourquoi du reste on te sanglait étroitement, au Centre, lors des longs voyages, c'est pourquoi on te glissait un tampon d'étoffe entre les dents, comme aux anxieux lorsqu'on les traite ainsi.

— « Tu comprends, » m'a dit le docteur Faure, « tout se passe comme s'il s'administrait lui-même une succession de décharges électriques... »

J'objectais, je ne voyais pas bien. Lui, incompréhensif au début, il avait passé plusieurs années à élucider ton cas.

— « Mais tout est dans son crâne, docteur, » ai-je dit, « à l'intérieur de son cerveau ! Ça n'a aucun rapport, voyons ! »

— « Si, » répondit-il en me foudroyant du regard. « Sais-tu ce que c'est qu'un électrochoc ? Le principe de l'électrochoc ? C'est comme un système d'action et de réaction, de tension et de relâchement, de crispation et de calme, d'accord ? »

J'ai acquiescé, d'abord, mais je ne voyais pas... C'est alors qu'il m'a tout expliqué, tu te souviens, je t'ai rapporté ses paroles et cela t'a frappé aussi, cela t'a même aidé plus que les savantes déductions des psychologues diplômés du Centre.

— « Il n'est pas toujours tendu, comme le croient ces ânes du CERA. Il passe simplement par des états de tension insupportable et des états de calme relatif. Mais c'est une balançoire :

il ne peut garder ce calme, ou du moins il ne veut pas. Ecoute-moi bien : lorsque la douleur lui vient, il se crispe, à la fois pour l'accueillir et pour la repousser. Pour l'accueillir parce qu'il le veut ainsi et pour la repousser parce qu'il arrive toujours un moment où il ne peut plus supporter. Alors il ferme son esprit au contact effrayant qui le broie, d'instinct. Mais aussitôt, l'autre, celui qu'il aide, est de nouveau en proie à la douleur et Claude rouvre son esprit, pour être aussitôt submergé. »

Ç'a été la seule exposition vraiment correcte que j'aie jamais entendue sur toi. Mais j'avais à formuler une objection, une objection de taille.

— « On n'a jamais remarqué, » ai-je presque crié, « que ceux que Claude aidait aient eu pareillement des hauts et des bas de tension !... »

— « Bien répondu, » me dit-il, « mais faux. Ils ont avoué qu'ils n'étaient jamais tout à fait bien dans leur peau. Suivant les caractères, c'était une gêne, ou de l'euphorie. Et pourquoi ? Parce que Claude prenait leur douleur — là, je n'avance des chiffres qu'en hésitant, il faudrait étudier cela de près et je doute que ce ne soit possible avant longtemps — prenait leur douleur, donc, pendant les 9/10e du temps qu'elle se manifestait. Disons, si tu veux, qu'il est sous tension pendant neuf secondes sur dix. Cela fait que la douleur est toute à lui, qu'elle ne franchit pas le seuil des synapses des autres. Mais comme elle se manifeste tout de même à eux durant une seconde — rappelle-toi que mes chiffres sont très hasardés ! — elle est là, présente, sourdement présente, et de là tantôt le malaise latent que les autres ressentent, tantôt l'euphorie, assimilable à celle des convalescents. Alors que Claude, lui, n'a de latent que la période infime d'une seconde de calme. Autant dire rien, autant dire qu'il souffre toujours... »

— « Alors, pourquoi cette complication ? »

— « Parce qu'au niveau inconscient, il l'a tout de même, sa seconde de répit. »

-:-

En mars, les premiers journalistes. Ils n'ont rien pu tirer de toi. Il y avait eu l'Explorer américain le 1er février 58 et le deuxième, celui qui n'a pas atteint son orbite parce que le dernier étage de la fusée porteuse n'a pas fonctionné, en mars. Tu n'étais pas encore devenu l'Enfant Né Pour l'Espace. Un beau titre idiot qu'on t'a décerné là. Mais il y a en nous, en nous tous, un goût du déterminisme qui fait que de telles affirmations plaisent, frappent l'imagination, et donnent à penser que si nous naissons, c'est pour quelque chose.

En vérité, tu étais là *et* on avait besoin de toi. Je ne permet-

trais pas d'aller plus loin. Il y a bien des chances, du reste, pour qu'il ait, à cette époque même, existé d'autres êtres tels que toi, doués de pouvoirs fantastiques, et qui n'ont jamais eu l'occasion de les utiliser. Et il en viendra sans doute d'autres, quand nul n'aura besoin d'eux parce qu'on aura trouvé le moyen de s'en passer.

Non, les journalistes n'ont rien pu tirer de toi, car tu ne savais toi-même rien encore de précis, et puis tu n'as jamais aimé parler de toi.

-:-

On t'a donc abandonné à ton sort, tu es entré au collège, tu vivais, en apparence sans souci, lisant des livres d'aventures, comme tout le monde, lorsque c'était défendu, en avance d'un ou de deux ans sur le programme d'histoire mais nul, complètement nul sur ce que ton professeur enseignait, revenant pour les vacances où nous nous retrouvions tous quatre, Annette, Georges, toi et moi, le visage un peu plus dur chaque fois, ne te distinguant en rien des millions de gosses de ton âge, oubliant peut-être. Oubliant, peut-être. Tu apprenais même à chatouiller les filles aux bons endroits, précoce comme tout le monde.

Et puis je t'ai perdu de vue. C'était normal, j'avais quatre ans de plus que toi. Lorsque j'ai atteint mes quinze ans, je t'ai trouvé soudain bien trop petit. Je n'avais rien à voir avec un gamin de onze ans. Annette, elle, à treize ans, commençait à prendre quelques formes qui me tourmentaient.

C'est elle qui reconstruisit le pont entre nous deux. Elle nous aimait assez tous deux, ou assez peu, pour ne pas quitter l'un pour l'autre, pour passer de l'un à l'autre et nous rencontrer, séparément, aussi longtemps qu'elle n'a pas pu nous rencontrer ensemble.

Elle est arrivée chez moi en trombe, à Pâques, en 63, et s'est jetée sur moi.

— « Ils ont enlevé Claude cet après-midi ! En voiture. Ils étaient quatre ! A peine s'il a eu le temps de mettre un peu de linge dans une valise... »

— « Là, là, » a dit ma mère qui ne s'emballe jamais. « De qui s'agit-il ? Calme-toi, là... »

— « Mais... de Claude ! » a crié Annette, interdite.

— « Non, ceux qui sont venus le chercher, » a précisé ma mère.

— « Ils l'ont enlevé ! Comme des gangsters ! »

J'ai cru bon de faire de l'esprit.

— « En DS noire ? »

— « Oh ! toi, » m'a jeté Annette, « tu t'en moques, de Claude, mais pas moi ! »

— « Je... »

— « Si, tu t'en moques ! Tu t'en moques ! Tu t'en moques ! »

Nous étions prêts à en venir aux mains et moi, ne voyant pas ce qu'il pouvait y avoir de dramatique dans ton enlèvement, je m'apprêtais à en profiter gloutonnement. Pendant ce temps, ma mère était allée téléphoner. Elle revint en souriant.

— « Mais ce n'est pas d'un enlèvement qu'il sagit, » a-t-elle dit, interrompant le début prometteur de notre bagarre. « Son père m'a tout expliqué. Ce sont des gens du Centre Européen de la Recherche Astronautique qui voulaient l'examiner. Ils le ramèneront demain. »

Ahuri, je relâchai Annette qui était aussi effarée que moi.

— « Le Centre ? » bégaya-t-elle, « Qu'a-t-il à voir avec le Centre ? »

Il fallut attendre jusqu'en 68 pour que je puisse répondre à cette simple question. Et c'est peut-être pour y répondre que je me spécialisai en médecine de l'espace.

C'est à cette époque que tout le monde s'est mis à t'aimer. A t'aimer par tous les moyens. Quelqu'un du Centre a dû parler, on n'a jamais su qui. Et on a constaté sept tentatives pour te faire émigrer, jusqu'à la fin de 63 seulement. Deux fois les Russes, trois fois les Anglais, deux fois les Américains. Ce qui était idiot, et inutile, puisque très certainement tu as aidé Gagarine, Shepard, Glenn, Titov, les jumeaux russes et les autres comme tu avais aidé Laïka. Dis, j'y pense, as-tu aidé les rats français du Sahara ?

Bref, tu étais devenu l'être le plus indispensable à la conquête de l'espace. Et les premiers à s'en être aperçus, c'étaient les Russes, naturellement. C'est même grâce à eux que le CERA t'a repéré. On a vu tant de Slaves, fin 62, début 63, dans la région, que le service de renseignements a flairé quelque chose. On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est l'habitude de ce qu'on appelait alors la science fiction qui a fait comprendre aux Russes ce que tu étais réellement. Le CERA n'a pas perdu de temps. Ils ont additionné 2 et 2, ont constaté que cela faisait 4, t'ont convoqué et proprement chambré.

Si ces enlèvements ont échoué, c'est parce que tu étais trop précieux. On n'aurait même pas osé te bousculer. Tandis que ceux du CERA, qui en savaient bien moins sur toi que les Anglais, les Russes et les Américains, n'ont pas hésité à employer, au début, seulement au début, la manière forte. On t'a questionné comme un criminel, on t'a bourré de pentothal et d'autres drogues similaires, toi à qui un cachet d'aspirine ôtait tous tes pouvoirs, on a pris des encéphalogrammes, on t'a fait subir une série de tests, tous plus absurdes les uns que les autres, on a même failli te laisser repartir...

Ils ont tout fait pour te dégoûter d'eux, les astronautes. Parmi eux, parmi tes tourmenteurs, le premier qui a vaincu l'espace, l'a

vaincu vraiment, sans souffrance, sans en être écœuré à vomir. Dis, Claude, pourquoi l'as-tu aidé, celui-là ?

-:-

L'être humain sans qui l'espace n'aurait pas été conquis par l'homme, même pas abordé, du moins avec le handicap de l'accélération, est né en France. Ne trouvais-tu pas ça drôle ? En France, le dernier pays qui aurait pu t'utiliser, s'il n'y avait eu le CERA. Et encore, le CERA...

Et pendant ce temps, parce que tu étais né en France, la Russie et l'Amérique, l'Angleterre aussi, piétinaient, arrêtées net par un problème insoluble selon la technique de l'époque. D'un côté, les barrières de radiations dangereuses qui entourent notre globe, qu'il fallait franchir très vite, très très vite, sous peine de recevoir par le corps une dose mortelle de roentgens, et de l'autre, l'impossibilité pour tout homme, aussi robuste et sain fût-il, de supporter l'accélération nécessaire pour arriver, à ces barrières trop proches, à une vitesse suffisante pour que les franchir ne prenne pas plus d'une infime fraction d'heure.

Douze, ils ont été douze à tenter cela. Tu ne les as donc pas sentis, qui allaient vers la folie et vers la mort ? Tu n'as pas été présent à leur agonie effroyable, alors qu'écrasés, le cerveau aplati dans leur boîte crânienne, leurs vaisseaux sanguins éclatant l'un après l'autre, ils hurlaient — ils devaient hurler, n'est-ce pas ? — leur angoisse ? Cela ne t'a pas touché ?

Douze hommes qui sont morts pour RIEN...

-:-

Evidemment, ce n'étaient pas des chiens. Des chiens, tu les aurais aidés, tu n'aurais pas pu t'empêcher de les aider, si ç'avait été des bêtes... Ou des singes, ou des chats, mais les hommes, n'est-ce pas ?...

Alors, plus un n'a été volontaire. On peut être volontaire pour la mort, pour la souffrance, aussi insoutenable qu'on puisse la prévoir, on n'est pas volontaire pour la désagrégation mentale inévitable, et qui ne sert à rien.

Car ils avaient installé des micros dans les cabines. Et, du sol, ils enregistraient la folie qui gagnait, oh ! en quelques secondes seulement, c'est si vite fait de perdre ce qui fait d'un animal à station verticale un homme.

Il m'est venu une idée, il y a quelque temps. Espérais-tu partir pour l'espace toi-même ? Je sais, on t'a entraîné dans ce but, mais n'avais-tu rien prévu ?

-:-

Pourtant, cela a failli t'arriver. Ou dois-je dire que tu as été bien près de réussir ?

Je ne sais pas, je ne sais pas, tu ne t'es jamais expliqué, sur ce point comme sur les autres.

Pour moi, tu étais tellement mieux qu'un saint, pas une seconde ne m'a effleuré l'idée que tu aurais pu parfaitement aider ces douze malheureux à franchir leur passage désastreux. Et peut-être, j'y songe, c'est moi qui t'ai enfin convaincu. Oh ! sans le vouloir ni le savoir, cela me frappe aujourd'hui seulement. Je me souviens, j'avais passé un an avant le concours de sortie de la Sup d'Ast, diplôme de Médecine spatiale, quelle rigolade, alors qu'on ne savait rien, strictement rien.

Médecine conjecturale, voilà.

Rambert m'a fait appeler, un matin triomphant de juin 66, je venais d'avoir vingt et un ans et j'aurais été le plus jeune médecin de l'espace au monde s'il n'y avait eu Vargas... et s'il y avait eu un espace. Je suis entré dans le bureau ensoleillé du chef. Rambert ne m'a pas laissé le temps de m'asseoir.

— « Dites-moi, Clairval, où en est Claude Béranger ? »

J'étais encore trop jeune pour me mettre en colère, ou pas assez vieux. J'ai répété comme un idiot :

— « Claude Béranger ? »

Tu sais comment il est, Rambert, plutôt pète-sec.

— « Oui, Béranger ! Eh bien ?... Il n'est pas encore décidé à nous aider ? »

J'ai failli demander : en quoi ? Et puis, je me suis rappelé, à temps, qu'il lui suffirait d'un mot pour me vider du Centre, et qu'alors tu serais seul.

— « Je l'étudie toujours, » ai-j dit, « mais ce n'est pas facile. »

— « Pourquoi ? Vous savez votre métier, non ? »

Là, je ne me suis pas retenu.

— « Oui, mais lui, il n'a pas l'air de savoir le sien. »

J'ai vu une flamme dans ses yeux, il s'est pourtant contenté de se lever et de venir à moi.

— « C'est bien, de crâner, » m'a-t-il dit, « mais j'ai l'impression que vous ne comprenez pas la situation. Pour des milliers de gens, maintenant, il y a un homme qui est plus précieux que tout. »

Cela, je le savais, on nous l'avait assez dit. Mais la suite m'étonna.

« Et pour ces milliers de gens aussi, dont je suis, il y a un autre homme qui est presque aussi important que Claude Béranger. C'est vous. »

Je dus avoir l'air quelque peu débordé. Il me fit asseoir d'une

bourrade dans un de ces fauteuils où l'on perd tout courage et toute combativité.

« Ecoutez-moi bien. Il y a deux mois que vous êtes attaché au CERA. Vous y jouissez d'une situation particulière, et enviable. Cela ne vous a pas frappé de voir que vous étiez *appelé* parmi nous ? »

— « J'ai fait une demande ! » protestai-je.

— « Oui ?... Nous ne l'avons pas reçue. Elle arrivera probablement à notre service de renseignements dans deux ans. C'est le laps de temps nécessaire pour mener convenablement une enquête sur quiconque doit entrer au Centre par la voie normale. En ce qui vous concerne, comme nous savions que nous aurions besoin de vous, l'enquête a été faite durant votre séjour à Sup d'Ast. Alors ? »

Tu penses que j'avais compris. Il poursuivit son laïus pendant un bon quart d'heure et me laissa aller avec la promesse que je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour te convaincre.

T'ai-je convaincu ?

Je suis certain que non, tout bien pesé. Tu as décidé, un jour, que tu avais assez résisté... Ou alors, comme l'a avancé Donadieu, le médecin major, tu en savais infiniment plus long que nous sur toi, et tu as attendu d'être fin prêt, j'entends d'être capable de supporter la folie d'un autre sans sombrer toi-même. Evidemment, c'était une possibilité.

Tiens, à propos, un point qui n'a jamais, à ma connaissance, été éclairci : comment supportais-tu une souffrance insupportable ? J'entends bien que toi, tu n'avais pas à t'occuper d'un astronef en même temps, mais encore... Y avait-il des pertes, entre l'astronaute et toi ?

Oui, il faudra étudier cela, parmi tant d'obscurités...

Il y avait Annette aussi. Mais est-ce qu'Annette aurait réussi là où tous les autres avaient échoué ? Moi, j'en doute.

J'ai fait de mon côté ce qu'il fallait, j'y ai même été de mon petit chantage, tout en me disant que c'était odieux, que tu étais libre... Libre ? Tu l'as été, tu l'as toujours été, je pense, ou alors tu as été l'homme le plus enchaîné du monde. Je donnerais ma main pour le savoir.

-:-

Sans le vouloir, je suis parvenu à t'arracher à ton indolence. Tu avais tout subi sans te plaindre, sans coopérer non plus.

Un mois après ma première entrevue avec Rambert, je suis allé le retrouver. C'est plusieurs années après que j'ai appris qu'il savait tout d'avance.

— « Alors, Clairval, ça va ? Vous êtes content ? »

Un peu crispé, j'ai répondu pourtant :

— « Je me juge un beau salaud, voilà, mais je crois avoir trouvé. »

— « C'est-à-dire ?... »

— « Annoncez à Claude qu'il va passer les derniers tests et puis qu'on l'enverra avec Traintrain V. »

Il n'a pas cillé.

— « Vous croyez que ça prendra ? »

— « Comment savoir, avec lui ? » ai-je grogné.

— « Eh bien, » a conclu Rambert en se frottant les mains, après un long silence, « on peut essayer. Mais vous êtes sûr qu'il ne pourra pas passer les tests ? »

Il a haussé les épaules et a continué sans me laisser le temps de répondre :

« Au besoin, on peut toujours falsifier les résultats. »

— « Ne comptez pas sur moi pour ça ! » ai-je crié.

C'était plus fort que moi. J'avais conçu pour te prendre un piège atroce, mais je voulais qu'on joue le jeu proprement, à partir de là.

Du reste, je n'ai été qu'assistant, pour ces examens. Je t'ai vu sortir de l'espèce de torpeur mentale qui te paralysait depuis 63, je t'ai même entendu rire le troisième jour, parce que tu pensais que tout irait parfaitement.

As-tu réellement cru que tu réussirais ? Qu'on allait te lâcher dans l'espace comme la colombe au lendemain du déluge ?

-:-

Tu as manqué le test d'orientation dans l'espace.

-:-

Sais-tu pourquoi ? C'est là un des secrets les mieux gardés au monde.

Imagine un homme, venu d'Angleterre, par exemple, et qui t'aurait dit que l'on avait faussé les conditions d'un de tes tests. Et qui aurait ajouté qu'en Angleterre, au moins, tu ne risquerais rien de semblable.

L'espace aurait été conquis par les Anglais. Car tu as été une arme, en définitive, l'arme la plus efficace, la plus absolue si on peut dire, qui ait jamais été entre les mains d'un groupe d'hommes. L'Europe a barré la route de l'espace à qui elle a voulu, parce que tu étais avec nous.

Car il y avait quelqu'un, au Centre même, qui veillait. Oui, Sénancourt, le petit tordu des renseignements.

C'est lui qui a pensé à t'injecter une nouvelle drogue hush-hush pour détruire un rien, pas trop, à peine, ton sens de l'orientation. Et on t'a dit, au bout de treize jours, que tu ne saurais pas faire le point dans l'espace.

Je t'entends, hargneux soudain :
— « Et la calculatrice, c'est pour quoi ? »
Alors Rambert, d'une voix douce :
— « Mais si elle se détraque... »
Tu n'as rien répondu. Tu es parti de la salle en me faisant signe de te suivre. Rambert m'a poussé après toi.
Je ne sais pas ce qui se serait passé si, brusquement, tu m'avais demandé :
« Comment a-t-on faussé le test d'orientation ? »
Mais tu m'as dit, simplement :
— « C'est bête... »

-:-

— « Croyez-vous qu'il soit normal ? » m'a demandé deux jours plus tard Donadieu.
Hein, étais-tu normal ? Mon air passablement abruti a fait rougir le major. Au CERA, il y a plus de génies à l'hectare qu'en n'importe quel point de France et peut-être d'Europe. Je ne parle pas pour moi, qui n'étais qu'un instrument, mais des autres, tous les autres. C'est peut-être pour cela qu'ils se démontent si facilement lorsqu'ils ont affaire à un de ces hommes, comme moi, pour lesquels le monde est plutôt simple et sans mystère, pour qui le noir est une couleur, un cristal une pierre qui brille, un servo une cervelle et une bande de Moebius un attrape-nigaud. J'ai eu beaucoup de peine à m'adapter, à me faire à leurs habitudes de pensée, je ne suis jamais parvenu à dépasser, en leur présence tout au moins, le stade de l'enfant brillant qui *semble* assimiler. Par contrecoup, eux, devant ma simplicité, étaient désemparés. Il a bien fallu qu'ils s'accoutument à se mettre à mon niveau.
Et quand je te rapporte leurs propos, il faut savoir que c'est une trahison, de ma mémoire d'abord, et due aussi au fait que je ne comprenais pas le dixième de ce que sous-entendaient mes interlocuteurs, que je prenais tout à la valeur faciale, et sans m'inquiéter des harmoniques, auxquelles j'étais sourd.
Alors, normal, l'étais-tu ?
Donadieu, c'était, n'oublie pas, au début de mon temps au CERA, Donadieu m'a expliqué ce qu'il voulait dire par-là. J'ai compris parce que, pour une fois, c'était simple. Il voulait savoir si tu avais franchi le stade de l'enfance. Tu avais dix-sept ou dix-huit ans. Et ma spécialité, c'était la médecine de l'espace.
J'ai répondu évasivement que tu étais pubère, et pas plus idiot qu'un autre. Cela m'agaçait, de le voir t'étudier sous cet angle.
— « Ne vous faites pas plus bête que vous n'êtes, Clairval ! Vous savez très bien ce que je vous demande. Il ne s'agit ni de ses

hormones, ni de son intelligence, mais de son attitude. De son attitude au-devant de la vie. »

— « Pour ce qu'il en a connu !... »

— « Précisément. Vous ne savez peut-être pas qu'il n'a rien voulu en connaître ? Il a refusé net toutes les facilités qui lui ont été offertes. »

— « Parbleu ! » ai-je explosé, « vous lui avez tout donné, il n'a rien eu à conquérir, je sais... »

— « Il vous l'a dit ? »

— « Si ça vous intéresse, il ne me dit pas grand-chose. De crainte, sans doute, d'en trop dire. »

— « Il vous traite comme un ennemi, aussi ? »

J'eus un haussement d'épaules de pitié. Tu étais trop simple pour qu'ils te comprennent, ces génies. Du moins, je le croyais, je le crois encore.

— « Comment voulez-vous qu'il réagisse normalement, maintenant ? Depuis 63, cela fait bientôt quatre ans, il ne voit que des médecins, des psychiatres et des techniciens. Oh ! vous n'avez pas négligé son instruction, sans doute, c'est un internat bien conçu que le vôtre. Vous lui avez donné des jouets, des livres, des gâteaux. Il a la T. V. dans sa chambre. J'ai su même que vous n'aviez pas négligé le côté sentimental et sexuel de son éducation. Ses parents ont pu venir le voir... »

Je laissai passer un silence que je voulais dramatique, ou en tout cas significatif. Et je jetai :

« Mais il n'a pas pu, lui, aller voir ses parents ! Et il n'a pas pu ne pas s'apercevoir qu'autour de lui, toujours autour de lui, il y avait des hommes, en uniforme ou non, munis de mitraillettes, et que leurs armes, toujours, étaient pointées sur les êtres qui l'entouraient. Lorsque je pense à cela, j'en ai le frisson. Je suis sûr que jamais un homme au monde n'a été gardé comme il l'est. Quand j'ai découvert ce manège diabolique... Dites-moi, que font les gardes du corps, normalement ? »

— « Est-ce que je sais ? Je n'ai pas le temps... »

— « Vous n'avez pas le temps, mais moi je sais. Ils regardent autour d'eux, ils ont rarement leur arme en main... Eh bien, ce jour-là, il était deux avec leur mitraillette sous le bras et ils se visaient l'un l'autre, doigt sur la détente. Claude, lui, allait de long en large, et ses gardes le suivaient, sans cesser de se viser l'un l'autre. Je n'étais pas encore à moins de vingt mètres de lui que j'avais à mon tour, sortis je ne sais d'où, deux gardes auprès de moi, armes prêtes à tirer, l'une me visant et l'autre visant celui qui me visait. »

— « Vous me stupéfiez... Jamais je... »

Il semblait sincère. Mais je n'avais pas fini mon petit exposé. Puisque je tenais ma chance... et ta chance peut-être...

— « Et ce n'est pas tout. Ça, c'était pour vingt mètres. A l'intérieur d'un cercle de cinq mètres de rayon autour de Claude, la règle du jeu se complique. J'approchais toujours. Et je vis accourir deux autres gardes dont l'un dirigea le canon de son arme vers moi pendant que l'autre le tenait en respect. Et les six garçons, sans un mot, sans gêner en rien, matériellement, nos évolutions, à Claude et à moi, se lancèrent dans un ballet étourdissant, se plaçant toujours de façon que je ne sois jamais sous le feu de deux mitraillettes au moins sans que Claude jamais coupe la ligne de tir, cependant que chaque garde se trouvait l'objectif d'un autre garde. Il m'a fallu deux heures de croquis pour reconstituer cela. C'est proprement infernal. »

— « Je ne vois toujours pas... »

Je coupai :

— « Moi non plus, je ne voyais pas. Je me disais qu'on peut toujours acheter un garde. Et c'est la réflexion que s'est faite le doux dément qui a nom Sénancourt, auteur anonyme du ballet, le chef du S. R. Je lui ai donc demandé. Il s'est mis à rire et m'a expliqué ce qui donne la dernière touche à son plan. Il m'a dit s'être rendu compte qu'un garde, n'importe lequel, avait n'importe quand la possibilité de tuer Claude. C'est pourquoi, certaines armes, qu'ils reçoivent toutes prêtes et chargées sans avoir le droit de les contrôler, sont chargées à blanc. Mais lesquelles ?... Et, d'après Sénancourt, on peut trouver un fanatique pour n'importe quelle besogne, à condition que ses chances de succès soient mesurables. Si ce fanatique pense que peut-être il a entre les mains un revolver à bouchon... Bref, Sénancourt ne croit pas que les tueurs, professionnels ou fanatiques, soient des joueurs, et jusqu'à présent, il a eu raison. Outre, dit-il, le fait que les Puissances tiennent à avoir Claude vivant. »

— « Mais que se passerait-il, » demanda Donadieu, les yeux élargis, « si les Anglais, par exemple, trouvaient un équivalent à Béranger ? »

-:-

Comment pouvais-tu être normal ? Quand je connus mieux Donadieu, je lui pardonnai sa question. Il cherchait à comprendre. Et il ne savait pas tout ce que je savais. Comme il te voyait toujours dans son cabinet et qu'à peine entré tu t'asseyais, les gardes n'étaient pas contraints à ce carrousel fébrile.

Qui a duré quatre ans, jusqu'en 67. Plus de temps qu'il n'en avait fallu pour passer du premier satellite artificiel à l'homme dans l'espace. A l'homme fou, bien entendu, dont on n'a pas parlé à l'extérieur d'un petit cercle, l'homme sacrifié parce que ceux qui l'envoyaient, Russes d'abord et puis Américains, ne t'avaient

pas à leur disposition. Et les Français balbutiaient encore sur le chemin de l'espace.

Je ne sais pas, du reste, comment nous avons fait pour franchir tant d'étapes d'un coup. Pour rattraper puis dépasser Américains et Russes. Je suppose, et je ne suis pas le seul, que les Russes, ou les Anglais, qui avaient avancé eux aussi, ou les Américains, ou les trois à la fois, s'étaient arrangés pour se faire voler leurs travaux. Partant tous de ce principe que la France en paierait le prix marqué et ne serait pas plus tôt présente dans l'espace qu'elle aurait besoin d'eux, d'un des trois et chacun espérait, pour continuer. Ce qui s'est produit, bien entendu, en 69.

Mais en 67, j'étais là.

-:-

Et en 67, l'enfant né pour l'espace était un homme, presque un homme. Dix-huit ans. Tu as décidé alors que tu pouvais aider les hommes ? Tu as décidé que tu devais aider les hommes ? Tu as décidé...

Ou tu n'as rien décidé du tout, tu en avais marre d'être un jouet dans leurs mains, et tu voulais jouer à ton tour.

Je dis des bêtises, ça, c'est évident, mais nul n'en sait autant que moi, et je ne sais rien. Et tu ne m'entends peut-être pas.

C'est ce qui est affolant, ne rien savoir sauf que tu m'aimes. Dis, tu reconnais les gens à leur douleur ?

-:-

C'est aussi une question que Sénancourt s'était posée. M'avait posée. Ce salaud-là, il faisait bien son métier, même un peu mieux.

Quand je pense qu'il m'a torturé pour voir si tu réagirais !

Tu n'as rien fait, tu n'as rien dit et j'ai souffert comme un damné. Et je t'en ai remercié sincèrement, rien qu'à l'idée de leur servir d'appât je blêmissais, et ma souffrance physique n'était rien à côté de ma honte. Mais tu n'as rien su, tu n'as jamais fait allusion à ça.

Ils sont même allés plus loin. Rambert m'a dit, très froidement :

— « Vous êtes un médecin de l'espace somme toute négligeable... Et ne me regardez pas ainsi, je ne suis pas un immonde. Rien, dans cette histoire, ne m'amuse. Vous êtes un médecin de l'espace, dans quelques années, vous serez à bord d'une des fusées qui quitteront la Terre pour la Lune, ou Mars, ou ailleurs, je ne sais. Si le pilote est pris d'une syncope, ou si pour une autre raison... »

— « Je sais piloter ! »

— « Ce n'est pas tout. Il faut pouvoir. »

Alors, j'ai subi à mon tour tous les tests, les supplices raffinés dus à l'imagination des réalistes les plus froids de notre époque. Un bloc de chair, on peut lui faire tout, à lui de réagir, bien ou mal, mais tu sais cela aussi.

C'est tout à la fin que j'ai compris.

-:-

Donadieu m'a appelé.

— « C'était pour rien et pas pour rien. Béranger n'a pas bronché... Par contre, si vous voulez être pilote, vous avez les qualités requises, physiques et mentales. »

Mon foie m'est remonté à nouveau dans la gorge. La nausée.

Et Rambert, plus tard, avec cérémonie, le démoniaque !

« Même, nous aimerions beaucoup, et saurions reconnaître, Clairval, que vous pilotiez la première fusée et que... »

C'est Dolivo qui l'a interrompu, j'avais la même phrase sur les lèvres.

— « Mais, commandant, ce n'est pas tout que de savoir et pouvoir piloter. Il n'a pas l'entraînement... »

— « Vous me prenez pour un idiot ? » a dit Rambert. « Il n'est pas question qu'il parte tout de suite. Pas avant un an... »

J'ai dit :

— « Non. »

— « Insubordination, » a murmuré Rambert sans conviction.

Je suis sorti, sans m'inquiéter des conséquences. Je venais brusquement d'acquérir ce qui me manquait jusqu'alors. Une conscience. Eh bien, ça n'est pas marrant.

-:-

Tu as disparu.

-:-

C'était impossible, tu as disparu et c'était impossible. Quinze hommes en permanence te gardaient, qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit, il y en avait toujours au moins deux qui te voyaient, qui te regardaient vivre.

Comment cela n'a-t-il frappé personne ? Et que cinq jours s'écoulent, cinq longs jours avant qu'on te retrouve, avant qu'on te ramène au Centre comme un malfaiteur privilégié. Avec Annette. Alors on vous a mariés.

Ils étaient affolés, ne sachant plus que faire. Ta disparition a paralysé le CERA tout entier. Je me suis aperçu à ce moment que tout tournait autour de toi, comme en plus petit le manège des gardes, que sans le hasard que tu étais, la France avait autant

de chances d'atteindre l'espace qu'un oursin de se dorer au soleil de l'été.

J'ai réfléchi aussi. Et sachant qu'il était impossible que tu disparaisses, j'ai compris que tu n'avais pas disparu. Ton retour avec Annette me l'a confirmé. Ils ont joué avec toi, et parié. Je pense que Rambert, si la décision n'a pas été prise plus haut, que Rambert n'a pas dormi beaucoup pendant ta fugue concertée. Te garder au Centre n'était déjà pas facile, mais à l'extérieur, et te laisser croire que tu étais libre, que tu allais retrouver Annette !...

Annette, non, elle n'était pas complice. Comme toi, ils lui avaient laissé cette illusion de liberté, dont ils attendaient que tu profites, chrysalide, pour te transformer en papillon.

Et Annette, que j'aimais plus que ma vie et plus que toi, Annette était ta femme. Je t'ai tué mille fois, mille fois au moins je t'ai percé le coeur, j'ai piétiné ton corps, j'ai déchiré ton visage avec mes ongles, j'ai rêvé, rêvé ta mort, éveillé ou endormi, je t'ai donné la torture et mille fois je t'ai repris Annette pour la serrer contre moi, tremblante de t'avoir quitté enfin, car mille fois elle ne t'aimait pas, et n'avait fait semblant que par pitié car c'est moi qu'elle aimait. Ma haine t'a couvé, ma haine t'a couvert d'un manteau d'immondices, et ne crois pas que j'en aie honte maintenant, tu m'as volé Annette. Et je n'ai pu t'aimer de nouveau comme un frère que parce qu'elle t'avait quitté. Pas pour moi mais qu'importe. Elle n'était plus entre nous.

-:-

Mais tu as vécu trois mois avec Annette. Je n'ai pas compris non plus. Sauf à les considérer comme une tentative d'évasion, à supposer que grâce à elle tu pensais pouvoir te délivrer de ta hantise. Mais on ne se débarrasse pas de son talent comme on se fait opérer d'un organe qui vous gêne. Même en ne s'en servant pas. C'est comme les écrivains, les vrais, ou les artistes, les savants. Ils sont obligés. Tôt ou tard. Ils décident de ne plus écrire, ne plus peindre, ne plus expérimenter. Puisqu'on ne les comprend pas, puisque personne ne veut d'eux, que ce qu'ils font est jugé laid, ou inintéressant. Serment de passionné. Leur talent s'accumule et ça déborde un jour. Ils s'y remettent.

Toi aussi.

Si tu as cru que tu remplacerais ton œuvre par Annette. Mais y avais-tu songé ? Ç'aurait pu être une faiblesse, c'est permis, même recommandé de temps en temps, mais ce n'était pas ton genre de faiblesse. Ton talent t'a repris et ne t'a plus lâché.

-:-

Je voudrais ne pas me souvenir.

Ils avaient fini, au Centre, par admettre presque qu'ils s'étaient trompés, que tu n'étais pas ce qu'ils croyaient, que tu ne pourrais pas les aider. Et c'est pourquoi ils ont lancé soudain leur premier homme dans l'espace.

Il était de ceux qui t'avaient longuement torturé, parfois inutilement, au cours des tests et de l'entraînement de base. Et tu l'as sauvé de la folie, de l'écartèlement, physique aussi bien que mental, qui le guettait, pourquoi ?

-:-

Pendant un certain temps on n'avait plus lancé de bêtes dans l'espace. En France, car en U. R. S. S. et aux U. S. A. ils en étaient déjà aux hommes, cinq sacrifiés chez les Américains, et chez les Russes on ne sait pas, sept, on croit.

C'est les Anglais qui ont pensé un peu plus loin que d'habitude. Un mois après, les Russes et les Américains comprenaient à leur tour et cessaient leurs exploits imbéciles. Car les renseignements recueillis sur Laika, sur Strelka et Belka, et sur les chimpanzés américains, ne valaient pas grand-chose. On avait oublié de tenir compte de ce petit fait, mais gros de conséquences, que c'est toi qui souffrais leur souffrance, et qu'ainsi leur résistance était infiniment plus grande. En fait, expédiant leur premier homme loin de la Terre, le soustrayant à l'attraction, ni Américains ni Russes ne savaient vers quoi ils l'envoyaient. Ils croyaient le savoir tout au moins en partie, mais ils ne savaient pas.

Un kaléidoscope de douleurs. Mais c'est la spécialité de l'homme de ne pas prévoir. Dans la perspective humaine, parce que la perspective matérielle, oui, il l'explore le plus loin possible. Mais jamais, au grand jamais on n'a vu l'homme s'inquiéter de ce qu'il adviendrait de lui, des autres hommes, après une expérience. Grandeur ? Celle de l'inconscience, sans le moindre doute.

Il y a eu un temps d'arrêt de presque un an sur tout le globe. Et brusquement, la France a envoyé son Traintrain VII. Pilote : Marc Halluyn, 32 ans, 1 m 67, 59 kilos, Q. I. moyen, tout juste, mais têtu comme une mule, ce qui compensait. Et pilote, encore, c'était pour les titres sur six colonnes à la une, car il n'avait rien à faire, sauf minime correction en décélération, pour ne pas tomber en pays « ennemi ».

Rambert t'a averti, sans plus, la veille au soir :

— « Demain, nous envoyons Marc Halluyn en orbite pour 62 heures. Période : 119 minutes. Si vous voulez jouer... »

Il est reparti, et tu t'es rassis. Moi, non. Je t'ai dit :

— « Ne marche pas, Claude. Halluyn ne risque rien. Il n'a pas à franchir les ceintures de Van Allen, il ne dépassera jamais 8 à 900 kilomètres et c'est entre 1 000 et 2 000 que la première ceinture est réellement dangereuse. Et l'accélération d'une mise en orbite est supportable. Les Russes et les Américains l'ont fait cent fois déjà. »

J'exagérais. Ce que j'essayais de te faire comprendre ne me paraissait pas convaincant, et pourtant... L'avertissement de Rambert non plus, ne l'était pas. Il nous a eus comme des bleus. Il a prévu que tu t'apercevrais, ou sinon que je t'affranchirais, de ce qu'Halluyn ne risquait rien. Et il a prévu jusqu'au bout, jusqu'à *son* bout, j'en suis certain. Le faux jeton. La psychologie la plus tordue au service de l'astronautique.

Mais il n'a pas vu tout à fait assez loin, il n'a pas vu les conséquences mêmes de son faux machiavélisme. Et toi, qui avais compris, tu t'es endormi calme ce soir-là, et tu ne t'es éveillé que peu avant le départ.

-:-

J'étais avec toi, j'étais resté à sommeiller dans la pièce à côté. Je savais aussi, mais le calme et moi...

J'ai entendu le grondement des réacteurs, et presque immédiatement ton premier cri. Un cri de terreur, pas encore de douleur. C'était Halluyn qui comprenait lui-même. Ah ! les enfants de salauds...

Et toi, sans l'aider encore, tu partageais sa terreur, tu avais prévu qu'on l'enverrait plus haut que Rambert ne l'avait dit, mais pas cette monstruosité, qu'ils l'enverraient sans rien lui dire, sans le prévenir, pour que le choc lorsqu'il réaliserait, subissant plus de *g* que prévu, pour que sa terreur soudaine de ne s'y être pas préparé, te frappent toi aussi, te révoltent toi aussi. Pour que tu participes malgré toi. Comptant qu'une fois pris dans l'engrenage tu ne pourrais pas t'en délivrer. Rambert et Dolivo s'en sont vantés huit jours plus tard en ma présence.

Et moi, je suis témoin que Rambert s'est trompé. Le résultat était le même mais il s'est trompé. Parce qu'il ne te connaissait pas, qu'il te croyait plus faible que tu n'es. Je t'ai suivi, je t'ai soigné comme j'ai pu pendant ces soixante-deux heures et après. Si leur imprévoyance n'a pas eu de suites graves, c'est bien grâce à moi.

J'ai eu droit aux félicitations du commandant de base. Et j'y ai gagné un galon de plus qui m'a servi à t'aider mieux, à te défendre, puisque tu ne te défendais pas toi-même. Mais tu es resté dix jours dans le coma, après ces deux jours et demi d'enfer. Et Halluyn est mort quand même, car tu l'as lâché, car tu n'as plus pu le soutenir

au bout de soixante heures. Et la décélération lui a été fatale. Mais pour ça, Rambert ni Dolivo n'ont encouru de blâme.

Quant à l'expérience, elle a été jugée, en haut lieu, concluante.

-:-

Alors, ils ont construit pour toi, sur mes indications et avec l'aide précieuse de Donadieu, une cellule spéciale. Un compromis entre la capsule du projet Mercury des Américains, et la camisole de force. Un lit en fibres de verre et en matière plastique qui devait mouler les courbes de ton corps et sur lequel tu serais ligoté, relié aux appareils médicaux de mesure, tension, respiration, cœur, encéphale, salivation, dosage de l'adrénaline, enfin tout. Sans oublier ce à quoi seul Donadieu avait pensé : la possibilité de t'injecter diverses drogues suivant ton état, et ce à quoi seul j'avais pensé : un système de communication entre toi, à l'intérieur de ton cercueil, et nous.

-:-

Mais nul n'avait tenté d'étudier scientifiquement le phénomène que tu représentes. Bien sûr, tu ne coopérais pas, était-ce une raison ?... J'ai été comme les autres, inconscient trop longtemps. J'y croyais plus qu'eux, sans doute, à ta faculté particulière, mais c'est tout. Ce n'est pas croire qu'il fallait mais travailler. Médecin spécialisé, même spécialisé, j'aurais dû y voir plus clair. Il a fallu un petit conte, « *Le Réquisitionnaire* » de Balzac, que j'ai découvert et t'ai fait lire :

« *La mort de la comtesse fut causée par un sentiment plus grave, et sans doute par quelque vision terrible. A l'heure précise où madame de Dey mourait à Carentan, son fils était fusillé dans le Morbihan. Nous pouvons joindre ce fait tragique à toutes les observations sur les sympathies qui méconnaissent les lois de l'espace ; documents que rassemblent avec une savante curiosité quelques hommes de solitude, et qui serviront un jour à asseoir les bases d'une science nouvelle à laquelle il a manqué jusqu'à ce jour un homme de génie.* »

Ce texte a paru le 23 février 1831, il y a exactement cent cinquante ans. Tu m'as rendu mon livre avec un sourire, en me demandant si ce serait moi, l'homme de génie.

J'ai dit:

— « Pourquoi pas ? »

Et je t'ai quitté, furieux.

-:-

Il y a des choses qu'on peut dire, et d'autres dont il vaut mieux ne pas se vanter. Ainsi de mes réflexions à ton sujet, cristallisées par « *Le Réquisitionnaire* » et plusieurs textes qui me revinrent bientôt en mémoire. Donadieu n'a pas apprécié.

Le nom de Jacques Winter, entre tous, avait le don de le mettre hors de lui.

— « Ce physicien raté ! » criait-il. « Il n'avait qu'à s'en tenir à ses corpuscules ! Un champ de forces biologiques, je vous demande un peu... »

— « Eh bien, » rétorquais-je, aussi calmement que je le pouvais, « ses travaux, comme ceux de Rothen, l'ont non seulement mis en évidence, mais précisé ? »

— « C'est l'aura, la vieille aura des spirites du XIXe qu'ils ont ressortie en l'affublant d'un terme qui semble scientifique. »

Il appuyait sur « semble » et ricanait. Bêtement, à mon sens. L'électricité dynamique, qu'était-ce, sinon la force vitale que croyait avoir décelée Galvani chez ses grenouilles mortes ?

— « Alors, l'électricité, » disais-je, « c'est de la foutaise aussi ? »

— « Symbolisme, analogie boiteuse, faux rapprochement. Ma parole, vous démontreriez n'importe quoi ! »

— « Et Bender, et Rhine, plaisantins ? Leurs labos, antres de sorciers ? Leurs livres, grimoires ? Et sabbats, leurs expériences ? »

— « Tant de beaux esprits égarés... »

— « Bon. »

Je m'en allais, je réfléchissais et revenais. Et ça recommençait.

— « Inverser l'entropie, ça vous semble délirant ? » disais-je.

— « L'entropie ! l'entropie ! Vous savez ce que c'est ? »

— « Pas plus que vous ne savez ce que c'est que la vie. *Mais* vous êtes médecin. »

— « Allons, allons, ne nous énervons pas ! » hurlait-il soudain. « L'entropie en prend un sacré coup à chaque seconde qui passe ! L'asymétrie de la vie s'en charge toute seule, eh, ignares ! »

Je le regardais tapoter son bureau d'un crayon anachronique, agacé. Et je gardais le silence. Il reprenait tout seul, comme une source résurgente, après un long monologue intérieur dont je pouvais deviner au moins les termes.

« En somme, c'est modifier la probabilité qui vous attire ? Ce que vous pouvez être vicieux, vous les jeunes !... »

J'acquiesçais de la tête, prudent.

Un jour, je lui dis le fond de ma pensée, qui le laissa pantois :

— « Si on partait d'une hyperthèse folle ? Que le champ biologique de Winter n'est pas limité dans l'espace ? Qu'il déborde... qu'il déborde... »

— « C'est de l'ectoplasme, ça, monsieur ! »

— « Si vous voulez, moi je m'en fous. Disons donc : étudier, mettre en évidence l'ectoplasme de Bergier. »

Il haussa les sourcils.

« C'est lui, » expliquai-je, « qui, dans un article sur « *Balzac le*

précurseur à la recherche de l'absolu », vers 56, a lancé cet ectoplasme à la face du monde. »

— « Et le monde ?... »

— « N'a pas réagi. Il est plus dur que ça, le monde, il n'a pas bronché. Alors. Parce qu'à présent ça va changer. »

Il capitula.

— « Bon, bon, » dit-il, « travaillez sur l'ectoplasme de votre petit copain. Mais ne me l'abîmez pas, vous en êtes responsable. »

C'est tout ce que je voulais.

-:-

Alors je me suis occupé de toi. J'espère ne pas t'avoir trop empoisonné. Mais tu n'as jamais coopéré. Peut-être ne pouvais-tu pas ? Bien que ma propre expérience soit très différente de la tienne, j'ai trouvé pas mal de choses. Pas à l'époque où je t'étudiais, en tout cas. Bien plus tard, en 75.

Pourtant, en 68 déjà, j'avais compris grosso modo.

Le pourquoi, je ne l'ai jamais su et je ne le saurai jamais sans doute. Et le comment, c'est en visitant un astronef de moniteur que je l'ai entrevu.

Tu es doué d'un champ biologique tellement énorme, étendu ou extensible, c'est possible aussi, que tu peux agir au loin, jusqu'où, on ne le sait pas encore mais en tout cas jusqu'à Mars. C'est proprement insensé. Qu'un tel pouvoir soit concentré sur un seul homme et que cet homme, ce soit toi...

J'ai saisi presque immédiatement toute la complexité du phénomène.

Que ton champ biologique s'étendait très loin.

Qu'à l'intérieur de ce champ les hommes, tous les hommes, gravitaient. La Terre entière et ce qu'elle contient. J'ai eu un instant d'égarement, j'ai cru avoir trouvé Dieu.

Et que dans ce champ les souffrances des humains, des animaux, des végétaux peut-être, t'étaient perceptibles.

Mais qu'il devait y avoir comme des niveaux d'urgence, sans quoi tu n'aurais jamais vécu, ou tu n'aurais pu survivre.

Et aussi que tu pouvais sélectionner telle souffrance parmi les milliards de souffrances du monde.

Que tu devais refuser ton aide en permanence, n'être disponible que pour certains cas.

Et qu'alors, maître des synapses sensitives d'un autre, choisi, tu avais la possibilité de les déconnecter et de couper l'influx nerveux transmettant au thalamus cette douleur.

Double commande. Mais privilégiée. Uniquement centrée sur le parcours des cellules sensitives terminales au thalamus. Ou alors tu cachais bien ton jeu, qui peut le savoir ?

Quant à déceler à quel niveau exactement tu agissais...

-:-

Il y a eu Charpentier, Georges Charpentier, deuxième pilote français, sur Traintrain VIII. Vocabulaire de turfiste.

C'est Jo-la-Terreur-des-Mouches-à-Bœufs, moins fou, moins casse-cou que lorsqu'il était gosse, mais toujours plein de courage et fonceur, ah ! fonceur... Rien ne pouvait lui résister et c'est pour ça qu'on l'avait mis au second rang, partout. Il avait besoin de n'être que deuxième, sans quoi tout aurait sauté. Lui, évidemment, ne savait pas jusqu'à quel point c'était calculé.

Un bon copain, sans plus, du reste. Les bagarres de l'enfance, ça ne fait pas forcément les amitiés solides de plus tard. Un brin jaloux, sans doute, mais c'était pesé, aussi. Seuls quelques gens particulièrement placés savent à quel point la minutie règne à la Base de Chambreuil. Sauf toi, à cette époque déjà, tout était matière à graphiques précis.

A Chambreuil, pourtant, c'était un peu spécial. D'abord, beaucoup de gens, comme Donadieu, ou Dolivo, ou moi, n'étaient là que parce que les recherches spatiales étaient chasse gardée. De militaire, nous n'avions que les marques extérieures du respect de nos subordonnés. Et je ne crois pas avoir jamais salué un officier supérieur, m'arrangeant toujours du reste pour être nu-tête au moment inopportun. Et puis Donadieu avait un grade équivalent à celui du colonel commandant la base. Celui auquel Rambert a succédé en 72, un certain Etienne Villaret.

Charpentier est parti le 2 août 68. But : monter jusqu'à 100 000 et redescendre, c'est-à-dire dépasser les deux ceintures de Van Allen. Durée : quarante heures.

Et c'est là qu'on a sous-estimé Jo-la-Terreur. Le doux garçon avait une idée bien vissée dans le crâne. Je n'ai pas su exactement qui avait décidé de cette folle trajectoire. Mais que personne, ici, n'ait vu ce qui allait en résulter, ça me dépasse... J'étais hors du bain, ce n'était pas mon rayon, mais Rambert, ou mieux encore, Dolivo !

Ils n'ont rien vu, strictement rien, les ânes. Car moi, je savais ce dont était capable Charpentier et si j'avais eu quelques données en mains...

Ça a fait un foin du tonnerre de Dieu. Et c'est de là que date la coutume de faire assister les responsables, tous, à la discussion des tentatives I et II.

Charpentier est donc parti, à l'aube, comme un condamné, et il était seul à le savoir. Il a dû regarder le ciel violet une dernière fois et peut-être hésiter. Toi, tu étais dans ta cellule, sage, Donadieu et moi, avec quelques assistants, prêts à soutenir tes défaillances. Tu n'en as pas eu. Tu as aidé Georges sans presque gémir et ton cœur n'a foutu le camp qu'une fois. Solucamphre. Tu parlais, tu me parlais

entre chaque étage, un mot ou deux, des riens. Pour la seconde ceinture, ç'a été plus dur, elle est plus épaisse de beaucoup et le plasma y lâche ses 100 000 coups-seconde comme un rien. Et puis tu as respiré, ta tension artérielle a baissé, et nous avons relâché notre attention.

Nous ne savions rien de ce qui se passait ni au count'down, ni aux radars de poursuite, ni dans les stands des cerveaux électroniques et des graphiques. Et ça aurait changé quoi ? C'était trop tard.

Charpentier s'était collé sur une orbite lunaire, la tentation était trop forte. Ce con-là, pour être une fois au moins le premier quelque part, il se suicidait.

Et pour comble de malchance, on aurait pu le déconnecter, au moment où on s'est aperçu que sa marche ne concordait plus avec le programme arrêté, le déconnecter et le téléguider sur une orbite de rentrée. Mais le radar à effet Doppler a choisi ce moment pour flancher. Dès qu'on ne savait plus rien de sa vitesse, on était lié.

On a pensé au sabotage, mais non, même pas. Une simple panne, bête à se donner des coups.

Charpentier, Dieu sait par quelle économie des propergols de son troisième étage, avait atteint la vitesse orbitale d'approche lunaire, entre celles des Luniks II et III de 59. D'après Rambert, c'était impossible. D'après Dolivo c'était possible, avec une marge minuscule. Et Dolivo a précisé que Charpentier s'était penché de près sur les impulsions spécifiques. Ce qui somme toute n'avait rien d'étrange ni d'inquiétant, même, pour un pilote, au contraire, ajoutait-il.

La vérité, c'est qu'ils se sentaient morveux. Et le 3 août, Charpentier s'écrasait avec Traintrain VIII sur la Lune, dans les Apennins, croit-on.

Pourquoi as-tu tenu à suivre Charpentier jusqu'à la fin et à vivre sa mort ?

-:-

J'en suis arrivé à tout saisir, en toi, mais pour l'expliquer, l'exposer, avec des mots... Car depuis longtemps les Russes, les Américains étaient arrivés sur la Lune. Au prix de quelles souffrances ? on ne l'a jamais bien su. Moi, je suis persuadé que tu les as aidés aussi. Au moins un peu. Pendant un certain temps. Je comprends des choses, maintenant.

Et ce n'est pas parce que Donadieu m'a convié à une petite expérience, l'autre jour.

J'en suis resté bleu. Lui, Donadieu, me refaire l'expérience classique de Winter pour mettre en évidence le champ biologique ? Mais, après tout...

Dolivo, lui, pencherait pour une projection, peut-être énantiomor-

phe, de toi-même selon le plan d'un miroir de dimensions. Du délire verbal, je pense. Il dit comprendre, moi, j'ai écouté et hoché la tête. Il n'a pas insisté mais le regard qu'il m'a jeté était amoindrissant.

Si je comprends le fait lui-même, par force, je ne saisis rien du processus et des raisons qui le font se produire. Parce que le champ de Winter ou la projection de Dolivo ne font que reculer le problème...

-:-

Puis Jean Morin, sur Traintrain IX, qui atteignit les 100 000 sans encombre et en revint. Et qui un mois après rejoignait sur la Lune les Américains avec l'Espace II. 13 novembre 68. Et voilà...

Tu es né à temps pour être là quand on aurait besoin de toi. Les Américains, les Russes, ont usé de matériel et d'hommes par masses compactes. La France, elle, ne le pouvait pas. Elle ne se permettait qu'un seul échec sur dix essais, parce que deux échecs auraient été un handicap insurmontable.

Mais c'est une solution boiteuse, car un homme ne peut pas longtemps remplacer une masse. Et parce que soudain il peut faire défaut...

-:-

Alors Annette est revenue, enceinte.

Une belle bagarre, tout le monde s'est précipité sur elle, on l'a chambrée, on lui a pris votre enfant, et pendant cinq ans ce pauvre morceau d'homme a été soumis à tous les tests imaginables, à toutes les tortures. Donadieu n'en dormait plus ou presque, il a voulu prouver que tes talents étaient héréditaires. Il y serait parvenu, peut-être, mais le gosse est mort.

Tu n'as pas eu l'air étonné de la voir arriver. Et plus tard, à propos d'autre chose, Annette a dit à Donadieu n'avoir absolument pas souffert pour mettre au monde votre rejeton. As-tu aussi connu les douleurs de l'enfantement, Claude, dis-moi ?...

Et ton mioche, dis, c'est toi qui l'as tué ? Donadieu a une théorie à ce sujet. Il a vu soudain l'enfant se tordre d'une douleur surhumaine. Lors de l'essai manqué de Marcel Gordes. Il a pensé, et pense encore, que tu as transféré les souffrances de Gordes sur l'enfant, qui n'a pas pu les supporter, bien sûr. Et, selon lui, c'était la preuve que l'enfant avait tes qualités. Non parce qu'il a pu recevoir les souffrances, mais parce que tu les lui as brusquement imposées, sachant parfaitement qu'il n'y résisterait pas.

Tu ne voulais pas qu'il suive à son tour ton calvaire ?...

-:-

Pendant ce temps, on colonisait Mars.

-:-

Et c'est en 75 que le drame a éclaté. Si ce que j'ai fait depuis on s'en était soucié tout de suite, on aurait pu prévoir que tu ne serais pas toujours l'Incorruptible. Tes normes n'étaient pas humaines... C'est-à-dire pas humaines selon nos concepts. Mais au nom de quoi pourrait-on te juger ? Un peu de compréhension...

Il aurait fallu savoir tout ce qu'aujourd'hui je sais de toi. Mais tu étais l'Incorruptible. Qui aurait pu soupçonner que tu aidais sans distinction tout homme qui partait à la conquête de l'espace ? On pensait que tu n'aidais que les Français, dérision. Mais on le pensait vraiment. Parce que tu agissais avec adresse.

Parce que, sans doute au prix d'une souffrance pire, tu cachais cette agonie qui te frappait lorsqu'il ne s'agissait pas des nôtres. La multipliant en voulant la cacher.

Et peut-être, pour mieux te cacher, aidant un peu moins les autres. Car les Russes, c'est un fait connu dans notre petit cercle, les Américains et les Anglais ont plus souffert que nous.

Mais la réponse à cette question, nul ne l'a sue, nul ne la sait encore.

-:-

On colonisait Mars et je m'apprêtais à partir. Le Centre Européen de la Recherche Astronautique avait perdu bien de son importance. La conquête de l'espace n'était plus activité de pointe et les astrodromes se multipliaient. Chambreuil, elle, demeurait la première base française, mais on ne s'y occupait plus, vers 75, que de projets dépassant l'orbite martienne. Les grosses planètes étaient à l'ordre du jour, ou plus exactement leurs satellites. Et à Chambreuil, on prévoyait surtout des plans qui seraient mis en œuvre à partir de Mars.

Il a été question de t'emmener sur Mars. Pourquoi ne l'a-t-on jamais fait ? Je pense qu'on a dû évaluer le risque. Un astronef sur trois se perdait dans l'espace, alors, et tu étais irremplaçable.

Mais on m'y a envoyé.

C'était la dernière expérience. J'ai fait partie du troisième équipage, celui qui a tenté une nouvelle orbite, plus courte mais plus dure que les précédentes. On y avait besoin d'un médecin particulièrement capable, m'a-t-on dit. Moi qui connaissais de mes capacités la moindre faille, j'ai compris, j'ai cru comprendre, j'ai compris.

C'était un piège de plus.

Le principe est bien connu : mettre un homme dans une situation telle qu'il ne peut trouver qu'un exutoire à son problème. L'avant-dernier coup du jeu d'échecs.

Mais là, c'était plus subtil encore. Tu avais deux solutions, également

crucifiantes pour toi, et que tu choisisses l'une ou l'autre, tu étais contraint de révéler une partie de ton mystère.

Car il y avait l'instituteur.

Comment ont-ils appris que tu l'aimais plus que personne au monde ? J'ai pu l'avoir un instant au bout du fil lorsque j'ai su qu'il partait avec nous.

— « A votre âge ? »

— « A mon âge. »

— « Est-ce que vous connaissez l'enjeu ? »

— « L'enjeu ?... »

Il m'a semblé ne pas comprendre, mais il comprenait, bien mieux que moi. On avait dû lui en dire assez pour qu'il sache à quoi s'en tenir, pas assez pour qu'il dévoile le secret.

Et c'était encore plus tordu que tout ce qu'on pouvait imaginer, aussi bien l'instituteur que moi.

Sans quoi...

— « Oui, » ai-je dit avant de couper. « Claude devra choisir entre le pilote et vous. »

J'ai vu son regard se voiler.

-:-

Et nous nous sommes embarqués, sept hommes, le 10 août 75 à 5 heures du matin. Tu étais dans ton cercueil capitonné, prêt à aider le pilote, aussi loin qu'il aille, et Donadieu me remplaçait à ton chevet. Soixante jours de voyage environ, pour nous, et pour toi, quelques heures de tension au départ et à l'arrivée.

Ils ont tout prévu, à la Base, et c'est pour ça qu'ils ne m'ont pas entraîné de nouveau. Il fallait que pour toi le choix tienne à des riens. Tienne à l'affection que tu avais pour nous.

-:-

Au départ, l'instituteur a été malade comme un chien. J'ai dû le soutenir par des piqûres pendant plusieurs heures, alors que j'étais plié moi-même par l'écrasement initial jusqu'au-delà des couches de Van Allen. Théoriquement, on peut endurer bien des *g*, mais dans la pratique c'est tout autre chose. Et bien que la masse de Mars soit de beaucoup plus faible que la masse de la Terre, et qu'en conséquence la décélération devait être moins dure, je ne prévoyais que du vilain.

Mais cela n'entrait pas dans les calculs des machiavels qui nous guidaient depuis Chambreuil. Car peu de temps avant Mars le pilote a refusé tout net de continuer son office.

C'était, bien sûr, prévu.

-:-

Je l'ai d'abord cru malade, et je l'ai examiné. Je me croyais là pour ça, figure-toi. Eh bien, il n'avait rien et il me regardait d'un air, que j'ai cru goguenard mais qui n'était que rempli de pitié. De pitié vraie. Il avait ses ordres. Il ne me l'a pas avoué, on ne dit pas des choses pareilles, mais son attitude m'a très vite renseigné.

A toutes mes questions il n'a répondu que par ces mots :

— « Je ne peux plus. »

Blocage psychique ? J'y ai bien songé, mais rien de tangible ne me permettait d'admettre ça. Et puis, on n'envoie pas dans l'espace un homme qui n'est pas équilibré parfaitement.

Non, s'il ne pouvait plus nous guider, c'est qu'on lui avait prescrit de ne plus nous guider. Et Mars approchait.

Alors, j'ai fait ce qui était prévu. J'ai pris sa place au poste avant.

A partir de là, tout était réglé. L'as-tu senti comme moi, Claude ? Je pense que oui.

-:-

Quelques jours plus tard — une fuite car ceci, ce n'était pas dans le programme, j'en jurerais — quelques jours plus tard tous les journaux titraient, sur Terre, sur la Lune et sur Mars :

TRAITRE AU CODE DE L'ESPACE
CLAUDE BERANGER ESSAIE DE SE TUER

Journalistes ! Comme s'il y avait eu un Code de l'Espace... pour toi, je veux dire, sur la base duquel te juger.

Moi, j'avais failli crever.

-:-

Qu'as-tu pensé, Claude, quand tu as eu à choisir entre aider l'instituteur et m'aider, moi pilote ? As-tu cru que tu pourrais, alternativement, nous aider l'un et l'autre ? Assez rapidement pour que l'écrasement de la décélération ne nous éprouve à fond ni l'un ni l'autre ?

Nous étions seuls à ne jamais t'avoir jugé un anormal. Quand le moment est venu, j'avais déjà flairé le piège, et il est probable que j'étais alors dans un état d'énervement qui me rendait trop réceptif. Je savais, je savais que tu allais m'abandonner pour prendre la souffrance de l'instituteur, me laissant à moi-même. Seul. Je savais aussi que je n'avais pas été bien préparé au pilotage en décélération. Est-ce que cela a aggravé ma position ? L'entraînement, oui, me manquait, mais c'est mon état d'esprit, alors, qui m'a emporté vers l'abîme.

J'ai été inconscient douze minutes. Douze minutes cruciales. Puis, j'ai été fou quelques instants, et la fusée a fait une embardée terrible.

Peut-être est-ce cela qui nous a tous sauvés, certains experts l'ont affirmé, mais il n'y a aucune certitude.

Enfin, j'ai pu poser l'engin sans trop de casse, sur le ventre.

-:-

J'ai fini et je vais te laisser reposer. L'aube est là, je dois partir. On a besoin de moi pour quelque temps encore. Je dois faire subir cette semaine à dix pilotes ce que tu m'as laissé subir. Sur ces dix, peut-être deux d'entre eux vont sortir de la centrifugeuse semblables à toi et moi. Ces deux-là ne sauront pas pourquoi ils peuvent désormais canaliser vers eux la souffrance des autres, mais ils le feront. Comme toi, comme moi maintenant, ils utiliseront leur faculté nouvelle au mieux. Espérons qu'il n'y aura pas trop de salauds parmi eux.

As-tu pensé un jour, Claude, que peut-être il nous fallait souffrir au-delà de l'humain pour en arriver là ? Comme le renversement d'une cellule à oui ou non ? Un seuil, probable, à partir duquel... Mais tu as dû y réfléchir.

Un petit homme est venu hier me voir. Il a compris que nous étions tout de même des hommes. Et il a blâmé Sénancourt devant moi. Tout en le décorant, bien sûr, car sans son tour de cochon... Un peu plus tard, le petit homme m'a pris à part pour me dire qu'on avait besoin de grands salauds, ils ont une imagination morbide bien utile.

Moi, je n'ai rien répondu. Je pensais à des salauds futurs, car la souffrance, nous pouvons aussi la renvoyer sur d'autres, n'est-ce pas ?

Besoin de grands salauds... J'ai beau être sûr qu'il n'y a rien à gagner, à longue échéance, à poser aux hommes des problèmes qui, devant les autres et devant eux-mêmes, les rabaisseront, je ne peux pas négliger le résultat.

Car il n'y a pas que l'accélération qui fait souffrir, n'est-ce pas, Claude ?

Mais tu auras, si tu l'as fait, tué ton gosse en vain.

ALBERT FERLIN

La question

Une précédente nouvelle de ce numéro (*Les statues dormantes* de Michel Ehrwein) nous montre les formes imprévisibles et cruelles que pourra revêtir l'exercice de la Justice dans les temps futurs. Dans un registre entièrement différent, Albert Ferlin nous apporte une autre image — qui laisse à réfléchir — de ce genre de super-Justice.

ROBERT Gella ouvrit la porte pour sortir. Devant lui se trouvait le Commandeur. Il comprit que c'était lui à son vêtement et aux étoiles décorant son heaume. Il était revêtu du Suit indiquant l'état d'urgence des armées galactiques.

Derrière lui, dans le même uniforme de combat, quatre soldats des Brigades Interplanétaires de Redressement Social. Tous étaient dépourvus d'armes. Cela voulait dire : Information criminelle du 1er degré. Il eut un frisson car il savait que cela voulait dire aussi : interrogatoire.

Un trouble l'envahit.

— « Avez-vous le brief ? » demanda-t-il pour se donner une contenance.

Le Commandeur ne répondit pas. Il sortit une plaque métallique perforée et la présenta devant l'indicateur magnétique de la porte d'entrée.

Instantanément, toutes les fonctions de l'appartement se bloquèrent : eau, force motrice, air conditionné, machines frigidaires, machines à viande et à aliments, portes de garage, véhicules, fenêtres... Dans dix minutes les lieux seraient inhabitables pour un être humain. Il était donc pratiquement expulsé de chez lui et sa porte resterait ouverte afin que nul n'en ignore. En même temps, il était déclaré « suspect et prévenu ». La procédure électronique était la simplicité même.

Les robots paralysés ne pouvant le vêtir, il prit à une patère magnétique un blouson de vrillon et décolla son casque du mur avant qu'il ne tombe.

« Je vous suis, » dit-il au Commandeur. Puis, par acquit de conscience et comme retrouvant instinctivement le souci des formes légales, il ajouta : « Vous savez que l'interrogatoire doit se dérouler sans

dommages pour le suspect et en conformité avec les conventions intergalactiques. »

Le Commandeur plongea son regard brillant dans le sien et, pour la première fois depuis sa venue, ouvrit la bouche pour dire d'un ton étrange : « Nous opérerons selon les règles de la stricte légalité. »

Dans son regard vrillé sur le sien, Gella crut reconnaître une lueur qu'il connaissait déjà.

-:-

EXTRAIT DU PROCES-VERBAL ENREGISTRE :

« *Aujourd'hui, année 39 de l'Union Galactique, 10e mois, 20e jour, 23 heures temps universel galactique, moi, Aglel, Commandeur quatre étoiles, en mission extraordinaire au Plot 48 SIGMA 12, je me suis présenté accompagné de quatre S. B. I. R. S. de 1ere classe, réglementairement revêtus du Suit au domicile de l'agent Protamer Gella, déclaré suspect par l'intégrateur G. B. 404.*

» *En possession de la plaque magnétique de contrôle du suspect restituée par le fichier central sur commande de l'I. G. B. 404, j'ai procédé à l'arrêt des commandes vitales de l'appartement du « préjugé ».*

» *J'ai fait conduire Gella à la nacelle de transfert pour l'amener au cercle d'interrogatoire. Il n'a pas opposé de résistance et a simplement revendiqué, dans les termes, l'application des Conventions.*

» *J'ai cherché à reconnaître dans son regard le fond de sa pensée. Un fait singulier m'est alors apparu : une sorte de lueur à peine perceptible et dont le siège* ne pouvait être ni le cristallin, ni la cornée, ni le fond de sa rétine. *Cela m'a paru être une image virtuelle située dans une profondeur insoupçonnée de son regard.*

» *J'ai tenté de pénétrer son esprit, mais une barrière fluide et mouvante l'entourait de toute part et le rendait impénétrable.*

» *Je pense, quant à moi, par un jugement purement subjectif, livré seulement à titre d'information brute de « classe indistincte » pour servir ce que de droit, qu'il s'agit d'un être doué de moyens paranormaux exceptionnels limités en régression à la période d'anticonditionnement, donc particulièrement dangereux.*

» *Ma tâche dans ces fonctions étant terminée, je clos le présent procès-verbal de transfert et de remise aux* Questionneurs. »

Le procès-verbal était clos par la griffe magnétique du Commandeur dûment enregistrée.

-:-

Le Commandeur Aglel descendit aux côtés de Gella sur l'aire d'atterrissage et l'accompagna jusqu'au greffe de réception. Les S. B. I. R. S. n'y pénétrèrent pas.

L'affaire devait être d'importance puisqu'un Commandeur Hors-Rangs (quatre étoiles) avait été détaché spécialement de quinze années lumières de distance, non seulement pour procéder à une arrestation (une convocation, mentionnait pudiquement les textes) mais encore pour suivre l'interrogatoire.

En pénétrant dans le Greffe du Cercle, Gella réalisa tout de suite cependant que le Commandeur accomplissait les formalités légales à l'aide de la plaque magnétique de contrôle, que l'interrogatoire ne se déroulerait pas tout à fait selon les normes habituelles du Droit Commun Galactique.

Après qu'il eut enfoncé la plaque dans la machine du Greffe, en présence du plus haut magistrat de la Charge, Aglel la retira. Il devait y être maintenant imprimé en ondes magnétiques à traduire par le lecteur de poignet, l'avertissement suivant : « Vous pouvez, à partir de ce moment, vous considérer comme préjugé. Vous n'avez plus la liberté de vos mouvements. Vous êtes sous surveillance psycho-électronique enregistrable, mais vous pouvez vous assurer le recours d'un défenseur en déposant la plaque dans l'orifice B de l'interrogateur. Dès cet instant, votre préjugement sera suspendu. Votre défenseur pourra prendre possession de tous les enregistrements vous concernant et les utiliser à l'aide des ordinateurs de défense mis à sa disposition. L'analyse électronique du débat sera surveillée par la Cour. »

Aglel ne remit pas la plaque à Gella comme il aurait dû le faire. Il la posa lui-même dans une case spéciale qui n'était pas l'orifice « B ». Le greffier pressa un bouton pour enregistrer cette formalité particulière équivalant à une mise au secret.

Il était maintenant certain que l'interrogatoire ne serait confié ni aux greffiers d'usage, comme dans l'ancien temps, ni aux interrogateurs psycho-jurés, ni même aux appareils de D. C. N. (Détection Criminelle Normalisée).

-:-

RECIT DE GELLA :

Un champ énergétique puissant m'entoura tandis qu'une porte s'ouvrait dans le flanc du greffe, presque devant le greffier et ses boutons. Je sentis que je m'inclinais, soudain raidi, et, brusquement, me vis porté à très grande vitesse dans un espace incompréhensible.

Je n'avais pas perdu conscience mais il me semblait être entièrement absent de moi-même ou plutôt détaché de mon propre corps. La vitesse de translation se mit à augmenter de façon extraordinaire sans que j'en souffris et je dus parcourir alors des distances considérables.

Lorsque cette opération prit fin, brutalement, je me trouvai au centre d'une vaste salle circulaire à peu près nue, sertie d'une coupole lumi-

neuse ou laissant passer la lumière. J'étais allongé dans le vide, à mi-hauteur, ne reposant sur rien d'autre que le champ énergétique qui m'avait amené là.

Il ne faisait pas froid. Il ne faisait pas chaud non plus. J'étais immobile et l'esprit disponible. Trois fois de suite j'eus l'impression d'un immense vertige. Puis, tout revint dans l'ordre, à cela près qu'il me semblait toujours être détaché de mon corps sans souffrance.

Je regardai la coupole et crus distinguer qu'elle était en réalité formée d'une infinité de hublots par lesquels des êtres regardaient intensément. J'eus l'impression que le Commandeur était l'un d'entre eux.

Une fois encore, puis une autre, je ressentis cet immense vertige, comme si ma tête tombait à grande vitesse. Je crois que je criais. Je ne souffrais pas. C'est à ce moment que l'idée de torture me vint, que le rapport souffrance-torture m'apparut.

Cependant, je ne souffrais point. Il semblait au contraire que toutes les précautions étaient prises pour que je bénéficie du confort le plus compatible avec la machine. Car, je me trouvais certainement dans une machine à interroger d'un nouveau modèle. Mon esprit fit un bond et j'évoquai presque simultanément la procédure de mise en arrestation et la légalité de cette opération. Derrière tout le procédé apparaissait la raison d'Etat. J'avais tout lieu de croire que les Raisons d'Etat de la Confédération Galactique ne laissaient place à aucune mesure d'humanité.

Il faut dire que nous étions en quelque sorte en guerre... Non pas les guerres cruelles, sordides et sanglantes dont le début du XXe siècle a laissé les dernières traces dans l'histoire. Les guerres d'alors consistaient en l'utilisation d'armes extrêmement puissantes pour l'époque. Canons et appareils volants déversaient sur les troupes des millions de soldats ; sur les villes qui n'en pouvaient mais, sur les voies de communication, des déluges d'explosifs (si nous utilisions les nôtres dans les mêmes conditions, nous ferions disparaître des portions entières de Galaxies). Ensuite, les hommes qui s'étaient terrés des mois durant, dans des tranchées et des casemates bétonnées, derrière des murs à demi démolis, dans les pentes des montagnes, dans les bois se ruaient à l'assaut et cela devenait un véritable massacre qui s'achevait à l'arme blanche dans des conditions plus proches de l'assassinat que de la guerre, extrêmement nocives pour l'esprit des humains et les groupes sociaux. Et puis, pendant des années il fallait soigner en plus des mutilés et des infirmes des psychopathes dangereux qui n'arrivaient plus à distinguer le meurtre légal, honorifique et sur commande de la guerre de celui tout banal utilisé pour se débarrasser d'un adversaire ou voler le bien d'un autre.

Depuis le XXXVe siècle nos guerres étaient devenues plus subtiles. Nos armes si puissantes et perfectionnées qu'il était désormais pos-

sible d'appliquer en un point précis de l'espace et aussi loin qu'on le voulait une force dont la puissance allait de la paralysie à la volatilisation pure et simple.

Et puis, nous avions été « conditionnés ». Depuis des siècles, les laboratoires biologiques travaillant gènes et chromosomes avaient, peu à peu, éliminé du circuit biologique les êtres présentant des tares physiques et sociales. Ceux-ci avaient été détruits dans leur descendance à venir et avant même qu'elle ne se fasse jour. En trois générations le nécessaire avait été accompli : tous les êtres des planètes d'origine et coloniales étaient conditionnés.

Un certain nombre de règles avaient été établies. D'abord avait été instauré un gouvernement fort, capable de décider la guerre et le conditionnement des hommes, voire la disparition de certaines classes d'entre eux, sans vains regrets ni considérations d'ordre stupidement moral ou sentimental. C'est alors que la Raison d'Etat avait pris toute son importance.

Etait Raison d'Etat tout acte de nature à soutenir l'intérêt de l'Etat, en fait celui du grand Conseil Galactique. De même la légalité était : ce qui est dicté par le Grand Conseil, fût-ce un meurtre.

C'est là que le conditionnement intervenait. Quelles que soient les décisions de l'Etat, lui fussent-elles préjudiciables, le sujet de la Confédération Galactique était, malgré lui, obligé d'admettre leur légalité, presque inconsciemment, et se sacrifiait si cela devenait nécessaire. Sa volonté était incapable de nier le bien-fondé de l'action de l'Etat, même quand il s'agissait de sa propre condamnation.

Il faut dire que le succès de ces sortes d'entreprises n'avait pas été total. Ainsi y avait-il un certain nombre de sujets, descendants nombreux d'éléments manqués, à moins qu'ils ne fussent les produits de mutations spontanées et imprévisibles, traqués dans tout l'Univers.

Il y en avait aussi certains qui s'étaient infiltrés à partir du passé. Ils provenaient généralement du début du XXIe siècle et tentaient de vérifier les résultats des actes effectués à leur époque dans la nôtre, pour si besoin était, les annuler à l'origine. A aucun prix ceux-là ne devaient retourner dans leur temps et les mesures prises pour les en empêcher étaient impitoyables.

Il y avait aussi, disait-on, des sujets en déphasage spatial qui échappaient totalement à l'emprise du conditionnement et à l'autorité du Grand Conseil Galactique.

C'est dans ce cadre général que venait se placer mon arrestation, et aussi mon interrogatoire, puisque, je pouvais en être certain maintenant, je me trouvais dans un interrogateur.

Comme si le rappel des conditions évoquées plus haut avait déclenché à l'intérieur de la machine mystérieuse le processus de l'interrogation, je me sentis soudain harcelé. Il n'y avait pas de haut-parleurs à réverbération, de lumières clignotantes de couleurs, de violences diffé-

rentes... Il y eut une brusque infiltration dans mon esprit comme si une longue aiguille indolore avait pénétré dans mon cerveau et infiltré dans les interstices des cellules un liquide étranger.

Ce liquide était formé de pensées autres, fluides et insinuantes. L'instabilité de mon corps, maintenu flottant dans un espace inconnu par des dispositifs paralysants, troublait mon jugement. A la faveur de ce déséquilibre physique un doute entra en moi :

« Suis-je coupable ?

Immédiatement converti dans ma conscience par l'affirmation :

« Je suis coupable. »

J'eus un sursaut. « De quoi ? » A ce moment, je levai les yeux vers les hublots du dôme et je vis ou crus voir l'œil du Commandeur. Cet œil brillant me fit peur et, en retour, je lus la peur dans son regard, ce regard qui ressemblait au mien. Je venais de trouver la ressemblance qui m'avait frappé dès notre première rencontre et sentis ma substance cérébrale se vider de son énergie, de son contenu... Sans doute le champ énergétique était-il la cause du phénomène. Celui-ci se poursuivait, à la fois physique et mental. Il me semblait qu'on cherchait à substituer par des moyens mécaniques une nouvelle personnalité à la place de la mienne.

J'imaginai brusquement le Commandeur, seul maintenant aux commandes d'une monstrueuse machine, dirigeant par ses boutons et ses contacts une opération inhumaine dont j'étais le patient. Dans son regard je lus de la haine en même temps que la peur. Pourquoi la haine, puisque nous avions été conditionnés contre elle ? Mais « contre », n'était-ce pas déjà ou aussi de la haine ?

Il y avait une torture sans douleur. Celle-ci m'eût soulagé. Mais rien de tel. Le doute lancinant se multipliait d'idées fugitives et étranges. Une sorte d'angoisse étreignit ma gorge, sans support physique. Une brusque sueur m'envahit et une nausée monta à ma bouche. Je crois que je traduisais des idées en pseudo-sensations somatiques, dans un vertige immobile construit à la fois d'idées à moi et pourtant étrangères tourbillonnant sans arrêt dans ma tête dans une mêlée confuse. Il me semblait devoir me défendre contre la folie, courir à la recherche d'une vérité ignorée de moi et de mes bourreaux.

Doute : avais-je été conditionné ?

Doute : l'étais-je toujours ?

Doute : suis-je vraiment originaire de Sigma ?

Une sorte de peeling électro-statique s'effectuait au niveau de mes cellules. La douleur ressentie était virtuelle, morale plutôt, constituée par l'absence absolue de douleur. C'était comme l'approche d'un bolide sur un écran de télévision qui vous fait appréhender le choc et que vous esquivez par réflexe au dernier moment, alors que vous savez parfaitement que tout est imaginaire et sans consistance réelle.

Nausée, doute, angoisse.

Une sirène silencieuse faite de pensées tourbillonnantes hurle dans ma tête. J'ai beau fermer les yeux, je vois toujours le regard haineux et épouvanté du Commandeur Aglel et je pense que je dois avoir le même regard mêlé de haine et d'épouvante.

Nous y sommes !

Je me concentre. Le peeling des cellules s'achève. Une nouvelle mémoire surgit de mon inconscient. Une peur panique me saisit. Je suis à la porte de la découverte. Je sens que de moi s'échappe tout le contenu de l'histoire.

Oui. Je sais maintenant que je n'étais pas « Conditionné ». Je me suis infiltré dans la structure du XXXVe siècle. Je suis venu du passé en espion du futur, afin de pouvoir revenir briser dans mon temps propre le moule de cette civilisation inhumaine en formation.

Or, j'y étais déjà. Un précédent voyage m'avait conduit ici à prendre rang dans les unités de commandement Galactique. Ainsi, j'étais en double... Par un hasard singulier des choses, j'étais en double à quelques années d'intervalle, et, chaque entité de mon double suivait sa carrière sans connaître l'autre. Je crois même que nous avions oublié, l'un et l'autre, la raison profonde de nos expéditions.

-:-

Je repris ma translation vertigineuse sur le champ de forces et me dirigeai vers un nouveau point de l'espace : les yeux du Commandeur. Tout mon corps se déplaçait à une vitesse infinie vers celui du Commandeur, d'une façon purement subjective. Déjà, je sentais que mes yeux et mon cerveau étaient soudés aux siens. Nos corps allaient l'être bientôt à la fin de la translation, j'allais dire à la fin du déphasage.

Peut-être et précisément la punition était-elle cette fusion d'une chose venue de loin dans le temps et dans l'espace, et d'une autre chose (la réalisation concrète et actuelle dans un temps et un espace donné de la première).

Le vertige s'accentuant, je me précipitai vers le Commandeur. Je l'entrevis le temps d'un éclair, les yeux exorbités. Puis, il prit un air douloureux et pensif. Tout se mit à tourner et je vis le monde par ses yeux.

-:-

— « Justice est faite, » dit le Commandeur Aglel dans le microphone qui le reliait au Grand Conseil.

« Voici les aveux, » ajouta-t-il... Et il tendit la main pour détacher de l'appareil une bobine magnétique qu'il remit au Greffier-Juré, avec la plaque de Robert Gella.

SOPHIE CATHALA

Poète, prends ton luth...

Avec ironie, Sophie Cathala imagine ici un moyen inédit de venir à bout de cette espèce nuisible entre toutes : vous savez, l'espèce humaine...

Le 12 mars, dans la rubrique « faits divers » des journaux du soir, un court entrefilet signalait le suicide, à l'âge de vingt-six ans, d'un jeune poète de grand talent, qui, quelques jours auparavant, avait reçu un prix littéraire. Le jeune poète s'était pendu, sans laisser de testament.

Le 14 mars, dans la même rubrique, un article sur trois colonnes mentionnait que six personnes, assistant à un coktail littéraire, s'étaient, une fois rentrées chez elles, qui jeté par la fenêtre, qui logé une balle dans le crâne, qui supprimé par un moyen tout aussi expéditif. Aucun de ces désespérés n'avait laissé d'explication relative à son geste. Un étonnement discret filtrait sous le laconisme de l'information, et le journaliste, constatant qu'une libraire de Confolens, un étudiant aux beaux-arts d'Aix-en-Provence et trois professeurs d'un lycée de Clermont de l'Oise s'étaient également tués, le même jour, s'interrogeait sur la relation à établir entre ces divers incidents.

Le lendemain, 15 mars, ce fut en première page qu'une information, parue sur cinq colonnes, avisa la France que, la veille, à 23 h 45, le chef du gouvernement avait absorbé un barbiturique, imitant en cela le Président d'une grande puissance étrangère que l'on avait, le matin même, retrouvé dans sa chambre mort empoisonné. Dans les deux cas, on n'en pouvait hélas douter, il s'agissait de suicide.

Aucun des deux hommes d'Etat n'ayant laissé de consignes, soit pour régler les problèmes de succession, soit pour léguer un testament moral à leur patrie respective, il s'ensuivit un désordre effroyable, que la suite des faits allait encore... Mais n'anticipons pas.

Le chroniqueur qui annonçait la mort tragique de ces deux hommes illustres ne pouvait s'empêcher, dans son article, de rapprocher ces disparitions de celles de la veille, et surtout de celles qui, ce jour-là, plongeaient le monde entier dans la plus affligeante consternation. Ainsi apprenait-on que trois membres de l'Institut et quatre de l'Acadé-

mie Française s'étaient, en pleine nuit et la main dans la main, jetés du Pont de l'Alma dans la Seine, et que des patrouilles draguaient encore le fond du fleuve afin de retrouver les corps. On apprenait que dix-huit étudiants du Lycée de Clermont de l'Oise avaient suivi leurs professeurs dans la mort. Que le préfet du Bas-Rhin et son chef de cabinet, le maire de Nice et son adjoint, le cardinal archevêque de Reims et son coadjuteur, le prince héritier de Suède et le Grand maître de l'Ordre de Malte s'étaient, par des moyens différents, ôté la vie.

Et cela uniquement en France. Dès que l'on recensait les suicides survenus depuis trois jours dans les pays étrangers, on devait bien convenir que l'effarante épidémie gagnait la Terre entière.

Le 16 mars, la consternation tourna à la panique. On dénombrait les suicidés par centaines de milliers, sans que le moindre indice put indiquer la cause de leur désespoir. En France, le ministre de l'Intérieur décréta l'état d'urgence et décida qu'à partir de ce jour, 16 mars, les tentatives de suicide seraient punies de la peine de mort. Or, contrairement aux ravages opérés jadis par la peste, tous n'étaient pas frappés, mais ceux qui l'étaient mouraient inévitablement. Pourtant, personne n'osa rire, et lorsque le ministre de l'Intérieur se plongea un couteau de cuisine dans le cœur, chacun se mit à considérer son prochain avec suspicion, à guetter dans l'œil de ses proches les symptômes de la maladie.

Le 18 mars, dans l'affolement général, un brillant professeur à l'Académie de Médecine publia un article, dans lequel il exposait que le suicide était dû à un virus, et qu'en attendant la découverte du sérum qui devait enrayer l'épidémie, il convenait de désinfecter soigneusement, ainsi qu'il l'avait fait lui-même, les locaux d'habitation, et de s'enfermer chez soi. Le soir même, il s'arrosait d'essence et, y mettant le feu, périssait dans un incendie qui devait coûter la vie à cinq personnes.

Le même jour, douze des critiques littéraires les plus respectés de la capitale se donnèrent la mort.

Le préfet de police ne dormait plus. Depuis le début de l'épidémie, par extraordinaire, les effectifs de la police n'avaient point trop diminué, mais, surchargés de travail, ils s'épuisaient en vain à la tâche.

L'un d'eux, jeune officier de grand avenir, décida de mener personnellement une enquête. Il consulta la liste des désespérés et constata tout d'abord que l'épidémie semblait avoir presque totalement évité les campagnes. En fait, on ne signalait aucun suicide dans les fermes reculées du Massif Central ou des Alpes, pas plus, d'ailleurs, que dans les petits villages de pêcheurs bretons, de mineurs lorrains ou d'ouvriers du textile languedociens. Par contre, c'est dans le centre des villes qu'elle sévissait avec le plus de rage, et plus particulière-

ment, il fallait bien en convenir, parmi ce qu'il est convenu d'appeler l'intelligentzia.

Le jeune officier de police de grand avenir se perdit en conjectures sur ce nouveau mal du siècle, mais il dut bientôt reconnaître qu'il y avait loin entre la vague de suicides qui avait salué la parution, en Allemagne, de *Werther*, ou celle, plus tard, en Hongrie, de la chanson *Sombre dimanche*, et celle qui dépeuplait la Terre. Car, peu à peu, le monde entier se sabordait, malgré certains îlots qui paraissaient plus réfractaires au fléau. Survinrent alors des migrations considérables des populations citadines vers ces régions privilégiées, lesquelles, à leur tour, furent contaminées, ce qui donna lieu à un grand débat à l'Assemblée Nationale. Après quoi les portes de la Chambre furent fermées, dix-huit députés, entre midi et deux heures, s'étant précipités dans ce monde que l'on prétend meilleur.

A la suite de cette catastrophe, le jeune officier de police visita personnellement les familles éprouvées, perquisitionna avec soin dans chaque demeure, et revint à la préfecture dans un état de grande excitation :

— « Je pense avoir une idée, » dit-il nerveusement au préfet de police. « Encore dois-je vérifier quelques détails... »

— « Un indice ? » demanda le préfet.

— « Il semble... C'est incroyable. »

— « Je vous accompagne, » dit le préfet de police. « C'est une affaire trop importante pour que je vous laisse agir seul. »

Ils sortirent du bureau et, le lendemain, on retrouva leurs deux corps, accrochés au même lustre, se balançant dans le salon du préfet de police.

La femme de ce dernier, en larmes, reçut les enquêteurs. Elle ne savait rien. La veille, suivi par un officier de police, son mari était rentré dans un état d'exaltation intense, brandissant un livre. Il avait crié à sa femme :

— « Nous la tenons, la preuve ! Elle doit être là-dedans ! Encore un coup des Grands Galactiques ! »

A ses demandes d'explication, il avait opposé un air mystérieux et s'était enfermé dans le salon avec son compagnon. A la première heure, ce matin, elle les avait retrouvés, tous deux pendus, ainsi qu'on pouvait les voir...

Au moment où, étouffant ses sanglots, elle s'interrompait, un gros commissaire remarqua le livre qui reposait sur un guéridon.

— « Il s'agissait de ce livre ? » demanda-t-il.

— « Oui, » dit la pauvre femme, « ce devait être celui-là. Je n'y ai pas touché. »

Immédiatement, on envoya chercher deux techniciens qui, à l'aide de compteurs Geiger, vérifièrent la radio-activité du livre. Elle était extrêmement normale. Un fonctionnaire fit alors remarquer qu'il

n'était pas encore démontré que la radio-activité pût inciter au suicide, et qu'il convenait peut-être de rechercher la cause de l'épidémie dans le texte même de l'ouvrage. Le gros commissaire, qui était un esprit positif, se saisit du volume — simple volume de poésie — et le feuilleta rapidement. Il finit par hausser les épaules.

— « Je ne vois rien, » dit-il. « N'importe. Je vais examiner cela de plus près. Et demain, nous saurons si le préfet tenait la bonne piste. Car moi, je ne vais pas me suicider ! Je vais me méfier, moi ! Je suis averti ! »

Il s'éloigna avec un gros rire et le soir même, anéantie, sa vieille mère téléphonait à la préfecture. Sous ses yeux, sans expliquer ses raisons, sans qu'elle pût l'en empêcher, son fils venait d'avaler une pleine boîte de mort-aux-rats. Oui, quelques minutes auparavant, il avait justement parcouru un livre...

— « Ne touchez pas à ce livre ! Surtout, n'y touchez pas ! » cria un inspecteur de police, dans l'appareil.

Peine perdue. Lorsqu'ils parvinrent sur les lieux, la vieille femme, tête plongée dans une bassine d'eau, rendait l'âme.

Les journalistes que le fléau n'emportait pas encore posèrent des questions. Ne pouvait-on accuser quelque pays d'avoir fait distribuer et vendre, à des milliers d'exemplaires, l'ouvrage qui recélait le virus du suicide ? Mais non. Le monde se trouvait uniformément dévasté par l'épidémie. Et même, pour la première fois depuis les débuts de l'histoire de l'homme, les pays s'unissaient, se livraient à des collectes systématiques, afin de ramasser les exemplaires du livre maléfique, que l'on brûlait ensuite en grande pompe. Mais, au fur et à mesure qu'on les brûlait, de nouveaux exemplaires apparaissaient, imprimés clandestinement, et de nouvelles victimes allaient rejoindre les premières.

Il n'en fallait plus douter, les Grands Galactiques, une fois de plus, tentaient d'en finir avec la Terre. Mais cette fois, ils semblaient sur le point de parvenir à leur fin. Car on avait beau interdire la lecture du volume, la curiosité des gens les poussait à se moquer de toute sanction, et les mêmes qui, la veille, proclamaient des décrets, n'étaient plus là le lendemain pour les faire appliquer. Pourtant, on réussit à remarquer que ceux qui évitaient certaines pages pouvaient échapper à la tentation de la mort. Puis, à force d'expériences dont la plupart étaient mortelles, on se rendit compte que ce germe que l'on avait tant cherché, ce germe était en entier contenu dans un seul des vers du poème.

Mais déjà, il était trop tard. Le monde, réduit au cinquième de sa population, ne compta bientôt plus que des analphabètes, des crétins congénitaux, et quelques rares, très rares timorés qui, pour mieux se préserver, avaient systématiquement brûlé tout ce qui témoignait que l'homme, un jour, avait pu savoir écrire.

A partir de ce moment, la Terre parut s'endormir pour une très longue période... Plusieurs siècles...

Beaucoup plus tard, j'eus la chance de rencontrer, par hasard, un Grand Galactique. Avec la plus grande obligeance, il consentit à me préciser qu'il s'était agi là d'une expérience, dont le résultat, me confia-t-il, avait paru probant, et n'avait suscité aucun cas de conscience chez les Galactiques, alors que l'emploi de bombes ou de rayons eussent peut-être éveillé des scrupules.

Quant au fragment de poésie, j'aurais aimé pouvoir vous le transcrire, mais mon éditeur, très sévèrement, vient de me le déconseiller.

LUC VIGAN

La femme modèle

Luc Vigan sera-t-il le nouvel auteur-mystère de la science-fiction française? Sa personnalité reste peu connue, mais on sait qu'il a signé sous d'autres noms plusieurs romans et de nombreuses nouvelles. Il s'affirme partisan convaincu de la science-fiction sous toutes ses formes, depuis le space-opéra le plus débridé jusqu'à l'extrapolation sociologique la plus intellectuelle. Son ambition serait de n'écrire plus jamais deux nouvelles qui se ressemblent. Celle qu'il nous offre ici est un divertissement sur le thème de l'amour dans les temps futurs, divertissement moins anodin qu'il n'y paraît au premier abord.

L'HOMME qui avait pénétré dans l'atelier du modeleur était grand, maigre. Dans le visage aigu, les yeux luisaient d'une flamme inquiète.

— « Je m'appelle Halder, » dit-il en serrant la main de l'artiste. « Axel Halder. Un ami m'a parlé de vous. »

— « Oui, M. Halder ? Quel est son nom ? »

— « Gil Orsel. Il vous a passé une commande il y a quatre mois. Il est très satisfait de votre création, M. Hereb. »

— « En effet, » murmura l'artiste, « je me souviens. Perpétuation d'un souvenir d'amour... une jeune fille morte noyée, je crois ? »

Halder s'était avancé au milieu de l'atelier, parcourant du regard les délicats androïdes inachevés, certains déjà revêtus de leur chair plastifiée.

— « Vous avez sauvé mon ami, M. Hereb, en l'arrachant à la neurasthénie. Votre travail était si réussi qu'il a oublié son chagrin, qu'il a réellement l'impression que cette morte, en somme, revit. »

— « Pure illusion des sens, » déclara Hereb avec suffisance. « La participation active de l'imagination du client est indispensable. »

Il invita son visiteur à s'asseoir et prit place en face de lui, sur un siège en conque dont le creux épousa aussitôt les contours de son corps.

« Venons-en au but de votre venue. Déplorez-vous également un amour perdu ? »

— « Disons plutôt un amour qui n'a jamais vu le jour. Vous saisissez la nuance ? »

— « Certes. Quelqu'un vous fait souffrir et vous vous sentez frustré. Ce que vous recherchez, c'est un substitut à l'objet de votre fixation. »

— « Appelez-le comme vous voulez. Disons que je désire, moi aussi, me créer mon illusion. Vivre d'elle faute de vivre d'une réalité qui m'est interdite. »

Hereb joignit les doigts, impassible. Il les connaissait bien, ces riches névrosés qui hantaient son atelier. Leurs tourments composaient la trame familière de son existence.

— « Vous savez sans doute, » reprit-il, « qu'un modelage d'après une personne vivante est soumis à certaines... conditions. Ou le modèle doit donner son accord, ou il doit être soigneusement laissé dans l'ignorance de...

— « Je sais, » coupa Halder. « Dans le cas qui nous occupe, tout se passera à l'insu de la jeune femme. »

— « Vous savez aussi que, si elle venait à l'apprendre, elle pourrait vous attaquer en justice. Que la justice peut se retourner contre moi. Que je puis être légalement tenu pour responsable? »

— « Je suis au courant de tout cela, » fit impatiemment Halder.

— « En ce cas, » conclut le modeleur, « vous comprendrez qu'il soit normal, en raison des risques que j'encours, que le niveau de mes prix...

— « La question d'argent ne pose aucun problème, » répondit non sans dédain le visiteur.

L'artiste se leva, avec un sourire.

— « Eh bien, M. Halder, affaire conclue. Il vous reste à me fournir, bien entendu, les données sur la personne dont j'aurai à exécuter la copie conforme. »

— « Je vous ai apporté une photo, » fit avec empressement Halder en ouvrant un étui qu'il venait de tirer de sa poche. Le modeleur prit la photo, l'inséra dans un appareil de projection et appuya sur une touche. L'image en couleurs et en trois dimensions d'une jeune femme brune, grandeur nature, flotta dans la pièce.

Hereb fit entendre un sifflement appréciateur. La jeune femme était très belle. A quelques mètres d'eux elle les regardait, fantôme séduisant qu'on eût dit prêt à s'animer au sortir de cet instant de vie saisi au vol.

— « Excusez-moi, » fit Halder, la gorge serrée. « Je reste toujours un peu ému, même devant une simple photo. Vous ne pouvez pas comprendre. »

— « Mais je vous comprends, M. Halder. Qui ne serait subjugué ? »

Hereb n'avoua pas à son visiteur qu'il préférait la compagnie de

ses propres créations à la fréquentation des femmes de chair. Il y avait longtemps que celles-ci le laissaient insensible.

Il actionna à nouveau une touche et l'image éclata comme une bulle de savon, se dissocia en lambeaux épars dont les bribes subsistèrent une seconde.

— « Cette photo est très nette, très satisfaisante, » poursuivit le modeleur. « Mais elle ne suffit pas. Il m'en faut d'autres, prises sous divers angles. Ainsi que les mensurations exactes du sujet, des enregistrements de sa voix, une description aussi complète que possible de ses antécédents et de son caractère (avec éventuellement les retouches que vous désireriez voir apportées à ce caractère). Plus vous me donnerez d'éléments, plus mon travail aura de chances de vous satisfaire. »

— « Je n'avais pas pensé à tout cela, » reconnut Halder, embarrassé. « Je ferai de mon mieux pour... »

— « Je suis sûr que vous réunirez ce qu'il faut. Cette création sera pour moi un plaisir. Compliments, M. Halder. Votre amie a beaucoup de charme. »

Halder rougit et se tut. Ce fut Hereb qui rompit le moment de gêne :

« Voulez-vous que nous prenions rendez-vous ? La semaine prochaine, même jour même heure ? »

Halder acquiesça. Il semblait pressé désormais de partir. Il écouta sans sourciller le prix qu'énonçait Hereb et ne broncha pas quand le modeleur précisa : « Bien entendu, cette somme est entièrement payable d'avance. »

Les deux hommes prirent congé et Halder se retira comme un voleur. Après son départ, l'artiste demeura un instant songeur. Il réappuya sur la touche de l'appareil de projection où la photo était restée engagée et sourit en voyant réapparaître l'image intangible de la jeune femme.

-:-

Cynthia se fit quelque peu prier pour venir au rendez-vous que lui fixait Halder. Elle finit par y consentir, sur la promesse expresse qu'il la laisserait en paix, sans chercher une fois de plus à la convaincre de sa flamme. Halder fit toutes les concessions qu'elle exigeait, donna toutes les garanties. L'idée d'avoir bientôt à domicile une seconde Cynthia, sœur jumelle de celle qui repoussait ses avances, lui était un baume suffisant pour qu'il rendît les armes. Il jura qu'il ne s'agirait que d'une rencontre amicale (Cynthia adorait être *l'amie* des gens ; « Mais, mon petit Axel, je vous aime bien, » disait-elle parfois avec une gentillesse insultante, quand il lui reprochait sa froideur). Et, en lui faisant cette

promesse, il parvenait presque à être sincère. Cynthia, la vraie Cynthia, lui apparaissait soudain dépossédée d'un certain attrait, tandis que par avance son esprit se projetait vers l'autre Cynthia, celle qui n'existait pas encore, celle qui — oh ! combien plus malléable et docile — serait soumise à ses rêves.

Pourtant, il ressentit le choc familier quand Cynthia fit son entrée, lui dédiant son sourire éclatant et le regard de ses magnifiques yeux noirs. Il fit effort pour sourire à son tour et parler sans contrainte, avec une négligence affectée, en lui offrant à boire. Il avait occupé les journées d'avant à faire divers préparatifs dans son appartement. Et il savait que, dès l'apparition de Cynthia, d'invisibles caméras avaient commencé à filmer ses gestes, des magnétophones à capter sa voix, des synthétiseurs à jauger à distance les dimensions de son corps. Cette pensée, et l'idée du bon tour qu'il était en train de jouer à Cynthia, le détentirent et lui permirent de se ressaisir. Très à son aise, il la prit par la main, quand ils eurent fini de boire, et la conduisit vers la petite table où était servi un souper froid.

Cynthia se récria sur la qualité des mets, la finesse des vins, et, mise en confiance par la réserve de son hôte, se mit à parler avec entrain. Dans le fond, songeait Halder, sa conversation ne manque pas de platitude. Il nota mentalement que ce point devrait figurer au nombre des « retouches » à demander à Hereb.

A la fin du repas, le vin le rendant sentimental, il sentit revenir sa faiblesse, à nouveau se trouva démuni devant une Cynthia à la beauté triomphante. Elle vit venir le moment critique et s'écarta de lui, l'air courroucé : « Axel, vous m'aviez promis ! » Sa colère dégrisa Halder, et le souvenir des caméras qui enregistraient la scène le convainquit d'éviter le ridicule.

Le reste de la soirée fut plutôt morne. Cynthia s'ennuyait et Halder ne parvenait plus à se montrer enjoué. Il fut soulagé quand elle décida de partir. Il la raccompagna cérémonieusement jusqu'à la porte, lui baisa la main avec froideur, parla du plaisir qu'il aurait à la revoir — tout en se disant qu'elle ne risquait plus de franchir le seuil de cet appartement, une fois qu'y habiterait son double. Puis, demeuré seul, il alla ouvrir les cloisons pratiquées dans le mur et, avec une expression de convoitise, déchargea les appareils enregistreurs de tout ce qu'ils avaient emmagasiné, prélude aux plus chers des trésors.

-:-

Halder regardait l'androïde en voie d'achèvement, juché sur un tréteau dans l'atelier du modeleur. Le visage rayonnait, non de la froide perfection d'une imitation savante, mais d'une beauté qui avait toute la chaleur de la réalité. La similitude avec Cynthia

était si saisissante que tout à l'heure, en entrant dans l'atelier, Halder avait cru défaillir. Il avait alors compris à quel point Hereb méritait vraiment le titre d'artiste.

L'industrie du modelage avait pris son essor cinquante ans auparavant, quand les progrès définitifs de la cybernétique avaient permis la réalisation d'androïdes à l'apparence en tout point conforme à celle des humains. Les premiers modeleurs avaient eu principalement pour clients des gens voulant immortaliser leurs chers disparus. Mais ils ne s'étaient souciés que d'une ressemblance superficielle. Il avait fallu tout le raffinement apporté au cours des ans à cette technique pour aboutir à l'art d'un Hereb, qui combinait en les parachevant la maîtrise de l'ingénieur électronique et celle du sculpteur.

Tirant parti avec une habileté consommée, avec la sûreté de main d'une longue expérience, des éléments fournis par Halder, l'artiste avait recréé, sans jamais l'avoir vue, une Cynthia plus vraie que le modèle, à laquelle il ne manquait pour être décisivement convaincante que le frémissement de la vie. Mais ce qui, plus encore que le visage reproduit sans faille, bouleversait Halder, c'était le corps sans vêtements : cette extrapolation de la nudité de Cynthia, qu'Hereb n'avait pas eu besoin de voir sur photo pour être capable de la rendre avec une exactitude dont Halder était assuré.

S'enhardissant, il toucha du doigt la chair artificielle de l'androïde. Celle-ci était élastique, douce au toucher ; la peau avait le velouté de la peau véritable, elle en avait — issue de mystérieux circuits internes — la chaleur. Troublé par ce contact, Halder retira sa main. Comme s'il eût été surpris à accomplir un geste défendu, il n'osait regarder le modeleur. La voix de celui-ci le tira de sa prostration :

— « Votre attitude suffit à me montrer que j'ai réussi, M. Halder. Croyez que j'en suis ravi. Cette création, je ne crains pas de le dire, devrait être l'un de mes chefs d'œuvre. Vous comprenez maintenant pourquoi je n'ai rien voulu vous montrer au cours de ces semaines. Je tenais à vous réserver le choc de la surprise. »

Halder opina en silence. Ce choc, il avait du mal encore à s'en remettre.

« Comme vous le voyez, » poursuivit l'artiste, « il ne lui manque plus que l'essentiel : l'étincelle vitale. Tous les dispositifs, tous les circuits sont en place. La réserve mémorielle a été garnie de toutes les données que vous m'avez transmises. Cynthia II se souviendra, dans la mesure où vous me les avez communiqués, de tous les événements de la vie de Cynthia I. Elle aura son comportement, elle éprouvera tous ses sentiments. Il n'y aura qu'une différence, M. Halder, une différence de taille : Cynthia II sera amoureuse de *vous.* »

Avec un tressaillement, Halder se détourna, comme si la vue de l'androïde était soudain plus qu'il n'en pouvait supporter.

« Il ne me reste plus, » conclut Hereb d'une voix quelque peu théâtrale, « qu'à brancher les générateurs avant de refermer la dernière cellule. Asseyez-vous, M. Halder ; patientez encore un instant. »

Le modeleur s'activa auprès de sa création. Il tournait le dos à Halder, lui dissimulant partiellement l'androïde. Plusieurs minutes s'écoulèrent, durant lesquelles Halder se sentit le visage couvert de transpiration. Puis Hereb recula de quelques pas, contemplant son œuvre.

— « Etes-vous satisfait, M. Halder ? »

Cynthia II alors descendit de son socle et s'avança vers eux, avec un geste de la main dans les cheveux hérité en droite ligne de son modèle. D'une voix qui répercutait toutes les intonations de la Cynthia initiale (mais avec quelque chose de plus, une tendresse caressante aux accents ineffables), elle s'écria :

— « Oh ! bonjour, Axel. Comme je suis heureuse de vous voir ! »

-:-

Assis dans un relaxeur, Halder avait les yeux fixés sur Cynthia. Celle-ci, allongée paresseusement dans un déshabillé de lowlon mauve, suivait d'un regard distrait le spectacle de la télévision murale. Une musique douce diffusait en sourdine des accords cadencés. Sous les lumières tamisées, les cheveux de Cynthia avaient des reflets fauves ; le déshabillé révélait dans les moindres détails le galbe de son corps. Halder sentit une bouffée de désir s'éveiller en lui. Ce qui le surprenait le plus, ce à quoi il n'était pas encore habitué depuis quinze jours que Cynthia partageait sa vie, c'était cette illusion d'un vrai corps de femme. Les gestes, la parole, le raisonnement même : tout cela était à la portée du plus vulgaire androïde. Mais cette chair tiède et satinée, cette chevelure odorante, le goût de cette bouche fondante, humectée d'une salive qu'on avait peine à croire artificielle... Sans parler de la fonction amoureuse parfaitement recréée. Les androïdes, pensait Halder, étaient dotés de perfectionnements imprévisibles. Et pour n'en avoir jamais approché de pareils avant cette expérience, il ressentait parfois, en face du double de Cynthia, une incrédulité mêlée d'inquiétude.

Cynthia s'étira gracieusement et bâilla, une main portée à ses lèvres, accomplissant l'imitation parfaite d'un geste humain.

— « Chéri, » minauda-t-elle, « tu viens te coucher ? »

Halder soupira. Combien de fois, dans ses rêves, avait-il jadis forgé une scène semblable ? Maintenant qu'elle se répétait journellement, elle lui semblait naturelle, presque banale ; il en retirait une insatis-

faction. Mais Cynthia se levait, son corps se mouvait avec la félinité d'une chatte. Son désir lui revint, le gagnant cette fois tout entier. Il la rejoignit, l'enlaça. Ses doigts défirent le mince déshabillé tandis qu'elle gloussait d'aise. Il l'emporta vers le lit, et de ses bras noués elle s'agrippait à son cou en lui mordillant l'oreille de ses dents fines.

-:-

Au bout d'un mois, le hasard le remit en présence de la vraie Cynthia, qu'il avait soigneusement évitée depuis son dernier passage dans l'appartement. Elle était toujours la même, radieuse, sûre d'elle, et plus que jamais inaccessible.

— « Que se passe-t-il, Axel ? On ne vous voit plus. Vous nous manquez ! »

Ce ton condescendant ! Il l'aurait battue.

Mais en même temps il éprouvait un certain plaisir, un orgueil secret, à la détailler, trouvant piquant de tout posséder, sans qu'elle s'en doute, de cette femme qui le narguait. D'un regard appuyé, narquois, il scruta le visage dont il connaissait si bien la réplique parfaite amoureusement penchée vers lui, le corps dont l'équivalent ne lui était plus en rien étranger. Cynthia perçut sans la comprendre l'ironie de son expression et se drapa dans une dignité offensée.

— « Qu'est-ce qui vous prend de me regarder ainsi ? »

Il baissa la tête avec culpabilité. Il l'avait dévisagée d'un air si complètement intime et possessif, non plus en amoureux transi mais en amant comblé, que c'était presque un aveu risquant de le trahir. Mais Cynthia était à cent lieues de pressentir la vérité. Simplement, le subit changement d'attitude de son soupirant la désarmait.

Halder s'empressa de la quitter, promettant vaguement de lui faire signe. Cette Cynthia peu sapide lui devenait étrangère. Il avait mieux sous la main. Pourtant, à son retour chez lui, accueilli avec dévotion par l'androïde, il ne put s'empêcher de remarquer :

— « Que de démonstrations ! Tu étais moins ardente au temps où je te faisais la cour. » La phrase lui avait échappé et le surprit par son illogisme.

Les paupières synthétiques battirent imperceptiblement sur les yeux enjôleurs, et Cynthia se récria :

— « Mais, Axel chéri, j'ai *toujours* été amoureuse de toi. »

Evidemment, songea Halder avec humeur, elle ne pouvait répondre autre chose : son cerveau était ainsi conditionné. Pour la première fois, il fut irrité par la facilité de sa conquête. Il était vexant de songer que Cynthia II ne pouvait, étant faite pour cela, que lui tomber dans les bras.

Dépité, il s'aperçut qu'après avoir blâmé la première Cynthia d'être inapprochable, il en venait à déplorer chez sa jumelle un excès de complaisance. Il aurait aimé la conquérir, vaincre sa résistance. Dommage, il aurait dû faire aménager par Hereb un quelconque circuit inhibiteur, qui aurait donné à Cynthia II de ces réticences, de ces pudeurs dont il est doux de triompher.

Cynthia le regardait toujours, les yeux enamourés. Tout était parfait en elle, se dit-il. Un peu trop parfait : l'œil était trop humide, trop frémissante la lèvre, trop palpitant le sein. Ces symptômes extérieurs de la passion frappaient par leur aspect truqué. Il évoqua la phrase d'Hereb, lors de sa première visite : « La participation active de l'imagination du sujet est indispensable. » Peut-être son imagination à lui restait-elle trop lucide après tout.

Mais Cynthia déjà s'employait à entamer cette lucidité. Dévêtu, le corps agile ondulait devant lui de façon tentatrice. La chevelure soyeuse tombait en vagues sur les épaules à la rondeur lisse. Les bras blancs l'enlacèrent. Elle se pressait contre lui, câline, son souffle chaud lui effleurant la joue. « Axel, mon amour... » Devant un but aussi accessible, Halder renonça à se soucier des formes.

Pourtant, quand il se fut séparé d'elle un peu plus tard, la pensée d'Hereb lui revint. Pourquoi déplorer ce qui avait été omis ? Il n'était pas trop tard. Hereb avait parlé de retouches. Celles-ci pouvaient toujours être introduites après coup. Sa décision était prise : il irait voir Hereb dès le lendemain.

-:-

Hereb polissait d'un geste expert le modelé d'un visage de femme quand un bourdonnement retentit. Sur l'écran relié à la porte d'entrée, il vit s'inscrire l'image de son visiteur. Il reconnut Halder et haussa les sourcils, mais sans manifester de surprise apparente. Pressant une touche à sa portée, il libéra l'accès de l'atelier et, s'essuyant les mains, vint à sa rencontre.

— « M. Halder, je ne dirai pas que je ne suis pas ravi de vous revoir. Mais j'ose espérer que votre visite n'est pas motivée par une réclamation. Je serais navré si mon travail ne vous... »

Halder, avec un geste de la main comme pour chasser le flot de paroles, se laissa tomber dans un siège avec brusquerie.

— « Votre travail est au-dessus de tout reproche. Je n'en viens pas moins vous demander une ou deux modifications. »

En quelques mots, il exposa l'objet de sa venue. Hereb ne réprima pas un soupçon d'ironie.

— « En d'autres termes, vous vous plaignez, M. Halder — comme on le disait jadis — que la mariée soit trop belle. J'aurais dû comprendre que vous étiez un peu masochiste. »

Halder ne releva pas le persiflage.

— « Pouvez-vous faire quelque chose ? » demanda-t-il avec une nuance d'anxiété dans la voix.

— « Je peux *tout* faire, soyez sans inquiétude. Si vous le permettez, je vais aller chercher le dossier de votre Cynthia. »

Il s'éloigna et passa dans une pièce attenante, où Halder l'entendit appuyer sur une série de boutons. Machinalement, il parcourut du regard, comme la première fois, l'atelier où étaient disposés les androïdes en fabrication.

Soudain, il tressaillit, n'en croyant pas ses yeux. Il s'approcha. Ce n'était ni une illusion ni une coïncidence. Dans un angle de l'atelier, dissimulée à demi par un paravent, se trouvait Cynthia ! Non pas la copie d'une femme lui ressemblant, mais un autre androïde à son image.

Le modeleur qui revenait dans l'atelier s'aperçut de sa stupeur.

— « Ah ! je vois que vous avez découvert mon petit secret, M. Halder. Je pense que vous ne m'en voulez pas ? »

Il alla jusqu'au paravent qu'il écarta.

« Votre amie me plaisait tant que je m'en suis fabriqué une mouture pour mon usage personnel. C'est là un honneur, notez-le bien : un honneur que je réserve aux clients dont les modèles sont les plus séduisants. Je vous présente Cynthia III ! »

Bouche bée, Halder ne parvenait pas à émettre un son.

« Elle est débranchée pour le moment, » précisa Hereb. « Je vais la mettre en action : cela vous amusera. »

Il toucha la nuque de l'androïde, sous la lourde masse des cheveux. Cynthia III remua et eut un sourire.

— « Chéri, » fit-elle en tendant les bras vers le modeleur. « Quelle joie de te voir ! Qui est ce monsieur ? » ajouta-t-elle en désignant Halder.

— « Vous comprenez, » s'excusa Hereb, « j'étais forcé, en ce qui *me* concernait, d'introduire en elle des données en ma faveur. Résultat intéressant, n'est-ce pas ? » conclut-il en caressant les reins de Cynthia qui se pendait à son cou. « Mais qu'avez-vous, M. Halder ? Vous semblez malade. »

Les dents serrées, Halder n'avait toujours pas prononcé un mot. Il eut un geste menaçant en direction de l'artiste. Puis toute son énergie sembla l'abandonner et il s'immobilisa, prostré. Mécaniquement, il fit demi-tour et s'éloigna. Il sortit de l'atelier sans un autre regard en direction d'Hereb.

Celui-ci l'avait suivi des yeux. Il se retourna vers l'androïde qui se lovait tendrement contre lui.

— « Tu as vu ? Tous pareils, ces énergumènes. A quand le reconditionnement psychologique obligatoire ? »

Il l'emmena vers la couche disposée dans un autre angle de l'atelier.

« Mais j'aurais tort de me plaindre : ce sont eux mon gagne-pain. »

Cynthia n'écoutait plus, elle lui susurra à l'oreille des mots qui le firent éclater de rire.

-:-

Cynthia se vernissait nonchalamment les ongles des pieds quand Halder revint chez lui. Elle leva les yeux et un sourire calculé au millimètre étira les coins de sa bouche. La joie de le revoir inondait son regard.

— « Te voilà ? Comme tu m'as manqué ! »

Elle se leva et, de sa démarche étudiée, glissa vers Halder. Elle parut effarée quand il la repoussa violemment. Sa bouche s'arrondit en une parfaite reproduction de stupeur peinée.

« Que se passe-t-il, chéri ? Tu es en colère ? »

Halder s'assit. Il croisa les mains calmement, et d'une voix contrôlée, où perçait à peine une intonation de fureur hystérique, il déclara :

— « Cynthia, ma chère, j'ai mis quelque temps à découvrir la vérité en ce qui vous concerne. J'ai le regret de le dire, vous êtes une roulure. »

Elle ouvrait de grands yeux étonnés.

— « Comment peux-tu, Axel ? Tu sais bien que je n'aime que toi. »

— « Ha ! » rétorqua-t-il avec un rire féroce. « Ma douce, mon aimante colombe, ma maîtresse prévenante. C'est ce que tu es, n'est-ce pas ? »

— « Mais... » Elle cilla. « Axel... bien sûr. Je n'ai pas d'autre idée en tête. D'ailleurs ne parlons plus. J'ai si envie de... »

Elle faisait mine de se dévêtir tout en lui adressant un signe d'invite. Sans répondre Halder se leva. On eût dit que sa colère l'avait abandonné d'un seul coup. Il s'avança vers elle avec un menaçant sourire.

— « Et j'ai autre chose à vous dire. Vous n'êtes *qu'un robot*, vous comprenez ? Et je me demande bien pourquoi je me mets martel en tête pour un vulgaire robot. »

— « Un robot ? » répondit-elle sans sourciller. « Mais non je suis Cynthia, et je t'aime, Axel, *je t'aime...* »

Elle s'approchait de lui avec un déhanchement suggestif. Ses yeux languides, ses lèvres moites, tout son visage pâmé débordaient d'amour et de tendresse. Halder recula et à nouveau une rage froide le saisit. Il décrocha d'une panoplie un sabre rapporté d'une lointaine planète. Cynthia le rejoignait. Sans hésitation il lui trancha le cou.

Le corps continua de décrire en tournoyant des mouvements sac-

cadés et la tête artificielle roula sur le sol, dévoilant les rouages internes. Les paupières battaient à un rythme frénétique et la bouche répétait d'une voix éraillée : « Je t'aime... je t'aime... je t'aime... »

Puis le corps s'effondra. Halder le ramassa et alla le jeter dans le désintégreur à ordures. Le signal d'appel du télécran retentit au moment où il terminait cette tâche. Il déclencha la liaison : c'était Cynthia.

— « Axel, vous m'avez quittée si brutalement, hier... Après des semaines sans nouvelles. Vous me délaissez. Pourtant je tiens à votre compagnie, vous savez. »

Elle était tout miel. Halder dut se rendre à l'évidence : piquée par son indifférence, Cynthia cherchait à le provoquer, à le séduire. Et quand il serait bien appâté, à sa merci, elle se déroberait de nouveau, insaisissable.

Une explosion de haine à son égard flamboya en lui. Toute la fureur ressentie tout à l'heure envers l'androïde, il la reportait sur cette femme. Elle lui apparaissait comme le symbole pernicieux de son éternelle défaite.

— « Je serais ravi de vous voir, ma chère, » fit-il d'un ton doucereux. « Tout de suite, si vous voulez. »

Elle battit des mains.

— « Je suis chez vous dans un instant. J'ai pensé à vous, Axel. Je crois m'être mal conduite. J'ai à me faire pardonner. »

— « Vous me comblez, » murmura-t-il, et avec un sourire il mit fin à la communication.

Il retourna s'asseoir en ramassant le sabre et la tête de l'androïde. Il posa le premier à côté de lui et tint la seconde sur ses genoux, la contemplant d'un air rêveur. Ses doigts suivaient le pourtour net du cou sectionné.

— « Je crois, » fit-il à haute voix, « que j'ai trouvé le seul moyen d'avoir le dernier mot avec une femme. »

-:-

Ç'avait été presque au-dessus de ses forces de la tuer *une deuxième fois*. Mais maintenant il était soulagé ; il était enfin délivré d'elle, débarrassé de cette vivante obsession.

Elle gisait sur le tapis, tout comme, une heure avant, l'androïde à son image. Une seule différence, toutefois : les androïdes n'ont pas de sang.

Maintenant il pouvait respirer, être libre, ne plus se débattre entre les chaînes dont elle avait détenu la clé. En la tuant, il avait tué sa hantise. Cynthia ne pouvait plus l'atteindre.

Il restait bien l'androïde d'Hereb. Mais il ne remettrait plus les pieds chez le modeleur. Peu lui importait qu'une Cynthia fausse

continue d'y vivre par procuration. Pour lui, Cynthia était morte à jamais et cela suffisait.

Pour disposer des restes, il utilisa la même méthode que précédemment. C'était pratique pour l'élimination de tout vestige. Il contempla une dernière fois la tête aux traits finement ciselés avant de la jeter dans le désintégreur. Le tapis sur lequel le corps avait reposé suivit la même voie.

Au terme de cette expérience particulièrement éprouvante, Halder se sentait privé de ressort. Il éprouvait un besoin urgent de vacances. Le lendemain, il partit en croisière et ne revint que trois mois plus tard.

Un autogyre le déposa sur la terrasse de son appartement où il pénétra directement. Rien n'avait bougé. Aucune trace ne subsistait de la mort de Cynthia. Halder se mit à rire en se frottant les mains. Il ressentait une merveilleuse impression de légèreté.

Il décida de sortir et de flâner dans les rues de la ville. L'air printanier l'enivrait comme un alcool léger. Il était heureux. Toutes les femmes lui semblaient belles, délicieusement attirantes, telles des fleurs où se poser comme un papillon.

Soudain il tressaillit. Devant lui, un mannequin animé évoluait dans une vitrine de mode. Son regard effleura Halder et le cœur de celui-ci fit un bond. Il s'approcha. Aucun doute, c'était Cynthia ! Une *nouvelle* Cynthia... Ou bien celle d'Hereb vendue par ce dernier ?

Il se détourna avec effort et s'éloigna les tempes battantes. Le souvenir réveillé par cette vision lui donnait des sueurs froides. Un peu plus loin, une main se posa sur son bras. Une femme l'accostait devant un établissement de plaisir, lui murmurant à l'oreille de douces paroles. Les yeux d'Halder se levèrent ; il étouffa un cri. Le visage souriant, aux yeux complices et prometteurs, à la sournoise mimique d'invite, était encore celui de Cynthia...

Il s'enfuit, enfilant les rues l'une après l'autre. Et le cauchemar continua. Du moins supposait-il qu'il s'agissait d'un cauchemar, car ce ne pouvait être la réalité qui lui apparaissait sous ces dehors abominables. Il voyait une troisième, une quatrième Cynthia, d'autres encore, des multitudes de Cynthias, réduites, géantes ou grandeur nature, partout autour de lui, en noir ou en couleurs, en plat ou en relief, sur les trottoirs roulants, dans les vitrines publicitaires, sur les écrans de télévision, sur les affiches animées. L'image détestable se multipliait de toutes parts, comme renvoyée par un prisme aux innombrables facettes. Elle flottait dans l'air, imprégnait jusqu'à la substance de cet air qu'Halder aspirait avec peine, comme s'il allait suffoquer.

Il rentra chez lui à bout de souffle, songea à consulter un médecin pour ce qui ne pouvait être qu'un délire hallucinatoire, une forme particulièrement insistante d'obsession. Ce fut alors, comme

il s'asseyait pour reprendre haleine, qu'il avisa dans le courrier arrivé en son absence et qu'il n'avait pas ouvert, une lettre portant comme nom d'expéditeur celui d'Hereb.

La lettre remontait à deux mois. Il l'ouvrit et lut :

Cher Monsieur Halder,

Vous serez surpris d'apprendre que votre Cynthia m'a été finalement fort utile. Le gouvernement vient de passer un décret autorisant la fabrication en série d'androïdes pour tous usages commerciaux et publicitaires — quel qu'en soit le modèle vivant et sans obligation de consentement de sa part.

On m'a passé la commande d'un prototype. Il m'a semblé, après mûre réflexion, que c'était rendre à cette chère Cynthia l'hommage qui convenait à sa beauté que de la choisir pour jouer ce rôle historique.

Vous semblez tellement tenir à elle que, j'en suis persuadé, cela comblera vos penchants les plus intimes que de l'avoir, non plus seulement sous les yeux à domicile, mais en multiples exemplaires aux quatre coins des rues. Un monde peuplé de Cynthia et de ses sœurs ne serait-il pas, à tout prendre, le plus doux des enfers terrestres ?

CLAUDE VEILLOT

En un autre pays

Claude Veillot écrit peu : à peine un récit par an, généralement destiné à nos anthologies. Cela a suffi pour lui assurer une place de choix parmi nos meilleurs auteurs français. Il s'attaque ici, avec la force d'impact qui le caractérise, à un thème traité de façon mémorable par certains des meilleurs auteurs anglo-saxons. Lourde et difficile succession, dont il se tire avec un rare bonheur.

1

A demi enfoui dans l'humus et les feuilles mortes, les doigts serrés sur le manche de son tire-flèches, Rob avait écarté les épiphytes barbelées et épiait les Intrus. Trois d'entre eux s'étaient laissé tomber, épuisés, au pied d'un vire-feuilles géant dont ils n'auraient pu, réunis, cerner le tronc de leurs bras. Le quatrième faisait lentement le tour de la clairière en tenant à deux mains un instrument étrange qu'il pointait vers le sol.

— « Toujours pas d'impulsions. Les pontifes nous ont menti. »

Rob s'incrusta un peu plus dans le sol gras, comme chaque fois que retentissait la voix des Intrus. Depuis la veille, il les suivait silencieusement à travers la sylve, en même temps effrayé et fasciné par leurs faits et gestes.

Les inconnus venaient du pays des Morts, et pourtant ce n'était pas des Zombs. De cela, Rob était certain. Les Zombs ne parlent pas comme des humains, ils n'ont pas cette allure inquiète et maladroite et, surtout, ils ne souffrent pas. Or les Intrus pouvaient souffrir. Rob le savait. Quand il les avait découverts, aux abords de la combe où il chassait, l'un d'eux venait d'être mordu par un vespertilion tête-de-chat et poussait des cris terribles.

« Il va mourir, » pensait Rob, caché parmi les bourres cotonneuses d'un taillis. « Les dents de l'oiseau-chat sont comme la pointe d'une flèche empoisonnée. »

Mais les inconnus avaient fait une chose surprenante : avec une sorte de lancette, ils avaient injecté un liquide dans le bras de leur

compagnon. Celui-ci s'était endormi. Sa chair ne s'était pas putréfiée ni décollée par plaques, ses mains ne s'étaient pas détachées de ses poignets. C'était lui, aujourd'hui, qui tenait l'arme bourdonnante.

— « Peut-être bien qu'ils ont menti, » reprit un des Intrus allongé sous le vire-feuilles. « Peut-être aussi la Mort invisible a-t-elle cessé d'exister. »

— « La Mort ne meurt pas, » fit un autre sentencieusement. « Je vous le dis : dès que le Fouineur se mettra à chanter, il faudra rebrousser chemin. Par le Grand Ober, il y a des mystères qu'il ne faut pas trop provoquer. »

— « Népo, tu as juré avec nous. Tu as traversé la zone défendue avec nous. Enfin tu as escaladé les collines et tu es descendu avec nous dans la jungle. Tu ne peux plus revenir en arrière, Népo. Tu as juré par Ober. »

Ce qui étonnait le plus Rob n'était pas la façon dont étaient vêtus les Intrus, ni leurs manières, c'était de comprendre leurs paroles. Il aurait pensé que des êtres venus d'au-delà les Montées parlaient un langage inconnu. Or il devinait beaucoup de mots, déformés sans doute, et prononcés bizarrement, mais cependant identifiables.

Il avait pensé à les tuer. Il n'oubliait pas ce que les chefs et les Doctes disaient, le soir, au feu de camp, avant l'extinction : « Le Mal est au-delà des Montées, le Mal est au-delà des Paluds. Seul le Monde abrite la vie. Tout autour est le pays des Morts et des Zombs. »

Mais si ces êtres avaient été des Zombs, il n'eût pas été en son pouvoir de les tuer. Et puisqu'ils semblaient ne pas en être, pourquoi se presser ? En cas de véritable menace, il serait toujours temps de prévenir la Horde.

D'un seul coup, la lumière du jour baissa de moitié. Dans un éclairage grisâtre, les larges phylles cireuses du vire-feuilles se mirent à tourner lentement leur face externe vers la tiédeur moite du sol.

— « Il va faire nuit, » dit Népo nerveusement. « Ecoutez, bivouaquons ici, et demain nous ferons retraite en remontant notre piste. Si nous persistons, nous allons nous perdre à jamais dans la sylve. »

Rob n'eut pas le loisir d'écouter la réponse. Un bruit furtif, à peine perceptible, le fit se retourner vivement. L'œil vif d'un macrosorex le fixait avec acuité. Rob n'eut que le temps de se laisser rouler sur le dos, son tire-flèches pointé. Déjà le rat, au moins aussi gros que lui, bondissait de la fourche d'arbre d'où il l'avait guetté.

Le trait lui traversa la gorge de part en part mais la lourde masse vint bouler sur le chasseur, l'aspergeant d'un épais sang

noir. En même temps, une douleur vrilla l'épaule de Rob où le rat, bien qu'à demi mort, avait accroché ses dents.

La respiration rauque, le garçon cherchait à se dégager pour saisir son tranchelard quand une lueur blanche, fulgurante, l'aveugla presque. Le fauve fut comme repoussé en arrière par un coup violent.

— « Par Siriz, c'est vraiment un homme ! » s'exclama une voix.

Encore essoufflé, Rob enveloppa les Intrus d'un regard sauvage et inquiet. L'un d'eux tenait au poing le tube de métal qui avait projeté l'éclair blanc.

— « Ne vous y fiez pas, » dit celui qui s'appelait Népo. « Nous sommes au pays de la Mort invisible. Qui peut y vivre est suspect. »

— « Tu y vis bien, toi, imbécile, » rétorqua un autre en riant.

Du pied, il repoussa le cadavre du macrosorex au pelage rêche et sanglant. Rob, complètement dégagé, se releva lentement en s'appuyant sur son tire-flèches.

— « C'est cet être qui devait nous suivre depuis la dernière extinction, » dit Népo. « Je sentais bien que nous étions espionnés. »

— « Voyez cette barbe drue, » s'écria un autre. « Une telle face n'a jamais connu l'épilateur. »

— « Et cette peau d'animal qui le vêt ! Comment pouvez-vous parler d'un homme ? »

Ils débattaient comme s'il eût été un objet, le détaillant avec beaucoup de curiosité et une certaine répugnance. Quand l'un d'eux voulut examiner son tire-flèches, Rob eut un geste brusque de défiance, mais le tube de métal se leva vers lui. Il savait ce que pouvait faire l'éclair blanc : le rat géant, à ses pieds, n'avait plus de boîte crânienne. Il abandonna son arme.

— « Très ingénieux, » disait l'Intrus en retournant le tire-flèches entre ses doigts. « Primitif, mais ingénieux. En appuyant sur la cheville, vous lâchez le tendeur qui projette le trait. Il y a même une crosse pour épauler. Personne ne serait capable d'inventer cela chez nous. »

— « Qu'en ferions-nous, puisque nous avons les brûleurs ? » fit un autre avec mépris.

— « Les brûleurs font partie de l'Héritage. Nous n'y avons aucun mérite. Tandis que ça... » — il éleva le tire-flèches à hauteur de ses yeux — « c'est une invention récente, adaptée à un milieu et à des circonstances. Elle confirme mes intuitions : le Monde est grand, amis, il est très grand, et nous ne sommes pas le seul peuple sous le soleil. »

— « Méfie-toi, Timo, de tes imaginations. Nous t'avons suivi parce que nous sommes comme toi : nous voulons savoir. Mais cette quête-là n'exclut pas la pondération. Nous voici entrés dans le

pays de la Mort invisible dont parlent les Bons Mémoires. Et souviens-toi du chant 7, verset 32 : « *Toute vie fut anéantie en ce cataclysme et tout retour interdit à jamais.* » Je répète que cet homme, qui peut vivre là, n'est pas un homme. »

Timo eut un geste d'impatience.

— « Et moi je répète : avons-nous cessé d'être des hommes, alors que nous battons cette jungle depuis deux extinctions ? Assez de jérémiades, Népo. C'est une chance que ce sylvestre nous soit tombé sous la main. Il nous guidera, pour peu que je parvienne à m'entendre avec lui. »

L'Intrus fit face à Rob et se frappa la poitrine du poing à plusieurs reprises :

— « Moi, Timo, moi, Timo ! » Puis il pointa l'index vers le sternum du chasseur. « Et toi ? »

Un léger sourire flotta dans la barbe de Rob.

— « Inutile de gesticuler comme une guenuche. Je comprends ce que vous dites. »

Les Intrus restèrent figés de stupeur devant l'homme des bois.

— « Par le Grand Ober ! » murmura seulement Timo.

Népo fut le premier à faire deux pas en arrière.

— « Sortilège ! » cria-t-il. « Je vous l'avais dit, c'est un Mort Marcheur ! »

Deux autres Intrus reculèrent en sortant leur brûleur de sa gaine. Seul, Timo resta sur place.

— « Stupides, vous avez déjà vu un Mort Marcheur vêtu de peau de bête, se battre avec une arme primitive et se faire terrasser ? Vous avez déjà vu un Mort Marcheur saigner et souffrir ? Si vous êtes de vrais Franks, soignez plutôt comme il convient celui qui parle votre langue. »

Comme il disait ces mots, la nuit survint d'un seul coup, une nuit totale, écrasante. Les mille bruissements de la jungle s'atténuèrent et moururent en quelques secondes.

— « Nous nous sommes laissé surprendre, » dit la voix tendue de Timo dans l'obscurité pesante, au milieu d'un silence étouffant.

Rob, qui s'apprêtait à se jeter dans les fourrés, sursauta. Une lumière venait de naître, puis deux autres, de fortes lumières qui l'enveloppaient de la tête aux pieds. Elles flottaient à hauteur d'homme et semblaient provenir de petites boîtes fixées à la ceinture des Intrus.

— « Préparez un bivouac, » ordonna Timo. « Pendant ce temps, je soignerai la morsure de notre ami. »

-.-

— « C'est encore loin ? » demanda Népo d'une voix plaintive.

— « Trente fois cent pas, » dit Rob qui marchait en tête de la colonne, son tranchelard à la main pour scier les épiphytes.

Sous la voûte compacte de la sylve, le souffle moite et visqueux des sous-bois croupissants les enveloppaient d'une haleine fétide. Les cinq hommes piétinaient dans une boue chaude et fumante, formée de pourritures que de grosses bulles venaient parfois crever en surface dans un gras gargouillis.

Sous un éclairage de serre, d'énormes aragnes glissaient au bout de leur fil jusqu'à frôler le cloaque verdâtre, puis remontaient avec vélocité. Des formes sans nom, crabes ou scorpions, se battaient avec des bruits de mandibules. Si l'une d'elles mourait, c'était la curée. Et l'on voyait surgir de dessous les racines d'autres petits monstres qui se pressaient lentement vers le festin. Derrière chaque feuille, un œil. Derrière chaque souche, une pince. Dans les mares pourries se vautraient, immobiles, les hydrosauriens, et d'étranges pseudomurènes aux pattes atrophiées sortaient de l'eau boueuse pour grimper aux arbres.

Rob était décidé à aider loyalement Timo et les autres Franks. Ça n'était pas parce que ceux-ci l'avaient soigné. Bien sûr, les baumes appliqués sur sa blessure et la piqûre faite par Timo dans son bras l'avaient remis sur pied plus vite et plus sûrement que ne l'auraient fait les herbes et les emplâtres des Doctes. Mais la reconnaissance n'était pas la qualité première des sylvestres. Ce qui retenait Rob de s'enfuir, c'était la curiosité.

— « Le Monde est très vaste, » avait expliqué Timo au chasseur, « mais nous devons le connaître dans son entier. Ainsi le veut le Grand Ober. »

— « Qui est le Grand Ober ? »

Timo avait secoué la tête avec une sollicitude amusée.

— « Est-il possible que tu ignores même cela ? Que sais-tu alors sur le Monde ? Qu'en disent les Doctes de ta Horde ? »

— « Ils disent : « *Le monde est rond. Ce qui est en haut est en bas et ce qui est en bas est en haut.* » Ils disent : « *Seul, le Monde abrite la vie, et les Montées et les Paluds abritent le Monde. Tout autour est le pays des Morts et des Zombs.* »

— « Tu crois donc que Népo, Joq, Carel et moi, nous sommes des Zombs ? »

— « Non, je ne le crois pas. Qui est le Grand Ober ? »

— « C'est écrit dans les Bons Mémoires. »

— « Qu'est-ce que les Bons Mémoires ? »

Timo avait ri sans méchanceté, un peu tristement.

— « Je vois que tu es un vrai sauvage. Les Bons Mémoires disent : « *Au commencement de tout était le Grand Ober. Il a créé le soleil, qui est la lumière et la chaleur de la vie. Puis il a créé le Monde et l'a fait tourner autour du soleil. Puis il a donné le Monde aux hommes et leur a dit :* « *Accomplissez la Mission.* »

— « La Mission ? »

— « Eh bien, justement, c'est pourquoi je suis descendu dans la jungle avec ceux qui ont voulu me suivre. Car les hommes ont oublié la Mission. Les mages et les pontifes nous serinent des incantations mais ils sont incapables d'expliquer la Mission. Moi, je veux savoir. »

Rob ne comprenait pas la moitié de ce que lui racontait Timo, mais ces paroles travaillaient sourdement en lui. Lui aussi était habité par un obscur besoin de connaissance, lui aussi se sentait insatisfait quand les Doctes répétaient en litanie les dogmes et les préceptes. Les hommes de la Horde l'appelaient Rob-le-Seul parce qu'il chassait à l'écart, restait parfois loin du camp le temps de plusieurs extinctions, ne racontait jamais ses explorations à la lisière des Montées et des Paluds.

— « Si je te montre le chemin des Paluds, tu iras au-delà ? » avait-il demandé à Timo.

— « Sans doute. Il le faudra bien. Les Bons Mémoires disent : « *Le Monde est une chose finie dont on connaît les bouts.* » Cela fut vrai autrefois, peut-être, mais, le Grand Ober me pardonne, ça ne l'est plus. C'est pour retrouver le bout du Monde que je marche. »

— « Le Monde est rond, » avait alors ricané Joq. « Tu te retrouveras chez toi. »

— « Si tu doutes, pourquoi me suivre ? »

— « Oh ! moi, c'est parce que j'aime à mettre un pied devant l'autre. »

Présentement, Joq avait du mal à se livrer à ce qu'il prétendait être son plaisir favori. Dans l'humus spongieux, les pieds s'engluaient. Il fallait se pencher au-dessus de la bouillie nauséabonde, tirer à deux mains sur son genou. Une jambe délivrée, c'était l'autre qu'il fallait extirper. Parfois, le pied venait sans la botte.

— « Nous n'y arriverons jamais, » dit Népo, les yeux brûlés de sueur et de larmes.

Il faisait le geste de jeter son sac dorsal trop pesant quand Rob s'arrêta, une main levée :

— « Ecoutez ! »

Le bruit d'un sourd bouillonnement leur parvenait à travers la jungle.

— « C'est l'Eau Vive ! »

Malgré son épuisement, la petite colonne pressa lourdement sa marche. Des serpents d'eau, quelques faux geckos à crête bleue s'enfuirent sous les éclaboussures de vase.

Sans même se débarrasser de leur barda, les voyageurs se ruèrent sous la trombe d'eau jaillissant du feuillage.

— « Cent pas de plus et je buvais de cette boue croupie, »

cria Joq après être resté cinq minutes la bouche ouverte, les bras écartés, sous la fraîche cataracte.

— « Remplissez tous les bidons, » ordonna Timo. « Nous ne savons pas quand nous retrouverons une Eau Vive. »

Tout en parlant, il avait grimpé le long d'un tronc afin d'examiner la bouche d'eau étranglée par un ajutoir. Ce qu'il vit le plongea dans une profonde perplexité.

— « Passe-moi la hachette, » cria-t-il à Népo à travers le fracas de la cascade.

A mesure qu'il tailladait les lianes, faisait tomber les sarments entrelacés, arrachait les ramilles parasitaires et les mousses, une surface noirâtre, presque plane, apparaissait. L'outil sonna fer contre fer.

— « Mais c'est un distributeur ! » s'exclama Joq.

Timo acheva d'arracher un embrouillis de lierre, dégageant un lourd volant dévoré par la rouille. C'est en vain qu'il essaya de le manœuvrer.

— « Un distributeur d'eau comme il y en a chez nous, » dit-il, sidéré. « Regardez, il y a même la plaque de numérotage, avec le schéma d'instructions. »

Il descendit de son perchoir, les yeux brillants d'excitation.

— « C'est un signe, » s'écria-t-il. « C'est signe que le Monde ne s'arrête pas aux Montées, comme le pleurnichent les pontifes, et que nous pouvons le prospecter. Etes-vous convaincus, maintenant ? La Mort invisible devait tous nous surprendre, or le Fouineur n'a pas chanté une seule fois pour signaler les radiations. Il était soi-disant impossible de séjourner dans la jungle, mais depuis que nous la parcourons le soleil s'est éteint huit fois déjà et nous n'éprouvons rien d'autre que les douleurs de la fatigue. La sylve devait être pleine de prodiges monstrueux, d'horreurs inimaginables, et nous n'y avons trouvé que des bêtes qu'on peut tuer, un homme qui parle comme nous et un distributeur d'eau d'un modèle standard. Est-ce que vous croyez maintenant qu'on peut traverser les Paluds ? »

— « Je l'ai toujours cru car c'est la Mission, » dit Carel d'un ton grave.

-:-

Faits de troncs grossièrement assemblés avec des lianes, les deux radeaux avançaient péniblement dans un dédale de racines-échasses. Les perches enfoncées dans la boue libéraient des miasmes qui stagnaient ensuite longuement sous la voûte des rhizophores et des palétuviers.

— « Voilà deux jours que nous progressons latéralement par rapport au soleil, » dit Timo. « Si nous continuons dans cette direction, nous allons nous retrouver à notre point de départ. »

— « La brèche n'est plus loin, » répondit Rob. « Par-là, nous

pourrons sortir du marais et toucher la terre ferme. C'est la seule voie que je connaisse. »

— « Tu n'es jamais allé plus loin ? Pourquoi ? »

Rob baissa la tête.

— « J'étais tout seul. J'ai eu peur. Puis les Doctes ont deviné que j'avais exploré les Paluds jusqu'aux confins et m'ont dit : « En t'approchant des bords du Monde, ce n'est pas seulement toi que tu mets en péril, mais la Horde en même temps que toi. »

— « Et maintenant ? »

— « Maintenant je veux aller avec toi. Je crois ce que tu crois. Le Grand Ober a fait le Monde pour les hommes et les hommes doivent connaître le Monde. »

Joq, qui guidait le premier radeau, fit soudain un signe impatient de la main.

— « Taisez-vous, j'entends un bruit. »

— « Nous arrivons à la brèche, » dit Rob d'une voix étouffée.

Après la forêt baignant dans son marécage, les étroits tunnels végétaux à la touffeur oppressante, c'était une passe qui s'évasait, une crique, presque une anse. Entre deux orées de verdure exubérante, les eaux libres s'étendaient sur plusieurs kilomètres. Une brume légère flottait.

— « Quelque chose vient, » souffla Joq.

Les deux radeaux s'engagèrent sous les racines-échasses d'un manglier et les cinq hommes attendirent dans une immobilité crispée.

Une forme émergeait lentement de la brouillasse, une silhouette oblongue qui sembla énorme aux explorateurs, et qui glissait sur l'eau avec un léger bourdonnement.

Quatre silhouettes se tenaient debout, immobiles, à l'avant du motoscaphe ponté. Une cinquième maniait le timon. La nef passa lentement à quelques brasses de la cachette et s'enfonça de nouveau dans la brume, vers les Paluds. Rob se sentit saisi par un grand froid.

— « Les Zombs ! »

Près de lui, Timo et les autres semblaient comme engourdis par l'angoisse.

— « Cette fois, ça y est, » murmura Népo. « Nous avons vraiment atteint le pays des Morts Marcheurs. »

— « Qui prétend cela ? » lança Timo d'une voix sèche.

— « Ne nous dis pas que c'étaient des hommes. Tu as vu comme nous la raideur de leur pose. Tu as vu leur visage immobile et leurs yeux fixes. Tu as vu comme ils se ressemblaient tous. Ce sont des Morts Marcheurs. Nous sommes sortis du Monde. Le Grand Ober nous vienne en aide ! »

— « Assez ! » coupa brutalement Timo. « Est-ce que les Morts Marcheurs n'apparaissent pas aussi dans nos contrées ? Est-ce que nos voisins, les Dutchs et les Latts, n'en ont pas vu tout comme nous ?

Et Rob lui-même, qui les appelle des Zombs, Ober sait pourquoi, ne nous a-t-il pas dit qu'ils se montrent parfois dans la jungle ? »

Népo, visage blême et lèvres sèches, le dévisageait sans comprendre. Un tic de frayeur lui tirait la paupière gauche.

— « Oserez-vous dire que le pays des Franks leur appartient, simplement parce qu'ils s'y montrent ? » continua Timo. « Ah ! les beaux patriotes que voilà ! Moi je dis que les Marcheurs ne sont pas plus chez eux ici que lorsqu'ils s'introduisent chez nous. Par Siriz, rappelez-vous les Bons Mémoires : « *Le Grand Ober a créé le Monde et l'a fait tourner autour du soleil. Puis il a donné le Monde aux hommes.* »

Il tendit brutalement le bras en l'air, l'index pointé, et vociféra sauvagement :

« Tant qu'il y aura le soleil au-dessus de nos têtes, nous serons dans le Monde. Et tant que nous serons dans le Monde, nous serons chez nous ! »

— « Bien dit ! » s'écria Joq. « De toute façon, il n'est plus temps de retourner. Au brûleur les préceptes ! »

— « Sacrilège ! » bégaya Népo en traçant dans l'air le signe de l'Infini.

— « Il n'y a pas sacrilège, » intervint posément Carel, « car il est dit : « *Accomplissez la Mission.* » Les Restitutionnistes, dont je suis, savent que les mages et les pontifes ont altéré la signification des Bons Mémoires. Il s'est passé quelque chose, il y a très longtemps, qui a fait oublier la Mission, et c'est un devoir sacré de la redécouvrir. »

— « Siriz ? » ricana Népo.

— « Peut-être, » répondit Carel avec douceur. « Dans les Mémoires, il y a cette phrase attribuée à Ober — qu'Il nous assiste — et dont aucun exégète n'a jamais pu dégager le sens profond : « *Vous connaîtrez Siriz...* »

— « Mais Siriz est le mal. Jurer par Siriz est blasphémer ! »

— « Les pontifes le disent. Ce faisant, ils pontifient. »

— « Sornettes et fadaises, » interrompit Timo. « Vous controversez comme mages édentés au seuil de l'hypostyle. Une chose importante : ou vous marchez, ou vous ne marchez pas ! »

— « Je marche, car c'est tout ce que je sais faire, » dit Joq.

— « Je marche, car il le faut, » dit Carel.

— « Je marche, puisque vous marchez, » dit Népo.

— « Je marche, » dit simplement Rob.

Timo planta vigoureusement sa perche dans la bourbe et souqua.

— « Alors, ne disputons plus ! En route ! »

-:-

Quand Rob atteignit le sommet de la colline, une sensation d'amplitude lui gonfla la poitrine. Quoi qu'il arrivât désormais, il ne regretterait pas d'avoir suivi Timo.

— « Par Siriz, c'est plus beau que le pays Frank, » murmura Joq suffoqué.

Rob ne connaissait pas le pays Frank. Il avait toujours été cerné par la jungle et la notion même du panorama lui était étrangère. Toutes les descriptions qu'avaient tenté de lui faire Timo ne recouvraient pour le sylvestre que des abstractions inassimilables. Maintenant seulement, il comprenait.

L'immense plaine s'étendait à ses pieds, marquetée de champs et de pâtures, tachetée de petits bois, de boqueteaux et de futaies, mollement traversée par un cours d'eau sinueux. Très loin à droite et à gauche, le site semblait remonter en une pente infiniment douce jusqu'à se diluer dans l'éclatante luminosité du soleil. Droit devant, la vue portait à une telle distance que Rob en eut comme un vertige. Une brume bleutée enveloppait les montagnes les plus éloignées, mais il sentait bien que là-bas n'était pas encore le bout du Monde.

D'un étui de cuir tout rayé, Timo avait tiré un instrument qui semblait très vieux, très usé, et qu'il appelait un rapprocheur. Rob y avait parfois collé ses yeux avec une curiosité inquiète. Les choses lointaines semblaient se rapprocher soudain, mais quand on étendait la main on ne rencontrait que le vide. On voyait bien qu'il s'agissait d'une magie.

— « Ça vient de l'Héritage, » disait Timo.

Ce mot, chez lui, semblait tout expliquer.

— « Que vois-tu, par Ober ? » s'exclama Carel. « Ne nous laisse pas dans cette attente. »

— « Je vois... je vois des animaux en train de paître. Croyez-moi ou non, ce sont des vaches. »

— « Des vaches ? Tout comme les nôtres ? »

Carel lui arracha presque le rapprocheur des mains.

— « Siriz ! Il n'est pas fou. De belles et bonnes vaches au pis gonflé ! Des vaches, ni plus ni moins. Exactement des vaches ! Ober est grand et nous étions des imbéciles. »

Il déplaçait lentement l'instrument.

« Et voici... Non, je ne me trompe pas. Voici une chaussée et... et voici une maison, deux maisons. »

Timo lui reprit vivement le rapprocheur et se remit à fouiller la vallée. Carel fixait le lointain d'un regard extatique.

— « Nous restituerons aux Bons Mémoires leur entière signification. Car nous sommes sortis du Monde et nous avons trouvé le Monde. Nous sommes allés en un autre pays, or voici qu'il s'agit du même pays. Je vous le dis, les pontifes en ont menti. Ça n'est pas en électrocutant de vieilles biques que nous honorerons Ober, c'est en explorant le Monde. Car telle est la Mission. »

— « C'est peut-être une magie, » avança Népo d'une voix prudente. « Siriz ensorcelle ceux qu'il veut perdre. »

— « La paix, avec Siriz ! Ça n'est qu'un mot dans les Bons Mémoires. Un mot dont les mages abusent pour nous faire peur. »

— « Regardez ! » cria brusquement Joq d'une voix altérée.

Son doigt pointait vers le pied de la colline. Surgis des taillis, cinq silhouettes se déployaient en tirailleurs pour gravir la pente. D'autres se devinaient sous le couvert.

— « Ils nous ont vus, » dit Timo paisiblement, les yeux contre les verres du rapprocheur. « C'est pour nous qu'ils viennent. »

— « Fuyons, » gémit Népo. Mais il ne bougea pas d'un pouce.

— « Ce sont des hommes, » continua Timo. « Rien que des hommes. »

— « Que tiennent-ils sous le bras ? »

— « Des brûleurs semblables aux nôtres. Savez-vous qui sont ces gens ? Des patrouilleurs, rien de plus. Des patrouilleurs comme ceux qui, en pays Frank, gardent les abords des collines, dans la zone défendue. Ne bougez pas, ne faites aucun geste inquiétant. »

Rob se rapprocha insensiblement de Timo et s'immobilisa à un pas derrière lui. La peur l'habitait, mais aussi une confiance aveugle dans celui qu'il avait choisi de suivre.

— « On ne va pas rester là sans rien faire, » dit Joq. « Il faut partir ou combattre. »

— « Ne bougez pas ! » répéta Timo d'une voix sèche, en abaissant son rapprocheur. « Ils nous tiennent au bout de leurs brûleurs et en bas, dans le petit bois, ils sont au moins une vingtaine d'autres. »

Le premier des escaladeurs arrivait à proximité. Tandis que ses compagnons contournaient le petit groupe il s'avança d'un pas ferme, son brûleur à la hanche. Ses yeux avaient la mobilité inquiète d'une bête à l'affût.

Timo leva sa main ouverte, paume en avant.

— « Nous ne sommes pas hostiles. Nous venons du pays Frank pour connaître le Monde. Nous sommes vos frères. »

— « Nous sommes vos frères, » répéta Carel avec une certaine exaltation.

Le visage du patrouilleur restait de pierre. Son brûleur visait avec précision le sternum de Timo.

— « Ouariou ? Ouatariou dohinaire ? »

Le désarroi se peignit sur les traits de Timo.

— « Je ne comprends pas ce que vous dites. Quelle langue parlez-vous ? Vous ne comprenez pas le Frank ? »

— « Ouariou ? Fromouaire douilloukomm ? »

Carel considérait l'homme avec stupéfaction.

— « C'est fabuleux, » murmura-t-il. « Fabuleux ! »

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Ce type... Je crois... je crois qu'il parle le merlock. »

— « Mais c'est impossible. C'est... c'est une langue morte qui date d'avant les Bons Mémoires. La langue d'un peuple disparu. A peine si les Pontifes parviennent encore à la déchiffrer sur les vieux schémas et... et personne ne sait même comment elle se formulait verbalement. »

— « Ceux-là le savent, apparemment. »

Le chef de patrouille tendit la main vers l'arme de Timo en prononçant quelques mots d'une voix cassante.

— « Faites comme moi, » ordonna Timo. « Donnez vos armes. Le plus mauvais est passé. Ils ne tireront plus, maintenant. »

— « Brotaire », dit Carel en tendant son brûleur, la crosse en avant. « Vé arr brotaire ! »

— « Qu'est-ce que tu baragouines ? »

— « J'essaie de communiquer. J'ai appris un peu de merlock avec les Pontifes. Mais leur accent devait être bien mauvais. »

Il répéta en posant la main sur sa poitrine :

— « Brotaire, brotaire ! »

Le chef de patrouille le regarda à peine et fit un signe. La colonne se mit en marche vers la vallée.

2

— « TIMO reviendra. »

— « Timo reviendra et ils sauront. »

— « Ils ne veulent pas savoir, mais Timo leur fera accepter

— « Timo reviendra et ils sauront. »

— « Ils ne veulent pas savoir, mais Timo leur fera accepter l'évidence. »

— « Après ce pays, il y a un autre pays, et après cet autre, un autre encore... »

— « Et après ces autres, encore d'autres. »

— « Qu'est-ce que vous baragouinez, abrutis ? »

Le jet d'un projecteur illumina brutalement le flanc du monticule, les totems de bois sculpté, les arbustes sous lesquels une douzaine d'hommes étaient assis ou allongés. La lumière blanche semblait les avoir fixés comme sur une photographie.

— « Je vous l'avais dit, prévôt, ce ne sont que les amis du Fou. »

Un colosse casqué s'avança dans la clarté. Derrière lui brillèrent plusieurs tubes de brûleurs.

— « Amis du Fou ou honnêtes citoyens, ils n'ont rien à faire dans les parcs après l'extinction. »

Il avançait d'un pas impérieux au milieu des hommes accoudés

dans l'herbe et qui le regardaient en clignant des paupières, non sans une nuance d'ironie légère.

— « Pas besoin de vous payer ma tête, » rugit le prévôt. « Je sais que l'Honorable vous protège. Prenez seulement garde de lasser sa patience. »

Il fit halte au milieu du groupe, hochant la tête avec un mépris écrasant.

— « Bel assortiment ! Un sauvage des Marais, trois ahuris venus de la Poupe et toute la racaille de la ville... Qui es-tu, toi ?

— « Je m'appelle Shonn, prévot. Je suis employé aux usines d'engrais. Classe Quatre A. »

— « Ouais ! Et toi ? »

— « Prokov, archiviste à la bibliothèque centrale. Classe Deux B. »

— « Toi aussi, tu attends le Fou ? »

— « Oui. »

— « On dit : oui, prévôt. »

— « Oui, prévôt. »

— « Toi aussi tu crois qu'il y a plusieurs mondes ? »

— « Pas plusieurs, prévôt. Un seul grand monde qui n'a pas de fin, et dont nous ne sommes qu'un fragment. »

— « Calembredaines ! »

— « Vous finirez bien par y croire quand Timo sera revenu. »

— « Assez d'insolences, bande d'illuminés ! En attendant vous allez déguerpir du parc, traîne-savates, bavards pernicieux... Allons, debout ! »

— « A votre place, prévôt, je ne ferais pas cela, » dit un homme qui, jusque-là, s'était tenu silencieux derrière une vasque moussue où chantait faiblement un jet d'eau.

Le prévôt fit trois pas en direction de l'inconnu, la mâchoire crispée de rage, puis il s'immobilisa soudain, décontenancé.

— « Eh bien ? » fit l'autre.

— « Excusez-moi, officier, je... je ne vous avais pas vu. Je ne pensais pas que... Je n'aurais pas imaginé... »

— « Je vous dispense de surmener votre intellect. Contentez-vous d'appliquer les règles. L'accès des parcs est libre après comme avant l'extinction, n'est-ce pas ? »

— « Certainement, officier. »

— « Alors emmenez votre patrouille.»

Dans l'obscurité revenue, quand les pas des soldats eurent décrû au loin, Joq se mit à rire.

— « Vous l'avez cloué. Ahern. Trouver un officier parmi les amis du Fou... Ça l'a secoué jusqu'aux chaussettes. »

— « Ne comptez pas toujours sur mon autorité. Le jour où l'Honorable vous lâchera... »

— « Vous nous lâcherez aussi ? »

— « Difficile à dire. Vous savez ce que je pense de Timo. Mais les gens sont contre lui. »

— « Pas tous. Après tout, ce sont surtout vos pontifes qui leur montent la tête. »

Rob s'était éloigné de quelques pas et, allongé dans l'herbe, il regardait distraitement les milliers de points lumineux qui constellaient une partie de l'espace au-dessus de lui.

Dans la jungle, quand l'extinction survenait, l'obscurité était totale. Tout au plus quelques feux clignotaient-ils parfois faiblement, très loin au-dessus de sa tête, et Rob savait alors qu'une Horde nomadisait ou que des chasseurs bivouaquaient dans une clairière. Ici, en pays Merlock, ces vives lumières étaient celles d'une ville et Rob, mains derrière la nuque, imaginait les milliers d'hommes et de femmes vivant là-haut, dans leurs maisons sans toit.

Il sourit légèrement. « Si je retournais pour raconter toutes ces choses aux Doctes, ils me feraient lapider par la Horde. »

Sans en tirer vanité, Rob se sentait supérieur à tous les Doctes de la sylve. Il avait surmonté sa peur des Intrus, il les avait suivis, il savait maintenant que les dogmes et les préceptes n'étaient que légende et confusion, et que Timo l'avait mené vers plus de vérité. Il était désormais convaincu que les Montées et les Paluds, loin de constituer les limites du monde, n'avaient jamais été que des obstacles dérisoires auxquels seules l'ignorance et la peur avaient prêté de l'importance.

Il regrettait une seule chose : que Timo ait refusé toute compagnie pour la suite du voyage et soit descendu seul dans les fonds.

— « Où vas-tu, Timo, et pourquoi ne veux-tu pas de nous ? »

— « Jusqu'alors, de collines en sylve, et sylve en paluds, je pouvais voir où je vous menais et toutes nos découvertes, pour étonnantes qu'elles fussent, ne contredisaient pas absolument les préceptes. Aujourd'hui, c'est autre chose. Je n'ai pas le droit de vous entraîner dans les fonds. »

— « Tu n'as pas le droit d'y aller non plus, » avait crié Népo d'une voix hystérique. « Les Bons Mémoires sont formels : « *Tu n'iras pas sous la surface car c'est le domaine des Morts Marcheurs.* » Et il est dit encore : « *Si tu établis, accidentellement ou non, une communication entre le dessus et le dessous, alors viendra la fin de tout.* »

Rob avait ressenti la peur ancestrale, comme Carel, comme Joq, comme les amis Merlocks qui les entouraient, mais il n'avait pas tenté de retenir Timo. Dans le sous-sol du vieil immeuble désaffecté datant des Anciens, à la lueur des lampes frontales, il avait regardé sans mot dire Shonn et Prokov ébranler le lourd volant de fonte. Quand le panneau massif avait pivoté sur ses gonds,

une odeur de rouille, de moisissure et d'ozone était montée des grands fonds.

Son sac sur le dos, Timo avait enjambé la passerelle et s'était introduit dans le trou d'homme.

— « Ne faites pas ces têtes-là, » dit-il. « Et ne tremble pas, Népo. Remercie plutôt nos amis Merlocks de nous avoir accueillis parmi eux et de nous avoir appris leur langue. Remercie ceux d'entre eux qui ont cru ce que nous croyons et nous ont permis de poursuivre notre quête. Remercie Shonn qui nous a révélé l'existence des puits, et Prokov qui nous a fourni ce livre de l'antiquité décrivant le réseau souterrain de communications. Ne craignez rien, amis, je reviendrai. »

Il avait ouvert la bouche comme pour dire une chose encore, s'était ravisé, avait commencé de descendre l'échelle métallique dont les marches étroites vibraient dans l'obscurité.

Au bout d'un très long moment, Shonn avait refermé doucement le panneau sur lequel Rob avait gravé ces signes qu'il ne savait pas déchiffrer : *Puits n° 16. Accès aux galeries 21 à 40.*

— « Si Timo revient un jour... » disait maintenant Ahern.

Rob se dressa dans l'ombre.

— « Et pourquoi ne reviendrait-il pas ? »

— « Personne encore n'est jamais descendu dans les fonds. »

— « Personne non plus n'avait franchi les Montées, ni traversé la jungle, » rétorqua Carel. « Nous l'avons fait cependant, et nous vous avons trouvé, vous, des hommes semblables à nous. Nous vous avons appris ce que nous savions, et vous nous avez enseigné ce que nous ignorions. Nous avons su ainsi qu'autrefois, en des temps très lointains, ce Monde n'était qu'un seul Monde où vivaient tous ensemble les Franks, les Latts, les Merlocks, les Soves et d'autres encore. Et nous savons maintenant que le temps est venu pour les hommes de se regrouper et de redéfinir la Mission. »

— « Bien parlé, frère prêcheur, » dit Joq d'une voix moqueuse. « Va dire tout cela aux pontifes. »

— « C'est là où je voulais en venir, » reprit Ahern. « Si Timo réapparaît, je crains qu'il n'ait des ennuis très graves. Le Conseil s'est rassemblé et a tenté de fléchir l'Honorable. Vous savez bien que votre arrivée en pays Merican — que vous persistez à appeler Merlock, je ne sais pourquoi — a provoqué quelques remous. Vos récits, votre existence même ont bousculé une foule d'idées reçues. Ne vous illusionnez pas trop : vous êtes tolérés, rien de plus. »

— « Mais tous ne sont pas contre nous, » dit Carel. « Vous-même, Ahern, Officier de la Grande Maison, vous nous êtes favorable. Et Shonn et Prokov sont venus à nous, ainsi que Pol, Grisha, Tubbs, et Aldyss, et Sadko... »

— « Sans doute, mais la dernière action de Timo a profon-

dément choqué l'opinion. Descendre dans les fonds est un geste sacrilège... »

— « En pays Frank, nous avions oublié jusqu'à l'existence des puits de descente. Qu'y a-t-il de sacrilège à redécouvrir quelque chose d'oublié ? Je ne comprends pas cela. »

— « Timo risque de ramener du nouveau. Tout ce qui est nouveau dérange. Dois-je m'expliquer plus clairement ? La popularité de Timo et les idées qu'il sème gênent énormément les pontifes. L'occasion est très bonne de se débarrasser de lui. »

— « Ils n'oseront pas. L'Honorable... »

— « L'Honorable ne fait pas de philanthropie, mais seulement de la politique. »

Rob se laissa retomber sur le dos regardant les lumières lointaines scintiller là-haut, au-dessus de leurs têtes. Ces parlotes ne l'intéressaient pas. Seul importait ce que disait ou ce que faisait Timo.

Aussi fut-il très heureux quand il entendit la voix de Timo les interpeller dans la nuit.

-:-

— « Mais puisque je vous dis que c'est vrai, que je l'ai vu... »

Le pontife Curtins se leva en enfonçant sa vieille casquette de toile sur sa longue chevelure grise.

— « Je n'en écouterai pas plus. Honorable, les fables que cet étranger a répandues parmi les nôtres, et qu'il persiste à maintenir ici, sont une offense à vous-même, au Conseil, à notre peuple tout entier. Qu'il reconnaisse ses mensonges sur-le-champ ou bien... »

L'Honorable tira sur un bouton de sa tunique près de se détacher, fit mine de manipuler avec ennui quelques papiers sur sa table de bois blanc puis se tourna vers Timo.

« Est-ce que vous reconnaissez... »

— « Rien du tout ! » explosa Timo, dressé entre les deux prévôts qui le gardaient. « Je ne reconnais rien du tout. Vous m'avez prêté hier une oreille attentive, Honorable. Pourquoi voudriez-vous maintenant... »

— « Il a blasphémé contre Ober, » interrompit le pontife Curtins, s'exclama un autre.

— « Ce que vous appelez les Ombres, ce sont des robots, » hurla Timo, « de vulgaires machines. Et Ober n'était qu'un homme, un homme comme vous et moi, mort il y a plus de deux mille ans. »

Il s'efforça au calme. Ses yeux firent lentement le tour du praesidium malpropre où le public s'entassait, maintenu par les gardes en kaki. Rob était au premier rang, et aussi Carel, Joq, Shonn, Grisha...

« Ecoutez, » dit-il d'une voix contenue, en fixant l'Honorable qui cherchait à fuir son regard. « Ecoutez-moi, je ne raconte que ce que j'ai vu et ce que je sais. Le Monde, ce que vous appelez le Monde, n'est rien d'autre qu'un Vaisseau... »

— « C'est intolérable ! » explosa le pontife Curtins.

— « Un vaisseau, » poursuivit Timo en élevant la voix. « Une nef, un navire construit de main d'homme... »

On entendit dans la salle quelques rires.

— « Vaisseau, nef, navire, quel que soit le nom que l'on donne au Monde, c'est le Monde, » dit l'Honorable d'un ton conciliant.

— « Vous ne voulez pas comprendre. La nef, le vaisseau n'est qu'une paille, une poussière dans le véritable monde. Moi, Timo, j'ai vu cela. Je suis descendu dans les tourelles d'observation, les obturateurs se sont ouverts pour moi et mes yeux ont vu le véritable monde. »

— « Et comment est le véritable monde ? » demanda le pontife Curtins d'une voix doucereuse.

— « Je ne saurais le décrire, » répondit Timo, l'air grave. « C'est quelque chose... quelque chose qui n'a pas de limite. Quand je l'ai vu pour la première fois, je suis tombé sur les genoux et j'ai mis mes mains sur mes yeux. J'ai hurlé de peur et j'ai pleuré devant la beauté... »

De nombreux visages, dans l'assistance, étaient hilares. Seuls, Rob, Joq et les autres le considéraient gravement, mais il lut l'incompréhension dans les yeux de certains d'entre eux.

« On ne décrit pas la lumière à un aveugle, » s'écria Timo. « Comment voulez-vous expliquer l'univers à des prisonniers enfermés dans un cylindre ! »

Les rires roulèrent de plus belle. Les gardes durent expulser trois imitateurs de cris d'animaux.

— « Un cylindre ? Je ne vous comprends pas bien, » dit l'Honorable avec une ironie condescendante.

— « Le Monde... enfin, ce monde-ci, à l'intérieur duquel nous vivons, n'est qu'un cylindre, une gaine métallique construite par les Anciens... »

— « Et où donc pouvaient bien être ces Anciens avant d'avoir construit le Monde ? » demanda l'Honorable d'un air fin.

— « Sur leur monde d'origine, sur la Terre, qui est une planète, une énorme boule voguant dans l'espace. »

— « Vous avez dit « sur la Terre ». Il faut comprendre « à l'intérieur », je présume ? »

— « Non. A la surface. »

— « Vous voulez dire que les Anciens se tenaient à la surface d'une boule tournant dans l'espace ? »

Timo baissa la tête, accablé.

— « Oui, Honorable. C'est cela ! »

De véritables rugissements de joie éclatèrent dans le public tandis que le pontife Curtins se dressait une fois de plus, l'index brandi.

— « Il me semble que la démonstration est faite. Ce forcené n'épargne aucun des Préceptes et se complaît à les bafouer l'un après l'autre. Honorable, il est temps d'exiger de lui l'aveu de ses mensonges. Ses propos étaient si blasphématoires qu'un de ses propres amis est venu nous les rapporter. Demandez au coupable s'il honore Ober ! »

Timo haussa les épaules avec lassitude.

— « J'honore Ober comme l'homme qui a conçu ce navire. Que voulez-vous de plus ? »

— « Brûlez-le ! » cria une voix hystérique au fond de la salle. « Brûlez-le ! Il a failli nous perdre tous ! »

Timo se retourna lentement et vit Népo, les traits décomposés, les lèvres agitées d'un frémissement nerveux, traçant inlassablement sur son cœur le signe protecteur de l'Infini.

-:-

Rob dégagea rapidement la dernière couche de branchages. Les radeaux apparurent, à demi enlisés dans la boue.

— « Je savais bien que c'était là, » dit-il. « Nous avions longuement observé l'endroit pour pouvoir le reconnaître. »

Il s'empara d'une des longues perches et entreprit de libérer de son piège gluant l'un des deux esquifs rudimentaires. Shonn ouvrait des yeux stupéfaits.

— « C'est là-dessus que vous allez partir ? »

— « N'est-ce pas là-dessus que nous sommes venus ? » rétorqua Joq. « Et cette fois, nous connaissons le chemin. »

— « Nous aurions aimé que vous restiez parmi nous, » reprit Shonn.

— « Vous savez que c'est impossible. Nous devons aller dire aux nôtres ce que Timo a découvert. Nous devons leur révéler que nous connaissons de nouveau la Mission. Les paroles de notre ami sont trop prodigieuses pour être oubliées. Et puisque l'Honorable l'a laissé tuer, nous parlerons, nous crierons à sa place. »

— « Timo aurait pu survivre, » dit Ahern d'une voix étranglée. « Il aurait suffi qu'il admette publiquement ses erreurs et fasse amende honorable devant le Conseil. »

— « Mais il ne l'a pas fait, » lança Carel avec passion. « Népo l'a renié et l'a dénoncé, mais il n'a pas fléchi. Ils nous a vus nous-mêmes hésitants et craintifs, mais il n'a pas cédé. Et quand ils l'ont conduit à l'incinérateur, s'il a eu peur il ne l'a pas montré, et sa dernière phrase fut : « Ce que j'ai dit est vérité simple. »

Carel se cacha le visage dans les mains.

— « Nous l'avons laissé mourir ! »

— « Nous n'avions aucun recours, » dit Ahern en lui mettant la main sur l'épaule. « Et peut-être fallait-il que Népo nous trahisse, peut-être fallait-il que Timo succombe pour que la vérité puisse se répandre. Voyez l'émotion provoquée par son exécution. Jusqu'alors, les gens riaient de lui, mais sa mort les a bouleversés. Ils étaient prêts pour la farce, pas pour une tragédie. Le Conseil a si bien compris ce revirement qu'il a ordonné de laisser libres les amis du Fou. »

— « En tout cas, ça n'a pas porté chance à Népo, » dit Joq, les dents serrées.

— « Vous croyez vraiment que Népo est tombé accidentellement dans cette broyeuse à déchets ? » demanda Ahern.

— « Quoi ? Quelqu'un l'y aurait poussé ? »

— « Pauvre Népo... Il n'a eu besoin de personne. »

— « Eh bien, c'est ce qu'il avait de mieux à faire, » grinça Joq. Sa voix était mordante mais on le sentait ébranlé.

— « Embarque, » lui cria brutalement Carel, qui avait déjà sauté sur le radeau au côté de Rob. « Il faut que nous ayons traversé les Paluds avant l'extinction. »

Ils souquèrent sur leurs longues perches et l'allège improvisée décolla lentement du rivage bourbeux où Ahern, Shonn, Prokov et les autres étaient demeurés groupés, immobiles et silencieux, les traits un peu brouillés par une émotion contenue.

-:-

Maintenant, c'était comme avant la grande quête. Carel et Joq avaient pris la direction des Montées plusieurs heures auparavant, en route vers le pays Frank, et il était redevenu Rob-le-Seul, le rôdeur de brousse.

Un genou en terre, la main gauche appuyée sur son tire-flèches, il observait en contrebas les feux de la Horde scintillant faiblement dans l'obscurité de la jungle. Pour la première fois, il avait peur des siens.

Les ombres des Doctes s'allongeaient dans la clairière devant les sylvestres accroupis. Rob n'entendait pas leurs litanies mais il aurait pu les réciter par cœur :

« *Le Monde est rond. Ce qui est en haut est en bas et ce qui est en bas est en haut.* »

— « Stupides, » murmura Rob, « stupides qui ânonnez sans savoir, comment vous expliquer ce qu'a dit Timo ? Comment vous faire comprendre que si le haut est en bas, et le bas en haut, c'est parce que vous vivez dans un monde creux, un cylindre géant fabriqué de main d'homme, et que cela est plus beau que tous vos radotages ? »

« *Seul le Monde abrite la vie, et les Montées et les Paluds abritent le Monde. Tout autour est le pays des Morts et des Zombs.* »

« Mensonges, mensonges ! » rageait Rob-le-Seul. « Au-delà des

Montées et des Paluds se trouvent d'autres pays, habités par d'autres hommes... »

Le bourdonnement des tambours à prières monta sourdement jusqu'à lui.

« Comment leur dire ?... Par où commencer ?... Ils me tueront avant même que j'aie fini de parler. Pourtant, je dois parler. Ainsi l'a ordonné Timo. »

Il avait encore la voix de Timo dans les oreilles. Elle se mêlait au battement des tambours de jungle :

« Il n'y a pas de mystère. Il n'y a pas de miracle. J'ai vu des microfilms et écouté des bandes sonores vieilles de dizaines de générations. Celui qu'on appelle le Grand Ober, les robots-mémorisateurs m'ont expliqué qui il était. Il se nommait en réalité Oberth, Hermann Oberth. Il n'était pas un dieu mais simplement un homme, un homme savant dont la pensée faisait progresser la pensée de la race. C'est lui qui conçut le principe des « cylindres d'habitation », développa la notion d'un espace vital artificiel afin d'installer à demeure l'homme dans l'espace. Et c'est pourquoi l'on donna son nom au premier monde ainsi fabriqué, le nôtre, celui dans lequel nous nous perpétuons depuis plus de cent générations. »

— « Comment leur expliquer cela, alors que moi-même, je ne comprends pas la moitié des choses ? » se désespéra Rob.

Il se récita laborieusement tout ce qu'il avait retenu des récits de Timo, au retour de l'expédition de ce dernier dans les fonds :

« Dites-vous bien, une fois pour toutes, que vous vivez à l'intérieur d'un monde artificiel. Imaginez, si vous le pouvez, un long tube voguant dans un espace infini, un tube de cent kilomètres de long, huit kilomètres de diamètre (ces mesures mêmes ne signifiaient rien pour Rob), un cylindre qui tourne lentement autour de son axe afin de créer sur toute sa face interne une pesanteur synthétique. Imaginez que le long de cet axe, en pression zéro, sont alignées des lampes à arc dont le courant est fourni par des centrales atomiques et thermiques entièrement automatiques, et que les flammes de l'arc atteignent des températures de 400 degrés centigrades. Imaginez que c'est *ça*, votre soleil, et que s'il s'éteint automatiquement toutes les seize heures, pendant huit heures, c'est parce que les constructeurs de ce Monde en ont décidé ainsi, parce qu'ils ont voulu reconstituer le rythme diurne et nocturne de leur propre planète. »

Dans la clairière, les Doctes avaient commencé la danse des Masques, destinée à écarter les Zombs, les génies venus du sous-sol. Rob pouvait distinguer, à la lueur des foyers, les sorciers mimant la démarche rigide des Esprits du Mal, le buste surmonté d'énormes masques en fibre végétale. Soutenues par les tambours à prières, les voix de la Horde psalmodiaient les Préceptes.

Comment leur dire ?... Par où commencer ?... « Il n'y a pas de

mystère. Il n'y a pas de magie. » Ainsi parlait Timo. « Dans ce cylindre gigantesque, dont la construction prit trois cents années, des millions de tonnes de terre et de sable furent introduits et servirent à façonner des paysages, des chaînes de collines, des vallées et des plaines. Et ces plaines furent ensemencées, et des animaux de toutes espèces furent lâchés dans ces vallées... Alors, des milliers d'hommes et de femmes de la Terre prirent place dans ce monde synthétique, et le voyage commença...

» Mais les habitants d'*Oberth*, au cours des générations, oublièrent la grandeur de l'entreprise qui les avait rassemblés et sombrèrent dans une guerre qui faillit être fatale au Vaisseau. Ils utilisèrent les armes les plus terribles, y compris l'arme atomique qui, effectivement, mit fin au conflit, mais contamina pour des centaines d'années la partie centrale du navire.

» Quand l'irradiation eut disparu, vingt-cinq générations s'étaient succédé. La partie centrale s'était transformée en une jungle impénétrable et, de chaque côté de cette jungle, les survivants végétaient en s'ignorant mutuellement.

» Suivant un processus de régression, ces petites sociétés ont aujourd'hui oublié jusqu'à leur origine et ne vivent plus que sur des légendes, des mythes, des habitudes acquises, des préjugés profondément ancrés dans l'inconscient collectif. »

Rob revoyait le visage à la fois rude et paisible de Timo quand il avait dit cela :

« C'est à nous d'essayer de remettre en contact ces collectivités isolées, à nous de rapprocher ces frères perdus. Mais écoutez-moi bien : ce ne sera là que le premier pas. Il nous faudra ensuite reprendre vraiment le contrôle de ce monde, c'est-à-dire du Vaisseau.

» Car tout est possible encore. Les constructeurs, dans leur grande sagesse, avaient prévu le complet automatisme d'*Oberth*. Les machines ont continué éternellement de tourner quand les hommes avaient démissionné depuis longtemps. Les robots dépanneurs n'ont jamais cessé de parcourir les milliers de galeries, d'entretenir les usines souterraines, de maintenir en état les éléments vitaux, y compris les installations de surface comme, par exemple, les distributeurs d'eau... »

— « Alors, les Zombs... ? » avait demandé Rob.

— « Oui, les Zombs, ou les Ombres, ou les Zombies, ou les Morts Marcheurs qui terrifient l'homme depuis des siècles ne sont rien d'autre que son oeuvre, et ne furent conçus que pour son bien-être et sa protection.

» J'ai vu, dans les fonds, l'univers de métal où les robots dépanneurs s'activent depuis cent générations pour que ce monde reste vivable. J'ai vu surtout la timonerie, la chambre de navigation, qui est véritablement le cerveau de ce navire, et où les machines ont suppléé, là aussi, à l'homme défaillant... C'est tout cela qu'il nous

faudra reprendre en main, parce que tout cela a été construit par l'homme et pour l'homme, et parce que là est la Mission.

» Le Conseil des Mericans peut bien faire dynamiter les entrées de puits, comme il en a l'intention. Maintenant que nous savons, nous trouverons toujours le chemin. »

Le battement des tambours s'était amplifié soudain. Malgré l'éloignement, Rob distingua une petite silhouette ligotée de lianes que trois Doctes surchargés d'oripeaux transportaient vers le brasier principal.

L'homme qui observait du haut de la colline comprit alors que les chasses avaient été mauvaises sept jours de suite, que la tribu était affamée et qu'elle allait sacrifier un enfant aux Esprits méchants, selon une coutume établie depuis des milliers d'extinctions.

Il se dressa sur ses pieds avec un grondement de rage impuissante. Ses lèvres remuaient sans bruit tandis qu'il se récitait les paroles de Timo :

« Croyez-vous que les Anciens ont envoyé ce Vaisseau dans le ciel pour que leurs descendants dégénérés pataugent dans la boue des marécages et se dégradent dans les superstitions et la barbarie ? Retenez ceci : depuis deux mille ans, ce Monde vogue à travers l'espace à la vitesse de cinq cents kilomètres à la seconde. Retenez également qu'il voguera encore plus de trois mille ans avant d'atteindre son but.

» Mais ce n'est pas assez de savoir cela. Encore faut-il que ni nous, ni nos enfants, ni les enfants de nos enfants n'oublient quel est ce but. Alors écoutez encore ceci, qui est important, qui est votre raison d'être, qui ne doit plus jamais s'estomper de la mémoire des hommes : le Vaisseau fait route vers une étoile que les Anciens appelaient Sirius. Telle est la Mission qu'ils nous avaient assignée. Nous ne sommes pas des brutes enfermées sans savoir pourquoi dans une boîte de conserve allant on ne sait où. Nous sommes des navigateurs en route vers de nouveaux mondes dont nos descendants seront les explorateurs et les colons. Nous sommes l'homme en expansion. »

Rob-le-Seul serra résolument le manche de son tire-flèches et, d'un pas ferme, très droit dans ses peaux de bêtes, il se mit à descendre le flanc de la colline en direction de la tribu, dans le grondement des tambours de jungle.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

ARCADIUS	**60**	Les naufrageurs
	S. 1	Le recrutement
	S. 2	La Bête
	86	Le bal
	96	Deux heures de sursis
	119	Chronique des rapaces
SOPHIE CATHALA	**122**	Un gentil petit bled
CLAUDE F. CHEINISSE	**62**	Juliette
	92	Le sens de l'histoire
	97	L'amateur d'armes
	S. 4	Les engins
	120	Pas d'ici
PHILIPPE CURVAL	**25**	L'œuf d'Elduo
	32	Le langage des fleurs
	41	L'odeur de la bête
	55	Un rêve de pierre
	63	Histoire romaine
	S. 1	C'est du billard!
	S. 2	Un succès de peintre
	105	On dément
	S. 4	Un soupçon de néant
	124	Vivement la retraite!
MICHEL DEMUTH	**77**	La ville entrevue
	S. 2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	... qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S. 4	L'homme de l'été
	122	La bataille d'Ophiuchus
	123	Les jardins de Ménastrée
	125	Nocturne pour démons

MICHEL EHRWEIN	**53**	La harpe
	61	Les billes
	S. 1	L'heure du départ
	67	Les cerceaux
	73	Mon ami de loin
	S. 2	Le retour des étoiles
	83	Celui que Jupiter veut perdre
	88	Uranus
	93	Le couple
	95	Le retour des cigognes
	106	En voyage
	109	Les histoires
	S. 4	Les voix dans le désert
	120	Le miroir de la Barinia
	124	La nuit sera longue
ALBERT FERLIN	**64**	De mémoire d'homme
	67	L'Enfer
	84	Le monde orphelin
	S. 4	La prison
JEAN-MICHEL FERRER	**124**	... en beauté
	125	Céphéide
GEORGES GHEORGHIU	**107**	Le festin de l'araignée
avec Marcel Battin :	**S. 4**	Heureux comme Dieu en France
NATHALIE HENNEBERG	**81**	Du fond des ténèbres
	86	Ysolde
	93	Monstre à voix de sirène
	97	Les Anges de Colère
	100	L'épave
	109	Des ailes dans la nuit
	S. 4	La Terre hantée
	114	Trois devant la porte d'ivoire
	123	Le rêve minéral
JACQUELINE OSTERRATH	**67**	L'amulette
	77	Le masque
	S. 2	Des goûts et des couleurs
	90	Rencontre avec l'Ankou
	105	Le tapis rouge
	116	Le rendez-vous de Samarkande

ANDRÉ RUELLAN	**S. 4**	Point de tangence
	121	Le terme
avec Jacques Bergier :	**115**	Décalage
CLAUDE VEILLOT	**S. 1**	Araignée dans le plafond
	78	Les premiers jours de mai
	S. 2	L'enclave
	S. 4	Encore un peu de caviar
PIERRE VERSINS	**29**	Le dernier mur
	36	La bille
	48	Ma pomme
	54	La force
	75	Le Peuple du Silence
	S. 2	Vingt-six leucocytes
	86	Le feu
	98	Elles
	100	La ville du ciel
	111	Les habitants des autres planètes
	S. 4	Le chien
avec Jacques Bergier :	**55**	Solidarité
	S. 1	I
avec Martine Thomé :	**62**	Ceux d'Argos

Dépôt légal : 2e trimestre 1964. — Numéro d'impression : 216

Le gérant : M. RENAULT

Imprimerie BUSSIÈRE - Saint-Amand (Cher)